



HAL
open science

Recomposer son monde : une enquête dans trois lieux de faire alsaciens

Claire Bourdeau

► **To cite this version:**

Claire Bourdeau. Recompiler son monde : une enquête dans trois lieux de faire alsaciens. Economies et finances. 2021. dumas-03718380

HAL Id: dumas-03718380

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03718380>

Submitted on 25 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Grenoble-Alpes
Institut d'Études Politiques de Grenoble

Claire BOURDEAU

**RECOMPOSER SON MONDE : UNE ENQUÊTE DANS
TROIS LIEUX DE FAIRE ALSACIENS**

Année scolaire 2020-21

5A- Parcours Développement et Expertise de l'Économie Sociale

Mémoire sous la direction d'Ewa Bogalska-Martin

Table des matières

REMERCIEMENTS.....	6
INTRODUCTION.....	7
ENCART MÉTHODOLOGIQUE.....	9
A. CHEMINEMENT : DU COLLECTIF A L'INDIVIDU, DES NOUVELLES MANIERES D'ETRE AU MONDE	9
B. UNE METHODOLOGIE QUALITATIVE EN ALLERS-RETOURS PERMANENTS ENTRE THEORIE ET TERRAIN	12
1. <i>Observations participantes</i>	13
2. <i>Entretiens semi-directifs</i>	14
2.1. Échantillon des entretiens	14
2.2. De la méthodologie des entretiens	14
2.3. Déroulé des entretiens.....	15
2.4. Focus Group.....	16
3. <i>De la diversité des méthodes d'enquête en fonction des lieux</i>	16
4. <i>Réflexion sur une posture entre deux mondes</i>	17
CHAPITRE I : LE MOUVEMENT DU FAIRE ET LES INDIVIDUS AU CŒUR DES DEFIS	
CONTEMPORAINS.....	19
A. MONDE DES <i>MAKERS</i> ET SPECIFICITES DU TERRITOIRE D'ENQUETE	19
1. <i>Retour historique sur le « faire » et définition du mouvement</i>	19
2. <i>Analyse sémantique et enjeux de la dénomination</i>	22
2.1. Contextualisation sur l'usage des termes : des termes pour se reconnaître ou se singulariser	22
2.2. De l'usage du terme makerspace	23
2.3. Les tiers-lieux.....	24
2.4. Les lieux de faire, nos lieux d'enquête	26
2.4.1. StuB'iclou	26
2.4.2. La Manufacture.....	28
2.4.3. La Grainerie	29
3. <i>Analyse historique et symbolique de nos trois lieux de faire</i>	31
3.1. Des associations récentes partageant des valeurs communes	31
3.1.1. StuB'iclou, un atelier d'autoréparation vélo en centre-ville.....	32
3.1.2. La Manufacture, un centre de production partagé en quête de polyvalence.....	34
3.1.3. La Grainerie, des ateliers d'artiste au sein d'un collectif autogéré.....	36
3.1.4. Des valeurs communes de partage, de fabrication et d'autonomie mais des différences de taille et d'inclusivité	
37	
3.2. Créer une culture commune à travers la symbolique et les rituels.....	38
3.2.1. La symbolique des objets du « faire »	38
3.2.2. Les rites de la convivialité	40
B. LES INDIVIDUS MODERNES : ENTRE AUTONOMIE ET VULNERABILITE.....	41
1. <i>Théories de l'individu moderne</i>	41
1.1. Individualisme en manque de supports ou émancipateur ?.....	42
1.1.1. De la propriété privée à la propriété sociale	42
1.1.2. De la propriété de soi à la désaffiliation	43

1.1.3.	L'individualisme, un humanisme ?.....	44
1.2.	La vulnérabilité, un défaut d'autonomie ?	45
2.	<i>Des individus en composition dans les lieux de faire</i>	48
2.1.	Des hommes, blancs, trentenaires, de classes supérieures ?	48
2.1.1.	StuB'iclou, des bobos trentenaires buveurs de bière ?	49
2.1.2.	La Manufacture, des diplômés du supérieur en quête de faire ?.....	50
2.1.3.	La Grainerie, des artistes précaires ?	50
2.1.4.	Des membres compatibles mais différents	51
2.2.	Plongée au cœur des individus.....	51
2.2.1.	Parcours scolaire et professionnel.....	52
2.2.2.	Parcours de vie : des lieux pour se raccrocher ou réaliser ses rêves.....	53
2.2.3.	Rapport au travail : à la recherche de l'équilibre.....	54
2.2.4.	Des militants associatifs convaincus.....	57
2.2.5.	Un temps libre actif et dédié à des pratiques artistiques et culturelles	58
2.2.6.	Des liens familiaux proches ou des familles de substitution	58
2.2.7.	Une sociabilité exacerbée par les lieux de faire.....	58
2.2.8.	De la fragilité de la relation à soi	59
2.2.9.	Des valeurs humaines et politiques.....	60
2.2.10.	La défiance envers la politique institutionnelle et un engagement local radical	60
2.2.11.	Un athéisme teinté de spiritualité new-age.....	62
2.2.12.	Des rêves d'équilibre, de justice et d'apaisement.....	63

CONCLUSION DU CHAPITRE I64

CHAPITRE II : LES LEVIERS MOBILISES POUR CHANGER LE RAPPORT AU MONDE65

A.	LES LEVIERS D'ORDRE MATERIEL ET SYMBOLIQUE	65
1.	<i>S'imprégner du monde par sa matérialité</i>	65
1.1.	Le travail manuel, une réconciliation entre le faire et l'agir.....	65
1.2.	Un moi situé entre dialogue et autorité de la matière	67
1.3.	Vers une réconciliation entre travail manuel et intellectuel.....	70
2.	<i>Le lieu commun</i>	72
2.1.	Les aspérités du lieu physique	72
2.2.	Des refuges protecteurs.....	75
2.3.	Des hétérochronies	76
2.4.	Se détacher de la propriété privée.....	77
2.5.	La précarité de la non-propriété privée.....	78
3.	<i>Le schlag comme drapeau, la débrouille comme résistance au système</i>	79
3.1.	Schlag, bordel et cambouis	79
3.2.	Un éclat de subversion ?	81
3.3.	A la croisée des chemins	83
B.	LES LEVIERS D'ORDRE SOCIAL ET POLITIQUE	84
1.	<i>Des individus interdépendants en construction de cohésion</i>	84
1.1.	De la nécessité de construire du commun.....	84
1.2.	De l'interdépendance comme force	87
2.	<i>Apprentissage et transmission des savoir-faire</i>	90
2.1.	Artisanat et savoir-faire : entre professionnalisation et amateurisme	90

2.2.	L'apprentissage comme projet politique.....	92
3.	<i>Des lieux auto-organisés, do-ocratiques où l'anarchie règne ?</i>	94
3.1.	La do-ocratie, des contre-pratiques pour réinventer le rapport au politique.....	94
3.2.	Des mécanismes mis en place pour une démocratie par le concret	97
3.2.1.	Des rôles impliquant des pouvoirs différents.....	97
3.2.2.	De l'investissement et des règles communes.....	99
3.2.3.	Techniques d'animation et modes de gouvernance	100
3.2.4.	Gestion des conflits.....	104
	CONCLUSION DU CHAPITRE II.....	106
	CHAPITRE III : DE LA PORTEE EMANCIPATRICE ET TRANSFORMATRICE DES LIEUX DE FAIRE	107
A.	RETOUR AUX SOURCES OU ALLEE VERS L'EMANCIPATION	107
1.	<i>Du ressort réactionnaire d'un mouvement de « retour à »</i>	107
1.1.	Liens entre retour à la terre et mouvement du faire soi-même	107
1.2.	Des sources et des conséquences de l'envie de retour à l'essentiel	109
1.3.	Des mouvements réactionnaires ?.....	111
1.4.	S'ensauvager, faire soi-même, c'est politique	114
2.	<i>S'émanciper à travers les pratiques concrètes</i>	115
2.1.	Vers une définition du pouvoir d'agir.....	115
2.2.	Les valeurs du faire soi-même : entre réalisation de soi, tradition vivante et émancipation politique	116
2.3.	Autonomie et pouvoir d'agir sur le terrain.....	119
2.3.1.	Le développement d'habiletés	119
2.3.2.	L'augmentation du sentiment d'efficacité personnelle.....	119
2.3.3.	Le développement d'une conscience critique	121
2.3.4.	L'expérience avec d'autres personnes dans une démarche d'action collective	122
B.	DEPASSER LES LIMITES.....	122
1.	<i>Limites à l'émancipation et à la transformation sociale et économique</i>	122
1.1.	Des limites de l'échelle d'application du modèle	123
1.1.1.	Limites dans les capacités de production des lieux de faire	123
1.1.2.	Du rapport au travail : une nouvelle exploitation de soi ou une niche privilégiée ?.....	124
1.2.	Des rapports humains en tension	126
1.3.	Des rapports de genre amoindrissant l'émancipation	126
1.3.1.	Le patriarcat traverse ces lieux	126
1.3.2.	Des outils pour dépasser les limites genrées.....	129
2.	<i>Pour de nouvelles grilles de lecture</i>	131
2.1.	Vers une nouvelle organisation du travail.....	131
2.2.	Vers un réenchantement du monde	132
	CONCLUSION DU CHAPITRE III	134
	CONCLUSION GÉNÉRALE	135
	BIBLIOGRAPHIE.....	138
1.	Ouvrages, Chapitres et Essais	138
2.	Articles scientifiques.....	139
3.	Mémoire	141

4.	Rapports et manifestes	141
5.	Articles de presse	141
6.	Présentation	141
7.	Podcasts.....	141
8.	Sources internet et vidéos.....	142
ANNEXES.....		143
RÉSUMÉ.....		249
ABSTRACT		250

INTRODUCTION

Le but c'est d'entrer dans la métamorphose de toi ! De faire muter les autres, les sortir de leur dedans ! Se lâcher la bride, accepter que le monde te percute et que tu percutes le monde ! Le but, c'est de frôler le chaos, filer borderline, être furtif dans sa tête ! Tu prends l'enviro comme un réservoir où tu puises, où tu donnes, où tu crèves tes sacs de toi, tes ego de merde.¹

« *Les ateliers communaux d'autoproduction seront interconnectés à l'échelle du globe, pourront échanger et mettre en commun leurs expériences, inventions, idées, découvertes. Le travail sera producteur de culture et l'autoproduction un mode d'épanouissement* »². Dans cet extrait, André Gorz anticipe un monde au sein duquel les moyens de production auraient été reconquis par les *makerspaces*, mettant fin à la domination capitaliste et à l'exploitation de la nature. Ces espaces représentent à ses yeux des lieux conviviaux annonçant une nouvelle ère industrielle basée sur les principes de l'entraide et de la lutte contre l'obsolescence programmée. Ils pourraient donc représenter une alternative économique, sociale, écologique et politique. Nous ne pourrions pas traiter tous les aspects de cette question très vaste dans ce mémoire. Nous nous intéresserons ici aux « lieux de faire »³, entendus comme des lieux de production, autogérés, où l'on partage un savoir-faire dans le but de créer des objets en autonomie.

Nous chercherons avant tout à comprendre les interactions qui s'y nouent, ce qui y est produit, voire réparé et comment ces productions peuvent permettre un changement ontologique. Rappelons que l'ontologie est la théorie de l'être. Cette approche est novatrice car elle vise à croiser les disciplines pour dépasser les dualismes entre science rationnelle et rapport sensible et métaphysique au monde. Elle plonge au cœur des individus pour saisir comment des transformations intérieures peuvent affecter la société. Nous verrons comment les lieux de faire constituent un monde, qui paradoxalement, est constitué d'individus qui n'ont pas forcément un projet commun premier, mais fondent une communauté à travers l'appartenance à un lieu. Selon les auteurs de *Makers*, les *makers* peuvent être définis comme des personnes animées par une « *même volonté de bricoler, de détourner, de récupérer, d'inventer...et in fine de transformer leur environnement, leur vie quotidienne, voir la société en entier* »⁴.

Cette recherche se focalisera sur une question de recherche qui est la suivante : **Comment les lieux de « faire » participent-ils au changement de rapport au monde des individus qui les**

¹ Alain Damasio (2019), *Les Furtifs*, La Volte, p. 678.

² André Gorz (2008), *Ecologica*, Paris, Galilée, p.40-41 in Berrebi-Hoffmann, I., Bureau M. C., et Lallement. M. (2018), *Makers - Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion.

³ Pour la justification de l'usage du terme, voir Chapitre I A.

⁴ Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion, p.11.

composent ? De manière sous-jacente à cette question, nous chercherons à saisir comment les lieux de faire participent à l'articulation individu/collectif, s'ils permettent d'être « libres ensemble » ? Dans quelle mesure ils constituent des lieux d'ancrage dans un monde en mouvance ? En quoi le « faire » peut-il réparer des liens aux mondes ? En quoi les ateliers d'autoréparation proposent-ils une nouvelle ontologie ? Quelles sont les conditions pour qu'un lieu de faire propose une transformation ontologique ? Comment l'autonomie est définie dans ces lieux d'interdépendance ? Comment le partage d'un espace peut-il pousser à l'entraide ?

Afin d'offrir des réponses à ces questions, nous avons établi des hypothèses que nous allons tester dans ce mémoire. La première hypothèse est que les individus qui composent ces lieux mobilisent des leviers pour se transformer soi-même et ainsi transformer leur rapport au monde. La seconde souhaite vérifier si ces lieux constituent des lieux d'ancrage, de relocalisation dans un monde empli d'incertitudes. La troisième stipule que le lien à la matière participe à ce changement de rapport au monde ou alors que les liens objectifs entre ces individus réunis autour d'un même lieu permet ceci. Enfin, la quatrième et dernière souhaite tester si ces lieux et ces pratiques permettent aux individus de s'émanciper.

Afin de tester ces hypothèses, une enquête a été menée dans trois lieux de faire dans une ville alsacienne : StuB'iclou, la Grainerie et la Manufacture. La méthodologie est présentée dans l'encart méthodologique et se présente sous la forme d'une enquête sociologique qualitative.

Le premier chapitre contextualise dans un premier temps le mouvement du faire soi-même dans une temporalité historique, présente les débats autour de la sémantique, les choix réalisés dans le mémoire et présente les trois lieux d'enquête. Dans un second temps, il met en perspectives les théories de l'individu contemporain avec les parcours des individus interrogés lors de l'enquête.

Le second chapitre constitue le chapitre le plus empirique et identifie six leviers capables d'opérer un changement ontologique pour les individus participant à des lieux de faire.

Enfin, le dernier chapitre vise à prendre de la distance en comparant le mouvement du faire avec le mouvement de retour à la terre pour évaluer les tensions entre « retour à » et progrès, et vérifier la portée émancipatrice et transformatrice de ces lieux.

ENCART MÉTHODOLOGIQUE

A. Cheminement : du collectif à l'individu, des nouvelles manières d'être au monde

Ce mémoire est le fruit d'une réflexion et d'un cheminement alimentés par des intuitions, des expériences concrètes et des éléments plus théoriques. En 2020-21, j'ai⁵ réalisé une alternance dans un atelier d'autoréparation vélo. Je cherchais à concilier mon envie de stimulation intellectuelle avec l'attrait pour les connaissances tangibles, tout en me réconciliant avec mon « esprit pratique ». En parallèle, des questionnements personnels et métaphysiques sur les manières d'agir face aux crises sociales, politiques, environnementales me traversaient. La question des communs et des manières d'agir collectivement avaient déjà fait l'objet d'un mémoire précédent. Je souhaitais désormais plonger au cœur de l'individu avec l'intuition que nombre d'individus essayent aujourd'hui de se changer eux-mêmes plutôt que de changer le monde. Un objectif qui leur paraît peut-être moins démesuré. Le souvenir d'un cours l'année précédente sur les *makerspaces* était encore très vif, et j'identifiais l'atelier dans lequel je travaillais comme un espace tel. Je commençai donc une revue de littérature sur la question, ainsi qu'un entretien exploratoire avec une doctorante spécialiste de la question. Ces lectures m'ont permis de cerner les enjeux présents dans ces espaces. Je pouvais donc rechercher d'autres lieux similaires sur le territoire où j'habitais. Je réalisai des recherches internet pour trouver ces lieux avec des doutes sur ce qui m'intéressait en profondeur : était-ce le collectif, l'autogestion ou plutôt le « faire », je me questionnais sur l'angle du « faire », avait-il un sens ? J'ai identifié différents espaces, et en fonction du répondant qu'on m'offrait et des critères saillants que j'avais défini, je décidai d'en choisir trois. Je choisis trois espaces ayant des pratiques concrètes de fabrication ou de réparation, avec une organisation se voulant autogestionnaire et présentant des différences de taille et d'objet principal. Je souhaitais observer si les pratiques autogestionnaires pouvaient avoir un effet sur les liens entre les individus, leurs rapports aux autres mais aussi observer différentes pratiques concrètes, et des lieux aux caractéristiques variées. Ceci me permettrait de pouvoir les comparer et ainsi d'observer si les lieux, l'objet, et l'organisation auraient un effet différent sur les individus. En visitant ces lieux, je découvrais des éléments faisant échos à *Makers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018) et à *L'Âge du Faire* (Lallement, 2015). Dans la sélection, il y avait l'atelier d'autoréparation vélo StuB'iclou⁶ dans lequel je réalisais mon alternance, la Manufacture regroupant des ateliers partagés dédiés à des pratiques manuelles et technologiques, ainsi que la Grainerie, des ateliers partagés par des artistes en autogestion. Au quotidien, j'observais les membres de StuB'iclou. Connaissant un membre permanent de la Grainerie, je fus invitée à une de leur réunion hebdomadaire pour présenter mon projet et ainsi entrer dans leur monde. A la Manufacture, les

⁵ Il a été choisi dans cette sous-partie d'utiliser la première personne du singulier pour témoigner de l'expérience singulière qu'est nécessairement la réflexion sur le cheminement d'un mémoire, faisant part à une certaine subjectivité.

⁶ Les trois noms ont été modifiés et remplacés par des noms tentant de respecter leur identité.

échanges se firent plutôt de manière virtuelle malgré une visite sur place. Je me renseignais sur ces lieux grâce à leurs sites ou différents articles que je pouvais trouver sur internet. Grâce à *L'Âge de faire* (Lallement, 2015) notamment et à des lectures sur les récits de vie, je pus construire des grilles d'entretien en interrogeant d'abord les individus sur leurs liens au lieu, son historique, son organisation, ses modes de prise de décision etc. Puis, je m'intéressais à leur récit de vie avec des questions plus personnelles sur leur rapport au travail, aux autres, à eux-mêmes, au monde, leur vie spirituelle et politique afin de mieux comprendre qui ils étaient et comment ils entraient en relation avec le monde. Certains entretiens avec des fondateurs ont été plus axés sur l'historique des lieux, et d'autres ont été menés avec une approche transversale avec des membres actifs dans plusieurs des trois lieux. Sur le terrain, à travers la participation aux réunions, à la vie quotidienne de StuB'iclou et grâce aux entretiens, de nouveaux questionnements sont apparus. C'est le cas notamment du rapport au temps, que je n'avais, de prime abord, pas identifié comme variable et qui est apparu dans un entretien et dans le dossier de préparation au concours de la Fémis d'une membre de StuB'iclou⁷. C'est également le cas de la notion de précarité dans le cas de la Grainerie, ressortie lors du premier entretien collectif réalisé, ainsi que du rapport au vivant que j'avais toujours eu en tête mais pour lequel je ne voyais pas de lien direct au départ et que j'ai pu rajouter par la suite, notamment suite à des lectures et l'apparition du sujet dans les discours des enquêtés. Ceci illustre les allers-retours permanents réalisés entre théorie et pratique et l'évolution constante du questionnement. Autour de moi, j'entends souvent des discours sur l'envie de retour à la terre ou la réappropriation de savoir-faire artisanaux. Peu à peu s'est construite l'intuition que ceci correspondait à une tendance sociétale qui était également présente dans les lieux de faire. Je ne conçois pas les sciences comme cloisonnées, et pour trouver des réponses à ces questionnements, il me paraissait impossible de me cantonner à une seule science sociale. Les échanges avec ma directrice de mémoire m'ont confortée dans le choix de la pluridisciplinarité. En effet, son affirmation que les philosophes formulent des hypothèses que nous vérifions dans la sociologie, a fait sens dans ma démarche, et permis de continuer à m'ouvrir à des auteurs de la philosophie, de l'anthropologie, de la sociologie et même de lire quelques essais politiques pour tenter de comprendre les sujets actuellement brûlants. Par ailleurs, à l'écoute du podcast *Minimalee* « Nos points d'ancrage »⁸, quelque chose m'a frappée : le présupposé de la nécessité de nous débarrasser de nos ancrages pour être libres. Le *podcaster* tenant un blog sur le minimalisme définit les ancrages comme ce qui nous empêche d'avancer. Il propose donc de nous en débarrasser et définit le minimalisme comme « l'optimisation de sa vie », « faire plus avec moins »⁹. Cette présentation m'a paru assez percutante pour quelqu'un qui publiait sur de nombreux réseaux sociaux et n'avait pas l'air d'avoir une utilisation minimale d'internet. Ce podcast m'a permis de formuler des questions qui m'habitaient depuis longtemps. Comment ces conceptions se rapprochant d'une forme d'antimatérialisme

⁷ Alexandre, O. (2016). *Éclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Fémis 2016].

⁸ *Minimalee* | Podcast—#35 | *Nos points d'ancrage*. (s. d.). Consulté 25 juin 2021, à l'adresse <https://minimalee.fr/35-nos-points-dancrage/>

⁹ Ibid.

apparaissent-elles ? Que disent-elles de notre rapport à la matière et au spirituel ? Et dans les lieux de faire, pourquoi au contraire retourne-t-on au matériel ? Finalement, ce qu'il m'intéressait de découvrir, était la manière de leurs membres de réinventer leur individu, et leur monde en s'accrochant à la matière pour finalement peut-être changer leur rapport consumériste au monde. Je souhaitais comprendre à quelle échelle ils le font, pourquoi, s'ils le font ensemble, séparément, par quels processus mentaux et corporels ils passent pour cela ? En lisant un dossier de Kaizen¹⁰ sur les néo-artisans, je me questionnais également sur ce phénomène de retour à l'artisanat des classes moyennes supérieures. Pourquoi tous ces intellectuels se tournent-ils vers le faire ? Sont-ce seulement ces classes qui y retournent ? Est-ce un retour ou un aller ? J'avais l'intuition que ce n'était pas à travers l'idéal de liberté totale, d'indépendance et de toute-puissance qu'un changement de rapport au monde pouvait s'opérer. Ceci me paraissait impossible de se libérer de tous ses ancrages et j'imaginai au contraire qu'ils pouvaient constituer des supports sur lesquels les individus pouvaient s'appuyer pour s'émanciper. J'imaginai aussi qu'il y avait certaines limites à cela. Il semblait donc pertinent de vérifier si des lieux comme StuB'iclou, la Grainerie et la Manufacture pouvaient représenter ces ancrages, en faisant prendre conscience des interactions et des interdépendances permettant la transformation des individus, et leur rapport sensible au monde pour peut-être acquérir une certaine sobriété rendant la vie sur terre des humains plus viable qu'actuellement.

En parallèle, j'ai lu *Contact* de Matthew B. Crawford (2016) qui m'a hautement interpellée. J'ai eu l'impression qu'il mettait des mots sur ce que mon intuition me disait et qu'il faisait le lien que je cherchais entre le « faire », la matière, le travail manuel, et ce qu'il peut représenter dans une reconstruction du rapport au monde. Son idée de faire sortir l'individu du prisme de l'autonomie, de la liberté et de l'indépendance pour plutôt percevoir un moi situé, ouvert au monde et conscient des interdépendances qui le composent faisait écho à mes lectures sur les rapports avec les non-humains. Sa thèse faisait appel à ce que j'observais sur mon terrain¹¹, et m'a permis de faire des liens logiques pour poursuivre ma recherche.

Pour finir, juste avant le début de la rédaction de ce mémoire, j'ai lu *L'Utopie Sauvage* de Dalgarrondo et Fournier (2020), deux sociologues ayant décidé de s'acheter une grange en Ariège pour s'« ensauvager ». Ils étudient dans leur essai les différentes manières de vouloir retourner au mythe du chasseur-cueilleur à l'œuvre dans notre société et la part d'émancipation ou de retour en arrière qui pouvait s'y incarner. Cette lecture a permis d'apporter la coloration finale nécessaire pour faire le lien entre retour à la terre et retour aux pratiques manuelles et artisanales et comprendre ce qu'elles disaient de notre société.

Enfin, il semble pertinent ici de rappeler que cette enquête et ce mémoire ont été réalisés en temps de pandémie, et que ceci a pu influencer son déroulé. En effet, cette pandémie a agi comme un détonateur

¹⁰ KAIZEN 56 : Néo-artisans, l'âge du faire - Kaizen Magazine - Librairie. (s. d.). Consulté 25 juin 2021, à l'adresse <https://boutique.kaizen-magazine.com/bimestriels/663-kaizen-56.html>

¹¹ Nous verrons par la suite qu'il n'est pas le seul auteur à avoir écrit sur la question, et que la notion d'autorité de la matière n'est pas la seule envisageable.

pour beaucoup de gens et a pu éveiller les sensibilités sur le rapport au monde, au vivant, à l'écologie des personnes interrogées mais aussi de l'autrice. Comme évoqué dans *L'Utopie Sauvage* « le coronavirus agit comme un révélateur de la fragilité de nos vies, de la futilité de nos modes de vie, de l'ambivalence de notre marche vers le progrès »¹².

B. Une méthodologie qualitative en allers-retours permanents entre théorie et terrain

Le mémoire s'inscrit dans différentes disciplines des sciences humaines et sociales et ambitionne de construire une approche pluridisciplinaire en invoquant principalement la sociologie, la philosophie et l'anthropologie. Il repose sur une méthodologie abductive mêlant méthodes hypothético-déductives et méthodes inductives. En effet, il est le fruit d'un aller-retour permanent entre théorie et terrain. Dans un premier temps, une revue de littérature a permis de dégrossir le sujet et de constater l'état d'avancement de la recherche sur la thématique pour constituer la question de recherche et les premières hypothèses. Le texte de Lemieux, « Problématiser » a permis de mieux définir les contours de la recherche. En effet, il définit l'esprit de la sociologie comme « *l'art de rendre problématique le monde social dans lequel nous vivons* »¹³ et donne des conseils pour dépasser les questions descriptives et s'éviter l'écueil d'une question scolastique en construisant un objet sociologique et une problématique nécessitant une enquête empirique pour y répondre. Nous avons suivi ses étapes proposées pour mettre le monde social en énigme, et en l'appliquant à notre terrain, nous sommes parvenus à construire une problématique.

Suite à l'étude du territoire et à la définition des trois lieux d'enquête, des grilles d'entretien ont été constituées ainsi qu'un échantillon d'individus à interroger. Avec une approche centrée sur les individus et leur rapport au monde, la méthode de recherche par entretiens était la plus pertinente afin de pouvoir interroger les individus sur leurs représentations et aspirations. Des entretiens semi-directifs ont donc été réalisés avec ces individus, les interrogeant d'abord sur leurs liens et perception de ces lieux, pour ensuite mener un récit de vie.

Suite à la lecture d'un article de Grunberg et Schweisguth¹⁴ sur les méthodes de Bourdieu dans *La misère du monde*, une réflexion sur le mode opératoire et la posture à adopter a pu être menée. Selon Bourdieu, il faut toujours prendre en compte que la relation d'enquête est une relation sociale s'accomplissant sous la contrainte de structures sociales. Il faut parvenir à surmonter deux obstacles principaux en enquête par entretien : dépasser la violence symbolique et dépasser les craintes de l'objectivation de l'enquêté. Les individus interrogés dans le cadre de ce mémoire sont tous membres de ces lieux de faire *a priori* lieux ouverts sans critères particuliers (sauf pour la Grainerie nous le verrons). Ainsi, le thème n'étant pas la misère du monde, il était impossible de savoir à l'avance si l'enquêtrice

¹² Dalgalarondo, S., & Fournier, T. (2020). *L'utopie sauvage*. Les Arènes, p.19.

¹³ Lemieux, C. (2012). 2 – Problématiser. In *L'enquête sociologique* (p. 27-51). Presses Universitaires de France, p.29.

¹⁴ Grunberg, G., & Schweisguth, É. (1996). Bourdieu et la misère. Une approche réductionniste. *Revue française de science politique*, 46(1), 134-155.

serait en position de domination, ou l'inverse, ou si ces personnes faisaient état d'une vulnérabilité objective ou subjective. Ainsi, il a toujours été tenté de conserver un « œil sociologique », une écoute attentive empathique, une adaptation aux personnes, à leur vocabulaire. Dans les faits, et avec le recul, les personnes interrogées étaient souvent de la même classe sociale que l'enquêtrice, ayant poursuivi des études supérieures, et partageant des déterminants sociologiques.

Concernant le récit de vie, il a été choisi de plutôt construire une grille sur l'ensemble du parcours de vie que sur un récit chronologique car nous souhaitons travailler sur quelques grands thèmes ayant ponctué la vie des individus, et ainsi repérer les continuités et les ruptures auxquels eux-mêmes font référence. En effet, comme l'avance Bourdieu, l'objectif de la méthode par entretiens est de faire produire aux enquêtés une explication de ce qu'ils font et pensent en termes de déterminants sociaux à travers une objectivation participante (Grunberg, Schweisguth, 1996).

La méthode semi-directive a été choisie pour laisser libre cours aux individus de s'exprimer sur les sujets préalablement sélectionnés, car les points sur lesquels nous souhaitons les faire s'exprimer étaient précis. Suite à ces entretiens, une grille d'analyse sous format de tableur Excel a été créée pour pouvoir analyser les entretiens, ainsi que différents tableaux comparatifs pour analyser les points communs et divergences entre les lieux et ses individus. Un travail d'aller-retour a été réalisé entre le terrain et de nouvelles lectures théoriques pour préparer la rédaction. La lecture de la méthode employée par Demazière et Dubar¹⁵ donnant une grande importance à la symbolique, au discours, au repérage des actants etc. a été inspirante pour ce travail d'analyse, sans pour autant qu'une mise en place de leur méthode ARO d'analyse des relations par opposition ait été menée.

En ce qui concerne l'organisation du travail et la gestion du temps pour la réalisation du mémoire, un tableau de suivi a été mis en place dès le départ pour garder une trace de l'avancée de la réflexion et centraliser les informations à ne pas oublier. De plus, des entretiens ont été organisés régulièrement avec la directrice de mémoire, permettant de valider les intuitions, les avancées du travail et les méthodologies appliquées.

En résumé, différentes méthodes d'enquête ont été déployées :

- Lecture scientifique
- Observation participante
- Entretiens semi-directifs
- Focus group

1. Observations participantes

- Réalisation d'un contrat de professionnalisation d'une durée de 10 mois au sein de l'association StuB'iclou : participation à la vie de l'association, organisation des sessions de gouvernance, participation aux réunions, aux comités directeurs etc.

¹⁵ Demazière, D., & Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques*. Nathan.

- Participation à trois réunions du lundi soir à la Grainerie
- Participation au festival « Makerland » à l'automne 2020
- Visite des locaux de la Manufacture lors des portes ouvertes du jeudi soir
- Participation à une session d'initiation forge au CRAC (collectif d'artistes issus principalement de la Grainerie) et repas partagé.

2. Entretiens semi-directifs

2.1. Échantillon des entretiens

Structure	Initiale	Rôle dans la structure	Durée	Lieu/Medium
Stub'iclou	A.	Salariée depuis peu de temps dans la structure.	1h36	Salle de réunion de Stub'iclou
	C.	Membre du CD très investie, CQP vélo.	1h29	Salle de réunion de StuB'iclou
	D.	Membre du CD, très engagé.e dans le cycloféminisme. A aussi été stagiaire à la Manufacture.	2 entretiens. 1 ^{er} : 1h05 2 nd : 1h33	En extérieur sur le bord des quais.
	F.	Fondatrice et ancienne coordinatrice	3 entretiens : 1 ^{er} : 1h03 2 nd : 1h36 3 ^{ème} : 1h19	Sur son lieu de travail actuel
	I.L & I.J.	Membres permanents et artistes.	53min	Dans la salle à manger commune.
La Grainerie	V.	Membre permanent de la collégiale. Fondateur. Artiste et artisan.	1h14	Dans son atelier.
La Manufacture	J.	Présidente et membre du CA. Artisane de métier.	2 entretiens : 1 ^{er} : 1h30 2 nd : 1h10	En visio.
	L.	Membre actif et artisan.	1h15	Par téléphone.
	K.	Membre du CA. Responsable de l'atelier matériaux souples.	2 entretiens : 1 ^{er} : 1h30 2 ^{ème} : 1h	Par téléphone.
Transversaux	H.	Fondateur de StuB'iclou, ex-président. Ex-permanent à la Grainerie et fondateur de la Manufacture. Forgeron.	1h33	Sur les quais en extérieur.
	G.	Ex-salarié de StuB'iclou. Permanent à la Grainerie.	2h10	Sur les quais, en extérieur.

2.2. De la méthodologie des entretiens

Les entretiens ont été menés entre le 2 février 2021 et le 14 avril 2021. Douze personnes ont été interrogées : une personne en visio-conférence pendant le confinement, deux par téléphone et les neuf

restantes en présentiel. Il a été tenté de privilégier les entretiens en présentiel, plus propices à l'échange, mais il semblerait que les entretiens téléphoniques ou en visio aient pu également être fructueux. Il semblerait que ce soit plutôt la situation d'entretien qui ait influencé le déroulé que la méthode de collecte. Par exemple, l'entretien avec L. par téléphone était assez décousu, et il n'a pas donné de réponse pour la deuxième partie, alors que l'entretien avec K. a été très riche et a donné lieu à de longs échanges. Les entretiens ont duré entre 53 minutes et 4 heures. La majorité d'entre eux a été divisé en deux rencontres. Au départ, la grille a été pensée en deux temps, possiblement réalisable en un seul entretien. Mais finalement, au vu du temps que prenait la première partie, et pour ne pas écourter la seconde, il a été proposé aux enquêtés de réaliser une seconde rencontre. Souvent, le temps d'entretien sur la structure a été plus long que le récit de vie. Il est arrivé pour deux personnes que nous n'arrivions pas jusqu'au récit de vie. L'un n'a plus donné de réponse suite au premier entretien, le second a eu un enfant et n'était plus disponible pour une seconde rencontre. Les personnes ont été choisies pour leur rôle dans la structure et leurs caractéristiques spécifiques : personnes très impliquées dans le lieu, personnes ayant une identité particulière, personnes semblant pouvoir être définies comme des *makers* etc. Parfois, les personnes ont aussi été interrogées car elles étaient les seules à répondre à l'appel, surtout dans le cas de la Manufacture, ce qui constitue un biais indéniable. Les lieux d'entretiens sont également déterminants dans un processus d'enquête, et la possibilité de s'entretenir dans des lieux neutres en extérieur a été privilégiée afin de pouvoir enlever le masque, mais aussi d'offrir plus de liberté de parole que dans le lieu même de l'enquête. Ceci n'a pas toujours été possible étant donné les contraintes climatiques et la fermeture de tous les cafés en temps de pandémie.

2.3. Déroulé des entretiens

Les entretiens se sont toujours bien déroulés. Certaines personnes se sont livrées plus que d'autres, certains ont été surpris par l'intimité des questions posées, notamment lorsqu'il s'agissait du rapport à soi et aux autres. En témoignent, les remarques suivantes : « *ah ouais c'est toi ma psy en fait ! Ouah délire !* »¹⁶ pour D., « *j'ai l'impression que c'est ma thérapie* »¹⁷ au moment où l'on parle du rapport à soi pour A. ou « *ok on va aller se mettre sur le divan à côté (rires)* »¹⁸. pour F. Malgré ces remarques, les personnes qui les ont formulées se sont livrées assez intimement, semblant heureuses de se voir s'offrir ce temps d'introspection et de verbalisation face à autrui. Une partie des personnes interrogées a étudié la sociologie ou des sciences sociales et a déjà été en situation d'entretien ou d'interview, ce qui se ressentait dans les réponses apportées qui comprenaient la démarche. D'autres étaient moins habituées, tournaient en dérision la situation d'entretien, comme par exemple V. lors de l'entretien collectif à la Grainerie : « *non*

¹⁶ Entretien avec D.

¹⁷ Entretien avec A.

¹⁸ Entretien avec F.

dis pas niqué, c'est enregistré. Ça enregistre tout !!! »¹⁹. Un entretien s'est également transformé en joute verbale entre deux membres de la Grainerie, utilisant la situation d'entretien pour révéler leurs oppositions. La situation d'entretien peut donc se transformer en moment de discussion des contradictions face à une oreille extérieure. Par ailleurs, la fondatrice de StuB'iclou, aujourd'hui formatrice dans une SCOP d'éducation populaire et ayant réalisé des études d'ESS, a souhaité connaître le sujet du mémoire, la problématique, la démarche et les hypothèses. Ne sachant pas comment l'intégrer tout de suite, il lui a été proposé de réaliser d'abord les entretiens, et ensuite de lui expliquer toute la démarche pour pouvoir en discuter ensemble. Une situation d'entretien inversée a donc été vécue à la fin, avec l'impression d'un juste retour et l'ouverture vers une autre manière de réaliser des enquêtes sociales.

2.4. Focus Group

Au sein de la Grainerie, un *focus group* non-prévu avec sept membres a été réalisé, nécessitant une adaptation spontanée de la grille d'entretien pour pouvoir traiter des questions collectives comme la gouvernance, la mutualisation de l'espace, les conflits etc.

3. De la diversité des méthodes d'enquête en fonction des lieux

StuB'iclou a été le lieu de travail de l'enquêtrice pendant dix mois, et l'accès au terrain y a été ainsi grandement facilité. Il n'a pas toujours été évident d'adopter la double-casquette de salariée et d'enquêtrice, de par la tension entre une observation neutralisante d'un côté et l'appartenance émotionnelle et professionnelle au lieu et aux liens avec ses membres de l'autre. Il a notamment été difficile de choisir les personnes à interroger en entretien, de peur que ceux qui ne le soient pas se sentent indignes d'intérêt, et aussi de par la difficulté à ne pas dévoiler toute la problématique étudiée pour réduire les biais potentiels. En effet, il est arrivé que certaines des personnes déjà interrogées révèlent les questions qui leur avaient été posées, sans pour autant que les futurs répondants n'aient préparé des réponses préconçues. De plus, cette injonction à la neutralité n'est que peu satisfaisante et a éveillé l'envie de faire de la recherche autrement en incluant plus les participants, sans pourtant parvenir à réaliser un protocole d'enquête plus axé sur de la recherche-action, par manque de temps notamment.

A la Manufacture, une visite du lieu a été effectuée lors des journées d'ouverture au public pour comprendre la répartition des espaces et visualiser le lieu. Ensuite, le contact a été pris par mail à travers le contact du conseil d'administration. Par manque de temps et pour cause de fermeture pendant le Covid, le lieu a été moins parcouru et il a donc été moins investi que les deux autres. L'existence d'un mémoire réalisé par une étudiante sur le lieu a permis de compenser ce moindre investissement physique.

¹⁹ Focus group du 01.02.21

A la Grainerie, l'introduction a été faite par un ancien salarié de StuB'iclou, aujourd'hui membre permanent de la Grainerie, ce qui a légitimé la présence dans le lieu. Malgré cela, l'intégration n'a pas été facile et il semblerait que ses membres soient très sollicités et ne s'ouvrent pas spontanément aux questions d'une étrangère. Il a donc été décidé de d'abord venir participer à quelques réunions hebdomadaires, à des repas informels, avant de tenter des entretiens individuels. Cette première phase a duré longtemps et il a été très difficile de se retrouver seule avec des individus. C'est pourquoi, des méthodes hybrides d'entretiens collectifs sous la forme de focus group et l'analyse des comptes rendus de réunion a été privilégié. Il est aussi arrivé comme dans le cas de I.J. et I.L. qu'un entretien à deux ait été réalisé car le second est arrivé en cours de route et s'est invité à la discussion.

4. Réflexion sur une posture entre deux mondes

Comme évoqué dans le paragraphe précédent, la double casquette d'enquêtrice et d'employée n'a pas été toujours facile à porter à StuB'iclou, étant donné également les missions d'animation de la gouvernance et des conflits attribuées à l'enquêtrice. En effet, les choses révélées en situation d'entretien devaient rester secrètes, alors qu'elles auraient pu permettre de créer du commun ou de dissiper des malentendus entre certains membres de l'association. Dans le cadre de StuB'iclou, des entretiens sur la gouvernance et l'autogestion ont été menés dans le cadre des missions du contrat, et ce rôle transverse conférait un certain pouvoir, pouvant aussi créer des biais dans les situations d'entretien. En effet, les entretiens ne sont pas une conversation de l'individu à l'individu mais ce sont des conversations entre des postures sociales et des postures collectives. Malgré les positions sociales induisant certains types de réponses, la richesse de l'échange a eu lieu d'être et des données analysables ont pu être collectées. Une forme de don contre-don a pu naître. Le don de la part des enquêtés de l'accès à leurs pensées intimes, le contre-don de la part de l'enquêtrice d'un espace pour mettre des mots sur des choses, libérer leur parole et accoucher d'eux-mêmes.

A la Grainerie, le rôle d'enquêtrice a été légèrement instrumentalisé : à une époque où les artistes risquaient de devoir quitter le lieu, ils avaient besoin de témoignages sur l'apport de ce lieu. Avant son entretien, V. a demandé s'il était possible venir en avance pour rencontrer l'élue de quartier et lui parler de ces recherches par exemple. Un article de soutien pour la Grainerie de la part de StuB'iclou a également été rédigé. Il a été choisi d'accepter cette situation de légère instrumentalisation, trouvant intéressant cette posture de témoin précieux.

Bourdieu a affirmé dans *La misère du monde* que, par la vertu de l'exemplification, les entretiens peuvent agir comme des révélateurs possédant une « *intensité dramatique et une force émotionnelle* »²⁰.

²⁰ Grunberg, G., & Schweisguth, É. (1996). Bourdieu et la misère. Une approche réductionniste. *Revue française de science politique*, 46(1), p. 143.

Ainsi, ils seraient un équivalent plus accessible des analyse conceptuelles et les publier ne serait pas seulement un acte scientifique mais aussi un acte politique, un acte d'intervention dans le monde social, un acte thérapeutique. Or, selon Grunberg et Schweisguth, dans ses écrits précédents, Bourdieu prenait toujours soin de présenter ses travaux comme relevant d'une analyse objective et non normative. Il affirme pourtant à la fin de *La misère du monde* que le refus de « toute intervention de la raison scientifique en politique » relève soit « de la démesure totalisatrice d'un rationalisme dogmatique », soit de la « démission esthète d'un irrationalisme nihiliste »²¹. La posture du chercheur dans la société est un débat qui n'a pas fini de faire couler de l'encre. La possibilité de remettre en question la neutralité absolue des sciences sociales ne nous semble pas incompatible avec la poursuite d'une démarche scientifique, apportant un nouveau regard sur le monde, et permettant ainsi à de nouvelles réalités d'exister.

²¹ Ibid, p.154.

Chapitre I : Le mouvement du faire et les individus au cœur des défis contemporains

Nous allons dans cette partie d'abord évoquer le monde des *makers*, son historicité, les débats que soulèvent sa sémantique. Nous en profiterons pour présenter nos structures de terrain, ainsi que les symboles et rites qui les traversent. Dans une seconde partie, nous nous intéresserons aux individus. D'abord, nous nous focaliserons sur les théories qui tentent de donner des éléments de compréhension de l'individu moderne. Puis, nous analyserons les faiseurs (*makers*) de nos terrains d'enquête.

A. Monde des *makers* et spécificités du territoire d'enquête

Cette sous-partie aura pour vocation d'historiciser le mouvement du faire, du *make* afin de mieux en saisir les contours, les origines et ce qu'il nous dit de l'ère contemporaine. Pour ce faire, nous étudierons d'abord l'historique du mouvement, avant de réaliser une discussion sémantique sur les termes employés pour désigner ce mouvement. Enfin, nous présenterons les trois lieux étudiés dans le cadre de ce mémoire pour parvenir à les ancrer dans un mouvement plus général.

1. Retour historique sur le « faire » et définition du mouvement

Certains auteurs ou détracteurs accusent le mouvement *maker* d'être un effet de mode contemporain que récupère le capitalisme pour mieux se renouveler. Pour répondre à cette critique, I. Berrebi-Hoffmann, M.C. Bureau et M. Lallement dans leur ouvrage *Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social* (2018) défendent au contraire la thèse que le mouvement *maker* prend sa place à un moment historique où les questionnements autour du travail, de la production, des institutions, et des systèmes politiques sont prégnants. Ils proposent donc d'historiciser le mouvement afin de le replacer dans un contexte social, historique et politique. Selon eux, les *makers* apparaissent au début des années 2000 mais s'ancrent dans des mouvements plus anciens. Ils identifient trois types d'influences ayant pu s'exercer sur la création du mouvement, puis élargissent la notion de *makers* à celle de *hackers*. D'abord, ils évoquent le bel ouvrage comme contrepoint aux désastres de la société industrielle à travers des communautés comme celle des *Shakers*. Ils avancent que l'Angleterre a, à la fois, été le berceau de la révolution industrielle mais aussi le lieu où commencent les réactions anti-industrielles. Ainsi, la communauté religieuse des *Shakers* est née en Angleterre pendant la deuxième partie du XVIIIème siècle sous l'impulsion d'Ann Lee, ouvrière employée dans l'industrie technique. Leurs valeurs se concentraient autour du bel ouvrage comme règle de vie commune. Ils ont créé des coopératives intégrales basées sur la propriété commune, l'autoconsommation et le travail par alternance des tâches et se sont exilés aux

États-Unis. Cette communauté religieuse est parfois définie comme une secte²² et connaissait des principes de séparation homme-femme et des règles religieuses strictes. Dans ce courant de rejet de l'industrialisme, les auteurs de *Makers* convoquent également le mouvement *Arts & Crafts* mené par William Morris à la fin du XIXe et dénonçant la laideur amenée par l'industrialisation, souhaitant donc en réaction fédérer artistes et artisans. Nous pouvons donc voir qu'un certain rejet de l'industrialisation a pu pousser à l'organisation concrète en communautés pratiques avec parfois une tendance réactionnaire²³.

En second lieu, les auteurs font état de l'essor de la débrouille et du bricolage en France dans l'après-guerre. En effet, après la Première Guerre Mondiale, le pays devait être reconstruit, et on peut observer à ce moment-là la diffusion de la culture du bricolage. En témoigne, la parution du journal *Système D* en 1924 avec des titres comme « le débrouillard a réponse à tout » ou « le laboratoire à la maison ». On peut remarquer que cette propagation est très genrée, même si progressivement apparaissent aussi des magazines spécifiques pour les femmes avec un bricolage d'un autre genre : décoration, broderie etc. Il semblerait qu'outre la nécessité de reconstruction, cet engouement pour le bricolage soit lié à la poussée consumériste. George Friedmann parle d'un « *nouvel homo faber ressuscité par les loisirs* ». Le bricolage devient donc un loisir sous la poussée du consumérisme. Bernard Ivernel ouvre en 1950 un des premiers magasins de bricolage « faites-le vous-mêmes » à Valenciennes. Il crée ensuite le 1^{er} réseau de commerçants spécialisés dans le bricolage : l'Association Nationale des Promoteurs Faites-le vous-même (ANPF) qui devient une coopérative, puis l'enseigne Mr. Bricolage en 1980. Selon les sociologues, la bricole permet de donner de l'intérêt au travail à l'usine en produisant du sens et de la dignité sociale. Cette idée se retrouve dans les Centres de Loisirs Utiles (CLU) évoqués par H. dans un entretien du 24.02.21 : ces centres permettaient aux ouvriers des mines de potasse autour de Mulhouse de travailler le bois, le métal dans des ateliers partagés mis à disposition par leurs employeurs.

Dans un troisième temps, les auteurs font référence à l'affiliation entre le mouvement *maker* et le *Do It Yourself*, le *design* social et la culture punk avec une approche plutôt artistique. Le DIY émerge durant les Trente Glorieuses pour répondre aux problématiques des systèmes marchands et démocratiques souhaitant créer un nouveau « je » anticonformiste. Par exemple, le *design* social promu par Viktor Papanek et Enzo Mari souhaite laisser libre cours aux consommateurs de faire ce qu'ils veulent des objets *designés*, dans une démarche de créativité et d'autonomie.

Ainsi, Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement ancrent le mouvement *maker* à la confluence entre une tradition critique de la société industrielle et une histoire plus récente liée à l'essor de la micro-informatique. Le mouvement *maker* apparaîtrait suite au DIY et au bricolage comme une nouvelle tentative de faire des instruments d'émancipation collective. Cependant, les enjeux ne sont plus les mêmes depuis les années 1970. Auparavant, les enjeux se concentraient autour du besoin d'emploi, des maux du

²² Jean-Louis KLEIN, « **SHAKERS** », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 29 juin 2021. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/shakers/>

²³ Nous aurons l'occasion d'aborder de nouveau cette question dans la troisième partie de ce mémoire.

travail post-taylorien, des recompositions industrielles, des nouveaux rapports entre individus. Depuis les années 1970 et toujours aujourd'hui, la crise économique s'est installée dans une longue durée et la révolution technologique porte des conséquences encore inconnues.

En outre, il semblerait que l'histoire du mouvement *maker* soit largement européenne et américaine. Le *hacking* naît à la fin des années 1950 au MIT. Le premier *hackerspace* de la côte Ouest voit le jour en Californie dans les années 1970 : c'est le *Homebrew Computer Club* qui regroupe des ingénieurs de San Francisco passionnés de bricolage électronique. L'éthique *hacker* se fonde sur le logiciel libre, la création et le partage en se défaisant des logiques du marché, et en faisant appel aux communs. Pourtant, concernant le HCC « *Son histoire a surtout ceci d'intéressant que, très tôt, elle révèle l'existence d'une tension irréductible entre philosophie du partage, du free, de la libre circulation des savoirs d'un côté, souci de reconnaissance et valorisation marchande de l'autre.* »²⁴. Nous pouvons donc voir les tensions qui, dès le départ, traversent ce mouvement, qui feront également le lieu d'une analyse dans la suite de cet écrit. En Europe, naît le *Chaos Computer Club* à Berlin en 1981 sous l'impulsion d'informaticiens qui souhaitent discuter des effets des outils informatiques sur la société. Il devient rapidement reconnu du public grâce à ses *hacks*, ses actions publiques et ses affinités avec le parti pirate. En 2007, le *hackerspace* « *Noisebridge* » est créé dans la baie de San Francisco. Michel Lallement y choisit de réaliser son enquête ethnographique en relevant l'ironie de partir enquêter aux États-Unis alors que les *hackerspaces* sont nés en Europe. Dans *L'Âge du Faire* (Lallement, 2015), il se justifie en affirmant que le mouvement *hacker* y est très dynamique et implanté. La Silicon Valley subit un double paradoxe : l'esprit d'innovation de la vallée a autant permis aux *hackerspaces*, mouvements de retour à la terre et à la contre-culture de s'étendre, qu'aux multinationales comme Apple de se développer.

En France, le */tmp/lab* est créé en banlieue parisienne en 2007. En informatique */tmp* correspond à un répertoire dans lequel on peut faire des essais, un espace tampon libre de contraintes. Les auteurs font le pont avec les zones d'autonomie temporaires d'Hakim Bay.

Il semblerait aussi qu'une affiliation avec les *fablabs* soit à discuter. En effet, les *fabrication laboratories* sont nés à Boston suite à la rencontre de scientifiques inspirés par Seymour Papert²⁵ et des communautés du centre-ville de Boston. C'est Bakhtiar Mikhak, membre du groupe de recherche du MIT sur l'apprentissage, qui démocratise le terme *fablab* pour désigner un « *instrument de démocratisation de la fabrication, la production étant basée sur la technique et l'apprentissage collaboratif* »²⁶. Les *fablabs* se caractérisent donc par les méthodes d'apprentissage collaboratives et ouvertes et les machines utilisées en insistant sur l'aspect personnel de la fabrication. C'est donc à Boston, ville pionnière du mouvement

²⁴ Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion. p.50.

²⁵ Proposant un apprentissage par blocs sans hiérarchie entre connaissance abstraite et savoir pratique.

²⁶ Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion. p.53.

Arts & Crafts, qu'est créée en 2009 la *Fab Foundation* ayant pour but de soutenir les *fablabs* partout dans le monde. « Fablab » est devenu un terme mondialement connu attribué aux ateliers respectant la charte des *fablabs*. Malgré cela, il semble que ce soit un terme extensif et élastique utilisé aussi pour d'autres structures.

Ainsi, cette plongée dans le monde des *makers* nous a permis de montrer un ancrage sinon très ancien, au moins existant de ce mouvement.

Il convient désormais de mieux comprendre les représentations qui se cachent derrière les usages de ces différents termes en proposant une analyse sémantique pour parvenir à une définition applicable à notre terrain d'enquête.

2. Analyse sémantique et enjeux de la dénomination

Cette partie a pour objectif de présenter les débats autour de la dénomination de ces lieux afin de mieux saisir les représentations qui s'y accolent et de trouver un terme adéquat pour parler de nos lieux d'enquête.

2.1. Contextualisation sur l'usage des termes : des termes pour se reconnaître ou se singulariser

Dans leur ouvrage *Makers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement, 2018), les auteurs affirment que le pouvoir de nommer n'est pas un monopole d'État, et que tous les acteurs sociaux peuvent désormais mettre en mots ce qu'ils font et ce qu'ils pensent être. Au cœur de la « modernité tardive », les mots et qualificatifs font des allers-retours permanents entre différentes arènes sociales, politiques, médiatiques. C'est pourquoi, il nous a semblé indispensable de faire ce détour et de nous interroger sur les imaginaires, les convictions et les enjeux que portent les qualificatifs des lieux d'enquête. En sociologie, une question reste persistante : doit-on inventer des nouveaux concepts pour observer les faits sociaux comme le proposait Émile Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1895), ou bien alors doit-on laisser aux personnes interrogées le soin de se nommer elles-mêmes comme le préconise la sociologie pragmatique ? Nous n'avons pas de réponse à cette question mais nous allons voir que les enjeux ne sont pas les mêmes quand on se nomme de l'intérieur ou de l'extérieur.

Il existe une grande créativité sémantique pour désigner les *makerspaces*, mais ils plongent pour la plupart leurs origines dans les *hackerspaces* et les *fablabs*. Dans *L'Âge du Faire* (Lallement, 2015), est discutée l'ambiguïté du terme de « hacker » qui éveille tout un imaginaire des pirates informatiques agissant dans l'illégalité ou alors des lanceurs d'alerte comme Snowden ou Assange, ou encore certains *hackers* des printemps arabes qui agissent pour des causes politiques. L'auteur affirme pourtant que ces personnages médiatiques ne sont qu'une frange marginale de la communauté *hacker*. De plus, il affirme que les *hackerspaces* ne sont pas limités à l'informatique et peuvent aussi contenir des machines à bois,

ou proposer des cours de cuisine. M. Lallement distingue quatre critères que doit avoir une organisation pour être définie comme *hackerspace* d'après son observation californienne :

- Une organisation ouverte qui rassemble des individus désireux de mener à bien des projets de fabrication.
- Un lieu physiquement situé où des individus partagent et utilisent des ressources.
- Une organisation de nature associative à but non lucratif gérée collectivement.
- Un vecteur de promotion et d'application des valeurs issues de l'éthique *hacker*.

Par ailleurs, les auteurs de *Makers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement, 2018) rappellent qu'au sein-même de la communauté des *hackers*, certains auteurs comme Maxilas différencient les *hacklabs* des *hackerspaces*. Les *hacklabs* seraient implantés dans des squats et se raccrochent à la mouvance anarchiste comme par exemple les Tanneries à Dijon ou rampART à Londres. Ils seraient des espaces de discussion politique hors contrôle étatique et du marché où « *la technique est mise au service de l'autonomie collective et des mouvements sociaux* »²⁷. Les *hackerspaces* seraient quant à eux nés plus tardivement à l'occasion du développement de l'informatique physique et de la fabrication numérique : ce seraient des entités légales moins tentées par le radicalisme politique, ouvertes à tous, véhiculant une vision ludique de la technologie. Pour les auteurs, la vision de Maxilas est discutable mais nous verrons qu'il n'existe pas de consensus sur ces questions. D'ailleurs, cette distinction entre *hackerspace* et *hacklab* fait ironiquement appel à la distinction entre *hackerspace* et *fablab*, dans laquelle les *hackerspaces* jouent un rôle plus subversif que les *fablabs*. En effet, les auteurs évoquent deux pièges dans lesquels on peut tomber si l'on pousse à l'extrême les deux modèles. Le piège de la marginalisation et de l'invisibilité sociale régnerait sur les *hackerspaces* alors que le piège de l'institutionnalisation du faire et de l'innovation serait à craindre pour les *fablabs*. Les *fablabs* sont en effet selon Fabien Eychenne, « *une plateforme de prototypage rapide d'objets physiques, « intelligents » ou non. Il s'adresse aux entrepreneurs qui veulent passer plus vite du concept au prototype ; aux designers et aux artistes ; aux étudiants désireux d'expérimenter (...) les fablabs partagent un ensemble minimal d'équipement communs, de manière à faciliter l'échange de modèles numérique ainsi que de connaissances et de savoir-faire* »²⁸. Ils doivent répondre à une charte précise pour pouvoir se nommer comme tels.

Certains espaces utilisent les termes de *hackerspaces* ou de *fablabs* en fonction des situations. C'est le cas par exemple de l'Electrolab de Nanterre qui utilise les deux termes même s'il a refusé de signer la charte des *fablabs* mais a répondu à l'appel à projets *fablabs* lancé en 2013 par le Ministère du Redressement Productif. Ils utilisent le terme de *fablab* en externe pour se faire comprendre mais en interne se considèrent comme un *hackerspace*. On voit donc que la distinction est toujours un horizon fédérateur, et que l'on peut jouer avec les termes en fonction des interlocuteurs.

2.2. De l'usage du terme *makerspace*

²⁷ Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion. p. 52.

²⁸ Ibid.

Pour sortir de cette dualité entre *hackerspaces* et *fablab* (auquel il faudrait désormais ajouter le *techshop*), certains espaces ont choisi d'utiliser le terme de *makerspace* comme les fondateurs de Nybi.CC. Le terme de ***makerspace*** a été introduit par Dale Dougherty et popularisé à partir de 2011 par le site makerspace.com. La création de ce site cherchait à « *fédérer une communauté d'amateurs passionnés de débrouille, de détournement et de fabrication au-delà du cercle jugé trop fermé des hackers* »²⁹. La question de l'ouverture de la communauté apparaît alors déjà comme un enjeu central. Les chercheurs justifient également leur choix du terme *makerspace*. Il constitue pour eux un terme générique choisi pour rester au plus près des *makers*, les *makers* étant des personnes animées par une « *même volonté de bricoler, de détourner, de récupérer, d'inventer...et in fine de transformer leur environnement, leur vie quotidienne, voir la société en entier* »³⁰. Ils définissent aussi le *makerspace* comme un laboratoire à tissus sociaux ; un lieu ouvert où on mutualise des moyens matériels (machines) et immatériels (savoir-faire) pour réaliser un projet. La notion de « faire » ensemble, d'association, de lieu autonome et autogéré entrent également en jeu. Ainsi, « *Dans ces espaces s'expérimentent des formes inédites de fabrication personnelle des biens de consommation, processus encastrés dans des économies larges régies par un principe de libre accès aux outils et aux savoirs.* »³¹. François Botollier-Depois dans sa thèse utilise une définition du *makerspace* dans laquelle l'aspect numérique apparaît plus central. En effet, il les définit comme « *un lieu ouvert de travail collaboratif dont la finalité est variable et déterminée par la communauté de ses utilisateurs, doté d'outils et de machines dont le type, la forme et la fonction sont également déterminés par la communauté des utilisateurs, mais dont certains sont nécessairement numériques* »³². Nous pouvons donc voir qu'aucune définition univoque n'existe et que ces espaces sont traversés par des enjeux politiques qui leur font adopter des dénominations variables en tension entre volonté d'être reconnus et volonté de rester une alternative.

2.3. Les tiers-lieux

Certains préfèrent refuser tout étiquetage pour éviter les cloisonnements : ils se définissent alors comme des tiers-lieux, une nouvelle forme, un nouvel objet ne pouvant être défini par un terme. Les auteurs de *Makers* évoquent alors ces nouveaux termes tentant de laisser libre-cours à la créativité comme des concepts migrants. Ils font surtout mention du concept de tiers-lieu échappant à la catégorisation binaire. Cette expression de tiers-lieu trouve son origine dans les travaux d'un sociologue américain, Ray Oldenburg, dans son ouvrage *The Great Good Place* (1989). Il les définit comme « *des lieux adaptés à*

²⁹ Ibid, p. 115.

³⁰ Ibid, p.11.

³¹ Ibid, p.14.

³² *Fablabs, makerspaces : entre nouvelles formes d'innovation et militantisme libertaire* (2012), mémoire, HEC Paris, p.15 ; disponible sur Appli6.HEC.

un style de vie urbain, individualisé et mobile »³³ ayant la particularité d’être situés en troisième position après le premier lieu qu’incarne la maison et le second dédié aux activités professionnelles. Il en défendait une vision émancipatrice leur donnant le pouvoir, s’ils étaient utilisés de façon adéquate, de participer au maintien de la vitalité démocratique. Or, cette définition floue a permis à de nombreux espaces de se revendiquer de cette appartenance. C’est le cas de certains *makerspaces*. L’article³⁴ publié dans la revue *Chimères* par Antonioli, Bureau et Rouxel titre d’ailleurs : « *Tiers-lieux, communautés à l’œuvre : Bricolage et nouvelle « écologie du faire* ». ». Or, l’usage de ce terme ne fait pas l’unanimité. En témoigne, la réaction d’un *hacker* français sur un forum en 2014 : s’interrogeant sur l’explosion de l’utilisation du concept de « tiers-lieu », il soulève : « *un article récent utilise ce concept de tiers-lieu pour exposer le mélange qui s’annonce entre lieu de coworking et lieu de hacking, posant la question de la morale et de l’esprit de ce genre de lieux et manifestant l’inquiétude de fait du hacker qui craint de voir son beau concept foutre le camp face aux coups de boutoir de ces salauds de droite consuméristes qui gâchent tout* »³⁵. Il fait le constat que les « **-lab-spaces-teliers* » foisonnent et expose sa méfiance envers toutes les enseignes privées qui proposent des espaces de *coworking* : il demande à ce que les *hackerspaces* qui se reconnaissent se soudent « *il n’y a pas de raison qu’on se laisse faire par des vendeurs de tapis. Le Repair-Café-Espace-Khiala-Salle-de-Conférence-Atelier-Ressource à la tonne est-il à craindre ? Est-ce qu’on va assister à une digestion molle des hackerspaces par la culture dominante, ou bien les hackerspaces étaient-ils le symptôme précoce d’un mouvement de fond inéluctable ?* »³⁶. Il pose ici la question épineuse des incursions du mouvement dans le capitalisme et dans une économie mondialisée, et se demande même pourquoi en faire des lieux physiques et pourquoi pas des espaces en ligne disponibles partout.

Afin de clarifier les appartenances et lieux pouvant être couverts par le concept de tiers-lieu, une réunion sur la question de la définition des tiers-lieux est organisée en 2014 à la Petite Rockette. Cette rencontre donnera lieu à l’écriture d’un « manifeste des tiers-lieu ». Antoine Burret a fait partie de la rédaction et a tenté de définir dans sa thèse la notion. Il définit le tiers-lieu comme « *une configuration sociale où la rencontre entre des entités individuées engage intentionnellement à la conception de représentations communes* »³⁷. S’ajoutent dans le manifeste, la notion de création comme une affaire de groupe, l’idée que « *le collectif est généralement composé d’individus qualifiés qui ne parviennent pas à s’exprimer pleinement dans une structure organisationnelle classique* »³⁸, une dialectique entre collaboration et démarche individuelle, la notion de bien-commun (savoirs et équipements mis à la disposition de tous), la notion de travail, la volonté de trouver des solutions aux problématiques

³³ Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion. p.142.

³⁴ Antonioli, M., Bureau, M. & Rouxel, S. (2015). « Tiers-lieux, communautés à l’œuvre : Bricolage et nouvelle « écologie du faire » ». *Chimères*, 87(3), 129-137. <https://doi.org/10.3917/chime.087.0129>

³⁵ Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion. p.143.

³⁶ Ibid. p.144.

³⁷ Ibid. p.145.

³⁸ Ibid. p.146.

écologiques et économiques, l'importance de la co-construction des règles et la bienvenue faite aux nouvelles technologies même si elles ne sont pas centrales. Néanmoins, on peut se questionner : le mouvement *maker* ne risque-t-il pas de se diluer si on le qualifie de tiers-lieu ?

Nous avons ainsi pu voir la complexité de la dénomination de ces lieux qui naviguent entre volonté transformatrice à grande échelle nécessitant une reconnaissance extérieure et envie de préserver leur caractère innovant et tiers. Pour les auteurs de *Makers* reste cependant une certitude : ces mouvements poursuivent une même dynamique : celle de l'autoproduction et du travail libre.

2.4. Les lieux de faire, nos lieux d'enquête

Maintenant que nous avons fait un tour d'horizon des débats qui entourent la dénomination des *makerspaces*, il nous convient de nous recentrer sur nos trois lieux d'enquête pour faire discuter ces notions théoriques avec la réalité du terrain. Nous présenterons les trois lieux d'enquête plus en détail dans la partie suivante. Nous pouvons cependant désormais relater la manière dont ils se décrivent. Les noms des lieux ont dû être changés pour respecter les mesures d'anonymisation demandées, mais il a été tenté de conserver leur essence dans les noms fictifs qui ont été choisis.

2.4.1. StuB'iclou

StuB'iclou est un atelier associatif d'autoréparation de vélos situé en centre-ville. Il propose à ses adhérents de venir apprendre à réparer leurs vélos en mettant à disposition des outils, du matériel d'occasion et du neuf, ainsi que de nombreuses ressources humaines et pédagogiques. Il correspond à la définition que nous avons exposées concernant les *makerspaces*, de par le partage d'un espace commun, de matériel, ainsi que l'activité concrète organisée autour du « faire » avec une communauté en tentative d'autogestion qui gravite autour. Une des enquêtées l'a qualifié de « *fourmilière* » et de « *champignonnière à trucs géniaux* »³⁹. Nous retrouvons ainsi cette idée d'incubation ou d'innovation qui se trouvera confirmée par la suite, de par le rôle fondateur qu'a joué StuB'iclou comme instigateur de projets à plus grande échelle comme celui de la Manufacture. Concernant la terminologie, un texte intitulé « *nous ne sommes pas des fablabs* »⁴⁰ a été publié en février 2021 sur la liste « rayons »⁴¹ de l'Heureux Cyclage (*réseau national des ateliers vélo*). Ses signataires sont l'Atelier de Bidouille Informatique Libre de Grenoble (ABIL), l'Atelier Fluo, l'Alternateur, la Mathériauthèque de Fontaine, et l'atelier d'autoréparation vélo uN p'Tit véLo dAnS La Tête. Ce sont ainsi tous des lieux de « faire » situés autour de Grenoble faisant du bricolage, de l'informatique, de la sérigraphie, de la mécanique etc. et se décrivant ainsi : « *Ouverts au public, hétérogènes, ce sont des lieux d'échange de connaissances et de savoir-faire,*

³⁹ Entretien avec F.

⁴⁰ *Nous ne sommes pas des fablabs*. (2021). https://ricochets.cc/IMG/pdf/nous_ne_sommes_pas_des_fablabs2.pdf

⁴¹ Mailing list dédiée aux discussions généralistes autour des ateliers.

où l'on mutualise des compétences et du matériel, où l'on apprend à faire et, enfin et surtout, où l'on fait. »⁴². Dans ce texte, ils souhaitent exposer ce qu'ils font pour démontrer les lignes de clivage qu'ils perçoivent avec les *fablabs* avec lesquels on les assimile parfois. Dans leur description, ils mettent en avant l'importance du partage de savoir, de l'apprentissage et de l'expérimentation, leur « *objectif est de construire un savoir global possédé par le lieu, le collectif, plutôt qu'un savoir possédé par des personnes fréquentant le lieu.* »⁴³. De plus, ils revendiquent avoir conscience de la violence des rapports sociaux et œuvrer pour une horizontalité des rapports en leur sein. Ils sont aussi des collectifs sans but lucratif, le plus accessibles possible. Leur rapport aux institutions est assez tranché. En effet, ils affirment : « *Nous n'attendons pas d'autre validation que la nôtre. Sans jeter la pierre à ceux et celles qui demandent des subventions (cela nous arrive de le faire), il nous semble important de ne pas être dépendant d'institutions, afin de ne pas tordre nos projets et dénaturer notre objet initial pour rentrer dans leurs cases.* »⁴⁴. Par ailleurs, ils disent ne pas chercher l'innovation, mais plutôt chercher à partager des savoirs déjà existants, faisant un recours pragmatique et limité à la technologie. Ils cherchent à créer du lien social et à militer et sensibiliser politiquement à la culture des logiciels libres, des lieux autogérés, à la déconstruction des stéréotypes genrés, au réemploi etc. Mais alors, pourquoi ont-ils eu besoin de définir leurs activités en 2021 ? Parce que selon eux, ont émergé des « *soi-disant nouveaux lieux* » se faisant appeler *fablab*, *coworking*, *makerspace*, tiers-lieux se revendiquant de valeurs qui les animent déjà depuis de nombreuses années comme l'autonomie, le DIY, la coopération, le partage de savoirs. Or, selon les signataires, ces points communs ne suffisent pas à les mettre dans le même panier. En effet, les *fablabs* représentent pour eux « *de purs produits de la start-up nation et du néo-capitalisme* »⁴⁵ et on assiste à un détournement et une récupération politique, économique et entrepreneuriale des pratiques qu'ils essaient de promouvoir. Ils souhaitent donc se définir eux-mêmes car, à part le fait d'être des espaces où des gens peuvent utiliser du matériel, ils ne trouvent pas de points communs entre leurs pratiques (fonctionnement, rapport aux institutions, à la technologie, à l'argent) et celles des *fablabs* ou espaces de *coworking*. Ils énoncent : « *Nous restons critiques face à la techno-béatitude ambiante et l'innovation aveugle.* »⁴⁶. Ils espèrent répondre à des besoins concrets et non innover pour innover. Ils ne souhaitent pas utiliser des mots anglais à des fins de marketing. Ils finissent leur manifeste ainsi⁴⁷ :

Ces espaces ne changent pas le monde. Ils ne font qu'aller dans le sens de l'ubérisation et de la numérisation de la société, ce qui correspond tout à fait à la mutation en cours du capitalisme, indispensable à sa survie, vers le « Green » et le « collaboratif ». Pour masquer la violence des rapports sociaux qu'elle véhicule, la start-up nation a besoin de s'enrober d'un vernis cool, d'un vocabulaire,

⁴² Ibid. p. 3.

⁴³ Ibid. p.4

⁴⁴ Ibid.p. 5-6.

⁴⁵ Ibid.p.8.

⁴⁶ Ibid.p.9.

⁴⁷ Ibid. p.9-10.

d'une culture qu'elle emprunte à droite et à gauche. Or nous ne sommes pas disposés à servir de réservoir d'éléments de langage pour cela.

Ainsi, ce court manifeste soulève les tensions existantes autour de la dénomination de ces espaces, réveillant les imaginaires politiques. Les réactions sur la liste mail ont été très positives. Par exemple, une bénévole d'un atelier vélo de Lyon était très enthousiaste à la lecture de ce texte. Elle affirme : *"Ils sont toujours en avance ces Grenoblois, c'est-à-dire là au bon moment"*. Dans le cas de StuB'iclou, ils n'ont pas pour l'instant participé à la signature de textes similaires, mais les discussions informelles avec ses membres dénotent d'un point de vue partagé avec les signataires du texte, notamment sur le rapport à la technologie, la culture du partage et du libre, même si leur relation aux institutions est plus ouverte.

2.4.2. *La Manufacture*

La Manufacture quant-à-elle, se décrit comme un « centre d'autoproduction partagé » notamment sur sa page Facebook⁴⁸. Ses membres affirment avoir aménagé des ateliers partagés de bois, métal, couture et électronique dans une ancienne brasserie et proposer un partage des machines, ainsi que des formations. Ils se définissent comme un lieu d'éducation dans les catégories proposées par Facebook. Dans les entretiens réalisés, les divers qualificatifs qui sont ressortis pour la nommer sont « *des ateliers partagés où l'on mutualise les espaces, les outils et les compétences* »⁴⁹, un « *hackerspace* »⁵⁰, « *un lieu où tu viens réaliser tes projets et développer tes compétences* »⁵¹, un sous-marin, des ateliers partagés. Lorsque les enquêtés ont été interrogés sur l'utilisation du mot « *makerspace* » pour la Manufacture, les réactions ont été de l'ordre de la méfiance envers ce terme. En effet selon D., ancien.ne service civique à la Manufacture, on disait que « *la Manufacture c'est pas un fablab, c'est un centre de production partagé parce que fablab il y a une connotation un peu numérique, moins DIY en tout cas dans le sens un peu schlag* »⁵². Le terme *makerspaces* lui fait penser à des « *trucs modernes, numériques, start-up* ». Iel⁵³ reconnaît que cette réticence vient certainement du fait que ces mots soient anglophones. En revanche, le terme de « *hackerspace* » lui parle plus car iel a appris que « *hack* » voulait dire bidouiller en anglais et que les *hackerspaces* étaient associés à des gens qui faisaient de l'informatique libre donc cela lui évoquait moins une récupération capitalistique. L., membre actif de la Manufacture, a des réserves similaires sur l'usage du terme « *makerspaces* ». En effet, pour lui les *makers* que l'on peut voir sur Youtube ne représentent pas ce qu'ils font au quotidien à la Manufacture. Il trouve qu'ils donnent l'impression que c'est facile de fabriquer ses propres objets, alors qu'en réalité selon lui, « *la vérité c'est*

⁴⁸ *La Fabrique* | Facebook. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse <https://www.facebook.com/lafab.org/about>

⁴⁹ Entretien réalisé avec D.

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Entretien réalisé avec L.

⁵² Entretien réalisé avec D.

⁵³ Nous utiliserons le pronom « iel » pour parler de D. car iel ne se reconnaît pas dans la binarité.

que c'est pas simple ; si t'as pas la niaque, tu le fais pas. »⁵⁴. Il compare le montage d'un meuble Ikea à la démarche de fabriquer son propre meuble en bois, et fait remarquer que la démarche n'est pas la même, qu'il faut avoir un sens de l'effort pour se former, trouver des matériaux, acquérir des compétences plutôt que pour lire un simple mode d'emploi. Ainsi, L. met en avant un rapport à la complexité, au choix politique de valeurs qui nécessitent un engagement en termes de temps et d'énergie et un rejet du tout jetable.

Une autre enquêtée, K., responsable de l'atelier matériaux souples, évoque également son expérience. Au départ, elle utilisait le terme de *fablab* lorsqu'elle faisait des visites, mais elle a arrêté de l'utiliser suite à des réactions négatives de la part d'autres membres. Elle était initialement venue pour un projet de création d'autoentreprise, et cherchait un lieu pour donner ses cours de couture. « *Je ne connaissais même pas l'existence des ateliers partagés (...). J'ai découvert le monde des fablabs, des makers, je me suis retrouvée avec 400 j'exagère mais avec 40 nouveaux mots de vocabulaire à assimiler en quelques semaines puisque c'était un univers dans lequel je n'étais jamais tombée donc vu mon âge mon parcours et tout ça, c'était vraiment un milieu que je n'avais jamais touché* ». « *Donc les mots de DIY, de makers, de CAO, tout ça pour moi c'était du chinois, du chinois complet* »⁵⁵. Pour elle, le *fablab* peut pourtant continuer à désigner une partie de la Manufacture : la cabine de commandes numériques, mais cet espace n'est actuellement pas très vivant. Pour elle « *l'utilisation d'un vocabulaire anglais sur quelque chose qu'on fait ici est toujours un peu gênant* », « *l'atelier partagé est bien* »⁵⁶. A travers son témoignage, on observe l'évolution de la terminologie en fonction du temps et des frictions qu'elle a pu créer ainsi que l'ancrage territorial ou du moins l'importance de l'usage de vocabulaire dans la langue nationale. K. n'est pas une fondatrice du lieu et y est arrivée par hasard, sans connaissance préalable du milieu, elle a donc dû s'adapter aux injonctions des autres membres peut-être plus politisés sur cette question. De plus, dans son mémoire sur *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine*, L. Peyrony qualifie la Manufacture de « *laboratoire d'expérimentation sociale* »⁵⁷ soulevant une dynamique plus large que celle de la simple production matérielle.

2.4.3. La Grainerie

La Grainerie quant à elle, est définie par ses membres comme « *lieu de création autogéré* »⁵⁸ dans le dossier réalisé pour convaincre la Métropole de pouvoir continuer à occuper les lieux⁵⁹. La Métropole la présente à son tour sur son site comme « *un nouvel espace de création artistique, vaste ensemble*

⁵⁴ Entretien réalisé avec L.

⁵⁵ Entretien réalisé avec K.

⁵⁶ Ibid.

⁵⁷ Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.13.

⁵⁸ *La Semencerie-lieu de création autogéré*. (2021).

⁵⁹ Ce dossier a été réalisé par les membres réguliers du collectif.

d'atelier autogéré (...) où plusieurs artistes de divers horizons partagent leurs ateliers »⁶⁰. On n'observe donc pas de grand écart entre la présentation institutionnelle et la présentation de l'intérieur. Sur le site⁶¹ de la Grainerie, elle est décrite comme une « *friche* », et sur Facebook⁶² comme un « *lieu collectif de création artistique et d'artisanat* ». La notion du lieu apparaît donc toujours centrale, la création aussi mais les dimensions artisanales et collectives ressortent plus ou moins. Dans le dossier pour la Métropole, ils se définissent comme une « *hétérotopie puissante* » mais aussi comme un « *tiers-lieu* » alors que ce terme de tiers-lieu avait été rejeté lors d'une réunion hebdomadaire à laquelle nous avons assisté. En effet, lors de la réunion du 22 février 2011 à la Grainerie, était relatée la rencontre avec le co-directeur d'une grande salle de concert et personne influente dans le milieu artistique souhaitant afficher son soutien à la Grainerie. Certains s'affichaient méfiants vis-à-vis de l'intérêt de cette personne et ont utilisé le terme de « *tiers-lieu souhaitant fédérer les acteurs du quartier* » pour évoquer le projet du co-directeur. La personne qui présentait le projet ajouta : « *je suis désolé de parler comme ça* » avec un rire ironique. Il semblait donc y avoir un consensus sur le fait que le terme « tiers-lieu » soit un mot qui suscite la méfiance. Cette anecdote illustre le double usage du vocabulaire dont nous avons déjà précédemment parlé : en interne, les membres peuvent choisir de ne pas se définir en tant que tels mais adoptent le vocabulaire institutionnel quand il s'agit de défendre leurs intérêts.

Par ailleurs, le lieu est qualifié de « *laboratoire populaire* »⁶³ par une réalisatrice radio témoignant dans le dossier annexe, ou encore de « *bulle de bric à broc créatif dans lequel tout peut se faire et se vivre.* »⁶⁴. Un article des Dernières Nouvelles d'Alsace (DNA), reprend ce terme de « *un bric-à-brac créatif* »⁶⁵. Elle est encore décrite comme un « *lieu qui encore verra naître de nouvelles inventions et lieu qui sera toujours un endroit de rencontre, de refuge et d'émulation. Lieu laboratoire, lieu innovant, lieu productif, évolutif, s'il nous faut employer le vocabulaire marchand du XXI siècle* »⁶⁶ par une étudiante du TNS. Cette étudiante relève ici l'ironie de l'usage de ces termes mais aussi leur réincarnation possible. Un membre permanent la considère aussi comme un « *luxe au-delà des réductions de sens, tels qu'ateliers d'artistes, tiers-lieu, usine alternative et bien d'autres...* »⁶⁷. Un artiste clown souhaite aussi démarquer ce lieu des espaces institutionnels en affirmant qu'il est un : « *véritable bouillon de création autonome, un espace indépendant où les énergies créatives foisonnent et les projets naissent. Un espace à part différent des espaces institutionnels, un lieu riche de savoir-faire où les vraies motivations artistiques sont l'envie et le désir* »⁶⁸. Un musicien continue en qualifiant la Grainerie de « *véritable caverne d'Ali*

⁶⁰ *La Semencerie* | Strasbourg.eu. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse <https://www.strasbourg.eu/lieu/-/entity/id/685834>

⁶¹ *Rendez-vous artistique*. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse <https://www.lasemencerie.org/>

⁶² *La Semencerie* | Facebook. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse https://www.facebook.com/LaSemencerie/about/?ref=page_internal

⁶³ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages*. (2021), p. 57.

⁶⁴ *Ibid.* p.78.

⁶⁵ *Ibid.* p.91.

⁶⁶ *Ibid.* p.59

⁶⁷ *La Semencerie-lieu de création autogéré*. (2021), p.22.

⁶⁸ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages*. (2021), p. 68.

Baba de l'imaginaire créatif »⁶⁹. H., forgeron interrogé dans les entretiens partage aussi cette vision rêvée du lieu comme un « *rêve, un truc irréal, que tu ne penses pas qu'il puisse exister* »⁷⁰. Tous ces termes semblent aller vers la description d'un lieu indescriptible par son foisonnement, sa richesse, sa diversité, un lieu qui refuse les enfermements langagiers. Nous finirons par le témoignage d'un usager du lieu qui nous dit que : « *mon avis c'est qu'il faut maintenir les usines à bonheur, surtout quand elles sont aussi autonomes et productives.* »⁷¹

En conclusion, la terminologie n'est pas neutre et soulève des questions politiques prégnantes. Nous allons faire le choix dans ce mémoire d'utiliser le terme de « lieux de faire » pour qualifier les trois lieux d'enquête. En effet, G. nous parlait d'un « *endroit pour fabriquer* »⁷² et il nous semble être le terme le plus approprié pour à la fois pouvoir ancrer notre travail dans une filiation avec les ouvrages de Michel Lallement et associés sur les *makerspaces*, mais aussi respecter les réserves des personnes interrogées sur l'usage de mots anglais. Ainsi, nous parlerons de ces ateliers partagés d'autoproduction et d'autoréparation sous le terme plus englobant de « lieux de faire » car nous souhaitons également mettre en avant la dimension concrète du « faire », de la fabrique et laisser libre cours à son interprétation collective ou non.

3. Analyse historique et symbolique de nos trois lieux de faire

Dans leur ouvrage commun, les auteurs de *Makers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement, 2018), défendent l'hypothèse que les *makers* français constituent un monde social à part entière. Par monde social, ils entendent un « *ensemble d'individus organisés autour d'une activité primaire (hacking) dotés de technologies (ordi, imprimante 3D), structurés à l'aide de communautés e de réseaux (espaces collaboratifs, associations de hackers) et susceptible de gérer en leur sein une division des activités* »⁷³ selon la définition de Anselm Strauss. Pour pouvoir comparer les différents espaces qu'ils ont étudié, ils utilisent la notion d'« air de famille » proposée par Ludwig Wittgenstein afin de créer du commun dans la différence. Cette notion nous a parlé également, et nous allons dans cette sous-partie présenter d'abord l'historique de ces lieux pour mieux comprendre leurs ancrages, et dans une seconde partie étudier leurs points communs en termes de symbolique et de rituels.

3.1. Des associations récentes partageant des valeurs communes

Dans leur ouvrage commun, les auteurs de *Makers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement, 2018), défendent l'hypothèse que les *makers* français constituent un monde social à part entière. Par

⁶⁹ *Ibid.* p. 72.

⁷⁰ Entretien réalisé avec H.

⁷¹ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages.* (2021), p.77.

⁷² Entretien réalisé avec G.

⁷³ Lallement, M. (2015). *L'Âge du Faire. Hacking, travail, anarchie : Hacking, travail, anarchie.* Média Diffusion, p.16.

monde social, ils entendent un « *ensemble d'individus organisés autour d'une activité primaire (hacking) dotés de technologies (ordi, imprimante 3D), structurés à l'aide de communautés et de réseaux (espaces collaboratifs, associations de hackers) et susceptible de gérer en leur sein une division des activités* »⁷⁴ selon la définition de Anselm Strauss. Pour pouvoir comparer les différents espaces qu'ils ont étudié, ils utilisent la notion d'« air de famille » proposée par Ludwig Wittgenstein afin de créer du commun dans la différence. Cette notion nous a parlé également, et nous allons dans cette sous-partie présenter d'abord l'historique de ces lieux pour mieux comprendre leurs ancrages, et dans une seconde partie étudier leurs points communs en termes de symbolique et de rituels.

Ces retours historiques sont le fruit des entretiens réalisés avec des membres fondateurs de ses structures, ainsi que de sources documentaires.

3.1.1. StuB'iclou, un atelier d'autoréparation vélo en centre-ville

StuB'iclou est un atelier d'autoréparation de vélos créé en 2010 par une bande d'amis dans une grande ville alsacienne. Déjà investis ensemble dans une autre association étudiante de sensibilisation à l'environnement, ils ont créé un éco-guide de l'étudiant permettant de repérer les lieux pratiques et engagés de la ville. Lors de la création de cet éco-guide, ils ont eu l'occasion de découvrir un atelier d'autoréparation de vélo dénommé VS situé dans un quartier de la ville. Ils se sont donc investis dans cet atelier. En parallèle, un des étudiants a réalisé un mémoire sur la politique cyclable à Grenoble et a eu un déclic quand il a réalisé le potentiel de sa ville alsacienne en comparaison. Convaincus de la nécessité d'essaimer d'autres ateliers et du besoin auquel ils pourraient répondre, ils ont tenté de faire évoluer la politique et l'engagement de VS. Mais, selon F. la première salariée de StuB'iclou, les convictions des membres anciens de VS et des nouveaux arrivants étudiants étaient trop différentes. En effet, selon elle, les membres de VS étaient des collectionneurs ou des retraités qui voulaient faire des bonnes actions mais pas des écologistes souhaitant créer de l'emploi dans l'ESS⁷⁵. De plus, les désaccords en termes de gouvernance s'accroissaient de jour en jour, et les étudiants souhaitaient une gouvernance plus partagée et une association plus dynamique. En parallèle, les étudiants ont commencé à se réunir entre eux pour rêver à une association plus ambitieuse qu'ils appelaient pour rire StuB'iclou. Deux actes fondateurs ont signé le début de l'inimitié entre VS et la future StuB'iclou. D'abord un mail accusateur envoyé par la présidente de VS à F. ; puis un incident diplomatique pendant le congrès annuel de la Fédération des Usagers de la Bicyclette (FUB)⁷⁶. Pendant ce congrès,

⁷⁴Ibid.

⁷⁵ Cet objectif semble aujourd'hui moins partagé pour H. qui trouve que l'embauche de salariés peut constituer un frein à la créativité.

⁷⁶ Association nationale de plaidoyer pour les intérêts cyclistes.

un des étudiants qui sera le futur président de StuB'iclou est parti chercher une clé à VS pendant la nuit pour libérer une personne enfermée dans les toilettes. Éméché, il a joué avec l'extincteur qui s'est déclenché dans l'atelier et a recouvert tous les murs, tous les outils alors qu'une visite officielle était organisée le lendemain. Cet incident a précipité leur départ de la VS et a fait de H. une légende, « *un espèce de pirate qui a attaqué les autres* »⁷⁷, pour tous les ateliers qui défendaient une vision plus jeune, plus dynamique. Ce mythe fondateur est encore aujourd'hui très vivant et continue à faire vivre une inimitié entre StuB'iclou et VS parfois paralysante dans les projets de mutualisation. Les membres de StuB'iclou ont donc créé leur propre association en commençant par faire des *pit stop*⁷⁸ dans la rue, puis ils ont rencontré les élus, demandé un financement européen et ont obtenu très rapidement un local. Ils ont commencé avec une coordinatrice et ont, au bout d'un an, embauché un premier animateur mécanicien, avant d'en embaucher un second en 2012. Son évolution a été assez exponentielle avec plus de 1000 adhérents deux ans après sa création. Pour l'Heureux Cyclage- réseau francophone des Ateliers Vélo participatifs et solidaires- l'engouement récent pour les ateliers vélo n'est pas anodin. En effet, ils offrent une double réponse : aux besoins de réparation des usagers croissants du vélo en ville, et également aux services publics qui doivent gérer le nombre croissant de vélos abandonnés sur les voies publiques. Les membres de StuB'iclou parvenaient difficilement à juguler le flux de personnes venant réparer leur vélo et c'est pourquoi ils ont souhaité investir beaucoup d'énergie dans leur politique d'essaimage avec en tête l'objectif d'un atelier par quartier. Puis, ils se sont tournés vers les entreprises pour faire des prestations quand le troisième salarié a souhaité passer à temps plein. Selon F., « *c'était notre truc de Robin des Bois genre c'est super, on va gagner plein d'argent avec des capitalistes et comme ça on fera tourner l'atelier* »⁷⁹. Apparaît ici une certaine vision politique. Aujourd'hui, après plus de dix ans d'activités, il semblerait que la tendance soit au recentrage sur le cœur d'activités avec une sensation d'épuisement et de dispersion. En témoigne la remarque de D., ancien.ne membre du comité directeur : « *Plus on va devenir gros, plus ça va être l'enfer à gérer et en fait déjà le CD a été surmené cette année* »⁸⁰.

Dans ses statuts fondateurs⁸¹, StuB'iclou revendique six valeurs fondamentales : la promotion active de l'usage du vélo et du recyclage pour concourir à la préservation de l'environnement, la lutte contre le dérèglement climatique, l'amélioration du cadre de vie en milieu urbain en promouvant la solidarité, l'amélioration de l'autonomie des cyclistes, l'encouragement et l'appui aux projets similaires (essaimage), et la formation de ses bénévoles et salariés. Lors des entretiens, des notions similaires sont ressorties comme la volonté de promouvoir l'autonomie des gens à travers la mécanique (vélonomie).

⁷⁷ Entretien avec H.

⁷⁸ Aussi appelés ateliers air et huile : une pompe et des rustines pour se faire connaître.

⁷⁹ Entretien réalisé avec F.

⁸⁰ Entretien réalisé avec D.

⁸¹ Statuts de 2010.

Pour A., il s'agit de « *casser cet automatisme du service et revenir à l'autonomie* »⁸². La pédagogie est aussi un enjeu central pour ses membres qui souhaitent adopter une démarche de guide sans pour autant « faire à la place de ». Catherine André évoque également une dimension d'éducation populaire dans ces ateliers en affirmant que « *des ateliers associatifs de réparation (...) sont pensés comme des lieux d'éducation populaire, visant à démystifier ce domaine réputé technique.* »⁸³. F. continue : « *On le disait au lancement avec H., les 3 piliers du bénévolat, c'était la valorisation des compétences, l'acquisition de nouvelles compétences et la convivialité* »⁸⁴. Ainsi, la convivialité, mais aussi l'accessibilité sont deux valeurs plusieurs fois citées par les enquêtés même si elles n'apparaissent pas distinctement dans les statuts. L'accessibilité passe par des tarifs réduits, la lutte contre les discriminations (faites aux femmes principalement pour l'instant) et par l'horizontalisation. L'essaimage semble quant-à-lui faire partie du projet depuis les débuts mais fait moins l'unanimité. En effet, il dérange et l'entrée par la politique de la ville continue à faire débat aujourd'hui. La première coordinatrice en a même fait une conférence gesticulée qu'elle a appelé « La politique de la rustine ». Le clivage se concentre toujours autour de la question : « *est-ce que c'est pas colonisateur de venir convertir les gens au vélo alors qu'ils n'ont rien demandé ?* »⁸⁵. Une notion idéaliste de vouloir changer le monde par le « faire » apparaît également. C., une des bénévoles membre du Comité Directeur est en partie venue pour cela : « *un truc que j'avais trouvé génial: StB avait été créé parce qu'une bande de jeunes voulait sauver le monde et ils ont cherché comment on le fait, et ils sont passés par le vélo* »⁸⁶. F. une des fondatrices en parle également ironiquement : si « *on pouvait sauver les ours polaires en apprenant à faire des trucs de ses mains et en rencontrant des gens* »⁸⁷. La défense de l'écologie « au sens noble du terme » voire même de la permaculture sont également apparus, le vélo étant souvent associé à la lutte écologiste. En témoignage C. « *Moi j'suis très permaculture, pas en pratique c'est-à-dire dans le jardin mais en termes de philosophie et les piliers c'est prendre soin de la nature, prendre soin des gens et partager l'abondance et pour moi StuB'iclou rentre tout à fait dans ce cadre.* »⁸⁸

3.1.2. *La Manufacture, un centre de production partagé en quête de polyvalence*

La Manufacture a elle-même été créée par des membres de StuB'iclou comme une extension permettant tous types de bricolage pour éviter notamment à StuB'iclou de « *partir dans tous les sens* »⁸⁹. Comme le raconte H. : « *on s'est dit il faut pas qu'on fasse n'importe quoi, StB faut que ça reste le vélo* »⁹⁰. Au départ, ils s'imaginaient pouvoir créer simplement un stock d'outillage électroportatif dans un garage

⁸² Entretien réalisé avec A.

⁸³ André, C. (2017) « Se déplacer autrement », *Alternatives Économiques*, vol. 373, no. 11, pp. 82-82.

⁸⁴ Entretien réalisé avec F.

⁸⁵ Ibid.

⁸⁶ Entretien réalisé avec C.

⁸⁷ Entretien réalisé avec F.

⁸⁸ Entretien réalisé avec C.

⁸⁹ Entretien avec H.

⁹⁰ Ibid.

pour pouvoir bricoler car ils se retrouvaient régulièrement à faire des bricolages personnels dans la salle rouge de StuB'iclou. « *En fait pour moi la Manufacture, c'était une sorte de StuB'iclou tout azimut, en gros on a un atelier partagé pour tout faire* »⁹¹. Les deux membres ayant eu l'idée première de la Manufacture sont le premier président de StuB'iclou et l'ex petit-ami de la première coordinatrice de l'association vélo. Ils ont réalisé un *benchmark* comme pour StuB'iclou et sont allés visiter des Centres de Loisirs Utiles dans la région de Mulhouse pour s'inspirer de ces ateliers partagés héritiers des mines. Finalement, ils se constitués en association et étaient vingt au moment de la signature : à la fois des membres de StuB'iclou, amis, personnes intéressées par le projet. Au début du projet, un temps long de réflexion a été nécessaire pour définir exactement ce que recouvrait le projet ou non, puis la recherche du bâtiment a pu commencer. Cette période a été selon J. longue et frustrante car peu concrète. Enfin en 2014, ils ont trouvé un bâtiment : une ancienne brasserie qui avait aussi servi de garage informel et à organiser des soirées techno. Ils ont finalement pu ouvrir en 2015. Certains ateliers se sont rajoutés avec le temps comme l'atelier matériaux souples qui n'était pas prévu au départ et a été ouvert en 2017. En effet, il n'y avait auparavant personne pour l'animer et selon J. « *Si t'as pas au moins une personne qui a des compétences dans le domaine, c'est impossible je pense. Ou alors ça risque de pas marcher, tu vas avoir des machines qui sont pas utilisées parce que personne ne sait s'en servir* »⁹².

Ils fonctionnent toujours sous statut associatif avec un conseil d'administration et tentent de s'autofinancer même s'ils perçoivent parfois des subventions. La présidente aimerait pouvoir pérenniser un poste. Le projet associatif, selon les personnes interrogées, est la mise à disposition d'outils pour réaliser un projet, des ateliers partagés permettant d'acquérir de bien meilleurs outils que si l'on devait les acheter seul, mais aussi un lieu qui permet de faire en ville ce que d'habitude on ne peut pas faire chez soi. C'est aussi un lieu de lien social, d'apprentissage, un réseau pour se mettre en relation avec des personnes qui possèdent des connaissances. Tous ses membres n'ont pas le même intérêt à en faire partie puisque certains viennent réaliser leurs projets personnels, et que d'autres l'utilisent de manière professionnelle. Pour K. par exemple, qui aimerait créer son atelier de couture, la Manufacture représente « *des ateliers partagés pour permettre à des créateurs d'entreprises d'essayer sans avoir encore possibilité d'acheter tout le matériel* »⁹³. Pour J. en tous cas, il est extrêmement important de créer le projet le plus transdisciplinaire possible pour que le passage entre les différentes pratiques et ateliers soit le plus fluide possible. Les valeurs évoquées sont le « faire soi-même », la revalorisation des savoir-faire, l'apprentissage, le réemploi et la revalorisation des matériaux, la gouvernance partagée, l'entraide, l'innovation (même si J. n'aime pas trop ce mot). J. considère que le terme « innover » est « *trop lié à des discours de progrès technique comme si on allait trouver des trucs fantastiques* »⁹⁴ alors que si on le prend dans un sens plus large, c'est un terme intéressant car on peut innover dans les manières

⁹¹ Ibid.

⁹² Entretien avec J.

⁹³ Entretien réalisé avec K.

⁹⁴ Entretien avec J.

d'entreprendre et l'organisation humaine. Concernant le réemploi, ils essaient de réutiliser tous leurs déchets : le métal part chez le ferrailleur, les déchets organiques reviennent à une association de transformation etc. Pour K., il semble que la tolérance et le respect des possibilités de chacun soit aussi une règle à la Manufacture : « *Jamais de critique de l'absence de quelqu'un, respecter les capacités de chacun, ne pas se moquer si quelqu'un ne peut pas faire ci ou ça* »⁹⁵. Enfin, l'entraide et le rêve y occupent une place importante. En effet, K. affirme que « *l'entraide ça c'est vraiment une des grandes réalités de la Manufacture* »⁹⁶ même si elle a parfois été mise à l'épreuve en tant que femme responsable d'un atelier couture. Finalement, elle résume ainsi le déroulé des événements à la Manufacture : « *Je pense que ça a toujours été comme ça : projeter, rêver attendre l'occasion, voir le matériel arriver, saisir l'occasion de prendre le matériel dont on avait besoin et dont on rêvait et s'y mettre, se remonter les manches et le faire parce que c'est le moment de le faire* »⁹⁷.

3.1.3. La Grainerie, des ateliers d'artiste au sein d'un collectif autogéré

Dans son dossier de plaidoyer auprès de la Métropole, les artistes de la Grainerie présente le lieu ainsi :

Créé en 2008, le collectif de la Grainerie développe dans un hangar de 1600 m² situé dans le quartier gare (...), un projet associatif original tourné vers la création. Le but de l'association est de mettre à disposition des espaces individuels ou collectifs dédiés à l'art et à l'artisanat (travail du métal, du bois, électronique, mécanique, peinture, sculpture, scénographie, *street art*, théâtre, danse...).⁹⁸

Ses membres affirment être devenus incontournables sur la scène culturelle alternative locale et ont accueilli de nombreuses expositions, festivals, résidences temporaires etc. Mais revenons d'abord à son histoire. Initialement, deux artistes dont V. cherchaient un atelier, avaient une demande à la ville mais avaient déposé leur dossier trop tard. Un ami leur a parlé d'un bâtiment vide non loin de la gare. Ils ont contacté le propriétaire et commencé à chercher un collectif qui pourrait être intéressé : des personnes se sont retirées dès la première réunion, effrayées par l'aventure collective et les travaux. Mais deux autres associations de libération par l'art et de soutien aux polydépendants présidées par la même personne avaient déjà signé un bail pour l'occupation avec le propriétaire. Leur président, « *un punk d'antan* »⁹⁹ a finalement accepté de les accueillir pour un loyer modique de 25€ par mois. Les artistes de la future Grainerie s'installent donc en 2008. Après deux ans de cohabitation, les deux autres associations finissent par partir suite à la disparition de leur président. Les artistes se constituent donc en association et choisissent le nom de Grainerie car ils souhaitent rester dans cet esprit post-industriel en respectant le

⁹⁵ Entretien réalisé avec K.

⁹⁶ Ibid.

⁹⁷ Ibid.

⁹⁸ La Semencerie-lieu de création autogéré. (2021).

⁹⁹ Entretien avec V.

passé du bâtiment qui avait été une usine de semences. Les artistes ont des bons rapports avec le propriétaire, qui leur a fait signer des papiers stipulant qu'ils ne s'opposeraient pas à la vente. En effet, le propriétaire envisageait cette location comme une solution temporaire le temps de trouver un acheteur car il avait un prêt à rembourser pour financer l'achat de sa nouvelle fabrique. Il leur a toujours affirmé qu'ils ne resteraient pas longtemps et le *deal* convenait aux artistes. Mais aujourd'hui, ils sont toujours là. Ils continuent à entretenir de très bons rapports avec le propriétaire qu'ils voient comme un mécène et ne souhaitent pas trahir. En revanche, malgré le temps long qu'ils ont mis à réellement investir les lieux, un attachement s'est créé et ils ne souhaitent aujourd'hui plus partir. D'autant plus qu'ils ont appris qu'un acheteur avait été trouvé, du groupe MELT, ayant pour projet de raser le bâtiment pour en faire une auberge de jeunesse branchée avec espaces de *coworking* et jardins partagés. Ainsi, après des années de réticence aux relations avec les institutions, ils ont décidé en 2021 de constituer un dossier envers la Métropole pour défendre l'importance de conserver ce bâtiment en envisageant de multiples solutions comme le rachat par la ville, un financement participatif ou le classement en tant que patrimoine interdisant la destruction du bâtiment. Malgré le fait qu'ils acceptent désormais la discussion avec les élus, ils revendiquent toujours une complète autonomie financière rendue possible par les cotisations, le faible loyer consenti par le propriétaire et la gestion économe du lieu. Au-delà de la gestion pragmatique d'un lieu, le collectif met en avant un mode de vie basé sur l'échange, l'entraide et la discussion. Son fonctionnement est collégial et autogéré, les décisions sont prises en concertation et l'entretien du lieu est géré par les membres, qui se reconnaissent comme « *une grande famille* »¹⁰⁰. Malgré le fait que l'inclusion dans le quartier n'ait jamais été leur priorité, ils essaient de mettre en avant leur vocation sociale en questionnant des habitants sur le sujet. Ceci est un sujet revenant souvent dans les réunions hebdomadaires et apparaissant comme un regret de ne pas s'y être penchés plus pour certains, ou une manière de se légitimer envers les institutions pour d'autres.

Des valeurs importantes qui ressortent des témoignages sont l'entraide, la convivialité¹⁰¹ et l'autonomie.

Une habitante du quartier témoigne :

La Grainerie est pour moi une vie-ville essentielle dans l'équilibre de ma vie. En marge, elle est aussi le cœur et le centre de toute une activité artistique, artisanale, culturelle, collective (...) qui a cruellement besoin de lieux comme celui-ci. Elle défend le collectif et la mise en commun de matériel et de connaissances. J'y ai appris à fabriquer de la moutarde maison, à relier un livre, et j'ai aussi pu m'essayer à l'auto-gynécologie.¹⁰²

3.1.4. *Des valeurs communes de partage, de fabrication et d'autonomie mais des différences de taille et d'inclusivité*

¹⁰⁰ La Semencerie-lieu de création autogéré. (2021), p.6.

¹⁰¹ Le mot convivial apparaît 8 fois dans le dossier de témoignages.

¹⁰² La Semencerie-Annexe-Les témoignages. (2021), p.74.

Finalement, ces trois lieux ont des histoires similaires : ils ont été créés par une bande de personnes ayant un projet de création, de fabrication ou de réparation souhaitant mettre en œuvre une forme d'autonomie et de convivialité autour d'un lieu commun. Le partage, la rencontre, l'entraide et les outils d'animation de groupe y sont présents ainsi que la culture du DIY. Leurs filiations sont certaines, surtout en ce qui concerne StuB'iclou et la Manufacture : ses membres ont souvent un pied dans les uns et les autres. Un atelier d'autoréparation vélo a d'ailleurs été créé au sein de la Manufacture, comme un essaimage autonome de StuB'iclou. Ils organisent souvent des festivals en commun, se prêtent du matériel comme des grandes casseroles etc. La Grainerie est un lieu transversal qui a notamment accueilli les rencontres nationales de l'Heureux Cyclage, regroupant les membres de tous les ateliers vélos souhaitant participer en France. Néanmoins, ils diffèrent par leur taille : StuB'iclou est situé dans un petit local en centre-ville alors que la Grainerie et la Manufacture sont des anciennes usines dans ce qu'on appelle des friches urbaines. Ils diffèrent aussi par leur objet central : le vélo pour StuB'iclou, la création pour la Grainerie, et l'autofabrication pour la Manufacture même si nous verrons que ces objets peuvent constituer de mêmes supports. Ensuite, ils diffèrent dans leur inclusivité. StuB'iclou et la Manufacture sont des lieux ouverts au public, recevant des subventions et souhaitant rendre un service à la collectivité alors que la Grainerie est un lieu privé servant de lieu de travail aux artistes, même si elle connaît des moments d'ouverture. Enfin, le rapport au travail et à l'institutionnalisation est différent. La Grainerie s'est toujours revendiquée comme très indépendante et ne souhaitant pas embaucher, alors que StuB'iclou en faisait un des motifs de sa création, et que la Manufacture se trouve dans une position d'entre-deux : ses membres aimeraient pouvoir pérenniser des postes mais n'ont pas l'énergie pour le faire. Nous aurons l'occasion de revenir sur certains de ces points dans la deuxième partie (II) de ce mémoire, mais nous souhaitons dès maintenant poser l'intérêt de l'étude de ces trois lieux qui ont suffisamment de points communs pour être analysés ensemble mais nous offrent aussi des divergences permettant de creuser sur les conditions permettant un changement de rapport au monde notamment.

3.2. Créer une culture commune à travers la symbolique et les rituels

Nous avons vu les points communs historiques, de sémantique pouvant exister entre ces différents lieux, mais le partage d'un lieu ou d'une activité primaire peut-il suffire à créer un monde commun pour ces « faiseurs » ? Nous avons ici tenté de repérer différents éléments pouvant participer à la cohésion de groupe, et à la création d'une culture et d'expériences vécues communes. Nous nous intéresserons ici aux symboles que les membres mettent derrière leur collectif, leur lieu de faire, ainsi qu'aux rituels qu'ils pratiquent ensemble. Ces données ont été récoltées au cours des entretiens avec les membres.

3.2.1. La symbolique des objets du « faire »

Les symboles évoqués par les enquêtés ont des points communs au sein de chaque structure, mais peu entre les structures, ce qui peut nous permettre de remarquer l'importance de l'appartenance à un groupe restreint ayant une identité forte et ne se revendiquant pas nécessairement d'un héritage plus large (monde du DIY ou autre). Pour StuB'iclou, la couleur jaune est revenue trois fois, étant la couleur préférée d'une des fondatrices qui s'est aujourd'hui imposée comme marque de fabrique. La porte toujours ouverte est également apparue comme un symbole de son accessibilité. D'autres ont évoqué « *un monsieur qui fait du vélo sur un bretzel* »¹⁰³, le bretzel noir découpé au milieu du panneau d'outils ou encore les lettres de l'enseigne découpées à la main. Ces deux derniers symboles évoquent à la fois l'ancrage local important dans la culture alsacienne ou du moins l'usage ironique qui peut en être fait, mais aussi le côté subversif de l'association qui affiche en grandes lettres (de son enseigne) sa non-normativité. En effet, il leur avait été demandé de changer d'enseigne pour en mettre une aux normes, mais 11 ans après sa création, l'enseigne découpée approximativement est toujours là. Ce côté hors-norme ressort également dans le témoignage de A. qui trouve que le fait de ne pas avoir de TPE est très symbolique. Elle dit : « *je trouve que rien que ça, ça demande un effort dans l'action mais qui rend la chose, bah rien que là on est dans l'autonomie et dans la prise de temps, de pas faire les choses rapidement : tu prends ton temps dans la mécanique mais tu prends ton temps aussi pour régler ce que t'as à régler.* »¹⁰⁴. Ainsi le fait de prendre son temps devient un symbole dans un monde où le temps est devenu la nouvelle monnaie d'échange. Nous y reviendrons. Ensuite, d'autres objets sont évoqués comme symboles de StuB'iclou : la grosse Bertha, un outil pour resserrer les cuvettes fixes de pédalier, ou encore l'armature fabriquée par un bénévole pour récupérer d'autres vélos : une armature créée en interne, de couleur jaune, qui permet de transporter d'autres vélos à réemployer, quoi de plus symbolique ? Pour G., « *c'est un objet intelligent* »¹⁰⁵. De plus, la capacité de l'association de se renouveler en permanence en fonction des personnes qui la recompose est évoquée : une structure mouvante, adaptable qui garde son identité tout en respectant les apports de chacun. Pour finir le « schlag », le bordel et le bricolage fait-maison sont évoqués plusieurs fois, venant ancrer StuB'iclou dans le « faire » et le DIY.

A la Manufacture, les enquêtés ont plutôt évoqué des éléments en lien avec l'architecture du bâtiment comme symboles : les travées de l'ancienne brasserie, même s'il ne reste pas suffisamment d'éléments de la brasserie pour en faire un symbole. D'autres ont choisi des outils et en particulier des noms d'outils anciens qui ont été donnés aux ordinateurs comme « herlinette » ou « chignolle » qui sont respectivement un outil utilisé par les bucherons, et une manivelle à main. Les références à l'artisanat du passé sont donc bien présentes. Pour J., il faudrait un symbole par atelier, pour l'atelier à bois dans lequel elle passe le plus de temps, ce serait le ciseau à bois ou l'équerre. Ce sont donc plus des symboles de l'artisanat concret qui ressortent. Malgré cela, K. a évoqué le logo en tissu collé sur son plan de coupe de

¹⁰³ Entretien réalisé avec F.

¹⁰⁴ Entretien réalisé avec A.

¹⁰⁵ Entretien réalisé avec G.

couleur orange, noire et blanche ou encore le brasero du soir : des symboles d'appartenance commune à une même structure et de convivialité, de foyer.

Pour la Grainerie, moins de personnes ont pu être interrogées sur cette question, mais la boule à facettes et l'économe géants placés au-dessus du coin salon sont des éléments hautement symbolique cités deux fois : des éléments improbables sortis de leur contexte, réalisé pour un festival dans le cas de l'économe, et représentant le côté festif de la Grainerie pour la boule à facettes. Pour G., ils symbolisent la liberté absolue qu'on peut avoir dans ce collectif. Selon lui, « *on fait ce qu'on veut dans l'intérêt du collectif* »¹⁰⁶, il n'y a pas de contraintes. Cette absence de contraintes est à questionner en fonction des normes qui y circulent.

3.2.2. *Les rites de la convivialité*

Lors des entretiens, les personnes ont d'abord été interrogées sur les rites pratiqués, avant de modifier ce terme pour celui de rituels ou d'habitudes communes suite aux réactions perplexes face au mot « rite ». Dans les trois cas, ce sont souvent des moments partagés, des réunions, des événements festifs qui ont été relatés. Par exemple, les apéros démontage¹⁰⁷ à StuB'iclou sont perçus comme un « *rite de passage* »¹⁰⁸ par F. A la Manufacture, les portes ouvertes du jeudi soir sont souvent des moments où ils refont le monde au coin du feu. Les réunions du lundi soir sont aussi devenues une institution à la Grainerie. Des petits moments où l'on prend soin du groupe ont aussi été relevés comme les tours de météo des émotions avant les réunions du Comité Directeur à StuB'iclou, le fait de faire le tour et de saluer tout le monde quand on arrive à la Manufacture, ou les repas partagés. G. les perçoit comme « *des moments rares et importants. Rares dans leur simplicité et leur collégialité.* »¹⁰⁹ Ce sentiment de collégialité ressort aussi beaucoup dans les chantiers collectifs, qui sont d'ailleurs souvent les moments forts évoqués par les enquêtés.

A la Grainerie, il semblerait également que les temps d'exposition nommés « *rituels d'ouverture* »¹¹⁰ par Perrine Marx soient des moments symboliques d'exposition de soi et de mise à l'épreuve de l'organisation du collectif. Ces expositions permettent de créer des symboles soutenant une certaine représentation du « nous », de créer une histoire commune, et d'afficher les valeurs du collectif (Marx, 2012).

C'est ainsi que la débrouillardise exploitée pour donner lieu à cet événement rappelle avec force le principe fondateur d'organisation du collectif qu'est l'autogestion. La participation de chaque résident témoigne à son tour de l'attachement à faire soi-même promu par le groupe, tandis que la relative liberté

¹⁰⁶ Ibid.

¹⁰⁷ Moment festif réalisé plusieurs fois par mois dédié au démontage de vélos trop abimés pour être revendus. En réalité, surtout un moment d'apéro.

¹⁰⁸ Entretien réalisé avec F.

¹⁰⁹ Entretien réalisé avec G.

¹¹⁰ Marx, P. (2012). Recréer des frontières dans la ville. L'exemple des rites d'ouverture d'une friche artistique. *Revue des Sciences Sociales* n°48, « Frontières ».

artistique de penser cette exposition rejoint la philosophie d'occupation de la friche en tant que lieu d'expérimentation.¹¹¹

Cette première partie nous a permis un retour nécessaire sur l'histoire du mouvement du faire soi-même dans lequel s'ancrent nos trois d'enquête que nous avons nommés « lieux de faire ». Désormais, nous allons plonger dans l'histoire individuelle constituant notre entrée dans ce sujet.

B. Les individus modernes : entre autonomie et vulnérabilité

Dans cette seconde partie, nous allons mettre en perspective les théories sociologiques et philosophiques de l'individu moderne avec notre terrain afin de saisir les processus de construction, d'individualisation et les choix et difficultés qu'ils ont pu amener à nos « faiseurs ».

1. Théories de l'individu moderne

Les évolutions de la modernité ont entraîné des évolutions de l'individu qui interrogent beaucoup les sociologues. Comme a pu l'écrire M. Foucault dans ses écrits tardifs¹¹², nous devenons producteurs de nous-mêmes. Ce devenir-soi peut à la fois être émancipateur et contributeur pour changer son environnement mais aussi peut amener des vulnérabilités et des instrumentalisation. Robert Castel dans ses entretiens avec Claudine Haroche sur la construction de l'individu moderne¹¹³ revient sur sa célèbre notion de « supports ». Ces supports sont ce à quoi se rattachent les individus pour pouvoir faire partie de la société. Ils constituent une condition objective de possibilité et sont l'équivalent des capitaux bourdieusiens. Robert Castel évoque la montée en puissance d'une société d'individus couplée à une exigence d'authenticité et de performance qui peuvent devenir des sources de fragilité quand on ne possède pas les ressources nécessaires pour combler ces exigences. Ceci constitue la face sombre de l'individualisme. Au contraire, d'autres auteurs comme François de Singly ont proposé une vision plus positive et libératrice de l'individualisme contemporain, sous certaines conditions. C'est de ces débats dont il sera question dans cette partie, nous permettant de réfléchir au rôle que pourraient jouer ces lieux de faire dans la construction d'un individualisme positif, pas en contradiction avec le collectif mais émancipateur. En s'équipant matériellement et socialement dans ces communautés de travail, les faiseurs peuvent-ils être libres ensembles ?

¹¹¹ Ibid, p.99.

¹¹² Dans son Histoire de la sexualité, tome 3 : le souci de soi (1997) par exemple.

¹¹³ Castel, R., & Haroche, C. (2001). Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi- Entretiens sur la construction de l'individu moderne (Hachette littérature). Fayard.

1.1. Individualisme en manque de supports ou émancipateur ?

Les sociologues Castel et Haroche proposent dans leur ouvrage (2001), de ré-ancrer historiquement le débat sur l'individu pour le replacer au cœur de la société. Castel estime que la conception actuelle de l'individu est naïve parce qu'elle reprend le discours néolibéral qui voudrait que l'individu cherche à tout prix à se libérer du joug de l'État et de la bureaucratie pour qu'il se sente enfin libre et plus productif économiquement. Or, « *c'est concevoir l'individu comme s'il était donné une fois pour toutes et ne dépendait pas de conditions historiques et sociales d'existence* »¹¹⁴. Il fait l'hypothèse que l'individu n'existe pas comme substance mais qu'il a besoin de supports pour exister. Ces supports sont de forme multiple et ont évolué au cours du temps.

1.1.1. De la propriété privée à la propriété sociale

Pour le philosophe John Locke au XVII^{ème} siècle, l'homme est devenu individu quand il est devenu propriétaire : la propriété privée lui a donné accès à la propriété de soi. L'Homme a eu besoin d'agir sur la nature et de penser ne dépendre de personne pour prendre conscience de son individualité. Dans le langage kantien, l'indépendance correspond à l'autonomie de la volonté : un individu qui peut se déterminer lui-même. L'individu existe déjà dans les grands monothéismes : le chrétien est fils de Dieu donc il a une âme mais comme Dieu est hors du monde, l'individu l'est aussi. Ce n'est qu'à partir du XVII^{ème} siècle selon Gauchet et Dumont que l'individu se rapatrie dans le monde, où son rapport à la transcendance et les statuts traditionnels se desserrent. Ce rapatriement constitue la sortie de la société holiste. « *Désormais l'homme peut se construire à travers son rapport aux choses, en s'appropriant puis en transformant la nature, au lieu d'être défini à partir des rapports de dépendance et d'interdépendance qu'il entretenait dans une société « holiste ».* »¹¹⁵ Le travail prend alors une place de choix dans la formation de l'individu. Selon Locke, c'est par le travail que l'homme devient maître de la nature et donc maître de lui-même. C'est le début du processus de domination envers la nature. La révolution française a établi l'égalité politique (sauf pour les femmes) mais pas la citoyenneté sociale, elle a même institué la propriété comme un droit fondamental sans pour autant trouver le moyen qu'elle soit accessible à tous. Emprunts de la nécessité de la propriété privée pour pouvoir devenir individu, la majorité des hommes se trouvèrent coincés. Mais la découverte du travail comme moyen de s'accomplir, permet l'arrivée du marché et de sa centralité. Haroche fait remarquer que l'on a remplacé la dépendance aux autres par la dépendance aux choses. Par la suite, de nouveaux rapports sociaux se sont créés autour de cette nouvelle idée de propriété amenant à l'exploitation par le travail et la dissociation entre celui qui travaille et celui qui en bénéficie. Les prolétaires payaient de leur personne, n'ayant rien d'autre à offrir. Or, au début du

¹¹⁴ Ibid. p. 13.

¹¹⁵ Ibid. p. 26

XX^{ème} siècle, les non-propriétaires ont commencé à avoir accès à une propriété sociale prenant la forme d'un système de protection sociale censé leur garantir une subsistance par-delà la propriété privée. Ce terme de propriété sociale ne possède pas de définition univoque mais il était utilisé par le socialisme associationniste (Jean Jaurès) « pour signifier la réappropriation par les travailleurs du produit de leur travail pouvant déboucher à la limite sur une démocratie sociale »¹¹⁶. Selon Émile Durkheim, l'industrialisation a engendré la perte des solidarités « naturelles ». Ainsi est apparu le besoin de l'État pour faire tenir la société. Au départ, le système de protection sociale était très minime, ne couvrant qu'une minorité de personnes. A partir de la deuxième guerre mondiale, la sécurité sociale fut généralisée, allant avec la salarisation de la société. La société a donc réussi à dépasser la division propriétaires/non-propriétaires même si les propriétaires jouissent encore de nombreux avantages. La propriété sociale a permis aux non propriétaires d'accéder à la propriété de soi, d'élaborer des stratégies individuelles et donc de devenir des individus.

1.1.2. De la propriété de soi à la désaffiliation

Mais est-ce que la propriété privée, ou sociale qui la remplace, assurent la propriété de soi ? La propriété de soi est entendue comme « *exister positivement par et pour soi* »¹¹⁷. Un processus est en œuvre depuis les années 1970 et constitue un paradoxe aujourd'hui : les individus qui ayant acquis une propriété sociale ont pu devenir des sujets de droit parce qu'ils s'inscrivaient dans des collectifs. Mais aujourd'hui, on assiste à un processus d'individualisation qui remet en question les appartenances collectives et pourrait mettre en danger la consistance obtenue par les individus bénéficiant de la propriété sociale. Une nouvelle forme de précarité apparaît avec l'effritement à la fois des protections de l'État social et des protections traditionnelles. Castel nomme ce phénomène la désaffiliation, correspondant en quelque sorte au concept d'anomie de Durkheim. Cette désaffiliation correspond à des situations de décrochage liées notamment aux dysfonctionnements de l'organisation du travail. « *Les individus ne sont plus inscrits dans des régulations collectives, ils ont perdu leurs assises ou leurs supports et se mettent à flotter parce qu'ils n'ont plus de repères* »¹¹⁸. Selon Castel, les individus ont deux manières d'être : positivement et négativement. Ceux qui parviennent à être des individus positifs s'appuient sur des assises, des supports, des biens et des droits. Ceux qui incarnent une nouvelle forme d'individualité négative sont en décrochage, ils n'ont pas réussi à s'insérer dans des collectifs protecteurs. Marcel Gauchet dans son « *Essai de psychologie contemporaine* » parle de l'individu contemporain comme un individu déconnecté de tout, qui ne voit plus le sens de se placer d'un point de vue d'ensemble, il énonce : « *l'individu contemporain aurait en propre d'être le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société, le premier individu à pouvoir se permettre, de par l'évolution même de la société, d'ignorer qu'il est en*

¹¹⁶ Ibid. p.76.

¹¹⁷ Ibid. p.107.

¹¹⁸ Ibid. p. 116.

société »¹¹⁹. Pourtant pour d'autres auteurs comme Danilo Martuccelli dans *La société singulariste* (2010), le singularisme exprime justement la forte dépendance de l'individu à la société qui l'entoure, car il a besoin de la reconnaissance de celle-ci pour se construire. L'individu singularisé est responsable de ses capacités et des expériences personnelles qui lui arrivent. Pour Castel, l'engouement actuel pour la psychanalyse serait le symptôme de la diffusion d'une attention exclusive à soi au détriment des investissements sociaux et politiques (Castel, Haroche, 2001). Or, il fait la différence entre les individus par excès et les individus par défaut. Les individus par excès se sentent détachés du social, leur excès de subjectivité les détache du social, alors que dans le cas des individus par défaut, c'est un défaut d'appartenances qui les a fait décrocher. Dans les deux cas, des sentiments de malaise plutôt de l'ordre de l'insatisfaction pour les individus par défaut et de la fatigue d'être soi¹²⁰ pour les individus par excès apparaissent. Ces malaises sont encore renforcés par l'absence de transcendance de notre société actuelle¹²¹ et l'autosuffisance supposée des individus hypermodernes selon Louis Dumont. Ces malaises contribuent à un retranchement en soi pour les individus suffisamment nantis en ressources et à un sentiment d'impuissance pour ceux qui ont l'impression de ne plus rien pouvoir lui demander. « *L'individu se vit comme apathique, déprimé, parce qu'il manque de prise sur le dehors.* »¹²². Cet ouvrage nous laisse avec une question : comment construire des formes nouvelles de propriété sociale capables de maîtriser les processus d'individualisation négative ?

1.1.3. *L'individualisme, un humanisme ?*

Dans un court essai publié en 2005, François de Singly s'essaye à démontrer comment l'individualisme peut être un humanisme lorsque qu'il remplit certaines caractéristiques. Claude Martin dans son analyse¹²³ de l'essai de De Singly nous rappelle la controverse qui sévit dans le monde de la sociologie. Cette controverse porte sur l'aspect politique de l'individualisme. Pour certains, il constitue le principe fondateur du monde ultra-libéral allant avec la généralisation des intérêts de tous contre tous ; alors que pour d'autres il est un carcan qui entraîne à « devoir être », empreint de traditions et de reproduction sociale. Ainsi, deux modèles sociologiques s'opposent. Le premier considère l'individu comme le résultat de déterminations ayant un rapport avec ses appartenances, ses appartenances définissant les conditions de son existence singulière. Dans ce cas, le questionnement sociologique porte sur les processus de socialisation. Au contraire, le second modèle poursuit la thèse de l'entrée dans la seconde modernité qui irait avec un assouplissement du processus de formatage et une augmentation de

¹¹⁹ Gauchet, M. (1998). Essai de psychologie contemporaine. *Le Debat*, n° 99(2), p.177.

¹²⁰ Concept développé par Alain Ehrenberg dans *La Fatigue d'être soi. Dépression et société* (2000) qui considère la dépression comme un symptôme de notre société dans laquelle les normes contraignantes ont été remplacées par l'injonction à devenir soi-même entraînant insatisfaction et sentiment d'insuffisance.

¹²¹ Voir Gauchet, M. (1985). *Le désenchantement du monde*. Gallimard.

¹²² Castel, R., & Haroche, C. (2001). *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi- Entretiens sur la construction de l'individu moderne* (Hachette littérature). Fayard.p.150.

¹²³ Martin, C. (2005). François de SINGLY. 2005. L'individualisme est un humanisme. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube. *Lien social et Politiques*, 53, 155-157. <https://doi.org/10.7202/011653ar>

la demande d'autodétermination donnant moins de légitimité aux appartenances, et permettant une émancipation des traditions. L'individu accède ainsi au travail de composition identitaire. Martin le résume ainsi :

L'individu est alors conçu de moins en moins comme le résultat de sources de déterminations et de pressions et de plus en plus comme un artiste qui compose lui-même sa propre toile identitaire, à l'aide d'une palette de «couleurs» encore en grande partie prédéterminée, mais dont il peut choisir les éléments pour les assembler de façon singulière.¹²⁴

Pour De Singly, cet individualisme venant avec la seconde modernité refuse tout enfermement identitaire involontaire. Avoir le choix est devenu le maître mot. Or, à lire ces mots on pourrait penser qu'il défend une thèse psychologisante et essentialiste qui voudrait que l'individu se compose par un processus d'introspection continu dont il serait le seul responsable. Au contraire, selon lui l'individu se construit par les essais et erreurs de ses comportements envers autrui au quotidien et met ainsi en avant une dimension relationnelle et interactive de l'identité. Pour de Singly, ce sont les relations électives qui sont mises en avant et non plus les liens sociaux non choisis dans la seconde modernité. Une des caractéristiques de l'individu moderne est qu'il tente d'identifier ce qui le différencie à travers les expériences vécues, relations interindividuelles et pratiques de sollicitude de la sphère privée. L'individualisme moderne insiste donc plus sur l'originalité de chacun alors que l'individualisme abstrait était plus concentré sur l'appartenance commune. De Singly définit une topographie identitaire en formes de couches de peaux ou d'oignon composées de deux cercles. Le premier correspond à l'identité statutaire définie en fonction des appartenances, des statuts de l'individu. Le second cercle est plus profond, il inclut la raison, le « je » et aussi la commune humanité. D'où la définition proposée par Singly de ce que recouvre le processus d'individualisation comme « *le travail que doit effectuer toute personne pour dépasser les apparences et les appartenances de la première couche, et pour descendre au fond de soi afin de retrouver la raison, la commune humanité et son identité personnelle* »¹²⁵. Comme nous ne sommes pas également pourvus pour accéder aux processus vertueux de l'individualisation, de Singly propose de créer ces conditions concrètes de l'émancipation en passant par une recherche d'équilibre pour que l'individualisme soit un humanisme. Son approche nous a semblée intéressante même si elle ne propose pas de solutions concrètes.

Cette partie nous a permis de saisir les différentes tensions qui pouvaient sous-tendre aux problématiques de l'individualisation et de l'individualisme, pour pouvoir mieux identifier par la suite, dans quel cas se trouvent nos enquêtés et comment ils parviennent ou non à se raccrocher au monde. Mais il nous manque une notion à explorer, celle de vulnérabilité intimement liée à l'autonomie, principe absolu de la modernité.

1.2. La vulnérabilité, un défaut d'autonomie ?

¹²⁴ Ibid. p.155-156.

¹²⁵ Ibid.p.156.

Cette réflexion ouverte par les auteurs précédents nous mène à nous questionner sur la notion de vulnérabilité et d'autonomie. La notion de vulnérabilité a pour ambition de dépasser celle d'exclusion. Elle correspond à des situations de fragilité, selon M.H. Soulet¹²⁶, une mise en marge de certains individus. Les vulnérables ne sont pas les exclus : ils ne sont pas ceux en privation matérielle ou n'ayant pas accès aux droits, ils ne sont pas seulement ceux qui sont fragiles. Robert Castel donne une définition de la vulnérabilité comme une position sociale objective, entre l'intégration et la désaffiliation. D'un point de vue philosophique, nous sommes tous vulnérables de par notre condition humaine. Castel rejette la notion d'exclusion (Castel, Haroche, 2001) qui nous fait croire qu'il existe des individus hors social. Selon lui, ce sont plutôt des individus qui vivent une invalidation. Il préfère donc parler d'individus surnuméraires, en trop, perçus comme mettant en danger l'ordre social. Ces invalidés ont un potentiel de révolte, qu'ils vivent beaucoup de manière atomisée (dans les banlieues par exemple excepté peut-être aujourd'hui les gilets jaunes). Ceci fait écho à la théorie du *care* développée notamment par les américaines Joan Tronto et Carol Gilligan¹²⁷ qui militent pour faire reconnaître la nécessité du travail du *care* pour faire advenir des individus capables de contribuer à la société. Le *care* s'intéresse aux situations de vulnérabilité qui sont pensées comme des situations où le lien d'amour fait défaut. Or, il n'y a pas de socialisation réussie s'il n'y pas de reconnaissance de type primaire, et le libéralisme empêche la reconnaissance de nos liens d'interdépendance et de vulnérabilités communs. Cet entretien relationnel passe aussi par l'attention portée aux objets importants pour la personne, et au développement d'autours permettant d'atteindre une certaine autonomie.

Dans d'autres termes, selon Paul Ricoeur,¹²⁸ la vulnérabilité se situe au niveau de la réflexivité, au niveau de l'agir et sur le plan ontologique. Ces différents registres de vulnérabilités peuvent affecter la capacité à être autonome, mais peuvent être surmontés par trois figures de la capacité : le pouvoir dire, le pouvoir faire et le pouvoir raconter.

Selon Marlène Jouan¹²⁹, si l'on considère l'autonomie comme une forme de liberté positive au sein de laquelle la volonté est une puissance de refus des déterminismes sans les avoir choisis, la capacité à être autonome peut permettre de devenir moins vulnérable. Cependant, il semblerait que l'idéal d'autonomie qui motivait les mouvements contestataires de Mai 68 ait aujourd'hui été récupéré par les institutions et ne réponde peut-être plus à l'utopie initiale. Deux hypothèses sont examinées dans l'article de M. Jouan (2012) : la première voudrait que l'utopie de l'autonomie se soit réalisée et que nous soyons désormais tous des êtres souverains et autonomes. A l'opposé, la seconde suppose que l'utopie ne s'est pas réalisée mais qu'elle est devenue une idéologie, qui promeut finalement une « fausse » autonomie source de dominations. M. Jouan définit d'abord l'autonomie ainsi :

¹²⁶ Soulet, M.-H. (2005). Reconsidérer la vulnérabilité. *Empan*, no 60(4), 24-29.

¹²⁷ Zielinski, A. (2010). L'éthique du care. *Etudes*, Tome 413(12), 631-641.

¹²⁸ Ricoeur, P. (1997). Autonomie et vulnérabilité. In A. Garapon & D. Salas, *La justice et le mal*, Odile Jacob.

¹²⁹ Jouan, M. (2012). L'autonomie, entre aspiration et injonction : Un idéal ? *Vie sociale*, N° 1(1), 41-58.

Les débats contemporains s'accordent ainsi généralement pour y reconnaître une certaine version de la liberté caractérisée par un rapport cognitif et pratique à soi privilégié, où l'exercice de nos capacités réflexives et délibératives autorise un jeu d'intégration et de distanciation complexe entre sources intérieures et extérieures de l'action, entre le moi et le monde¹³⁰.

Autrement dit et comme le note M.B. Crawford (2016), « *l'autonomie signifie la loi que l'on se donne à soi-même* »¹³¹ et le mot vient d'ailleurs du grec *autonomia* signifiant « se gouverner soi-même ». Or, Emmanuel Kant promeut deux définitions de l'autonomie (Jouan, 2012). La première développée dans *Qu'est-ce que les Lumières ?* (Kant, 1784) est dirigée contre la dépendance à l'autorité d'autrui et des formes sociales sur soi. La seconde développée dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785) et *Critique de la raison pratique* (1788) est quant à elle dirigée contre la dépendance à la nature sous ses formes sensibles (désir, passion). Cette pensée correspond à un certain contexte historique. En effet, après le XVII^{ème}, certains philosophes comme Hobbes proposaient de soumettre la liberté humaine à la causalité matérielle. Kant essayait de remettre en question l'hétéronomie nous rendant dépendants des choses en construisant des barrières entre le monde matériel et intellectuel. Pour Kant, être rationnel c'est ne pas être situé dans le monde. Dans les deux cas, Kant définit l'autonomie négativement comme la suspension de tous les expériences cognitives, sensibles n'ayant pas été validées par la raison. L'autonomie au sens kantien est donc synonyme de privation et de maîtrise de soi. Crawford en parle comme un projet culturel élaboré par Kant : « *qui vise à établir l'autonomie de la volonté en filtrant la réalité matérielle à travers des abstractions* »¹³². Pour Jouan, cette conception de l'autonomie a encore des impacts au niveau contemporain. Elle permet en effet de révoquer toutes ses affiliations, toutes ses allégeances, et elle peut provoquer une schizophrénie intérieure entre le moi rationnel et le moi sensible faisant ainsi « *violence à la subjectivité incarnée* »¹³³. Pour Crawford d'ailleurs « *le paradoxe, c'est que l'idéal d'autonomie semble faire obstacle au développement et à l'épanouissement d'une écologie de l'attention suffisamment riche pour nourrir la vigueur et l'indépendance authentique de notre vie mentale* »¹³⁴. Ainsi, l'autonomie comme elle est actuellement vécue ne serait pas émancipatrice ? Jouan propose des conditions pour qu'elle le soit (2012). Selon elle, elle doit devenir l'expression de notre singularité mais ne pas rechercher une sur-humanisation nous déconnectant de notre moi sensible. On ne peut donc pas substituer l'autorité de la société à celle de la raison, il faut y ajouter la nature et notre sensibilité.

Crawford voit un danger dans l'héritage de cette conception de l'autonomie comme le fruit d'une volonté isolée du monde. En effet, « *lorsque l'on conçoit la nature comme une menace pour notre liberté*

¹³⁰ Ibid.p.43.

¹³¹ Crawford, M. B. (2016). *Éloge du carburateur : Essai sur le sens et la valeur du travail*. La Découverte, p.39.

¹³² Ibid. p.104.

¹³³ Jouan, M. (2012). L'autonomie, entre aspiration et injonction : Un idéal ? *Vie sociale*, N° 1(1), p.47.

¹³⁴ Crawford, M. B. (2016). *Éloge du carburateur : Essai sur le sens et la valeur du travail*. La Découverte, p.39.

d'êtres raisonnables, il devient tentant de construire une réalité virtuelle moins hostile »¹³⁵. Cette quête de liberté et d'autonomie nous transformerait donc en cibles parfaites pour la culture de masse car l'entreprise kantienne rend la volonté complètement impuissante car n'ayant aucun effet causal sur le monde. De l'impuissance naît la fragilité du moi ne tolérant ni frustration ni conflit. Cette fragilité renforce notre docilité face aux forces et intérêts qui nous évitent de nous confronter directement avec le monde (Crawford, 2016).

Mais alors pour retrouver une sensibilité intérieure, sommes-nous contraints de nous replier vers une « citadelle intérieure » nourrissant un moi narcissique ? M. Jouan ne défend pas cette thèse (2012). Elle constate simplement que l'avènement de l'autonomie est devenu une norme aujourd'hui incontournable, un autre mode d'existence comme en témoignent sa prégnance dans le langage administratif et pédagogique. Elle réfute donc les théories voulant classer cela dans un égocentrisme exacerbé contemporain. Pour elle, c'est une norme qui a été historiquement implantée. L'autonomie est donc un fait social qu'on ne peut pas attribuer à la psychologie des gens. L'autrice nous met cependant en garde contre cette norme, qui pourrait mener les institutions à exploiter le désir d'autonomie des individus sans pour autant jamais leur donner les conditions pour l'atteindre. Pour autant, elle n'y voit pas un complot machiavélique des dominants. Elle correspond plutôt à l'idéologie d'une époque. L'institutionnalisation de l'autonomie peut créer de nouvelles souffrances comme une précarisation voire un effondrement du sens de soi face à l'impossibilité de s'approprier l'exigence d'autonomie contemporaine.

Enfin, Ewa Bogalska-Martin¹³⁶ a affirmé dans son cours sur les vulnérabilités dispensé à Sciences Po Grenoble, qu'elles apparaissent au cœur d'un régime où se distribue la puissance d'agir. Ainsi, parler de vulnérabilité revient à parler de la puissance de l'autre. Mais ces situations de vulnérabilité ne font pas l'objet d'actions collectives. Les capitalisations d'expérience et la production de savoirs spécifiques pourraient être des remparts contre les risques de vulnérabilité. Alors, les lieux de faire permettent-ils de produire des expériences communes contre la vulnérabilité et pour le renouement avec une autonomie positive ?

2. Des individus en composition dans les lieux de faire

Cette partie nous offre une fenêtre pour la compréhension des profils des individus interrogés au sein de cette enquête. Nous observerons d'abord leurs caractéristiques sociodémographiques, ou ce qu'ils en perçoivent. Dans un second temps, nous plongerons dans leurs parcours de vie.

2.1. Des hommes, blancs, trentenaires, de classes supérieures ?

¹³⁵ Ibid. p.109.

¹³⁶ Bogalska-Martin, E. (2020). Sociologie de la vulnérabilité. Naissance, développement et nouvelles perspectives d'analyse.

Dans *Makers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018), les auteurs relèvent que le monde *maker* est spécifique par rapport à la population française dans son ensemble. Ils soulèvent qu'il est composé principalement de jeunes hommes entre 20 et 40 ans, ayant un attachement militant à la communauté du libre, un niveau d'études supérieures surreprésenté, des trajectoires marquées par des franchissements de frontières entre différents domaines d'activités et statuts professionnels, et souvent une expérience dans le milieu associatif et plus particulièrement dans l'éducation populaire. Nous allons observer ces variables dans notre échantillon pour tenter de repérer les grandes tendances.

2.1.1. *StuB'iclou, des bobos trentenaires buveurs de bière ?*

A StuB'iclou la moyenne d'âge des adhérents tourne autour de 30 ans. Elle était de 30 ans en 2020 contre 28 en 2019 selon les rapports d'activité 2019 et 2020. Sur les 1075 adhérents de 2020, il y avait 38% de femmes, 57% d'hommes et 5% se déclarant « autre ». La part de fréquentation féminine est assez constante depuis les débuts de l'association. En revanche, la part de bénévoles femmes et membres du comité directeur (CD) a sensiblement augmenté. En effet, une seule femme était membre du CD en 2013, et en 2021 le CD est composé d'une majorité de femmes (CD composé d'1 personne se considérant *gender fluid*, 3 hommes et 4 femmes). Au niveau des salariés, l'équipe était composée en 2020-21 de trois femmes et un homme. Ces changements sont notamment le fruit d'une politique volontaire de conscientisation des rapports genrés dans l'association.

Outre ces chiffres issus des rapports d'activités, les personnes interrogées en entretien ont également donné leur vision des membres de StuB'iclou. Certains comme A. ont présenté les différents types de membres en cercles concentriques en fonction de leur statut : salariés, bénévoles, adhérents. La diversité des milieux a été évoquée par A. : « *Tout le monde vient de milieux vraiment différents, avec un parcours de vie complètement différent aussi, mais à la fois vachement complémentaire* »¹³⁷ ou G. qui voit passer des étudiants « *parce que ce sont des gens qui n'ont pas de fric* »¹³⁸, quelques retraités « *qui y croient encore* », et une frange de personnalités qui se sentent bien accueillies à StuB'iclou et qui ne se sentiraient pas bien dans d'autres endroits. Au contraire, F. ou D. perçoivent une homogénéité de classe moyenne supérieure blanche. F. propose: « *C'est des blanbecs, blancs trentenaires, j pense un peu plus de mecs que de femmes, plutôt CSP+* »¹³⁹. C. confirme qu'il y a peu de mixité ethnique sauf depuis le début des séances de vélonomie avec des personnes exilées. Par ailleurs, D. trouve qu'on y voit de plus en plus de personnes non hétérosexuelles même si ce n'est pas un lieu très *queer*. Pour C., c'est un lieu où il y a moins de personnes neurotypiques que la moyenne. Pour D., ce sont des buveurs de bière.

¹³⁷ Entretien avec A.

¹³⁸ Entretien avec G.

¹³⁹ Entretien avec F.

2.1.2. *La Manufacture, des diplômés du supérieur en quête de faire ?*

Dans le cas de la Manufacture, nous ne disposons pas de données chiffrées, n'ayant pas eu accès aux documents internes de l'organisation. La perception de la répartition genrée à la Manufacture n'est pas la même pour tous. En effet, L. considère qu'elle est majoritairement masculine avec environ 20 à 40% de femmes alors que J. dit que c'est 50/50. Alors J. projette-t-elle une réalité qu'elle aimerait vouloir advenir ? Ou L. ne remarque-t-il pas les femmes dans ce lieu stéréotypiquement masculin ? Nous n'aurons pas de réponse sans statistiques. En tout cas, nous avons observé une répartition genrée des espaces en fonction des ateliers. Concernant les métiers et les classes sociales, J. observe une variété relative autant pour les adhérents que pour les membres actifs. Une partie des gens ont un statut d'ouvrier ou d'employés et savent déjà utiliser les machines alors que d'autres viennent de professions plus intellectuelles ou abstraites et ont envie d'apprendre. Pour K., le niveau d'études est assez élevé, beaucoup ont des Bac+3 voire plus, ce sont plus des *makers* issus d'études théoriques qui sont revenus à l'artisanat que des artisans façon chambre des métiers. De manière générale, ce sont « *Tous des gens qui ont envie de faire des choses par eux-mêmes* »¹⁴⁰. De plus, « *les gens parlent plutôt de ce qu'ils sont en train de faire que de ce que qu'ils font ailleurs* »¹⁴¹. Ainsi, comme à la Grainerie, les personnes font plutôt que parlent de ce qu'elles sont. J. remarque aussi qu'une tranche d'âge n'est pas représentée : les moins de 25 ans. K. quant à elle, a repéré un brassage léger au niveau ethnique (elle évoque notamment une femme voilée venue faire un meuble) mais elle relève aussi les tensions existantes avec la « communauté clanique » du quartier ne respectant pas les règles de la Manufacture. Ensuite, certains prototypeurs fous comme M. et son Veskargô ambulancier (structure en bambou et éléments de cycle) sont identifiés. Enfin, selon L. ce sont une majorité de gauchistes pas venus pour gagner de l'argent. Il dit : « *J'en ai pas la confirmation mais j pense qu'on est quand même une sacrée bande de gauchistes, ça c'est clair* »¹⁴². Il a le souvenir d'avoir vu deux hommes qui voulaient « *faire de la thune* » lors d'une visite de pré-inscription : ils ne sont plus jamais revenus. « *Il y a peut-être une ambiance qui fait que si t'es là pour faire du blé, tu vas vite faire demi-tour, ça va pas t'intéresser longtemps.* »¹⁴³

2.1.3. *La Grainerie, des artistes précaires ?*

A la Grainerie, selon le dossier établi pour la Métropole, les « semenciers »¹⁴⁴ ont entre 25 et 65 ans environ avec une majorité autour de 40. Dans les semenciers actuels présentés, on retrouve 15 personnes ayant une apparence stéréotypiquement masculine, et 6 féminine. Dans les anciens, on retrouve

¹⁴⁰ Entretien avec L.

¹⁴¹ Entretien avec J.

¹⁴² Entretien avec L.

¹⁴³ Ibid.

¹⁴⁴ Nom donné aux artistes.

25 prénoms aux consonances masculine contre 17 féminins. Ainsi, il semblerait que les hommes soient plus représentés que les femmes, mais pas outre mesure.

Interrogés sur les membres, G., H., I.L. et I.J. en font plutôt une description sensible en termes d'amitiés qu'une description sociodémographique. Il ressort que ses membres ont de nombreux points en commun notamment en termes de mode de vie et de rapport à l'art et à l'artisanat, mais aussi beaucoup de différences qui font leur richesse. De plus, les artistes ne savent pas nécessairement ce que font les autres ou qui sont les autres appartenant à cette « meute »¹⁴⁵ et respectent la vie privée de chacun en se découvrant petit à petit.

2.1.4. Des membres compatibles mais différents

Interrogés de manière transversale, H., G. et J. qui connaissent ces trois lieux de faire estiment que ce ne sont pas nécessairement le même type de personnes dans ces lieux mais qu'ils sont compatibles. Selon H. « souvent tu recroises les mêmes gens c'est un peu les mêmes cercles »¹⁴⁶. J. confirme en disant « tu vas recroiser les mêmes partout de toute façon »¹⁴⁷. Pour G., il y a plus de mixité à StuB'iclou car ce sont des personnes se retrouvant pour un engagement associatif et ayant des métiers par ailleurs, alors qu'à la Grainerie, ils sont tous artistes. Il affirme : « A la Grainerie, ils ont leur métier, c'est artiste précaire. On a tous décidé de venir du même monde. Sauf moi, je suis un ovni, il y a un poil de différence entre moi et les autres peut-être parce que je suis nouveau et que j'ai toujours eu le même taff. J'ai décidé de changer radicalement de situation, ce qui n'est pas le cas de la Grainerie »¹⁴⁸. Enfin, pour G., il y a nécessairement des croisements entre les membres de ces trois lieux pour des événements, des échanges, « c'est vraiment un cercle vertueux »¹⁴⁹.

2.2. Plongée au cœur des individus

Dans *Makers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018), les auteurs se basent sur le concept interactionniste de carrière pour tenter de donner du sens à ces profils divers. La carrière, dans la tradition sociologique de Chicago, peut être définie comme un « parcours ou progression d'une personne au cours de la vie »¹⁵⁰. L'idée est donc d'observer les grandes étapes ayant marqué le parcours des individus pour comprendre les modifications de leurs systèmes de représentation. Les sociologues ont choisi d'analyser les trajectoires individuelles plutôt comme des suites de positions que comme une histoire personnelle subjective. Dans ce mémoire, nous avons souhaité croiser des variables de la carrière pour typer ces

¹⁴⁵ Entretien avec G.

¹⁴⁶ Ibid.

¹⁴⁷ Entretien avec J.

¹⁴⁸ Entretien avec G.

¹⁴⁹ Ibid.

¹⁵⁰ Voir Everett C. Hughes (1971), *Le Regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996, p.175.

trajectoires objectives, mais nous avons aussi souhaité intégrer des éléments de l'histoire personnelle subjective pour mieux percevoir le rapport au monde des interrogés. Ainsi, nous observerons les éléments de rupture objectifs de ces individus ainsi que la manière dont ils les perçoivent. Comme nous l'avons déjà justifié dans l'encart méthodologique, nous avons construit notre grille d'entretien de manière à interroger les différents éléments constitutifs du parcours de vie des personnes. Ainsi, nous avons commencé par leur parcours scolaire et professionnel, ayant une importance pour comprendre le rapport au travail dans les lieux de faire. Ensuite, nous avons tenté de comprendre leur rapport au temps, leurs loisirs, leur sociabilité, leurs valeurs, leur vision politique, leur rapport au religieux, ainsi que leurs rêves.

2.2.1. Parcours scolaire et professionnel

A StuB'iclou dans les six personnes rencontrées en entretien, on retrouve des bac S, L et ES. Tous ont suivi des études supérieures dont quatre en sciences humaines (faculté de sociologie spécialité environnementale, licence de sociologie, Sciences Po, ingénierie de l'ESS) ; un a fait des études d'art (G. qui est aujourd'hui à la Grainerie) ; un autre a suivi un BTS en animation nature. Seule une n'est pas allée au bout de ses études supérieures après des difficultés liées potentiellement à un *burn-out* autistique. Ainsi pour la majeure partie, ce sont les sciences humaines qui dominent avec des options environnementales ou en lien avec l'ESS. En majorité, ce sont des personnes qui se sont beaucoup formées, ont beaucoup changé dans leurs parcours. Lors des discussions informelles menées toute l'année à StuB'iclou, nous avons pu constater qu'au sein des bénévoles, beaucoup de personnes étaient diplômées du supérieur. Certains sont ingénieur, institutrice, vétérinaire, ergothérapeute, informaticien, mais il y a aussi des techniciens (son, vélo), et quelques parcours de personnes en rupture qui ont décidé de vivre du RSA par volonté politique. En ce qui concerne les adhérents, ce sont beaucoup d'étudiants et la part de tarifs réduits est de 70%.

Dans le cas des six personnes interrogées, A. est actuellement salariée de StuB'iclou. Elle a auparavant travaillé dans des bars, des restaurants, une école. Elle a 24 ans et StuB'iclou représente pour elle un travail qui a du sens. C. est mécanicienne vélo à domicile. Auparavant, elle a fait des petits boulots, été femme au foyer, a créé son entreprise qui n'a pas fonctionné. Elle a une quarantaine d'années. F. a travaillé dans le secteur associatif, a été la première coordinatrice de StuB'iclou, fait un travail de formatrice pour des services civiques et travaille aujourd'hui dans une SCOP d'éducation populaire, elle a environ 35 ans. H. a été animateur nature & environnement et est aujourd'hui forgeron, il a environ 35 ans. Après sa formation à Sciences Po, D. a fait un service civique à la Manufacture, travaillé à mi-temps dans une microentreprise avec un ami, puis a créé son statut d'autoentrepreneur. se pour retranscrire des entretiens. Aujourd'hui, iel se consacre à ses activités militantes. G. a travaillé chez Pizza Hut, Décathlon, Gosport en tant que mécanicien vélo puis il a été comédien, a travaillé 10 ans chez StuB'iclou et a aujourd'hui décidé de devenir artiste précaire pour faire des robots en pièces de vélo.

A la Manufacture, les trois personnes interrogées ont fait des études supérieures : une fac de biologie pour L., une fac d'histoire pour J. et un DUT histoire de l'art pour K. Puis ils ont décidé de se dédier à l'artisanat : L. et J. sont facteurs d'orgue, alors que K. est en train de créer son entreprise de couture.

A la Grainerie, les parcours sont plus homogènes car une grande majorité des membres a suivi des études d'art, de *design*, d'architecture, d'arts du spectacle¹⁵¹. Certains ont suivi un parcours en recherche universitaire dans le domaine des arts-plastiques, d'autres ont fait une formation en cinéma, en photographie, beaucoup sont des anciens diplômés de l'école des Arts Décoratifs de Strasbourg, d'autres de la HEAR (Haute École des Arts du Rhin), du Théâtre National de Strasbourg, des Arts Décoratifs de Paris. Trois profils dans les semenciers présentés dans le dossier ont plutôt suivi des études scientifiques : l'un est ingénieur de l'eau et de l'habitat, l'autre est graphiste et développeur web, et enfin un dernier est docteur en physique et ingénieur en mathématiques. Ce dossier ayant pour but de convaincre les institutions de l'intérêt de la Grainerie, tout n'y est peut-être pas dit. Dans des discussions informelles, nous avons pu comprendre que certains permanents avaient des parcours plus modestes, sans pour autant pouvoir le vérifier. Ainsi à la Grainerie, on retrouve des sculpteurs, comédiens, constructeurs, plasticiens, scénographes, accessoiristes, astronautes, rentiers¹⁵², ange-gardiens du lieu, monteuses, peintres, *street* artistes, enseignants, sérigraphes, foraines etc.

2.2.2. *Parcours de vie : des lieux pour se raccrocher ou réaliser ses rêves*

Nous avons ici analysé les ruptures dans les parcours de vie des personnes pour saisir le rôle que les lieux de faire ont pu y jouer. Pour C., la rupture est le moment où elle a fait couler sa boîte, divorcé et perdu la garde de ses enfants. Elle pense avoir fait un *burn-out* autistique et StuB'iclou lui a permis d'acquérir de nouvelles compétences pour trouver un rythme de travail qui lui convienne. Elle dit : « *Maintenant tu vois pourquoi j'ai commencé StuB'iclou : divorce, boîte coulée, je n'ai plus la garde de mes gosses et je n'ai pas de formation professionnelle aucune, et je n'ai pas les moyens ni financiers ni mentaux de faire une formation longue* »¹⁵³. Pour H., la rupture est le moment où il décide de devenir forgeron. Avant, il était animateur nature, au début sur les festivals, puis de plus en plus au bureau « *j'avais aucune foi dans ce que je faisais, j'avais l'impression que ça servait à rien* »¹⁵⁴. Il trouve que ce qu'il fait maintenant a une utilité concrète, mesurable, terre-à-terre. La Grainerie lui a permis de commencer son activité de forge sans avoir des coûts exorbitants. Pour D., le moment de rupture se situe quand iel décide d'abord de s'engager dans l'associatif puis d'arrêter l'emploi salarié. Selon iel, StuB'iclou lui donne une stabilité et il existe « *un truc d'affect, d'émotionnel hyper fort avec StuB'iclou,*

¹⁵¹ Voir La Semencerie-lieu de création autogéré. (2021).

¹⁵² Cité dans une BD du dossier, certainement sur le ton de la blague.

¹⁵³ Entretien avec C.

¹⁵⁴ Entretien avec H.

dans le sens où ce que je fais aujourd'hui, la porte d'entrée c'était StuB'iclou »¹⁵⁵. De plus, StuB'iclou a représenté une libération mentale pour iel, dans une période difficile de sa vie : « arriver dans un endroit où il y a un problème mécanique et il y a un panel de solutions, un truc hyper concret ça m'a trop fait du bien, ça me sortait de mes remuages de tête. »¹⁵⁶

StuB'iclou a donc été sa porte d'entrée dans le milieu militant et associatif. Ensuite, pour G., la rupture arrive avec la décision de se dédier à son art et de quitter la sécurité de l'emploi pour ne pas reproduire la vie de son père qui n'a jamais osé vivre de son art. Les lieux de faire qu'il a fréquentés, et surtout les personnes qu'il y a côtoyées ont certainement influencé son choix. Pour F., la rupture a été représentée par sa prise de conscience politique grâce à l'éducation populaire, et au moment où elle a décidé de se mettre au service de sa diffusion. Ensuite, pour L. la rupture est arrivée quand il a décidé de devenir facteur d'orgues après sa fac de bio après qu'on lui a fait comprendre qu'il était fait pour être manuel. Pour J., c'est la même rupture qui est advenue mais pas pour les mêmes raisons. Elle souhaitait revaloriser l'artisanat et a choisi un métier qui le permettait. Enfin pour K., la rupture est arrivée quand elle a réalisé qu'elle voulait travailler au sein d'un collectif. La Manufacture lui a permis de le découvrir.

2.2.3. Rapport au travail : à la recherche de l'équilibre

Les individus ont été interrogés sur leur rapport au travail pour mieux comprendre la place qu'il prend dans leur vie, et le sens qu'ils y mettent. Les conceptions ressorties sont assez différentes. Pour certains comme K., c'est une passion ou quelque chose qui peut avoir du sens comme pour G. qui affirme que la racine souvent évoquée pour le travail est fausse. Selon lui, il est souvent avancé que « *tripallium, c'est un outil de torture. Mais en fait c'est faux, c'est des erreurs de linguistes, c'est une grosse fake news inventée par les gens qui ne veulent pas travailler.* »¹⁵⁷ Selon lui, le mot « travail » viendrait plutôt de l'espagnol "trabajo" et il a presque toujours travaillé dans sa vie. Dans le cas de A., elle aimerait que le travail lui prenne moins d'espace mental parce qu'il freine sa créativité. Malgré cela, elle veut tout de même travailler dans l'associatif : « *ça te pousse à sortir de ton confort constamment* »¹⁵⁸ et elle ne se retrouve que là-dedans niveau valeurs. Pour F. au contraire, le travail est un jeu et elle considère avoir été chanceuse car elle n'a jamais eu à subir de hiérarchie. Ce qu'elle aime dans le travail, c'est la création, le développement de projet. J. a réussi à trouver un équilibre pour que le travail ne lui prenne pas trop de temps en étant à temps partiel. Ironiquement, c'est plus la gestion de la Manufacture qui lui prend de l'énergie mentale. Elle identifie cela par la responsabilité de présidente qu'elle y exerce alors qu'elle n'est que salariée dans sa facture d'orgues. Quant à C. et D., elles rêvent plutôt d'un revenu universel pour pouvoir se dédier à leurs engagements militants ou associatifs. Pour C., c'est en parti dû au fait qu'elle ne

¹⁵⁵ Entretien avec D.

¹⁵⁶ Ibid.

¹⁵⁷ Entretien réalisé avec G.

¹⁵⁸ Entretien réalisé avec A.

parvient pas à supporter un 35h de par ses handicaps liés à la concentration et à la sociabilisation, et pour D., c'est un acte militant. C. affirme que si elle parvenait à recevoir le RSA, elle ne se sentirait pas coupable : « *en termes de services rendus à la société, j'en ferais quand même un peu quelque chose* »¹⁵⁹. Ce qui dérange D. dans l'emploi salarié est que « *t'es cloué à un endroit, ça te monopolise tout ton temps* », « *soit tu travailles dans une entreprise classique du coup ya une ambiance de merde, des enjeux de hiérarchie, soit tu travailles avec un pote mais j'ai pas envie (...) dans l'associatif donc là c'est le don de soi, tu t'épuises à la tâche et tu dois surtout pas compter tes heures. S'il y a un travail où je trouve mon compte pourquoi pas* »¹⁶⁰. Iel n'est donc pas contre absolument mais ne trouve pas chaussure à son pied. Parfois iel est atteint par le discours critique sur le fait de ne pas travailler : son père l'accepte mais sa mère un peu moins. Iel considère désormais que le chômage et le RSA perçus sont une sorte de revenu de base que l'État lui reverse pour le travail social gratuit qu'iel fait « *qu'il devrait faire lui* » (l'État). Iel travaille ponctuellement parfois, fait les vendanges, co-anime une formation de mécanique en mixité choisie. « *Je me suis vraiment inversé le truc: le travail, c'est de temps en temps et le reste du temps, je fais des trucs gratuits ailleurs en essayant de me remettre au travail artistique* »¹⁶¹.

Il n'y a donc pas vraiment de constante au sein des personnes interrogées sur leur rapport au travail, sinon qu'ils aimeraient un travail qui fait sens, et que certains ne voient pas de distinction stricte entre travail et vie personnelle, alors que d'autres aimeraient justement avoir plus de temps libre ou du moins trouver un équilibre.

Nous pouvons mettre en perspective ces résultats avec le modèle idéal-typique proposé par M. Lallement dans *L'Âge du Faire* (2015). En effet, le sociologue s'inspire de Max Weber et plus précisément de *l'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* pour proposer une typologie de ses *hackers* en fonction du temps qu'ils dédient au *hackerspace* et de leur rapport au marché. Nous avons classé nos individus interrogés en entretien dans ce tableau.

¹⁵⁹ Entretien réalisé avec C.

¹⁶⁰ Entretien réalisé avec D.

¹⁶¹ Ibid.

Tableau 1 : Éthique du faire et rapport au marché

	Temps homogène (majoritairement dédié au faire)	Temps clivé (faire/travail hétéronome)
Accommodement au marché	<ul style="list-style-type: none"> ➤ Virtuose ➤ V. il prend un plaisir infini à faire, y dédie tout son temps mais ne semble pas absolument vouloir le valoriser sur le marché. ➤ I.J. artiste incarnant son art dans son quotidien. 	<ul style="list-style-type: none"> ➤ Fidèle ➤ J. a choisi son métier de manière à correspondre à son éthique et en vit en alternant espaces profanes et sacrés. ➤ L. aussi a choisi la facture d'orgues car il ne voulait pas faire des meubles IKEA mais avait tout de même besoin de travailler.
Valorisation du marché	<ul style="list-style-type: none"> ➤ Berufsmensch- homme de la vocation-profession ➤ A. parce qu'elle en vit de manière salariée. ➤ H. en vit bien désormais même si ce n'était pas son but premier. ➤ C. qui initialement ne dédiait pas tout son temps au faire mais petit à petit en a fait son travail, qui lui permet des revenus et une reconnaissance. 	<ul style="list-style-type: none"> ➤ Converti ➤ K. initialement pratiquait la couture parce que c'était sa passion, mais aussi souhaitait en faire son métier : convertie par la Manufacture au partage des machines etc. ➤ G. converti, en cours de devenir un berufsmensch.

Ce modèle a été initialement pensé par Lallement pour caractériser des *hackers* et l'éthique *hacker*, mais il s'applique également très bien aux *faiseurs (makers)* et met en évidence la fracture entre temps purement dédié au faire correspondant aux valeurs comme c'est le cas pour les virtuoses et les *berufsmensch* et temps clivé entre temps de travail profane et temps dédié au faire sacré. Il nous évoque également le rapport au marché. En effet, certains acceptent sans enthousiasme de composer avec alors que d'autres l'utilisent comme support privilégié pour valoriser leur travail. Les virtuoses au sens wébérien sont des esthètes ne vivant que par et pour leurs convictions, leur engagement n'étant pas motivé par l'appât du gain mais par le plaisir de faire. Ces esthètes donnent priorité à leurs valeurs même s'ils bénéficient financièrement de leur activité. Cela nous a semblé être le cas pour deux artistes de la Grainerie interrogés, qui, s'ils souhaitaient entrer dans le marché capitalistique de l'art, pourraient vivre dans des conditions moins précaires, mais sont des artistes pour le plaisir de leur public. Le *berufsmensch* est un homme (ou une femme) de la vocation dont le travail de création n'est pas gouverné par l'impératif de profit, mais dont la réussite économique est une conséquence bienvenue du faire. Ceci nous a semblé être le cas pour A., H. et C. qui parviennent à vivre dignement de leurs professions respectives d'animatrice-mécanicienne, de forgeron et de mécanicienne vélo sans pour autant avoir cherché le gain à tout prix. Les profils de fidèles fragmentent leur vie de bâtisseurs en deux univers et alternent la fréquentation de lieux profanes et sacrés. Le lieu profane leur permet d'obtenir des revenus décents quand le lieu sacré leur

permet d'expérimenter l'éthique du faire. C'est le cas de J. et L. qui travaillent dans des factures d'orgue dans leur temps salarié et viennent expérimenter à la Manufacture lors de leurs temps libres. Enfin, le converti a initialement pratiqué le « faire » de manière stratégique avant d'en faire une éthique. C'est la fréquentation du lieu de faire qui l'a converti (même si bien sûr la socialisation antérieure a également joué son rôle). Nous avons considéré que c'était le cas de K. qui a d'abord souhaité monter son atelier de couture, pour finalement être convertie aux valeurs de mutualisation et de partage de la Manufacture ; et de G. qui a d'abord exercé la mécanique vélo comme pratique économique avant de se rendre compte que c'était sa passion, et de finalement découvrir toutes les valeurs sous-jacentes.

2.2.4. *Des militants associatifs convaincus*

Toutes les personnes interrogées ont une activité associative, déjà dans l'une des trois structures citées car elles le sont toutes trois. Certains se sont passionnés pour la création d'associations, d'autres ont été membres d'associations promouvant les circuits courts entre producteurs de la ville et l'évènementiel, dans l'accompagnement de mineurs isolés, de réfugiés, dans d'autres ateliers vélo, dans l'organisation de festivals, des jardins partagés, des chorales féministes, des manifestations, des squats, d'autres lieux de faire, des groupes de danse, des clubs de sport. Les personnes interrogées sont donc toutes très implantées dans ce milieu associatif et militant, s'y sociabilisent et y passent beaucoup de leur temps. Cet engagement prend parfois tellement de place qu'il a pu mener à des *burnouts* pour certains, et des choix d'arrêter certaines activités pour d'autres. Par exemple H., alors qu'il était président de StuB'iclou, en formation de forgeron travaillant et s'impliquant à la Grainerie, et fondateur de la Manufacture, a dû abandonner la Manufacture pour donner la priorité à sa relation amoureuse. Il s'est dit « *j'veis pas passer à côté de ça pour bricoler des trucs et des machins* ». ¹⁶²

Deux personnes ont relevé le grand sens pour eux qu'avait cette mise en commun d'énergie pour des projets non lucratifs. Ainsi, H. nous dit : « *Tout ça pour te dire qu'à partir de ce moment-là j'ai été piqué par le fait que les associations te permettent de monter des projets et de faire exister des choses dans le réel* ». « *Le fait que tu puisses demander des financements publics montre que t'as une résonance plus grande que ton intérêt perso* ». « *Sous forme associative tu peux faire des trucs qui servent plus la collectivité et un espèce d'intérêt général* » ¹⁶³. L. a une opinion similaire et se retrouve plus dans les valeurs du milieu associatif que dans les valeurs du monde du travail : « *le fait de mettre son énergie en commun pour un projet qui n'est pas obligé de rapporter quelque chose financièrement, bon bien sûr faut quand même que ça tienne la route mais... euh un truc qui plaise aux gens quoi, enfin un truc qui peut servir aux gens qui ont un besoin* » ¹⁶⁴. On sent donc un réel attachement aux valeurs associatives.

¹⁶² Entretien réalisé avec H.

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ Entretien avec L.

2.2.5. *Un temps libre actif et dédié à des pratiques artistiques et culturelles*

Pour certains qui sont dans un emploi salarié notamment, ils aiment utiliser ce temps libre pour des projets personnels de recherche, de voyage, de chant, dessin, couture, sérigraphie, typographie, tatouage, pour voir des amis, errer, jouer à la pétanque. On retrouve ici beaucoup de pratiques artistiques et manuelles et des personnes globalement très actives. Pour d'autres, comme D. il n'existe pas de division entre temps libre et temps militant car la militance est de tous les instants. G. ajoute : « *je pense que je suis une des seules personnes et à StuB'iclou et à la Grainerie à aimer et à regarder les matchs de foot. Pour le coup, je suis un ovni. Même aux rencontres nationales !* »¹⁶⁵. Ainsi, la culture populaire du football ne serait pas très répandue dans ces lieux de faire, au profit d'activités plus culturelles et artistiques.

2.2.6. *Des liens familiaux proches ou des familles de substitution*

Les enquêtés ont aussi été interrogés sur leurs relations avec leur famille. Nous relevons des relations globalement proches, basées sur la reconnaissance mutuelle sauf dans deux cas. Le premier est celui de F. issue d'une famille bourgeoise du côté de sa mère et qui la rejette, elle condamne : « *c'est une bourgeoisie que plus ça va plus j'exècre, de faux semblants, d'hypocrisie, où on t'explique comment on se sacrifie pour les autres* »¹⁶⁶. K. met également à distance sa famille qui pratique beaucoup les non-dits et s'est construit une famille de cœur. Globalement, les parents des enquêtés sont issus des classes moyennes voire moyennes-supérieures. Les membres de nos lieux d'enquête ne sont pas des individus sans attaches, en perdition qui viennent trouver des liens pour se sauver de leur absence de famille dans les lieux de faire, même si certaines fragilités familiales peuvent exister pour certains (décès, divorces, suicides). Ces fragilités ont pu être outrepassés par l'éducation populaire, et l'éducation entre pairs comme c'est le cas pour F. qui s'est construite avec les jeunes de son âge.

2.2.7. *Une sociabilité exacerbée par les lieux de faire*

La question portée sur la relation aux autres visait à comprendre comment les individus se perçoivent en société, quels sont leurs liens, se sentent-ils à l'aise ? Elle a notamment été opérationnalisée à travers une question sur les mentors, initiateurs.trices afin de saisir les modèles avec lesquels ces individus se sont construits. Le résultat sont des personnes qui aiment le lien, le collectif, ont parfois besoin de lui pour se sentir validées comme c'est le cas pour F. ; ont parfois de petits handicaps sociaux. Ils relèvent qu'il est parfois plus complexe de travailler en collectif, mais infiniment moins riche. C'est le cas de H. qui a essayé d'avoir un atelier seul et est presque devenu fou. La sociabilité des personnes

¹⁶⁵ Entretien avec G.

¹⁶⁶ Entretien avec F.

interrogées n'a pas toujours été constante, et il semblerait que l'entrée dans ces lieux collectifs l'ait renforcée. C'est en tout cas le cas pour D. qui relate qu'il était dans un délire romantico-solitaro-mélancolique : « *j'étais vraiment un gros pantoufflard* » puis s'est sociabilisé à travers l'associatif. C'est aussi le cas pour C. qui parvient plus facilement à avoir des interactions à StuB'iclou qu'ailleurs. Certains ont toujours été baignés dans une sociabilité forte, d'autres la vivent grâce à l'associatif. Pour K. et G., ils s'éloignent des personnes n'étant pas dans ce milieu alternatif : soit parce qu'ils les trouvent inintéressants, soit parce qu'ils ont peur ailleurs de la violence des rapports sociaux.

Les mentors et initiatrices convoqués peuvent être regroupés en cinq catégories :

- Des personnes agissantes et débrouillardes : comme la grand-mère de A. figure de « *débrouillarde* » : elle n'a jamais été à l'école, n'a jamais pris de cours de français alors qu'elle immigrait d'Italie, n'a pas beaucoup travaillé mais « *elle sait tout faire* », « *cette image de courage* » et aussi une figure contre le patriarcat. Ou encore, un copain de A. : « *il parle pas beaucoup, il est très discret mais il fait toujours 1000 choses et il les fait toujours bien* »¹⁶⁷.
- Des faiseurs, artisans qui ont été inspirants pour faire le métier qu'ils font aujourd'hui: un restaurateur de meubles en Allemagne pour J. par exemple.
- Des parrains professionnels : des figures de personnes qui voyaient les liens, n'avaient pas peur de donner leur avis même dans des contextes institutionnels. C'est le cas pour F. qui parle d'un parrain : « *je le voyais pas mal comme quelqu'un qui lâchait rien quitte à se fritter avec de gens* », « *un truc de « je suis comme je suis »* »¹⁶⁸.
- Des personnes qui ont été présentes à des moments de transition et ont su accompagner ces transitions.
- Des personnes différentes qui parviennent à comprendre les postures de chacun sans jugement, qui amènent de la poésie. Par exemple H. trouve que « *V. il est merveilleux, c'est quelqu'un que j'estime beaucoup, c'est quelqu'un qui a toujours fait du bien au collectif, dans l'apaisement, de manière poétique* »¹⁶⁹.

Enfin, une sixième catégorie comporte des inspireurs qui ne sont pas des personnes mais des concepts (la permaculture pour C.), des lectures, des lieux parfois. Pour G. par exemple, « *Moi je me suis toujours bien senti dans les décharges* ».¹⁷⁰

Ainsi, les personnes interrogées donnent plus ou moins d'importance à leurs initiateurs dans leur construction, et certains préfèrent évoquer des lieux ou des concepts théoriques, peut-être moins enclins à identifier les interactions importantes pour elles, ou simplement plus inspirés par des idées que des personnes.

2.2.8. De la fragilité de la relation à soi

Cette question a soulevé de la surprise mais les personnes se sont prises au jeu. Pour certaines, elles estiment avoir une bonne relation à elles-mêmes et se voient satisfaites comme c'est le cas pour J.

¹⁶⁷ Entretien réalisé avec A.

¹⁶⁸ Entretien réalisé avec F.

¹⁶⁹ Entretien réalisé avec H.

¹⁷⁰ Entretien réalisé avec G.

qui est particulièrement fière d'avoir trouvé un équilibre dans sa vie. Au contraire, K. est toujours insatisfaite et frustrée de ne pas pouvoir tout faire et tout apprendre. Pour d'autres comme A. et J. la comparaison et l'autodénigrement sont de mise. F. et G. évoquent également un syndrome de l'imposteur. Pour F., sa relation à soi s'est améliorée depuis qu'elle a réalisé que le problème venait de la société et pas d'elle. Elle affirme en effet : « *Avant j'étais ok avec la société mais je m'aimais pas moi parce que ça marchait pas, et aujourd'hui je m'aime plus que la société* »¹⁷¹. Elle a un confort avec soi-même aujourd'hui car elle n'a pas à se plier à des codes, normes et qu'elle se sent plus cohérente. Elle préfère Poutine et Erdogan à Macron parce qu'ils sont cohérents, « *je suis plus apaisée face à quelqu'un qui fait vraiment de la merde que face à quelqu'un qui fait semblant* »¹⁷². Enfin, pour D., la question de la relation à soi est très complexe car infiniment liée à son rapport à son identité de genre : assigné.e femme, iel s'est d'abord construit comme un garçon manqué, avant de se penser lesbienne, puis de ne plus se reconnaître dans son assignation. Iel aimerait aujourd'hui pouvoir jouer avec les différents statuts, en faire quelque chose de performatif plutôt que pesant.

2.2.9. Des valeurs humaines et politiques

Certains ont évoqué des valeurs humaines, d'autres des valeurs de l'ordre des idées. Ainsi, l'empathie, l'écoute, la présence à l'autre (A.) ainsi que le respect de la sensibilité et pensée de chacun (K.), la franchise, la sincérité ont été citées. A. donne aussi de l'importance à l'idée de s'aimer soi-même pour pouvoir aimer les autres. L'amitié (G.), le partage et la communication sont aussi ressorties. Des valeurs plus politiques ont été mises en avant comme : le féminisme, la lutte contre les oppressions liées au genre et à l'identité sexuelle (D.) ; l'écologie (définie ainsi par J. « *dans son propre mode de vie, d'essayer d'être conscient qu'on n'est pas tout seul ni comme être humain ni comme être vivant et qu'on se doit de garder une place suffisamment petite pour laisser la place aux autres* »¹⁷³) ; la réduction drastique de la consommation (K.) ; la justice sociale (J.), l'anarchisme dans le sens de l'ordre moins le pouvoir et l'anticapitalisme (D.), le végétarisme (C. : « *Si manger de la viande revient à faire souffrir des êtres sentients, ça existe un juste milieu, est-ce que c'est vraiment extrémiste de vouloir arrêter de les bouffer?* »¹⁷⁴). Enfin, des valeurs en lien avec le faire soi-même ont été citées comme l'autonomie, la liberté de penser et de créer, faire avec les moyens du bord (D.)

2.2.10. La défiance envers la politique institutionnelle et un engagement local radical

La question a été formulée ainsi : « *Avez-vous un engagement politique ? Des convictions ?* ». Pour la première fois, une constante très claire ressort : les personnes interrogées ne croient plus dans la

¹⁷¹ Entretien réalisé avec F.

¹⁷² Ibid.

¹⁷³ Entretien réalisé avec J.

¹⁷⁴ Entretien réalisé avec C.

politique politicienne et en sont déçues. Quatre m'ont affirmé ne plus voter. A. par exemple l'explique ainsi : « *c'est pas forcément une revendication, mais en fait j'y vois vraiment très peu de sens. Ce que ça amène le vote, en tout cas politiquement, je ne m'y retrouve pas du tout.* »¹⁷⁵. Pour d'autres, ils sont hésitants par rapport au vote et y voient plus de sens au niveau local. Certaines comme J. et F. ont notamment été très déçues parce qu'elles avaient des attentes et s'y sont intéressées tôt. Par exemple, F. a reçu un gros coup, quand elle a découvert le génocide rwandais, et que « *la gauche aussi était pourrie* »¹⁷⁶.

Les enquêtés semblent se retrouver sur l'idée qu'en engagement local a plus de sens. Pour C., cela passe par un engagement sur la liste municipale de sa commune sans pour autant revendiquer une appartenance partisane. Elle conçoit cet engagement ainsi : « *Petit pas par petit pas, on fait ce qu'on peut. Si tu commences à t'attaquer à vouloir tout changer d'un coup, tu feras rien en fait. C'est aussi un des principes de la permaculture : privilégier des solutions petites et lentes pour vraiment prendre le temps de pas se cramer au passage, pour prendre le temps de produire une nourriture qui va te donner envie de continuer* »¹⁷⁷. C. raconte aussi la fable d'un homme qui se retrouve sur une plage de sable avec des centaines d'étoiles de mer échouées qui vont mourir parce que la marée met trop de temps à revenir : il les rejette dans l'eau. Quelqu'un lui dit : « ça sert à rien ce que tu fais, il y en a trop, tu les sauveras jamais toutes. » Il lui répond : « pour celle-là, ça en fait une. » Elle a renoncé à faire une différence au niveau mondial mais peut peut-être agir sur la vie des gens autour d'elle. Elle s'est toujours dit que si quelqu'un était un ange gardien pour deux autres personnes, tout le monde irait beaucoup mieux. « *Je rêve que sur ma tombe à la fin, ce soit écrit : c'est un peu plus chouette avec elle que sans* »¹⁷⁸. K. s'engage elle-aussi dans un mouvement proche de celui de la permaculture et portant une métaphore similaire : les Colibris. C'est une manière pour elle d'entrer en résistance contre le modèle social dans lequel elle vit : elle applique une résistance passive, une désobéissance à l'absurde.

Pour J. l'échelle de l'engagement qui a le plus de sens est dans son lieu de faire : elle est convaincue qu'elle ne peut pas agir plus qu'en s'engageant à la Manufacture ou à StuB'iclou. « *Au-delà de ça, j'ai l'impression d'avoir aucun impact ou alors ça implique beaucoup trop de compromissions que je ne suis pas capable d'accepter* »¹⁷⁹. D. était d'abord convaincu.e qu'un changement à grande échelle était possible, notamment pendant ses études à Sciences Po, « *puis un jour j'me suis dit arrête de te foutre le ventre trop mal parce que Bolsonaro a été élu au Brésil, c'est les gens de là-bas qui vont s'occuper de ça, toi tu t'occupes de qu'est-ce qui se passe dans ta ville, et il se passe déjà bien assez de trucs* »¹⁸⁰. Pour G. d'ailleurs, la victoire des écologistes aux Municipales a représenté sa première et dernière joie électorale. Il a crié et pleuré sur son balcon en se disant « *oauh le nouveau monde arrive* ». C'est une joie

¹⁷⁵ Entretien avec A.

¹⁷⁶ Entretien réalisé avec F.

¹⁷⁷ Entretien réalisé avec C.

¹⁷⁸ Ibid.

¹⁷⁹ Entretien réalisé avec J.

¹⁸⁰ Entretien réalisé avec D.

qu'il ne connaissait pas « *c'était comme 98, coupe du monde de football* »¹⁸¹. Malgré cela, il pense qu'il va arrêter de voter.

Par ailleurs, les personnes interrogées ont conscience de leur privilège mais ne savent pas toujours quoi en faire. Pour D., tout analyser à travers le prisme du privilège est même parfois devenu handicapant dans ses relations sociales.

Une autre stratégie pour changer le monde est employée par F. : elle a choisi de se mettre en cohérence avec ses valeurs. Elle dit : « *peut-être qu'il y a que moi que je fais changer mais je crois que j'ai plus la niaque et la conviction que je vais faire changer d'autres gens, et je crois que pour moi l'urgence c'est de me changer moi et d'arriver à m'incarner toujours sur ce truc de cohérence* »¹⁸². Elle parle de politique tout le temps avec ses copines et pratique une « *militance de salon* » éminemment politique selon elle. Elle porte la conviction que la démocratie est un sport de tous les jours, pas quelque chose qu'on fait en allant voter une fois par an.

Plusieurs parlent de leur radicalisation : de plus en plus à gauche et militants. Par exemple C. recherchait plutôt un équilibre politique au départ, et plus elle avance, plus elle s'ancre à gauche. Elle trouve désormais que cette notion de juste milieu est « foireuse » : « *quand d'un côté t'as un esclavagiste et de l'autre quelqu'un qui considère que les gens sont égaux en droits, c'est quoi le juste milieu ? Est-ce qu'il est juste ce milieu ?* »¹⁸³. Elle continue son explication : « *si tu veux faire évader des Juifs d'un camp de concentration et que tu tires sur un garde allemand, tu le tues, tu lui fais du mal: la violence envers autrui est un problème, mais il y a peut-être des moments où c'est moins pire.* »¹⁸⁴ Elle valide donc l'idée de la légitime défense ou de la violence légitime dans certains cas. F. confirme cette vision d'un engagement radical : « *Massivement les ateliers de l'Heureux Cyclage, (...) c'est un peu les mêmes profils, c'est des 20-trentenaires bricoleurs, écolos-bobo-bio caricaturalement alors que les militants vélo c'est un peu des retraités, c'est le code de la route, c'est la sécurité routière, tu vois c'est moins des veners quoi. T'en as quelques-uns dans le lot qui t'expliquent comment ils défoncent des rétroviseurs, mais si tu veux c'est à la marge quoi et du coup ils sont pas trop vélorutionnaires quoi* »¹⁸⁵. Cette notion de « vélorution » peut donc passer par des actes concrets voire violents. Elle parle ici des ateliers de l'Heureux Cyclage, mais nous n'avons pas retrouvé cette frange militante radicale de façon très prononcée à StuB'iclou. En effet, il nous a semblé que les parcours de personnes agissantes, à leur échelle, tentant de se changer elles-mêmes plutôt que le monde, résistant par leur mode de vie constituaient plus la norme.

2.2.11. Un athéisme tinté de spiritualité new-age

¹⁸¹ Entretien réalisé avec G.

¹⁸² Entretien réalisé avec F.

¹⁸³ Entretien réalisé avec C.

¹⁸⁴ Ibid.

¹⁸⁵ Entretien réalisé avec F.

Aucune personne interrogée n'a déclaré pratiquer une religion. Une partie se reconnaît comme athée et élude assez rapidement la question. Une autre entretient une spiritualité qu'on pourrait qualifier de « new-age » : intérieure, personnelle, teintée de croyance en des énergies invisibles. Pour K., cette spiritualité passe par le fait de se relier à tout ce qu'il y a de vivant, en faisant de la méditation, en s'émerveillant devant la nature. Pour A., cela passe par l'acquisition de connaissance sur le Dalaï Lama, le troisième œil, l'ouverture d'esprit. Elle se pose beaucoup de questions sur le rapport entre corps et esprit. Elle a beaucoup d'amis qui sont professeurs de méditation ou de yoga. Pour elle, « *le fait de bien le traiter (son corps) ça fait partie de la spiritualité en fait* »¹⁸⁶. Quant à F., elle se retrouve dans des pratiques de développement personnel, de yoga, dans l'hypnose et dans le soufisme « *pour me soigner moi* ». Le soufisme lui est venu pendant son voyage à vélo vers l'Iran, c'est très poétique et apaisé selon elle. « *C'est des choses qui se pratiquent très intérieurement et pas très structurées* »¹⁸⁷. Enfin, pour C., la spiritualité est liée à la tentative de rendre la vie de son entourage plus joyeuse, car c'est la seule chose qu'elle pense possible dans sa vision n'envisageant pas de fin positive de l'humanité sur terre.

2.2.12. Des rêves d'équilibre, de justice et d'apaisement

A la question finale de l'entretien : « de quoi rêvez-vous pour vous et pour le monde ? » des rêves assez similaires sont ressortis. En effet, pour soi ce sont plutôt des rêves d'équilibre, entre poétique et politique pour D., d'ancrage, d'accomplissement, que ce soit professionnellement ou économiquement qui sont ressortis.

Pour le monde, c'est également d'équilibre et d'apaisement dont il est question. D'abord sortir du Covid, puis trouver un équilibre entre progrès technique et préservation de la terre ; un apaisement. Pour A. par exemple, « *que chacun soit bien chez soi* », « *Être chez soi ça veut pas dire être seul chez soi, mais en tout cas partager le même territoire sans désagréments* »¹⁸⁸. D. n'ose plus souhaiter des choses pour le monde, alors pour son territoire iel rêve que la maire mette en place le revenu de base communal. F. quant à elle, rêve que la soif du pouvoir n'existe plus, toutes les guerres, les frontières, les embêtements dans les relations de famille et de couple étant liés au pouvoir selon elle. D. rêve aussi que les puissants prennent conscience des enjeux actuels. Enfin, G. rêve de l'égalité homme-femme car cela changerait beaucoup de choses selon lui. « *D'autres manières de voir, de penser, d'agir. C'est mathématique ce que je dis. Peut-être qu'on va trop en faire, qu'on tombera dans 150 ans de matriarcat et que ça va être la merde. On a testé le patriarcat, pourquoi pas tester le matriarcat ?* »¹⁸⁹.

¹⁸⁶ Entretien avec A.

¹⁸⁷ Entretien avec F.

¹⁸⁸ Entretien avec A.

¹⁸⁹ Entretien avec G.

En conclusion, il semblerait que la population étudiée connaisse des tendances communes avec celle exposée dans *Makers* : majoritairement des hommes entre 20 et 40 ans, diplômés, ayant eu une expérience associative et connu des franchissements de frontières dans leur parcours. Une variable qui diffère est l'importance de la culture du libre, qui n'est jamais ressortie pendant les entretiens, mais dont nous avons pourtant entendu parler dans les conversations informelles. Nos faiseurs ne constituent donc pas un seul profil type même s'ils partagent des données sociologiques. Il est difficile de définir très clairement les frontières du monde *maker* car il partage des caractéristiques avec le monde de l'éducation populaire, du militantisme écologique et de l'artisanat (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018). Néanmoins, nous pouvons observer que les individus interrogés ne présentent en majorité pas de vulnérabilités objectives mais qu'ils vivent très certainement des vulnérabilités subjectives liées à la condition d'individu postmoderne. Ainsi, plutôt que de les considérer comme des individus par excès ou par défaut, nous considérons qu'ils sont plutôt des individus qui aspirent à trouver une place dans le monde, plus juste, plus équilibrée, plus située.

CONCLUSION DU CHAPITRE I

En somme, nous avons vu dans cette première partie du mémoire que les lieux de faire s'inscrivent dans une histoire relativement récente faite de remise en question de la société industrielle et capitaliste. Ces lieux de faire sont dédiés à des pratiques concrètes et animés par une communauté partageant des valeurs et des conceptions du monde. Les individus qui les composent ne sont pas des personnes vulnérables au sens objectif du terme, mais des individus qui cherchent un chemin entre autonomie et vulnérabilité dans la modernité. Pour ce faire, ils mobilisent des leviers, que nous allons étudier dans la seconde partie de ce mémoire.

Chapitre II : Les leviers mobilisés pour changer le rapport au monde

Dans cette partie, nous allons offrir des réponses aux trois premières hypothèses déployées dans l'introduction de ce mémoire. En effet, nous souhaitons savoir si, et dans quelle mesure les lieux de faire peuvent participer à un changement ontologique pour les individus qui les fréquentent. Nous identifierons donc d'abord dans une première partie trois leviers d'ordre matériel ou symbolique qui agissent sur les individus dans leur changement de rapport au monde. Dans une seconde, nous identifierons trois autres leviers d'ordre social et politique que l'individu peut mobiliser ou qui agissent sur lui.

A. Les leviers d'ordre matériel et symbolique

Comme nous l'avons évoqué dans la première partie de ce mémoire, les bouleversements de la postmodernité ont eu des effets sur les individus. La croyance en l'absence de futur et les difficultés à définir un projet social, politique et écologique participent à la vulnérabilisation des individus. Nous souhaitons donc savoir si les lieux de faire peuvent représenter un rempart contre cette vulnérabilisation et s'ils peuvent permettre aux individus de changer leur rapport au monde pour trouver des solutions aux crises contemporaines.

Or, ce ne sont pas seulement les individus qui ont été chamboulés. Les modes de production, le travail et l'organisation collective aussi. Nous verrons d'abord ici comment les lieux de faire peuvent offrir des réponses matérielles, concrètes, symboliques à ces bouleversements. Le premier levier identifié est le rapport à la matière, aux pratiques concrètes et artisanales qui peuvent faire bouger les lignes du rapport au travail et à son environnement. Le second est le lieu commun, à la fois lieu physique, lieu refuge, et lieu permettant de repenser le rapport à la propriété. Ensuite, le troisième est ce qu'on appelle le « schlag » ou plutôt la subversion apportée par le cambouis.

1. S'imprégner du monde par sa matérialité

Afin de saisir comment le lien avec la matière et la pratique manuelle peut créer de nouvelles perceptions, il s'agit d'abord de replacer le travail manuel dans son contexte contemporain.

1.1. Le travail manuel, une réconciliation entre le faire et l'agir

Cette année, l'alternance à StuB'iclou dans un atelier vélo et l'initiation à la forge réalisée avec H. ont permis de saisir concrètement ce que pouvaient signifier le travail manuel et l'artisanat. Les

expériences de retour à l'artisanat se multiplient et font l'objet d'articles médiatiques comme dans Kaizen qui consacre un numéro aux néo-artisans¹⁹⁰. On y retrouve les témoignages de personnes principalement cadres ayant abandonné leurs jobs précédents pour se consacrer au faire et à l'artisanat. Arthur Lochmann en fait partie. Ex-étudiant de droit et philosophie, il a abandonné ses études pour devenir charpentier. Il publie un livre *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*¹⁹¹ pour parler de son expérience. Dans un article collectif dans la revue *Chimères*, Antonioli, Bureau et Rouxel¹⁹² observent la multiplication des lieux innovants et des tiers-lieux depuis l'essor d'internet dans les années 1990 à travers l'économie immatérielle et la production d'objets. Dans ce contexte, le travail artisanal est redécouvert à travers les outils numériques. Le courant contemporain du DIY donne à voir une dimension contemporaine du bricolage déjà décrit par Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage* comme une « science du concret ». Ainsi, Antonioli, Bureau et Rouxel font le rapprochement entre le bricolage décrit par Lévi-Strauss et le DIY des *makers*. Ils y retrouvent les mêmes projets hétérogènes répondant à des enjeux divers, la même éthique de récupération, les mêmes projets en perpétuelle évolution en fonction des apports de la communauté. Pour Lévi-Strauss, le bricolage, à mi-chemin entre percepts et concepts, est à l'origine des mythes. Et dans les tiers-lieux, on se retrouve également dans une situation intermédiaire où l'on peut redécouvrir les vertus du travail manuel tout en ayant accès à l'univers du numérique. La nouvelle « écologie du faire » aspire à sauvegarder ce que Lévi-Strauss appelle la « poésie du bricolage » : les projets et outils choisis constituent le choix des auteurs et ils y mettent quelque chose de soi (Antonioli, Bureau, Rouxel, 2015). C'est le cas par exemple pour V., artiste de la Grainerie qui fait de la création parce qu'il aime le faire et non par recherche esthétique.

Ces communautés du faire challengent aussi l'opposition faite par Hannah Arendt entre le faire et l'agir, et entre le travail et l'œuvre. En effet, pour Arendt, le travail relève d'une nécessité vitale pour renouveler la vie alors que l'œuvre est un artifice humain fait pour durer et constituer un monde commun. Selon elle, la modernité a changé l'œuvre en travail en la transformant en objet de consommation immédiate. Dans *Condition de l'homme moderne* (Arendt, 1958), elle affirme que « *la révolution industrielle a remplacé l'artisanat par le travail ; il en résulte que les objets du monde moderne sont devenus des produits du travail dont le sort naturel est d'être consommés, au lieu d'être des produits de l'œuvre, destinés à servir* »¹⁹³. Au contraire, le mouvement du « faire » souhaite soustraire les activités de fabrication au travail et à la production-consommation caractéristiques de l'ère industrielle à travers le refus du gaspillage et un certain souci écologique. De plus, le travail, pour eux, n'est pas qu'une activité industrielle de production mais aussi une manière de créer et d'inventer. Par ailleurs, pour Arendt, il existe une opposition entre le « faire » et l'« agir ». En effet, le faire passant par le travail s'enferme dans le domaine privé et exclut ainsi du commun alors que « l'agir » relève du domaine public, politique et social.

¹⁹⁰ KAIZEN 56 : Néo-artisans, l'âge du faire - Kaizen Magazine - Librairie. (s. d.). Consulté 25 juin 2021, à l'adresse <https://boutique.kaizen-magazine.com/bimestriels/663-kaizen-56.html>

¹⁹¹ Lochmann, A. (2019). *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*. Payot.

¹⁹² Antonioli, M., Bureau, M.-C., & Rouxel, S. (2015). Tiers-lieux, communautés à l'œuvre. *Chimères*, N° 87(3), 129-137.

¹⁹³ Ibid, in Arendt H. (1958), *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983, p. 174 et p. 185.

Au contraire, selon les trois auteurs (Antonioli, Bureau, Rouxel, 2015), les tiers-lieux sont des espaces intermédiaires entre domaine public et privé. Ils sont des lieux de rencontre dont l'identité se construit autour des liens pour que le « faire » redevienne une modalité de l'agir en commun.

1.2. Un moi situé entre dialogue et autorité de la matière

Mais alors concrètement comment ces lieux de faire permettent un agir commun ? Nous allons faire ici appel principalement à trois auteurs qui ont étudié des pratiques concrètes pour comprendre ce qu'elles pouvaient créer en termes d'agir commun et de changement du rapport au monde. Cette manière de s'intéresser aux pratiques concrètes des individus pour comprendre leur rapport au monde nous évoque la Social Practices Theory portée notamment par Andréa Reekwitz et T. Schatzki¹⁹⁴. Ils proposent une ethnologie des actes pratiques des personnes pour dépasser le décalage entre ce que les personnes font et ce qu'elles disent qu'elles font, et en donnant ainsi une intelligence au corps. Ce qui compte dans les lieux de faire est le lien avec la matière. Nous avons observé que les personnes parlaient peu, ou alors de ce qu'elles faisaient.

Arthur Lochmann raconte par exemple dans une émission de France Culture¹⁹⁵ sur son ouvrage *La vie solide* (Lochmann, 2019) qu'il a choisi la charpente dans un moment de désorientation, pas par choix conscient de vouloir revenir à une activité manuelle, mais plutôt par choix pragmatique de vouloir exercer un métier exportable partout. C'est par la suite dans l'apprentissage et notamment dans la redéfinition de son rapport à son corps et à ses mains qu'il dessine une nouvelle éthique du faire. L'éveil de ses sens s'est fait à travers la douleur, les échardes, les odeurs de l'atelier. Il affirme qu'au départ, il ne parvenait pas bien à se servir de l'outil puis il est devenu « *comme une prothèse qui prolonge la main* »¹⁹⁶. Matthew B. Crawford reprend également l'image de l'outil comme extension de soi dans son ouvrage *Contact* (Crawford, 2016). Il prend l'exemple de Bruce Boudreau, entraîneur des Capitals (joueurs de hockey) de Washington qui affirme « *nos crosses finissent par faire partie de notre ADN* »¹⁹⁷. En effet des études cognitives ont démontré qu'on ne pouvait pas distinguer les nouvelles aptitudes permises par des outils ou des prothèses de celles permises par le corps humain organique. Pour Hugues Jaquet dans *L'intelligence de la main* (2012), outre le fait que les outils accompagnent l'artisan tout au long de sa vie, ils sont aussi la trace de la mémoire collective. Leur présence est la preuve de la permanence des gestes et des idées qui les ont fait naître. Contrairement à Hannah Arendt qui en avait une vision négative, les

¹⁹⁴ Reekwitz, A. (2002). Toward a Theory of Social Practices : A Development in Culturalist Theorizing. *Issue 2, Volume 5*.

¹⁹⁵ Arthur Lochmann, charpentier : « On reconnaît un bois au type d'échardes qu'il laisse sur la paume » - Ép. 8/80 - Cours particulier (Ép. 8/80). (s. d.). In *Les Chemins de la Philosophie*. France Culture. Consulté 24 juin 2021, à l'adresse <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/les-chemins-de-la-philosophie-emission-du-vendredi-21-mai-2021>

¹⁹⁶ Lochmann, A. (2019). *La vie solide*. La charpente comme éthique du faire. Payot, p.31.

¹⁹⁷ Crawford, M. B. (2016). *Contact—Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* (M. Saint-Upéry & C. Jaquet, Trad.; La Découverte), p.60.

considérant comme les instruments de la vision anthropocentrée de l'exploitation du monde, Jacquet considère que les outils permettent la compréhension du monde à travers la filiation de la préhension.

Lochmann parle aussi de la gratification de parvenir à réaliser le geste sans effort. D. nous a par exemple signifié un sentiment similaire lorsque iel ouvre un pédalier de vélo. « *T'accèdes à quelque chose qui est pas visible, c'est un niveau de mécanique où tu te dis putain, tu accèdes au cœur du vélo, ça fait sentir un niveau d'expertise qui est pas désagréable. J'aime bien ouvrir les chaines aussi parce que ça salit les mains donc tu te dis ah j'ai fait un truc.* »¹⁹⁸ Trouver des solutions concrètes à des problèmes paraît libérateur pour la plupart des interrogés qui peuvent ainsi mesurer leur action sur le monde. A. assure par exemple que « *pour moi il n'y a rien de plus satisfaisant que d'arriver à débloquer un truc manuellement* »¹⁹⁹. Ce retour à la simplicité est aussi évoqué dans *Éclat et Hétérotopie*. Ces lieux permettent d'équiper nos mains pour construire notre monde (Alexandre, 2016). Interrogé.e par Alexandre, D. concède : « *Dans mes études à science-po, je ne suis pas présente au monde, je ne suis présente que dans ma tête et c'est quelque chose de super aliénant, dans ce sens là, à l'atelier tu te réappropries ton corps, parce que tes yeux arrêtent de regarder dans ta tête et ils regardent devant toi.* »²⁰⁰.

Matthew B. Crawford donne lui aussi des clefs de compréhension de ce rapport au corps et au faire (Crawford, 2016). Pour lui, notre perception est liée à l'action. Les frontières de notre moi sont mouvantes : nous percevons différemment notre monde au fur et à mesure de notre évolution car nous l'habitons de plus en plus spécifiquement en fonction des particularités de nos outils et de nos compétences. Le moi entre dans une relation d'ajustement au monde sur la base de nos compétences. Ainsi, notre corps a aussi un rôle à jouer dans notre manière d'habiter le monde. C'est justement ce qu'a souhaité démontrer Jacquet dans son ouvrage *L'intelligence de la main* (2012). Dans son enquête, il observe que le maroquinier n'exerce pas un travail parcellaire au sens marxiste car il maîtrise le cycle complet de production. Ainsi, l'artisanat peut permettre de dépasser le « travail en miettes » porteur d'anomie théorisé par Friedmann. En revanche, le travail artisanal s'inscrit directement dans la division sociétale traçant une ligne de démarcation entre travail manuel et travail intellectuel et au sein de laquelle le travail manuel est soumis au travail intellectuel. L'auteur tente dans son ouvrage de montrer qu'une intelligence de la main existe en outrepassant le dualisme entre dispositions cognitives et sensorielles. « *Il existe (...) une intelligibilité du monde à laquelle on accède en le tenant par la main* »²⁰¹. Son entreprise ne consiste donc pas uniquement à critiquer la domination du travail intellectuel comme le font les analyses néo-marxistes de A. Gorz par exemple ; mais aussi à montrer le développement de capacités que ce travail manuel permet. Matthew B. Crawford dans *Contact* (2016) s'emploie à une entreprise similaire même s'il n'épargne pas ses critiques à la modernité. Son propos est le suivant : nous vivons actuellement

¹⁹⁸ Entretien avec D.

¹⁹⁹ Entretien avec A.

²⁰⁰ Alexandre, O. (2016). *Éclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016], p.20.

²⁰¹ Jacquet, H. (2012). *L'intelligence de la main*. L'Harmattan, p.11.

une crise de l'attention due notamment à la technologie et aux hyperstimulations permanentes du système marchand. Il se demande alors comment continuer à avoir un moi cohérent (défini comme « *une conscience individuelle capable d'agir conformément à des objectifs et des projets bien établis au lieu de papillonner au gré du moment* »²⁰²). Outre la technologie, cette crise de l'attention est aussi liée à la conception autonome de l'être humain théorisée notamment par la philosophie des Lumières (voir Chapitre 1). Il s'est donc intéressé dans son enquête à des pratiques concrètes (comme la facture d'orgue, la réparation de moto, la cuisine etc.) et à la façon dont elles peuvent restaurer notre attention. Il assure dans ses résultats que « *les domaines de compétence pratique fonctionnent comme des points d'ancrage de notre rapport au réel* »²⁰³. Ces domaines pratiques incarnent des points de triangulation entre nous, les objets et nos semblables. Et selon lui, une individualité est susceptible d'émerger de cette triangulation, permettant donc la création d'un moi situé et non pas inventé *ex nihilo*. Son hypothèse est que notre faculté d'agir n'émerge pas dans un contexte de libres choix formulés mais plutôt lorsque l'on doit obéir à des réalités objectives dictées par les choses. Il démontre donc comment les choses peuvent constituer une autorité qui structure notre attention. Bien sûr, la prégnance de la norme de l'individu autonome est heurtée par cette notion d'autorité. Mais au contraire selon Crawford, « *l'environnement constitue le moi au lieu de le brider* »²⁰⁴. En résumé, le moi attentif qu'il propose vit dans une relation d'ajustement au monde qu'il appréhende alors que le moi autonome vit dans un monde qu'il projette, ce qui l'invite au narcissisme et l'expose à la manipulation. Le projet philosophique de son livre est de revendiquer le réel contre les représentations en affirmant notre capacité d'agir. « *C'est lorsque nous sommes engagés dans un domaine de compétence pratique que le monde se présente à nous doté de sa réalité propre, indépendante du moi* »²⁰⁵. C'est la même démarche qui motive les membres de la Manufacture et les lieux de production partagés : rendre accessibles les outils de production au plus grand nombre pour promouvoir le faire, et l'idée qu'en fabriquant des choses et en comprenant comment elles sont faites, on éprouve le monde autrement (Peyrony, 2016-17, p.31). Même s'ils partagent des points de vue en commun, Lochmann n'est pas d'accord avec Crawford sur l'autorité de la matière. Il pense qu'on ne s'y soumet pas, mais plutôt qu'un dialogue s'instaure avec elle. Il prend l'exemple du bois qu'il faut toucher, sonder, ausculter avec son marteau pour entendre son point de rupture. Il présente une approche multisensorielle et poétique de la matière qu'il faut parvenir à apprivoiser. Si Crawford ne parle pas ouvertement de dialogue avec la matière, il évoque en revanche la communication non verbale qu'il a observé entre les souffleurs de verre et avec la matière dans un atelier. Le verre soufflé devenant « *un fragment fossilisé d'attention conjointe* »²⁰⁶. Il en parle comme d'une danse et Lochmann lui aussi affirme qu'on apprend à

²⁰² Crawford, M. B. (2016). *Contact—Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* (M. Saint-Upéry & C. Jaquet, Trad.; La Découverte), p.7.

²⁰³ Ibid, p.8.

²⁰⁴ Ibid, p. 39.

²⁰⁵ Ibid, p. 42.

²⁰⁶ Ibid, p. 184.

faire corps à plusieurs sur un chantier où « *chaque opération demande une coordination et une synchronisation des corps où le travail fait office de chef d'orchestre* »²⁰⁷.

Ainsi, que ce soit à travers le dialogue ou en acceptant de s'y soumettre, la matière permettrait de renouveler notre rapport au réel et pousse à l'humilité pour réaliser notre place dans le monde.

1.3. Vers une réconciliation entre travail manuel et intellectuel

Au sein de nos trois terrains, nous avons interrogé les individus sur leur rapport au travail manuel et intellectuel. Nous souhaitons notamment comprendre ce qui les avait amenés à la pratique du faire. Nous avons repéré différents types de profils. Certaines personnes nous affirment avoir toujours été manuelles, d'autres être intéressées plutôt par le projet transformateur de l'association, d'autres encore ne pas appliquer de différenciation entre manuel et intellectuel. Par exemple, l'ex vice-président de la Manufacture interrogé dans le cadre du mémoire de L. Peyrony a avoué qu'il n'était pas manuel, et qu'il n'utilisait pas les ateliers même s'il était un des membres les plus actifs de l'association (Peyrony, 2016-17). D'autres profils de membres actifs de la Manufacture sont plus à cheval sur les deux comme L. qui affirme avoir toujours eu une pratique manuelle notamment avec ses grands-pères. Il se décrit lui-même comme un manuel hyperactif : il n'a pas réussi à passer sa scolarité sans avoir un classeur propre, il a « *dézingué* »²⁰⁸ toutes ses trousse, cartables, gommes parce qu'il « *les triturait dans tous les sens* »²⁰⁹. Ce besoin viscéral de faire de ses mains ne l'empêche pourtant pas de se lasser. En effet, il aimait beaucoup son travail dans la facture d'orgues au départ mais il a fini par se lasser et travaille désormais dans un atelier électronique. Il aime trouver un équilibre entre faire et réflexion qui sont complémentaires, mais semble pourtant saisir inconsciemment la domination de l'intellect, en le rejetant et en s'en revendiquant simultanément. Par exemple, pour dépanner un objet, il doit souder, dessouder, réfléchir à la manière de le faire, au fonctionnement de l'objet dans un aller-retour permanent entre faire et pensée. K. parle elle aussi d'équilibre, de balancier et d'interdépendance entre travail manuel et intellectuel. J., quant à elle, regrette de ne pas avoir eu accès à ces compétences pratiques à l'école. Elle dit : « *j'ai eu le malheur d'être assez forte à l'école* »²¹⁰, ainsi il n'a jamais été question pendant sa scolarité qu'elle fasse une formation professionnelle. « *Quand on parlait de dévalorisation des savoirs artisanaux...* »²¹¹. Lors d'un SVE en Allemagne, elle a découvert la forge, la marqueterie, « *j'ai découvert un monde entier, j'me suis dit mais pourquoi on n'a jamais fait des trucs comme ça à l'école ?!* »²¹². Elle couve un sentiment de frustration d'avoir perdu du temps, même si elle ne regrette pas ses études d'histoire. Elle regrette

²⁰⁷ Lochmann, A. (2019). *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*. Payot, p.31.

²⁰⁸ Entretien avec L.

²⁰⁹ Ibid.

²¹⁰ Entretien avec J.

²¹¹ Ibid.

²¹² Ibid.

simplement qu'il n'y ait jamais rien d'autre à l'école que « *d'être calé le cul sur une chaise* »²¹³. Elle affirme venir d'une famille où il n'y a « plus que » des intellectuels (professeurs, ingénieurs, bibliothécaire). Elle reconstruit pourtant *a posteriori* ses pratiques manuelles en tant qu'enfant : « *maintenant je me rappelle que quand j'étais gamine, j'étais tout le temps en train de bricoler* »²¹⁴. Il est parfois difficile de savoir si les individus se reconstruisent un imaginaire du bidouilleur pour se légitimer dans leur pratique actuelle ou s'ils étaient voués à cela.

Cette tendance des membres de la Manufacture à vouloir revaloriser l'artisanat en y revenant ressort dans le mémoire de L. Peyrony qui diagnostique que de nombreux membres ont d'abord suivi des études supérieures avant d'abandonner leur première activité pour s'engager dans des filières professionnelles dans l'artisanat. Elle cite notamment le cas d'un résident, qui, après des études d'ingénieur, s'est inscrit en CAP menuiserie et est venu installer son activité à la Manufacture (Peyrony, 2016-17).

Au sein des personnes interrogées à StuB'iclou, le rapport au travail manuel n'est pas forcément primaire mais acquis sauf pour G. Il est aussi traversé par des rapports de genre. La plupart n'ont pas évoqué une passion absolue pour le vélo mais aiment débloquer des choses, acquérir des savoirs, ou ressentent la nécessité politique de savoir se débrouiller. Pour F. par exemple, le travail matériel et intellectuel ne la mettent pas du tout dans la même difficulté : le travail manuel est souvent du loisir « *parce que ce qui tient de la nécessité, j'ai toujours choisi de ne pas le faire faire* »²¹⁵. Elle lance une statistique approximative de l'époque où elle travaillait encore à StuB'iclou (2010-2016) : 30% de personnes culturellement manuelles et 70% d'appétents. Même si cette statistique ne peut être prise au sérieux, elle révèle une certaine conception des adhérents de StuB'iclou qui viennent plus par envie d'apprendre que parce que c'est une norme pour eux. Nous avons remarqué sur le terrain que l'instance dirigeante n'était quasiment composée que de personnes ayant réalisé des études supérieures et étant venues par la suite à une activité manuelle. Malgré tout, certains profils comme G., ancien animateur-mécanicien sont transfuges. En effet, il vient d'une famille de manuels, d'artistes, son père fabriquait des lampes, sa mère était graphiste, son oncle dessinateur, sa grand-mère poétesse. Il a donc baigné dans cet univers et s'est d'ailleurs très vite intéressé aux arts plastiques. C'est au cours d'un projet à StuB'iclou que lui est venue l'idée de faire des robots en pièce de vélos pour dépoussiérer l'éducation à l'environnement. Finalement, il s'est rendu compte que cette pratique lui plaisait vraiment et en a aujourd'hui fait son métier. Le travail intellectuel prend aussi de la place dans sa création puisqu'il mentalise toutes ses œuvres.

A la Grainerie, on essaye de gommer les divisions qui ont pu être faites entre l'art et l'artisanat. Ses membres se définissent parfois d'un bord, parfois de l'autre, parfois ne font pas de différence. Par exemple, V. réalise un « *va-et-vient entre concevoir de nouveaux objets qui sont plus de l'ordre poétique*

²¹³ Ibid.

²¹⁴ Ibid.

²¹⁵ Entretien avec F.

et concevoir et réparer des objets utiles »²¹⁶. Il vient lui-même d'une famille de bricoleurs et adore réparer des objets du quotidien comme des tabourets, mais aussi des machines qui peuvent permettre de faire de l'art comme une machine à feutrer qu'il répare pour une amie « *pour moi faire cette machine pour elle, c'est un peu participer à sa création* »²¹⁷. Pour lui, le but ultime est de parvenir à utiliser sa sensibilité poétique pour créer des dispositifs qui vont toucher les gens.

En conclusion, les pratiques concrètes peuvent permettre de repenser le lien au monde des personnes qui les réalisent. Elles peuvent aussi permettent de reconsidérer le lien au travail qui devient un travail pour soi permettant de se réaliser, de s'ancrer, de retrouver une conscience de son impact sur le monde. Mais ceci ne se fait pas en solitaire dans des lieux isolés, il se fait dans des lieux communs qu'il nous convient désormais de mieux circonscrire.

2. Le lieu commun

Le partage d'un lieu semble amener différents phénomènes d'appartenance. « Je ne sais pas si les gens se doutent en venant, de tout ce « monde StuB'iclou » qui existe derrière la simple devanture du magasin »²¹⁸. Ce monde prend corps dans un lieu physique qui peut être un lieu refuge, un lieu cocon pour ses membres et porter une réflexion sur la propriété. Le lieu est vecteur de commun et permet d'outrepasser les différences individuelles.

2.1. Les aspérités du lieu physique

Les lieux physiques ont tous trois été décrits par les interviewés. StuB'iclou est décrit comme un lieu central et biscornu. Quand les étudiants ont visité le local pour la première fois, F. évoque leurs impressions : « *c'est biscornu, on va se pêter la gueule dans les escaliers c'est sûr mais y'a moyen de faire un truc, c'est trop bien il y a trop de place, on est trop visibles, on était à donf* »²¹⁹. Le local n'est pas lisse, aseptisé, il a son caractère, son histoire, il faut se plier à ses excroissances, se contraindre à sa configuration. Ainsi, les lieux physiques comme la matière peuvent permettre, comme l'énonce Matthew B. Crawford, de s'ancrer, de cultiver un moi situé. De plus, accepter le côté non-standard du local peut constituer une revendication politique de faire avec ce qu'on a et d'accepter les aspérités et l'histoire d'un lieu. Cette volonté de s'adapter au territoire ressort aussi dans l'entretien de H. qui propose une extension de StuB'iclou sur une péniche dans une ville traversée par un fleuve comme une suite logique. À la Grainerie et à la Manufacture également, on a conscience du passé (industriel) du bâtiment et on le prend

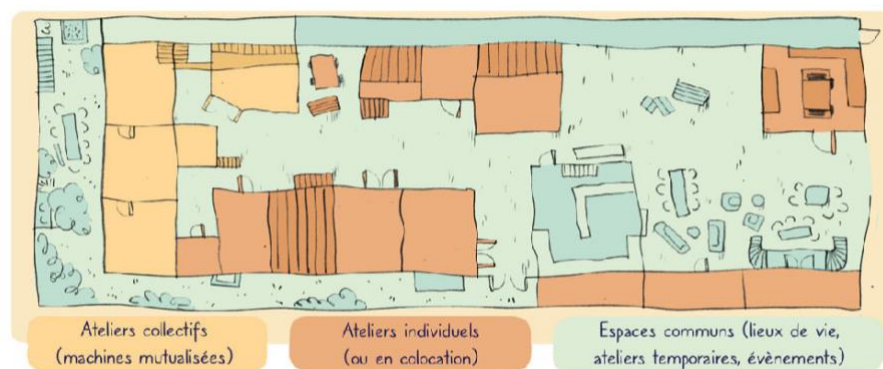
²¹⁶ Entretien avec V.

²¹⁷ Ibid.

²¹⁸ Alexandre, O. (2016). *Éclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016], p. 24.

²¹⁹ Entretien avec F.

en compte dans les aménagements. Une forme de dialogue avec l'espace se met en place. Dans le dossier de présentation de la Grainerie, les artistes exposent les recherches qu'ils ont faites sur le passé du bâtiment : créé en 1894 sous régime allemand, il a été un bâtiment militaire, puis un garage de réparation des véhicules de l'armée allemande, puis l'atelier d'un peintre, et enfin il est devenu une usine de production et multiplication de plantes sauvages. C'est pour faire hommage à son histoire récente qu'ils ont souhaité lui donner ce nom de Grainerie. Sa charpente suspendue est une des dernières de France et c'est pourquoi ils souhaitent le préserver. Les artistes de la Grainerie ont investi une énergie considérable dans la reconstruction du lieu, son aménagement, sa réparation. Ils ont dû refaire tout le réseau électrique, installer l'eau, réparer les fuites dans le toit, construire leurs ateliers etc. Tous ces efforts ont créé un réel attachement au lieu. Voici un plan de la Grainerie²²⁰, divisée en trois types d'espaces :

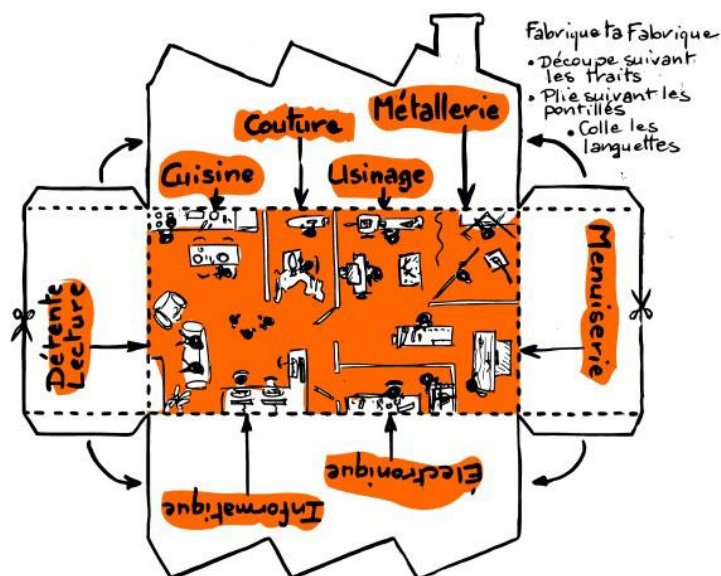


Nous pouvons voir que les espaces communs représentent la plus grande partie de l'espace. Ces espaces communs servent de lieux de vie, de restauration, d'accueil des expositions et des ateliers temporaires. Le lieu est découpé en plusieurs unités qui suivent la structure des montants métalliques. Cette division leur permet de définir l'espace nécessaire pour l'accueil de résidences temporaires mais dénote aussi de leur dialogue avec la structure architecturale. Nous remarquons aussi que les ateliers individuels représentent plus d'espace que les ateliers collectifs mutualisés. Ceci se ressent depuis le projet initial de regrouper en un même lieu des artistes de divers horizons pouvant se rencontrer par la suite.

A la Manufacture aussi existent différents espaces. Certains sont ouverts au grand public quand d'autres sont dédiés aux membres actifs. Les travées par exemple sont réservées aux membres actifs et servent à stocker du matériel. La répartition se fait par matière ou par pratique et il semblerait qu'il n'y ait pas beaucoup d'échanges entre les espaces malgré la volonté de créer de la transversalité. Voici un schéma proposé par L. Peyrony²²¹ dans son mémoire sur la Manufacture.

²²⁰ Ibid, p. 12.

²²¹ Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.1.



On y voit la répartition précise des espaces. Selon K., cette répartition des espaces n'est pas toujours harmonieuse et il peut y avoir des batailles pour l'espace. Par exemple, l'atelier matériaux souples (couture) n'a pas été bien accueilli par tous au départ. K. évoque à plusieurs reprises son plan de coupe qui gênait : « *des gars de la manuf qui me le sortaient et qui le foutaient dans le couloir* »²²² parce qu'ils voulaient utiliser l'espace pour autre chose. Parfois elle coupait dans le couloir parce qu'elle n'arrivait pas à le déplacer toute seule : « *il a été l'enjeu d'une sorte de bataille pour l'espace alors qu'il y avait eu le discours 'vas-y monte l'atelier matériaux souples', mais en même temps des objectifs et des volontés différentes entre les membres de la Manufacture pour l'occupation de l'espace* »²²³. Il semblerait donc que l'importance donnée à chaque atelier ne soit pas la même pour tous, et nécessite des débats et ajustements. K. continue « *il a fallu continuer de venir travailler, de marquer sa présence pour que la confiance s'installe* »²²⁴. On parle ici de bataille de territoire dans un sens assez animal de légitimation.

En termes de confort, les trois lieux ne semblent pas apporter une grande douceur de vivre. En effet, StuB'iclou est petit et biscornu et les salariés ont souvent été en arrêt de travail suite à la difficulté de la manutention. La Grainerie et la Manufacture sont unanimement présentés comme des lieux très froids en hiver. I.L. confirme que la Grainerie, « *c'est vraiment pas un lieu confortable* »²²⁵. Pour L., membre actif de la Manufacture « *faut que tu sois motivé, t'as pas le choix, en été dedans il fait 13 degrés alors que dehors il en fait 30 donc faut que tu viennes avec un pull, en hiver il fait 4 degrés alors que dehors il fait 0 donc tu viens aussi avec un pull* »²²⁶. D. trouve même que le lieu est « *hostile* »²²⁷. Néanmoins, il semblerait que ces difficultés matérielles ne fassent pas reculer les membres, et constituent

²²² Entretien avec K.

²²³ Ibid.

²²⁴ Ibid.

²²⁵ Entretien avec I.L.

²²⁶ Entretien avec L.

²²⁷ Entretien avec D.

même une vérification de la motivation des gens. Alors malgré l'hostilité physique de ces lieux, pourquoi ses membres les fréquentent-ils ?

2.2. Des refuges protecteurs

En affirmant que la Manufacture est dure à vivre, L. compense sa phrase en affirmant qu'on y trouve « *des gens en or* »²²⁸. Il assure aussi que « *le lieu définit les gens qui y vont.* »²²⁹ Donc l'effort à fournir pour faire partie de ce lieu permettrait de trier les personnes qui ont vraiment envie d'avoir une démarche engagée de faire soi-même, de réemploi et de construction d'un collectif. Et en effet selon Z., artiste de la Grainerie : « *c'est pas un groupe soudé pour la vie forever, c'est des gens qui sont réunis parce qu'il y a un lieu, le jour où le lieu il s'arrête il y a des gens qui vont rester ensemble parce qu'ils ont un projet commun, il y a des gens qui vont arrêter d'avoir un atelier et faire leurs trucs chez eux, il y a des gens qui vont se démerder comme-ci, comme-ca mais on est soudés que si on le décide* »²³⁰. Beaucoup de personnes interrogées parlent de « chez soi », de « refuge » ou encore de « cocon » pour évoquer ces trois lieux. Pour A, l'atelier appartient à tout le monde, il y existe un sentiment de « chez soi ». Pour C. aussi c'est un des seuls endroits où elle se sent chez elle, où elle se sent la bienvenue alors qu'ailleurs elle se sent très vite à côté de la plaque dans les relations sociales. Elle parle même d'un « *bien-être général* »²³¹ que lui procure ce lieu. En tension avec ce que nous venons de dire dans la partie précédente, D. trouve que « *c'est un peu le confort, c'est la maison avec des potes dedans* »²³². Le confort n'est donc peut-être pas matériel mais social. Pour H., l'appartenance au lieu se manifeste par la fierté d'avoir participé à sa création, il passe de temps en temps à la Manufacture « *pour se prendre un bon shoot de « ouaw j'ai été à l'origine de ça c'est fantastique !* »²³³. Le sentiment de réalisations de soi vient donc jouer son rôle. Pour G. aussi la Grainerie et StuB'iclou constituent des espaces protégés des agressions où il ne trouve que des gens gentils. Il énonce :

Je me suis très vite attaché et ancré à ce lieu. Ce qui m'est arrivé à la Grainerie arrive à tout le monde, une fois qu'on pose ses guêtres à la Grainerie, on a envie d'y dormir et d'y passer sa vie, on n'a pas envie de partir chez soi en fait, on a envie d'en faire son chez-soi parce qu'on est bien entourés. C'est comme à StuB'iclou en fait. Moi en ce moment je passe ma vie entre la Grainerie et StuB'iclou, et à la Grainerie je suis entouré de gens gentils, à StuB'iclou, je suis entouré de gens gentils. Je vais très très vite entre les deux pour éviter de croiser des gens, pour rester dans la gentillesse. Une fois que je suis entre StuB'iclou et la Grainerie, je suis dans la rue, et la rue elle est agressive. Il y a pas d'agression à StB, il y a pas d'agression à la Grain'.²³⁴

²²⁸ Ibid.

²²⁹ Ibid.

²³⁰ Focus Group du 01.02.21

²³¹ Entretien avec C.

²³² Entretien avec D.

²³³ Entretien avec H.

²³⁴ Entretien avec G.

Cette sensation de protection dénote d'un rapport au monde extérieur fait de violences. Il faudrait donc retrouver des lieux qui offrent des portes de sortie à la violence sociale. Pour M., membre permanent de la Grainerie, elle constitue « *un havre de paix polyphane et (...) cette bouée m'apprenant à communiquer et ce tremplin bienfaisant me poussant à m'épanouir au sein de mon quartier* »²³⁵. Donc ces lieux constituent non seulement des bouées, des refuges mais aussi des tremplins. Un autre membre d'un collectif ayant pu se produire à la Grainerie confirme cette impression : « *un tremplin, une ambiance, un atelier, une chimère, ou encore un refuge* »²³⁶. Ces lieux peuvent donc constituer un refuge protecteur mais sont aussi protégés en retour dans une relation réciproque. I.J. est persuadé que c'est un lieu qui « *ramène surtout des gens qui sont remplis d'affection pour le lieu et d'admiration et qui veulent protéger plutôt que l'inverse* »²³⁷. Malgré la protection positive que peuvent apporter ces lieux, le risque de l'enfermement dans un entre-soi pointe toujours son nez. Nous questionnerons cette notion plus amplement dans la troisième partie de ce mémoire. Mais nous pouvons déjà avancer que les personnes interrogées qui ont émis un avis sur la question ne sont pas d'accord avec cette idée d'entre-soi. Pour D. par exemple, qui a souvent été dans des entre-soi féministes, iel se sent plus ouvert.e à socialiser avec des personnes qui ne pensent pas comme iel à StuB'iclou qu'ailleurs. Les liens de confiance créés lui permettent de pouvoir entrer dans un dialogue. G. quant à lui ne supporte pas l'idée d'une communauté fermée et il considère avoir toujours veillé à ce que StuB'iclou ne prenne pas cette voie.

2.3. Des hétérochronies

Dans *Éclat et Hétérotopie*, une bénévoles parle d'un « ici » et d'un « dehors » entre StuB'iclou et l'extérieur : « *On y est comme dans un cocon, et quand on en sort on a l'impression d'émerger, de revenir à une réalité qu'on avait oubliée.* »²³⁸. Ces lieux seraient donc à part. D'ailleurs, ces trois lieux sont parfois présentés par leurs membres comme des hétérochronies, offrant un espace pour s'extraire de la contrainte temporelle et ainsi avoir la liberté d'adopter des perspectives nouvelles. En témoignent les paroles d'une ancienne salariée de StuB'iclou : « *Je regarde par la vitre, et je vois bien que les gens sont en rupture avec l'extérieur, ils mettent leurs portables de côté, ils s'oublient et ne se rendent pas compte des heures qui passent, donc oui, peut-être qu'il y a une sorte de retour à l'état naturel* »²³⁹. Ces « *trous intemporels* », « *trous noirs galactiques* »²⁴⁰, permettent un temps suspendu, un temps de respiration et de recul par rapport à la course productiviste. G. en parle ainsi dans le dossier de la Grainerie :

²³⁵ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages.* (2021), p.22.

²³⁶ Ibid, p.33.

²³⁷ Entretien avec I.J.

²³⁸ Alexandre, O. (2016). *Eclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016], p.24.

²³⁹ Ibid.

²⁴⁰ Entretien avec H.

Tout y est suspendu. Le temps surtout. Un temps suspendu n'a pas de prix. Dans le vacarme de notre monde, où il est visiblement plus important de cracher du béton sur l'herbe plutôt que de laisser un collectif d'artistes changer le peu qui leur reste à changer, suspendre le temps est une manière de se poser, de réfléchir à comment donner du bonheur, comment faire mieux, comment résister²⁴¹.

Ils peuvent d'ailleurs parfois devenir des lieux de vie comme pour I.J. qui fuit son appartement et y a installé ses quartiers. Malgré tout, cette dimension hors du temps connaît des limites notamment à StuB'iclou pour les membres du Comité Directeur et les salariés qui respectent des horaires, et à la Manufacture où l'utilisation de l'espace est encadrée par des tickets de trois heures.

Malgré le fait que les personnes s'attachent beaucoup à ces lieux hors du temps, elles doivent aussi apprendre qu'ils ne constituent pas leur propriété et ainsi réinventer leur rapport d'appartenance.

2.4. Se détacher de la propriété privée

Ces trois lieux sont structurés en association donc leur raison d'être est un projet collectif qui remet en question le seul projet personnel ou individuel. De plus, les locaux sont partagés, loués à des privés ou à des acteurs publics et ne relèvent donc pas de la propriété privée. Mais alors comment les individus composent-ils avec des lieux pour lesquels ils ressentent un attachement très fort sans vouloir les posséder ?

Nous avons surtout recueilli des témoignages à la Manufacture et à la Grainerie sur le sujet, qui ont émergé de manière spontanée. K., membre active de la Manufacture, explique ses efforts pour que l'atelier matériaux souples qu'elle a créé ressemble aux autres ateliers de la Manufacture, pour qu'il soit « *dans l'état d'esprit* »²⁴² et que ce ne soit pas un atelier privé. Ainsi, dans le choix même des machines, elle a dû réfléchir de manière globale, en se demandant si elles intéresseraient les autres bidouilleurs-faiseurs. Elle répète comme un mantra : « *que je fasse attention que ce n'est pas un atelier à moi, c'est un atelier partagé, les machines qui sont dedans doivent être variées et doivent servir à différents usages* »²⁴³. Se détacher de la notion de propriété privée ne semble donc pas aisé quand on a auparavant travaillé uniquement dans des lieux personnels ou privés. Cela nécessite un effort conscient de prendre en compte les contraintes et besoins des autres.

Pour les artistes de la Grainerie, le rapport à l'atelier est un sujet sensible qu'ils abordent régulièrement. En effet, pour un artiste, l'atelier constitue l'autre de la création, la chrysalide, le bébé, le lieu de la sublimation, et se détacher de cette notion très intime semble difficile. Pour I.J. apprendre à se détacher est un moteur. Il est persuadé qu'avoir un atelier à lui serait plus castrateur que moteur car « *ça*

²⁴¹ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages*. (2021), p.79.

²⁴² Entretien avec K.

²⁴³ Ibid.

me couperait dans mon rapport aux autres »²⁴⁴. L'acceptation d'être de passage, que les lieux ne nous appartiennent pas mais que pourtant nous leur appartenons apparaît presque comme un précepte bouddhiste. Selon I.J. « *la propriété, c'est ce qui bouffe pas mal de gens : ma voiture, ma bite, ma femme* »²⁴⁵. V. lui fait remarquer : « *c'est vrai que ta bite c'est pas vraiment la tienne ! (rires).* » Ce à quoi I.J. lui répond « *c'est vrai c'est un bien commun, mon corps pareillement.* »²⁴⁶. Ainsi, si l'on se remémore l'ouvrage de Castel et Haroche (2001), on remarque que les membres de la Grainerie essayent, eux-aussi, de dépasser la propriété privée pour inventer une nouvelle forme de propriété sinon sociale du moins commune ou collective. Bien sûr, dans un monde où la propriété privée est toujours dominante, cette transition ne se fait pas sans frictions et n'est pas partagée par tous. En effet, lors du focus group²⁴⁷ réalisé en présence de I.J., de V. et d'autres permanents, un ami non membre de la Grainerie a fait remarquer que son atelier était bien le sien et que sa principale angoisse était de déménager. Il parle de son atelier en ces termes : « *C'est une godasse, que t'as fait depuis 10 ans, le moindre recoin (...) ça me fait vachement réfléchir et ça me plaît de vous entendre raconter ça, le fait de pouvoir se libérer de ça...* »²⁴⁸. Il souhaiterait donc aussi pouvoir se libérer de cette attache mais ne perçoit pas comment le faire. I.J. le charrie d'ailleurs en rigolant : « *il est tout seul, il en chie et du coup il vient prendre le café ici (rires).* »²⁴⁹ Malgré cette volonté conceptuelle de détachement, dans les faits, il paraîtrait que la transition ne soit pas encore complètement opérée. En effet, conceptuellement, les ateliers n'appartiennent pas aux artistes et ils ont commencé à leur donner des noms dépersonnalisés pour marquer cette volonté, mais en réalité ils en parlent encore comme d'un espace à soi, un « chez soi ». Par exemple, V. est depuis 13 ans dans son atelier, l'a choisi, aménagé, et le chérit. Il reconnaît que « *l'atelier ça touche à l'intime, c'est un espace vraiment perso, où t'as tes outils que t'as acheté avec tes petits sous (...) ça se prête pas si facilement* »²⁵⁰. Des crispations se sont souvent concentrées autour de ces questions de propriété et ont été l'objet d'impasses relationnelles. Quand par exemple, il a été tenté de faire comprendre à certains membres permanents qu'ils devraient partir s'ils continuaient à ne pas investir leur atelier et la vie collective, ces problématiques se sont cristallisées de manière douloureuse. C'est pour pallier cela qu'ils se sont engagés dans ce processus de dépersonnalisation. Les artistes ont conscience du chemin qu'il leur reste à parcourir pour se libérer de la propriété même si des espaces uniquement collectifs paraissent impossibles à leurs yeux car ils ont besoin de se retrouver avec eux-mêmes pour pouvoir réaliser leur art.

2.5. La précarité de la non-propriété privée

Le fait de ne pas vouloir posséder ou d'accepter de n'être que de passage met en danger la stabilité des individus qui peuvent se retrouver en situation de précarité. Cette notion de précarité est apparue

²⁴⁴ Entretien avec I.J.

²⁴⁵ Ibid.

²⁴⁶ Entretien collectif à la Grainerie, 01.02.2021.

²⁴⁷ Ibid.

²⁴⁸ Ibid.

²⁴⁹ Ibid.

²⁵⁰ Entretien avec V.

surtout dans le cas de la Grainerie, où les artistes ne savent pas depuis le début quand ils vont devoir en partir. De plus, ils vivent une double précarité liée à leurs métiers et à un lieu sur lequel ils ne peuvent pas pleinement compter. Cette épée de Damoclès est pour certains libératrice car elle permet de créer dans l'instant présent, mais pour d'autres elle aussi castratrice car elle ne permet pas la projection nécessaire à un engagement dans le lieu. Différentes philosophies de vie s'affrontent ici entre ceux qui s'investissent coûte que coûte et ceux qui n'ont toujours pas aménagé leur atelier de peur de devoir en partir vite. H. par exemple a fait partie de la première catégorie. Il a instigué une énergie de construction et d'appropriation du lieu en acceptant de prendre le risque. Il raconte qu'ils ont reçu une lettre leur annonçant qu'ils devaient quitter les lieux deux jours après qu'il ait fini de couler sa dalle en béton. Ils ont fait une veillée, tout le monde pleurait, mais pour lui ce pari était tout de même justifié « *car peut-être que demain il y a une météorite qui tombe et tant pis quoi au moins on aura fait des trucs cool* »²⁵¹. I.L. au contraire n'a pas beaucoup investi son atelier du fait de cette épée de Damoclès. Ainsi, il pratique plutôt son art à la maison en hiver comme son atelier n'est pas isolé. Pour I.J. à l'inverse, la précarité est préférable à des engagements économiques de prêts, de bail etc. Il a souvent été vagabond et avoir ce bâtiment constitue déjà un luxe.

L'angoisse du départ influe aussi sur l'architecture du lieu, car les artistes doivent toujours penser à la facilité à démonter leurs ateliers s'ils doivent partir rapidement et ont peur de devoir débarrasser toutes les choses laissées par les autres. Ainsi, le DIY est aussi une contrainte imposée par le bail précaire. C'est donc un challenge au quotidien d'accepter de s'investir malgré les incertitudes face au futur. Ce challenge est transposable à celui de l'engagement pour un monde meilleur si l'on n'est pas sûr du destin de l'humanité.

Finalement, le lieu commun peut être un levier pour changer son rapport au monde et aux autres surtout s'il est partagé, s'il est protecteur, mais il n'échappe pas aux aspirations à l'appropriation. Il faut se prêter à un exercice mental volontaire pour réellement accepter d'en changer. Cet exercice peut se faire collectivement par le partage de ses représentations du monde.

3. Le schlag comme drapeau, la débrouille comme résistance au système

3.1. Schlag, bordel et cambouis

Dans les trois lieux de faire étudiés, un mot est ressorti sans cesse : le « schlag ». Il semblerait que ce mot provienne initialement de l'allemand *schlag* (coup), pour signifier les coups de baguette qu'on donnait à l'homme puni dans les armées allemandes et autrichiennes. De plus, il aurait aussi signifié

²⁵¹ Entretien avec H.

« loque humaine » à l'origine.²⁵² Ce deuxième sens de personne sale, inadaptée à son époque est justement ce que revendiquent ceux qui utilisent ce mot dans les lieux de faire, mais de manière plus positive. En effet, ces personnes revendiquent leur différence, leur anticonformisme et ainsi leur résistance à un système qu'elles ne supportent pas. Ainsi, G. explique que lorsque StuB'iclou a organisé les rencontres nationales de l'Heureux Cyclage, ils souhaitaient montrer qu'ils pouvaient aussi être une ville « schlag ». En effet, auparavant on leur disait « *chez les bourgeois de (...), y'a pas d'enjeu. Il y a du vélo partout, c'est nul* »²⁵³. Donc ils ont souhaité relever le défi, « *c'était un truc de malade on a cramé des sapins. Les gens se sont dit mais ils sont fous ici. Et donc on leur a montré qu'on pouvait être punk et être à (...). Ils ont halluciné, et ils nous ont dit "vous êtes des schlags".* »²⁵⁴. Ils avaient organisé le « schlag bar », « la coiffure schlag » et tout un univers autour de la schlaguerie. G. raconte cela avec une grande fierté et ajoute que ce mot, qui est désormais utilisé dans tous les ateliers vélo, vient de sa ville. Ainsi, on perçoit que cette volonté d'incarner le « schlag » est en lien avec la culture punk, le bazar, le côté sale et subversif. D. le confirme : « *StuB'iclou ça m'a fait du bien, c'est un atelier, c'est un peu crade, c'est un peu le bordel* »²⁵⁵. Ce terme de bordel est ressorti plusieurs fois dans les entretiens ainsi que dans le dossier sur l'Éclat et il semblerait qu'il soit assez constitutif de StuB'iclou. A. affirme en effet que, depuis son arrivée, on lui répète souvent que le bordel est l'âme de StuB'iclou, en lui faisant ressentir qu'il ne faudrait pas qu'elle vienne mettre trop d'ordre. Une étudiante parle même de « *border sublime* »²⁵⁶ pour qualifier la Grainerie. Le lien entre le bruit, la saleté, la crasse, le cambouis et la subversivité ressort régulièrement dans les trois lieux. En effet, J. décrit la Manufacture comme « *un endroit où on peut faire du bruit, de la poussière, de la peinture qui pue* »²⁵⁷. F. parle aussi pour StuB'iclou de « *cette subversivité, ce brouhaha, cette saleté* »²⁵⁸, ou alors sont évoqués « *À l'intérieur, les murs sont jaunes ou blancs mais toujours crasseux* »²⁵⁹. Or, il semblerait que le cambouis ne soit pas signe d'oisiveté ou de laisser-aller mais au contraire qu'il constitue un symbole du faire soi-même. En effet, F. remarque « *le côté bricolage, le côté faire des choses pas à l'arrache mais volontairement un peu dégueulasses, mais en même temps il y a tout un travail pour arriver là (rires).* »²⁶⁰ Il semblerait donc qu'un gros travail soit exécuté pour recycler, récupérer et faire des choses avec les matériaux dont on dispose quitte à ne pas avoir un résultat parfait. Par la réparation, ou l'auto-fabrication, on vient lutter contre l'obsolescence programmée. Avoir les mains sales devient un plaisir qui permet de conscientiser qu'on a été actif. D. nous assure que « *j'avais les mains toutes pleines de cambouis, j'étais ravi.e !!* »²⁶¹. On assiste ainsi à une revendication par le faire qui vient

²⁵² Schlague. (2021). In *Wiktionnaire*. <https://fr.wiktionary.org/w/index.php?title=schlague&oldid=29527778>

²⁵³ Entretien G.

²⁵⁴ Ibid.

²⁵⁵ Entretien avec D.

²⁵⁶ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages*. (2021), p.60.

²⁵⁷ Entretien avec J.

²⁵⁸ Entretien avec F.

²⁵⁹ Alexandre, O. (2016). *Eclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016], p.23.

²⁶⁰ Entretien avec F.

²⁶¹ Entretien avec D.

entacher le côté trop lisse des institutions et de l'industrie standardisée. I.L. en parle ainsi : « *c'est une résistance par le faire, on a des pratiques artisanales et on est un peu contre l'industrie.* »²⁶². F. préfère d'ailleurs parler de subversion quand nous la questionnons sur les valeurs de StuB'iclou. Elle trouve que StuB'iclou n'est peut-être pas un lieu très subversif, mais que si subversion il y a, elle passe par la crasse. Ceci fait écho au projet de H. de faire une extension de StuB'iclou sur une péniche en centre-ville. Il s'imagine des « *pédalos en DIY dégueulasses réalisés par M. avec des cubis de vin* » ; et insuffle que « *ça ce serait s'approprier la ville, ça ramènerait un côté un peu plus cool, que juste une carte postale de (...) hyper conservatrice* »²⁶³. Ainsi, donner de la texture à la ville en y amenant son cambouis serait un acte subversif. D'ailleurs, différents interviewés ont évoqué StuB'iclou comme un lieu qui accueille la bizarrerie, un « *patchwork avec pleins de gens pas normaux, dans le sens pas métro-boulot-dodo, pour qui les thunes c'est important, et j'avais m'insérer dans la société comme gentil petit pion productif. En fait, Stub'iclou c'est pour les autres.* »²⁶⁴

Un des aspects caractéristiques de l'imaginaire DIY est la valorisation du désordre et sa capacité à produire du changement. Contrairement à certaines utopies des années 1970 portées par un spiritualisme mystique souhaitant s'interconnecter avec le monde vivant, le monde du faire suspecte cette volonté de ranger le monde, de le lisser. Alain Pessin invite ainsi à « *saisir l'utopie comme désordre, et la comprendre pourtant comme tentative de remise en ordre du monde* »²⁶⁵.

3.2. Un éclat de subversion ?

Dans son dossier *Éclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace*²⁶⁶, Alexandre a d'ailleurs interviewé G. qui estime que « *l'atelier c'est pas six pieds-à-vélo dans une petite salle bordélique, c'est beaucoup plus, c'est se remettre en question tous les jours, c'est la confrontation d'idées, c'est voir le monde autrement, ici les débats s'inventent ! (...) C'est un lieu complètement livré à notre imaginaire (...) Ici tout est possible.* »²⁶⁷. Ce côté subversif et lieu de tous les possibles ressort aussi beaucoup à la Grainerie, moins par le cambouis mais plus par l'infinité des possibles de création. Ainsi, dans le dossier pour la métropole, quelqu'un témoigne : « *une réunion d'asso à 50 pour rêver ensemble ? La Grainerie ! Une session découpage de flammes en tissu pour créer les décors d'un fantastique festival ? La Grainerie ! Un atelier d'auto-gynéco pour se réapproprier son corps et partager nos histoires ? La Grainerie !* »²⁶⁸. Ils mettent aussi en avant la construction d'un cheval de Troie avec 0€ en deux jours, la possibilité de prendre un bain au feu de bois le 21 décembre etc. La Grainerie devient donc le théâtre

²⁶² Entretien avec I.L. et I.J.

²⁶³ Entretien avec H.

²⁶⁴ Entretien avec C.

²⁶⁵ Pessin, A. (2001). L'imaginaire utopique aujourd'hui, p.32.

²⁶⁶ Alexandre, O. (2016). *Éclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016].

²⁶⁷ Ibid.

²⁶⁸ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages.* (2021), p.78.

possible de toutes les bizarreries et de toutes les folies. Une danseuse de french cancan témoigne : « *En entrant dans ce lieu d'apparence grotesque et étrange on se souvient de son enfance passée à rêver de la vie en bric et broc, de cabanes, de bestioles, de machines, de plantes sauvages etc. C'est une sorte de théâtre géant ouvert sur le monde et sur le quartier gare* ». ²⁶⁹ Ainsi, cette hétérogénéité des pratiques et des créations renforce le sentiment d'être dans un lieu à part. Il constitue le pendant performatif de résistances plus sous-terraines. En effet, ces personnes résistent aussi à la standardisation, aux modes de production capitalistiques. Pour A., cette résistance passe par exemple par le refus de l'automatisation en n'acceptant pas les paiements par carte bleue à StuB'iclou. Pour F., c'est le côté hors-norme de ces lieux qui leur donne leur capacité revendicative. Elle évoque l'anarchie au sens beau du terme dans une compréhension hors cases, hors calcul. Pour L., ce qui fait le charme de ces lieux est leur revendication qui n'est pas frontale mais passe par le faire soi-même. Il relève qu'il n'y a pas de bannière à la Manufacture : « *moi j pense que ...c'est ça qui fait aussi son charme, chacun le fait dans son coin, enfin pas dans son coin mais pour lui-même* » ²⁷⁰. Pour I.L., cette résistance passe aussi par des choix de vie, et le refus d'être des pions productifs :

Moi j pense qu'on a tous un peu des identités et je sais pas après ça vient de nos éducations, de nos lectures, on est tous soit artistes, artisans... C'est une espèce de prise de conscience que dans le système il y a quelque chose qui cloche, qui nous correspond pas et du coup dans nos modes de vie, nos pratiques, ce qu'on a envie de faire, vers quoi on tend...d'essayer de le réaliser coûte que coûte, essayer de le faire vivre, exister. On peut créer nos modes de vie, on n'est pas obligés de respecter le format métro-boulot-dodo. ²⁷¹

Pour O. Alexandre, StuB'iclou est un éclat : un lieu de contestation mais surtout un lieu militant par son ouverture à tous. Elle écrit : « *l'éclatement sera le mouvement contestataire et la puissance de l'imaginaire. Et l'éclat, l'objet qui en résulte, ce sera l'hétérotopie en bas de chez moi : un atelier de mécanique autogéré* » ²⁷². Voilà comment elle conçoit StuB'iclou : un bout de cette bombe, un morceau de miroir incarné dans un lieu. Pour elle, des valeurs libertaires et contestataires y existent, mais sont moins mises en avant que l'importance de la pédagogie et du social. Elle évoque en effet les étiquettes souvent citées dans ce lieu : l'antipatriarcat, l'antipatronat, l'antisexisme, l'anticapitalisme, l'anticonsumérisme, l'antiprofit, l'esprit écolo, globalement libertaire. Mais selon elle, malgré le fait que ces revendications soient présentes, la politisation n'y est pas mise en avant et l'aspect militant a tendance à être écarté au profit de la pédagogie, du social et de l'humain (Alexandre, 2016). En effet, D. trouve que « *StuB'iclou échappe à ce truc de l'atelier bobo-anar,(...) ils sont dans le vrai, ils n'essayeront pas d'être*

²⁶⁹ Ibid, p.52.

²⁷⁰ Entretien avec L.

²⁷¹ Entretien avec I.L.

²⁷² Alexandre, O. (2016). *Eclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016].

quelque chose ». ²⁷³ La résistance s'est aussi observée pendant cette période de Covid. Lors des visites dans les lieux, nous avons pu observer l'absence ou le peu de ports de masques, les apéros organisés dans l'arrière-cour ou les réunions pendant le couvre-feu.

V. témoigne en racontant qu'il a pensé partir plusieurs fois de la Grainerie « *Mais rien à faire. La poussière et les paillettes de la Semencerie sont irrémédiablement incrustées dans ma peau. Où que j'aïlle, je les emporte avec moi.* »²⁷⁴. Son témoignage fait écho à la notion d'éclat, de morceau brut, à nu, auquel on a gratté le vernis. Des lieux rugueux. Des lieux qui entrent dans la peau et ne peuvent laisser indifférents.

3.3. A la croisée des chemins

Par ailleurs, Perrine Marx dans son article « Recréer des frontières dans la ville »²⁷⁵ dans lequel elle prend la Grainerie pour exemple, évoque comment la réappropriation des friches industrielles en fait des lieux-enjeux parce qu'ils disposent d'une ouverture/fermeture sur la ville. Ils peuvent s'ouvrir vers l'extérieur ou préserver l'intimité. La fermeture permet l'établissement de normes et d'intimité pour créer un espace de liberté. Pour une artiste interrogée, « *C'est une sorte d'engagement que ça représente aussi d'être dans un lieu qui est indépendant de toutes subventions, de s'organiser de manière collective, de trouver une bonne entente, chercher toujours un espèce de consensus commun pour faire avancer et fonctionner les choses* »²⁷⁶. Ce lieu permet ainsi un espace privilégié de création et promeut une sorte de résistance qui questionne la société. Selon Everett Hughes, c'est une forme d'institution bâtarde : « *ces initiatives prises par des groupements d'individus afin de répondre à des envies et des besoins qui ne sont pas pris en charge par les institutions ordinaires* »²⁷⁷. Un artiste témoigne : « *Je pense que ça manquait (...) aussi, énormément, un lieu comme ça. Où on a une émulation qui est autogérée, qui est spontanée ! Qui n'est pas commanditée par une administration quelconque ... qui a une grande forme de liberté.* »²⁷⁸. Ainsi, la frontière devient un objet spatial mais aussi un outil pour construire des identités. Initialement ces lieux en friche s'écartent, se mettent en marge des autres pour finalement voir leurs frontières se réinventer. En s'installant à la Grainerie, les artistes ont fait de la redéfinition des délimitations de ces frontières urbaines un enjeu principal dans leur installation. Redéfinir ses frontières, c'est s'approprier un territoire « *à la croisée des chemins entre le monde de dehors et la ville* »²⁷⁹. Finissons par ce témoignage : « *Que les idées démentes sont belles et qu'elles durent comme du chiendent. Que dans la cité, entre le béton et les trottoirs, les lampadaires s'alignent comme des planètes et font pousser les herbes folles* »²⁸⁰.

²⁷³ Ibid.

²⁷⁴ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages.* (2021), p.17.

²⁷⁵ Marx, P. (2012). Recréer des frontières dans la ville. L'exemple des rites d'ouverture d'une friche artistique. *Revue des Sciences Sociales* n°48, « Frontières ».

²⁷⁶ Ibid.

²⁷⁷ Ibid.

²⁷⁸ Ibid, p.101.

²⁷⁹ Entretien avec I.L.

²⁸⁰ *La Semencerie-lieu de création autogéré.* (2021), p.110.

B. Les leviers d'ordre social et politique

Maintenant que nous avons examiné les leviers matériels et symboliques qui peuvent faire bouger les lignes du rapport au monde, nous allons désormais nous intéresser aux leviers d'ordre social, de l'organisation collective, du politique. Nous commencerons par parler du collectif en lui-même et de la cohésion de groupe. Puis, nous analyserons les dynamiques de la transmission et de l'apprentissage à l'œuvre dans les lieux de faire. Enfin, nous questionnerons l'autogestion comme principe d'organisation collective. Ces trois critères de la possibilité d'un changement du rapport ontologique sont avant tout issus de l'empirisme et sont ressortis dans les entretiens et observations réalisés, mais ils sont complétés par les analyses d'auteurs ayant pu observer d'autres lieux de faire en France et ailleurs.

1. Des individus interdépendants en construction de cohésion

Emmanuel Kant a trouvé une formule pour évoquer les tensions entre intérêts individuels et collectifs, il parle « *d'insociable sociabilité* »²⁸¹. Paradoxalement, pour lui, il faut satisfaire les passions pour civiliser les comportements. Le schéma libéral poursuit le même dessein : la recherche des intérêts particuliers doit conduire à l'intérêt général. Les sociologues mettent plutôt en avant d'autres mécanismes comme la socialisation, l'habitus, le rôle normatif des institutions, les effets de pouvoir, de domination, don-contre-don etc. (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018). Mais alors, qu'est-ce qui contribue à la cohésion du monde *maker*, comment est construit le collectif, comment le lieu de faire peut proposer des solutions au vivre-ensemble, à la conciliation entre aspirations individuelles et collectives ? Nous verrons d'abord dans un premier temps comment les bidouilleurs-faiseurs construisent du commun. Puis, dans un second temps nous verrons comment ces lieux peuvent permettre d'accepter les liens d'interdépendance et trouver des ponts entre autonomie individuelle et vie collective.

1.1. De la nécessité de construire du commun



²⁸¹ Kant E. (1784), Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique. in Makers (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018)

Selon les auteurs de *Makers*, d'autres éléments que la simple pratique partagée contribuent à la cohésion du monde *maker*. C'est le cas de la construction d'une rhétorique commune et des pratiques collectives comme les évènements. Nous avons déjà évoqué les valeurs partagées, la sémantique et les rituels pratiqués dans ces lieux. Néanmoins, rappelons qu'ils aspirent à promouvoir le faire comme réalisation de soi, et comme outil de résistance et levier d'émancipation. Dans leur rhétorique, malgré leur hétérogénéité, des projets communs apparaissent régulièrement comme leur participation à la troisième révolution industrielle, la présentation comme leviers contre le système de surveillance globale, leur contribution au développement local, écologique etc. (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018).

Il semble que des normes soient également bien instituées dans les lieux étudiés dans notre enquête. En effet, K. a eu l'impression d'arriver dans un « *monde de martiens* »²⁸² au départ avec des normes bien établies, un vocabulaire, du travail en commun, une utopie partagée. A la Manufacture, les normes évoquées par les enquêtés sont de l'ordre de la sécurité, et de l'éthique de respect envers l'autre. Ainsi, une certaine autodiscipline est attendue dans les ateliers pour éviter de se mettre en danger et la considération que chacun possède des domaines d'expertise est largement répandue. A la Grainerie, les normes évoquées tournent autour de l'attention portée aux autres et de l'anti-discrimination. Ainsi, un ancien forgeron a été exclu parce qu'il était misogyne, violent, et enfumait tout le monde²⁸³. A StuB'iclou également, les discriminations sont malvenues et la valorisation du faire soi-même très forte.

Outre la rhétorique et les valeurs communes, des moments pour faire communion sont cruciaux comme l'affirme Perelman. Et en effet, les chantiers collectifs, les moments autour du braséro à la Manufacture, les apéros démontage à StuB'iclou, les expositions à la Grainerie, les rencontres nationales des ateliers vélo sont autant de moments qui ont été cités par les interrogés dans leurs moments forts. Rappelons que F. décrit les apéros démontage comme « *une institution* »²⁸⁴. Hakim Bey dans son essai sur les *Temporary Autonomous Zones*, définissait déjà la fête comme une pratique anarchiste. Il propose : « *L'essence de la fête c'est le face à face : un groupe d'humains mettent en synergie leurs efforts pour réaliser leurs désirs mutuels - bien manger, trinquer, danser, converser – les arts de la vie; peut-être même le plaisir érotique, ou la création d'une œuvre commune* »²⁸⁵. Selon Peyrony, la familiarité entre les membres se construit également dans les moments partagés hors de la Manufacture. Ainsi, faire union à l'extérieur en présentant une unité permet de créer un sentiment commun, et de créer une « *convivialité organique* »²⁸⁶. Cette convivialité ressort unanimement dans les entretiens : ces lieux de faire constituent des lieux de sociabilité. En témoignent J. qui affirme qu'« *il y a quand même un super groupe* »²⁸⁷ à la

²⁸² Entretien avec K.

²⁸³ Entretien avec H.

²⁸⁴ Entretien avec F.

²⁸⁵ Hakim Bey. (2014). *TAZ : Zone autonome temporaire* / Hakim Bey ; trad. de l'anglais par Christine Tréguier ; avec l'assistance de Peter Lamia & Aude Latarget (9e édition). Édde l'Éclat., p.4.

²⁸⁶ Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.28.

²⁸⁷ Entretien avec J.

Manufacture, C. qui reconnaît que StuB'iclou « *ça représente ma vie sociale* »²⁸⁸ ou A. pour qui « *la présence de tous les gens qui partagent le même lieu, qui viennent par envie et qui ont réussi à créer un petit peu leur cercle privé de potes* »²⁸⁹ est révélatrice. A la Grainerie aussi apparaît beaucoup le côté chaleureux, les amitiés, le vivre-ensemble dans les témoignages du dossier. Beaucoup parlent aussi de confiance²⁹⁰. V. affirme par exemple que « *j'y ai rencontré les humains les plus géniaux, extravagants, libres, généreux, fous et sages que cette ville contient.* »²⁹¹ et « *je me rappelle avoir senti plusieurs fois, en rentrant sur mon vélo après une de nos belles réunions hebdomadaires, de l'amour entre nous. Et d'en mesurer la préciosité* »²⁹². H. voit même dans les possibles qu'ouvrent ces lieux un moyen de transformer les gens dans leur ouverture aux autres : « *plus les gens se mélangent et plus tu crées des lieux comme ça, plus les gens deviennent tolérants et sympathiques* »²⁹³. F. affirme même que « *j'ai quelques exemples de grands handicapés sociaux qui se sont fait pleins de potes à StuB'iclou* »²⁹⁴. Cependant, malgré le fait que la communauté soit décrite comme ouverte et que C. s'y sente bien, elle ne se sent pas dedans. Donc même si ces lieux de faire peuvent permettre d'offrir un lieu de vie sociale, ils ne parviendront pas à complètement réparer les sentiments d'exclusion du social. Par ailleurs, d'autres refusent le terme de communauté comme G. pour qui le vélo est et restera seulement un moyen de locomotion. Il intime : « *ça ne sera jamais l'objet d'une communauté dans laquelle je m'intègre. Moi je ne suis d'aucune communauté, je supporte pas ce mot, c'est un mot qui me fait ultra peur. La communauté du vélo euuurk j'ai un troisième bras qui pousse dès que je prononce ça.* »²⁹⁵.

Ainsi, comme l'affirme Lallement dans *l'Âge du faire*, Noisebridge et les *hackerspaces* sont vecteurs d'intégration sociale contre la modernité liquide. La communauté et les projets communs ne s'opposent pas nécessairement à l'individu et ses envies. D'ailleurs, les lieux de faire ne sont pas nécessairement des collectifs avec une œuvre commune. Chacun y vient pour réaliser ses projets personnels, il existe une certaine liberté de fréquentation. Les relations sociales sont plus caractérisées par un sentiment d'appartenance à un même collectif que par une interconnaissance approfondie. D'ailleurs, les interrogés de nos trois lieux de faire remarquent que le collectif est plutôt soudé par le lieu que par une volonté initiale de faire des choses ensemble.

L'intégration n'y est d'ailleurs pas toujours facile. H. en parle en termes animaliers : « *tu sais c'est un peu comme des animaux sauvages là-bas, tu viens tu dis que tu viens pas trop et puis tu viens, tu poses un truc, t'apprends à te connaître, tu t'apprivoises et puis au bout d'un moment les gens se rendent même pas compte que t'étais d'ailleurs* ».²⁹⁶ G. aussi en parle comme d'une « *meute* »²⁹⁷. Ces termes font écho

²⁸⁸ Entretien avec C.

²⁸⁹ Entretien avec A.

²⁹⁰ Le terme apparaît 13 fois dans les témoignages.

²⁹¹ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages.* (2021), p.17.

²⁹² Ibid, p.14.

²⁹³ Entretien avec H.

²⁹⁴ Entretien avec F.

²⁹⁵ Entretien avec G.

²⁹⁶ Entretien avec H.

²⁹⁷ Entretien avec G.

aux communautés intentionnelles imaginées par Hakim Bey, dans son essai *TAZ* : des bandes qui se sont choisies et réinventent les rapports hiérarchiques (Bey, 2014).

Ainsi, on ne s'inscrit pas dans une dynamique collective et coopérative parce qu'on veut faire commun au départ, mais ce sont les frottements, les rencontres, et les expériences partagées qui instituent des liens d'interdépendance et ainsi une cohésion. On passe du Do-It-Yourself (DIY) ayant pour projet l'autonomie individuelle au Do-It-With-Others (DIWO) pour passer à la fabrication d'un projet politique citoyen rendant possible l'existence d'une communauté (Antonioli, Bureau, Rouxel, 2015).

1.2. De l'interdépendance comme force

Contrairement aux utopies socialistes du XIX^{ème} siècle et aux totalitarismes du XX^{ème}, les lieux de faire se veulent à l'opposé d'un modèle totalisant ou moralisateur : les individus ont acquis plus de droits, ils veulent aussi se réaliser eux-mêmes (Peyrony, 2016-17). Les entreprises utopiques du XIX^{ème} comme le Familistère de Guise cherchaient à faire barrage à l'individualisation de l'ordre social par la consécration d'un mode de vie organisé et contraignant pour les individus, le collectif primant donc sur l'individu. Dans la continuité de cette intention utopique, les utopies contemporaines comme la Manufacture tentent de résoudre « *le problème des relations microsociales, c'est-à-dire comment conquérir et assurer l'autonomie individuelle, et comment, en même temps, construire un vivre-ensemble libre et autonome* »²⁹⁸. Mais l'utopie n'est plus totalisante et valorise les différences et la pluralité, source de richesses. « *Il ne s'agit plus de créer un groupe unitaire mais de revendiquer le plus grand nombre.* »²⁹⁹. Or, il existe une contradiction inhérente à la réalisation d'une utopie concrète dans ces lieux de faire. En effet, les acteurs y participent pour leur propre intérêt mais aussi pour faire cause commune. En voici une illustration :

Et puis regarde ce qu'ils ont fait, toutes les cabanes (...) Tout ça, c'est vraiment le rêve d'enfance de trouver un endroit et de faire une cabane, tout ça. Finalement, c'est très primitif mais c'est pour ça, c'est très fédérateur. Parce qu'en fin de journée on est fatigués, mais on a un truc. Et ça, on le fait pas forcément que pour nous. On se rend compte qu'en même temps on le fait pour les autres. Et donc c'est quelque chose de très bien, surtout dans une société aujourd'hui qui est peut-être plus individualiste. Et c'est peut-être ça aussi qui fait du bien en fait.³⁰⁰

A la Grainerie, V. témoigne d'une démarche similaire. Ses premières motivations pour monter ce lieu étaient personnelles : il souhaitait un lieu pour travailler, la Grainerie représentait une « *cabane*

²⁹⁸ Broca, S. (2013). L'Utopie du logiciel libre : du bricolage informatique à la réinvention sociale.

Le passager clandestin, p.158 cité in (Peyrony, 2016-17).

²⁹⁹ Peyrony, L. (2016). Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.7.

³⁰⁰ Ibid, p.86. Personne interrogée dans le cadre de son mémoire.

géante »³⁰¹ pour lui. Puis il a réalisé que le fait d'être en collectif lui procurait du plaisir, *et « c'est devenu une motivation supplémentaire »*³⁰². Par la suite, des personnes ont été attirées par le modèle collectif proposé et sont venues pour cela. A StuB'iclou, c'est aussi souvent le cas. Les bénévoles viennent une première fois pour réparer leur vélo, puis ils montent en expertise, ont envie d'aider les autres dans leur apprentissage, et finissent parfois par devenir membres du Comité Directeur.

Malgré la volonté de trouver un équilibre, il persiste parfois un effacement de l'individu au profit du collectif. C'est le cas notamment des bénévoles administrateurs dans les lieux étudiés. Malgré la volonté de ne pas faire peser trop de poids sur les individus, un engagement dans les instances dirigeantes de ces lieux est très conséquent en termes de temps et d'investissement. Il n'y a pas d'obligation d'être présents mais la responsabilité collective fait peser un poids sur leurs épaules. Par exemple, J. se demande parfois pourquoi elle est présidente de la Manufacture, car elle doit ainsi assurer les fonctions de représentation auprès des institutions qui ne lui plaisent guère et réalise un mi-temps qui lui cause plus de charge mentale que son travail de salariée. Le pendant de cette pression est qu'elle est nécessaire pour qu'une expérience collective puisse fonctionner. Un investissement affectif est essentiel pour que les individus y mettent réellement de l'énergie. Par exemple, V. s'est toujours beaucoup investi à la Grainerie, il a parfois eu l'impression d'être une « locomotive »³⁰³ qui entraînait les autres. Il n'arrivait pas à réaliser ses projets personnels au départ, « absorbé à aider les uns et les autres »³⁰⁴. Il a donc essayé plusieurs fois de partir en faisant des demandes pour avoir une place dans les ateliers officiels de la ville. Mais il n'a pas été retenu et finalement ne pense plus pouvoir être seul dans son atelier. Il a donc trouvé son équilibre en développant son activité de bricoleur woofeur lui permettant de se ressourcer à la campagne pour avancer ses projets personnels. H. aussi a essayé de partir à plusieurs reprises de la Grainerie mais le groupe le retenait : « la force du collectif et le fait d'être avec des gens que t'aime »³⁰⁵.

Il semblerait que ces lieux de faire soient transformateurs et permettent de redéfinir « l'être ensemble »³⁰⁶. En effet, comme le note V., quand il est arrivé à la Grainerie, il était plutôt solitaire, ne s'était jamais vraiment lancé dans des projets collectifs. Il dit :

C'est sûr que ça m'a complètement transformé la Grainerie parce qu'aujourd'hui je suis dans pleins de réseaux différents, je suis habitué aux réunions, à organiser des trucs ensemble même si je suis encore un peu solo dans mes pratiques artistiques, c'est sûr que la Grainerie ça a fait pas mal de bien à tout le monde au niveau des apprentissages des comportements sociaux.³⁰⁷

³⁰¹ Entretien avec V.

³⁰² Ibid.

³⁰³ Entretien avec V.

³⁰⁴ Ibid.

³⁰⁵ Entretien avec H.

³⁰⁶ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages*. (2021), p.60.

³⁰⁷ Entretien avec V.

Ces lieux de faire sont donc des lieux de socialisation où l'on apprend que les autres ont un impact sur soi, et l'on apprend à faire avec ces liens d'interdépendance. I.J. en fait cette analyse :

J'suis intermittent du spectacle donc j'ai un salaire sans rien foutre, donc j'ai la liberté de faire de l'art autant que je veux (...) il y a pleins de manières de faire de l'art : je peux acheter une maison ou louer un atelier hors de prix pour être seul dans un îlot sécuritaire ou alors je peux prendre un peu plus de risques et m'engager. M'engager dans un collectif pour avoir une garantie, survie au sens où si je suis pas là le lieu tourne, si j'oublie de couper l'eau le soir, il y a quelqu'un qui va le faire pour moi, il y a un côté où je peux me reposer sur le collectif et le collectif peut se reposer sur moi, on est là et donc ça c'est une grande liberté parce que c'est le paradoxe, il y a un rapport d'interdépendance et d'autonomie de groupe qui fait que l'individu est plus libre dans le fait d'appartenir au groupe. C'est le truc du politique hein, socialement c'est comme ça que ça marche. Donc moi c'est ça, le choix de faire de l'art il est lié à cet organisme là parce que c'est là que je me sens bien et que je me sens libre (...). C'est pas vraiment à moi ici, c'est mes outils, c'est mes trucs mais le lieu quand je pars je le prête à quelqu'un, si un jour je m'en vais, les gens seront un peu tristes mais finalement ça va rien changer³⁰⁸.

De cet extrait ressortent plusieurs choses. D'abord, l'engagement que représente la participation à une entreprise collective. En effet, dans un contexte d'individualisation, de désaffiliation et délitement des rapports sociaux, faire preuve d'intelligence collective n'est pas une facilité. Il faut apprendre à s'organiser, trouver des mécanismes de prise de décision, des compromis, gérer des conflits etc. Ensuite, l'interdépendance peut donner un sentiment de protection et de liberté sans pour autant enfermer les individus. Ces lieux peuvent donc servir de supports pour se réaffilier. Bien sûr, la vision de I.J. est idéalisée car certaines contraintes existent et nous avons pu observer beaucoup de crispations autour du sujet de l'investissement personnel dans le lieu et le collectif. Il semblerait que cette interdépendance et appartenance au collectif soit justement vivable car on accepte de laisser des espaces de solitudes et de différenciation aux individus, dans leurs ateliers par exemple. De plus, il existe des obligations réciproques en termes d'éthique et de culture qui passe par des normes pas toujours verbalisées. Mais si l'on change de perception sur la liberté comme absence totale de contraintes, ces lieux peuvent permettre d'être libres ensemble. I.J. le résume ainsi : « *L'urgence de vivre une expérience à la fois profondément sociale tournée vers l'extérieur aussi bien qu'intime et nouée à des choix de vies au sein duquel l'individu peut s'exprimer* »³⁰⁹.

De plus, l'entraide semble être une valeur fondamentale (surtout à la Grainerie) permettant de ressentir les aspects positifs de cette interdépendance. Il est vrai qu'on a pu observer à la Grainerie des échanges incessants entre les artistes passant d'un atelier à l'autre pour se prêter du matériel, demander

³⁰⁸ Entretien avec I.J. et I.L.

³⁰⁹ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages*. (2021), p.77.

des conseils etc. Lors de l'entretien avec V., réalisé dans son atelier, nous parlions justement de cette thématique, et trois personnes sont venues lui emprunter ou lui apporter des outils dans l'intervalle d'une heure. Il assure que « *tu trouves des amis pour t'aider tout le temps.* »³¹⁰. A StuB'iclou également, nous avons pu observer des entraides spontanées pendant les permanences d'autoréparation. Quand les bénévoles ou salariés ne sont pas disponibles pour conseiller les adhérents, il arrive régulièrement qu'ils se donnent des coups de main entre eux. Malgré tout, cela n'arrive pas systématiquement, et il semblerait que l'interconnaissance et l'investissement dans le lieu favorise ces comportements d'entraide.

Finalement, dans une volonté de respect des particularités des individus, les lieux de faire proposent des modèles pour dépasser la dichotomie entre autonomie individuelle et projet collectif. Dans ces lieux, on ne vient pas nécessairement pour faire ensemble, mais c'est par le partage du lieu et l'interconnaissance que sont conscientisés les liens d'interdépendance permettant de changer son rapport aux autres et ainsi au monde. Les liens participent donc au changement ontologique. Ce ne sont pas nécessairement les individus qui mobilisent consciemment des leviers pour changer ce rapport mais plutôt le partage d'un même lieu et la vie collective.

2. Apprentissage et transmission des savoir-faire

Les liens entre les individus passent aussi par l'apprentissage et la transmission. Transmettre, c'est transmettre une vision du monde. Apprendre, c'est se réapproprier des savoir-faire et une compréhension du monde.

2.1. Artisanat et savoir-faire : entre professionnalisation et amateurisme

Hugues Jacquet théorise l'importance de la transmission et de l'apprentissage à travers la méthode et l'expérience dans *L'intelligence de la main* (Jacquet, 2012). Il évoque les maroquiniers des maisons de luxe françaises de prime abord comme des artisans. Mais, ceux-ci ne se revendiquent pas tous artisans. En effet, certains d'entre eux trouvent qu'il manque quelque chose à leur travail de l'ordre de la transmission du savoir-faire, de l'artisan indépendant qui réalise des pièces uniques. Ils promeuvent ici une certaine vision de l'artisanat comme un apprentissage du geste dépositaire d'un temps long. Lochmann évoque aussi cette inscription dans le temps en relevant que le charpentier est le dernier maillon d'une chaîne qui éprouve en permanence ses techniques (Lochmann, 2019). Jacquet propose un historique de l'artisanat, de la transmission généalogique à l'institutionnalisation par l'État et la prise en charge par les entreprises. Or, il fait état de l'impossibilité de tout contenir dans les manuels scolaires. Il existe une nécessaire appropriation du savoir-faire par les sens et notamment en solitaire. A la différence de l'emploi

³¹⁰ Entretien avec V.

salarié contemporain, l'apprentissage se ferait tout au long de la vie à travers une incrémentation en continu. Une tension vers l'avant pousserait à une envie de progresser et à une forme d'humilité reconnaissant que l'on n'atteindra pas la perfection même si on tente de l'approcher (Jacquet, 2012).

Or, pour comprendre les modes d'apprentissage au sein des lieux de faire, il faut faire un pas de côté. En effet, les lieux de faire proposent une vision plus partagée d'un apprentissage à grande échelle et de tous envers tous. Comme nous l'avons vu précédemment, ils empruntent des valeurs à l'éducation populaire promouvant le savoir expérientiel. Comme l'énonce J., leur objectif est notamment de réinventer l'artisanat en n'étant « *pas obligé d'être dans son coin avec ses petits secrets* »³¹¹.

Par ailleurs, Jacquet a observé des formes de hiérarchie dans la relation maître-apprenti. Cette hiérarchie est à géométrie variable : elle n'est pas nécessairement mal vécue, et devient une forme d'échange qui se modifie en fonction des relations interpersonnelles (Jacquet, 2012). Dans les lieux de faire, les convictions libertaires et antiautoritaires de ses membres viennent se heurter à ce principe de transmission hiérarchique. En effet, idéalement, ses membres souhaitent que tous soient au même niveau et refusent l'autorité. Or, dans les faits comme le relève J., ce sont souvent les professionnels qui transmettent leurs compétences lors des formations à la Manufacture. De plus, elle évoque dans ses mentors des personnes qui lui ont transmis des savoir-faire. Ainsi, dans ce lieu de faire, malgré la tentative de repenser le rapport entre amateurisme et professionnalisme, la confiance reste en partie dédiée aux experts. Crawford, quant à lui, ne voit pas d'inconvénient à l'obéissance et pense même qu'elle peut être source de puissance. Outre l'obéissance à la matière, l'autorité du maître est aussi décrite comme rendant possible l'apprentissage à travers la confiance établie. Ainsi, pour Crawford, la transmission ne peut se faire que de manière interpersonnelle et la révolution actuelle des MOOC représente un réel danger pour l'éducation répondant cependant à notre idéal autarcique. Polanyi avait déjà averti que « *l'idéal d'éliminer toutes les dimensions personnelles de la connaissance équivaut en fait à détruire toute connaissance* »³¹². Or, « Éducation » vient d'un mot latin qui veut dire « guider, conduire hors de » donc être éduqué c'est sortir de soi et lorsque l'on acquière des compétences, on commence à percevoir et sentir des choses qu'on n'aurait pas perçues avant, le monde se remplit de nouvelles « affordances » nous permettant de nous orienter dans cette nouvelle niche écologique (Crawford, 2016). L'auteur de *l'Éloge du Carburateur* critique donc le système éducatif formant des travailleurs flexibles ayant une intelligence générique. Il remarque ironiquement que « *l'éducation au XXIe siècle doit ainsi faire des travailleurs un matériau à la fois indéterminé et flexible. Moins il est situé, mieux c'est.* »³¹³

Pour dépasser la vision simpliste de l'expert professionnel responsable des machines à la Manufacture, nous pouvons néanmoins relever la nécessité d'une transmission par une personne ayant acquis un certain nombre de compétences. Les membres du lieu ne peuvent pas faire fi du danger

³¹¹ Entretien avec J.

³¹² Crawford, M. B. (2016). *Contact—Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* (M. Saint-Upéry & C. Jaquet, Trad.; La Découverte). p.191.

³¹³ Ibid, p. 282.

représenté par l'utilisation de machines coupantes sans connaissances. Ainsi, le professionnel n'est pas seul expert mais garant d'une certaine connaissance qu'il est prêt à transmettre et à augmenter par l'apport de nouvelles connaissances. Les frontières entre amateurisme et professionnalisme peuvent alors se brouiller. Leur objectif est que l'amateur acquière suffisamment de ressources et confiance pour pouvoir interroger le professionnel voire le contester dans une rééquilibration du pouvoir. A StuB'iclou, la pédagogie active appliquée et mise en avant dans les formations bénévoles vise à promouvoir l'apprentissage par l'expérience et le refus de « faire à la place de ». Les outils utilisés nécessitant moins de précautions qu'à la Manufacture, il est plus aisé de laisser libre cours à l'apprentissage par essai-erreur. Au sein de la Grainerie, c'est encore différent car l'espace n'est pas ouvert au public donc la transmission se fait entre pairs. Beaucoup d'artistes de la Grainerie ont appris de nouvelles pratiques dans ce lieu comme H., artiste peintre qui y a élargi ses pratiques et trouvé l'inspiration ou encore J. plasticien, qui y a appris la métallierie ou T. qui y apprend la forge. Beaucoup font des collaborations entre eux. Pour I.J. « *La liste des techniques que j'y ai apprises serait longue, car ses locataires y ont des pratiques des plus diverses.* »³¹⁴

2.2.L'apprentissage comme projet politique

« *L'école à la maison et l'apprentissage de l'artisanat, comme l'absentéisme scolaire, ont pour résultat d'échapper à la prison de l'école. Le piratage informatique est une autre forme d'éducation.* »³¹⁵. Maintenant que nous avons vu la manière dont pouvait se faire la transmission dans ces lieux de faire, quel projet politique se cache derrière cette volonté de partage des savoir-faire ? Qu'est-ce que peuvent apporter ces autres modes d'apprentissage ?

Une des raisons d'être de la Manufacture est de rendre accessibles des savoir-faire traditionnellement verrouillés par la sphère professionnelle dans l'optique d'augmenter les capacités d'action et de critique de chacun. Il s'agit à la fois de démocratiser les compétences et de rassembler suffisamment de domaines techniques pour que tout le monde puisse s'y retrouver et acquérir autant de savoir-faire que possible (Peyrony, 2016-17). C'est donc une réappropriation des connaissances qui est visée. Cette réappropriation permettrait de faire advenir une conscientisation sur les modes et conditions de production notamment. Comme le conçoit Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne* : l'artisanat implique un acte de violence car il arrache la matière à son environnement pour pouvoir le transformer, et cette violence se répercute aussi sur le corps des artisans. Ainsi, la promotion d'un artisanat respectueux des gens et de l'environnement sous-tend à ce projet. Les membres de la Manufacture souhaitent aussi revaloriser l'artisanat et mener les gens au respect de ses pratiques pour qu'ils changent

³¹⁴ La Semencerie-Annexe-Les témoignages. (2021), p.77.

³¹⁵ Hakim Bey. (2014). TAZ : Zone autonome temporaire / Hakim Bey ; trad. de l'anglais par Christine Tréguier ; avec l'assistance de Peter Lamia & Aude Latarget (9e édition). Édde l'Éclat, p.7.

de perspective sur leur mode de consommation notamment. Un résident de la Manufacture l'explique ainsi :

J'ai vu comment c'est difficile de le faire, donc je respecte un peu ceux qui savent le faire et peut-être quand j'irai acheter chez Ikea je me demanderai « mais c'est fait comment ça ? », ou quand je vais chez un artisan je vais pas trop gueuler parce que c'est vrai que c'est compliqué, c'est pas un truc tout simple. Donc pour moi, c'est aussi un truc un peu pédagogique si tu veux, de remettre les choses à sa place et dire, bah pour faire certaines choses, il faut une certaine habileté. Et si on veut les faire correctement, proprement, machin, on peut pas s'improviser.³¹⁶

De plus, ses membres souhaitent apprendre à faire les choses bien, même si cela nécessite un effort supplémentaire, revendiquant ainsi une résistance à l'obsolescence programmée et à la surabondance. Pour l'ex-président de la Manufacture, interrogé par L. Peyrony, l'objectif principal de l'association est de mettre en place un certain nombre de formations pour que les gens puissent réapprendre à faire car ils ont envie d'apprendre mais ne savent pas comment s'y prendre (Peyrony, 2016-17). Or, cette démarche d'apprentissage n'est pas forcément aisée car les apprenants doivent accepter de sortir de leur position de toute-puissance et d'omniscience pour ensuite réaliser qu'un enrichissement mutuel est possible. Cette prise de conscience peut être source de frustration comme pour K. qui se rend compte qu'elle ne pourra jamais tout apprendre. Elle peut aussi être source d'apprentissage comme pour F. qui considère que comme elle était douée à l'école, elle n'a jamais appris à apprendre car elle ne s'intéressait pas aux domaines où elle n'était pas douée. StuB'iclou l'a mise face à ses limites et elle a réalisé que « *c'est ok d'apprendre* »³¹⁷.

Par ailleurs, un autre principe fort de l'apprentissage est la prise de confiance en soi et ainsi du pouvoir d'agir. Dans leurs motivations à transmettre et à apprendre, les personnes interrogées dans les trois lieux ont souvent avancé la réalisation que chacun est capable de faire quelque chose de ses mains. Par exemple, pour A. ce n'est pas une passion absolue pour le vélo mais bien la transmission de savoir-faire qui l'a poussée à faire ce métier. H. décrit des moments forts vécus à l'atelier ainsi : « *les moments où ils ont des dé clics, où ils pigent que depuis 15 ans tu leur parles d'une vis mais pour eux une vis c'était autre chose* »³¹⁸. Pour L., tout le monde est capable de bricoler et c'est « *valorisant pour les gens d'arriver à se rendre compte qu'ils arrivent à faire quelque chose avec leurs doigts* »³¹⁹. La pédagogie active est également à l'œuvre à la Manufacture, et l'histoire de K. l'illustre très bien. En effet, après qu'on lui ait proposé de monter l'atelier matériaux souples, elle a réalisé une liste complète du matériel nécessaire pour le monter « *et là il y a F. qui me regarde et qui fait 'ok vas-y, monte-le* ». Ainsi, elle a réalisé comment ça se passait. C'était à la fois un défi pour elle et une mise à l'épreuve. En tant que porteuse de projet,

³¹⁶ Résident interrogé dans Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Études Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.38.

³¹⁷ Entretien avec F.

³¹⁸ Entretien avec H.

³¹⁹ Entretien avec L.

c'était à elle de prendre des initiatives, tout en acquérant l'aval du CA. Bien sûr, les autres membres l'ont aidée dans ses démarches mais elle a été transformée par cette responsabilisation, a pris confiance en elle.

Finalement, les lieux de faire mettent au centre de leur projet la transmission et l'apprentissage par le concret et par le faire soi-même. Ainsi, les membres peuvent à la fois éprouver le monde dans sa matérialité, et prendre confiance dans leur capacité à avoir un impact. Réaliser la manière dont sont construites les choses éveille une conscience active qui permet de prendre conscience de la finitude des ressources. La transmission des savoirs se fait entre pairs et non en solitaire. Finissons sur ce vœu de F. « *Que ça continue à être une école pour pleins de gens* »³²⁰, une école pour apprendre à réparer, faire soi-même et aussi s'organiser collectivement. En effet, dans ces lieux de faire, outre l'apprentissage de pratiques concrètes, c'est aussi l'apprentissage de la répartition des pouvoirs qui se fait.

3. Des lieux auto-organisés, do-ocratiques où l'anarchie règne ?

Cette partie vise à analyser la manière dont les membres des lieux de faire s'organisent entre eux, se gèrent et réinventent ainsi peut-être leur rapport au politique, et aux autres.

3.1. La do-ocratie, des contre-pratiques pour réinventer le rapport au politique

Nous avons déjà en partie entrevu la vision politique portée par les membres des trois lieux de faire. Selon Alain Pessin, les nouvelles générations de « l'alternative » cultivent un désenchantement envers la politique se traduisant par un moindre engagement partisan. En revanche, ce désenchantement ne signifie pas un désintérêt envers la chose publique mais plutôt une nouvelle façon de s'engager dans des actions locales, portées par la société civile. Ainsi, pour contrebalancer l'impuissance politique, c'est l'autonomie du social qui y mise en avant³²¹.

Ainsi, à la différence des mouvements alternatifs des années 1970, le Do-It-Yourself ne se revendique pas être en marge de la société et de ses mœurs, mais de la sphère politique traditionnelle. Les individus et la société doivent compter sur eux-mêmes pour transformer l'organisation sociale et non pas sur l'État. Dans les faits, au sein du mouvement du faire, la critique du modèle de gouvernance dominant - la démocratie représentative- passe par des contre-pratiques et la mise en place d'une gouvernance par le concret. Dans l'ouvrage collectif coordonné par Pierre Thomé *Créateurs d'utopie* (2012), Patrick Viveret explique dans la préface la manière dont les auteurs revisitent la dernière des grandes utopies socialistes du XX^{ème}, l'autogestion, en menant une enquête dans des lieux et mouvements d'expérimentation sociale. Il note que les auteurs se sont d'abord demandé s'ils pouvaient parler de

³²⁰ Entretien avec F.

³²¹ Pessin, A. (2001), *L'imaginaire utopique aujourd'hui*. In Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace.

démocratie participative, mais qu'ils ont abandonné cette piste car selon eux la démocratie participative et l'autogestion correspondent à deux réalités démocratiques différentes : « l'une, celle du mouvement social, fondée sur l'initiative populaire autonome, le plus souvent dans un cadre associatif ou syndical : l'autre avant tout à l'initiative d'élus locaux qui décident de mettre en place des instances de participation dans lesquelles peuvent s'exprimer des citoyens volontaires mais sans aucun cadre juridique leur permettant d'exercer un pouvoir collectif autonome »³²². Ils proposent donc une définition de l'autogestion qui les poursuivra tout le long de leur ouvrage. Cette définition est empruntée à Henri Lefebvre :

Quand un groupe au sens large du terme (...) quand ces gens n'acceptent plus passivement les conditions d'existence, quand ils ne restent plus passifs devant ces conditions qu'on leur impose : lorsqu'ils tentent de les dominer, de les maîtriser, il y a tentative d'autogestion. Et il y a une marche dans et vers l'autogestion. En ce sens (...) l'autogestion n'est pas un système juridique (...); l'autogestion est une voie perpétuellement renaissante. (...) Ce sont les rapports sociaux qui sont le lieu, le terrain de naissance de l'autogestion ; ce n'est ni l'économique pris séparément, ni le politique pris séparément³²³.

Nous pouvons donc percevoir une rhétorique commune dans cette définition de l'autogestion et les mouvements du DIY. Michel Lallement propose ainsi de se raccrocher à la do-ocratie, connaissant un certain succès dans ce milieu. La do-ocratie est la morale de l'auto-organisation invitant chacun à prendre des initiatives et décider par lui-même comment atteindre ses objectifs. Celui qui fait à raison mais le collectif ne disparaît pas pour autant car c'est lui qui doit permettre à la communauté de se donner les moyens de décider en autonomie (Lallement, 2015). Un des membres de la Manufacture interrogé par L. Peyrony le décrit comme cela : « Par exemple, il m'a dit « à la Manufacture, celui qui fait à raison ». C'est un truc bête mais c'est vrai que quand on y réfléchit, c'est quelque chose que ... Normalement c'est pas comme ça. Normalement y en a un qui fait un truc, les autres le critiquent derrière ; lui il s'est fait chier, il veut pas ... Alors qu'ici on sait très bien, que tant qu'on a fait, bah quelque part on a raison. Après on peut toujours refaire derrière. Mais tout le monde reconnaît cette valeur-là. »³²⁴. Nous avons pu observer au quotidien à StuB'iclou comment ce principe était mis en œuvre. StuB'iclou est dans une phase tâtonnante de son auto-organisation et fait appel à un coach bénévole en organisation collective, issu du monde *hacker* et anarchiste revendiqué. Il pousse beaucoup les membres de l'atelier vélo à l'expérimentation de cette gouvernance par le faire. Ainsi, pour que l'autonomie de la prise de décision soit possible pour tous, elle s'ancre dans un cadre partagé de valeurs communes. Des temps de discussion appelés d'abord « réunions de gouvernance » puis « graisse dans le roulement » permettent une régulation des tensions éventuelles engendrées par la prise de décision autonome. Un des risques de cette

³²² Thomé, P., Viveret, P., & Clerc, D. (2012). *Créateurs d'utopies*. Editions Yves Michel, p.12.

³²³ Ibid, p. 12.

³²⁴ Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.84.

gouvernance par le faire est sa transformation en méritocratie où ceux qui font ont raison et ceux qui ne savent pas faire sont exclus, reproduisant la hiérarchie des compétences entre professionnel et amateur. Alain Pessin soulève aussi ce point d'obstacle aux utopies en construction : « *la tendance permanente à la reconstitution de structures sociales hiérarchiques, et la mise en échec de l'idéal d'égalité* »³²⁵. Or, les membres des trois lieux de faire étudiés mettent un point d'honneur à ériger des règles contraignantes pour respecter les principes d'égalité à travers des temps de parole, des rôles tournants etc. De plus, la mise en place de ce type d'organisation passe par l'expérimentation, des essais-erreurs, et de réajustements. On retrouve de nombreuses remises en question du modèle de gouvernance et des discussions sur les statuts, la volonté de passer en collégiale ou non etc.

Cette expérimentation des modes d'organisation et de prise de décision collective est aussi ce qui motive les membres de ces lieux de faire qui ont ainsi le sentiment de participer à la création de nouvelles manières de faire ensemble. J. en parle ainsi : « *A la fois de faire un truc qui nous faisait tripper parce qu'on avait envie de pouvoir fabriquer des trucs et aussi de créer un lieu, de réfléchir sur nos modes de vie, de travail, (...) sur les hiérarchies, sur la spécialisation, (...), sur les organisations du travail en général, (...), de manière complètement utopique dans le sens où t'as envie d'essayer des trucs complètement différents.* »³²⁶. Un autre bénévole de la Manufacture en parle comme de la « *politique-action* »³²⁷ ne se basant pas sur une doctrine mais sur le faire, la mise en application d'une idée et les réajustements à ses effets. A StuB'iclou aussi, il semblerait que ce mode de gouvernance ait des effets. En effet, F. trouve que, outre la création de confiance en soi et le pouvoir d'agir stimulés à travers la mécanique vélo, le collectif autogéré et la gestion d'une association a aussi créé des vocations. Une importance cruciale est aussi reconnue par les membres de la Grainerie à ces expérimentations :

Ces modes de fonctionnement sont à notre sens des biais puissants pour questionner la place du citoyen dans la ville, son rôle et ses désirs. Lorsque des espaces comme la Grainerie quittent la ville, c'est une partie du relief du paysage politique qui s'aplanit, des idées qui disparaissent.³²⁸

Une ancienne membre permanente embraye aussi sur ce thème de la transformation démocratique :

C'est un vrai lieu de démocratie, un lieu d'expérimentation du vivre-ensemble : faire des règles, les tester, les contourner, les refaire mais surtout garder une ouverture pour les possibles qui pourraient advenir (...) à la Grainerie, on n'est pas tous d'accord et c'est une grande richesse. Les désaccords n'immobilisent pas ce lieu mouvant, ils permettent de découvrir de nouveaux chemins de traverses, des zones inexplorées, du nouveau, du sauvage, du beau. C'est une arme contre la pensée unique et un grand atout pour l'ouverture et l'acceptation de l'autre³²⁹.

³²⁵ Op. cité Pessin.

³²⁶ Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.36.

³²⁷ Ibid, p.50.

³²⁸ *La Semencerie-Annexe-Les témoignages*. (2021), p.110.

³²⁹ Ibid, p.54.

3.2. Des mécanismes mis en place pour une démocratie par le concret

Joreen Freeman, célèbre politologue américaine, a remis en question l'absence de règles dans les communautés autogérées dans *The tyranny of structurelessness* (Freeman, 1972). En l'absence de structures dans un groupe humain, ce sont les plus forts qui reprennent le pouvoir. Elle a donc proposé sept principes d'organisation pour les communautés intentionnelles afin de prévenir ces phénomènes parmi lesquels la définition par le groupe de la manière d'exercer le pouvoir, le pouvoir partagé entre plusieurs, la rotation des tâches, la diffusion de l'information et des ressources etc.

A la Grainerie, la Manufacture, et StuB'iclou, des règles ont également été mises en place, ainsi que des modes de gouvernance permettant le partage d'information et la répartition des pouvoirs. Voici par exemple, une planche de Bande Dessinée présentant quelques principes de gouvernance de la Grainerie³³⁰ :



3.2.1. Des rôles impliquant des pouvoirs différents

La Grainerie revendique donc une gouvernance partagée, un partage des tâches, l'absence de hiérarchie symbolisée par les couronnes portées par tous. Différents rôles y coexistent. En effet, les permanents sont les membres de la collégiale ayant une voix décisionnelle. Le passage en collégiale s'est fait en 2017-18 sous l'influence de nouveaux membres militants. Ils sont actuellement une vingtaine, et sont les membres les plus actifs de l'association. Les temporaires viennent demander des résidences de trois mois reconductibles. Mais selon G., il est tout de même attendu d'eux qu'ils participent aux travaux collectifs. Les temporaires occupent les espaces communs découpés en unités alors que « quand t'es

³³⁰ Source : La Semencerie-lieu de création autogéré. (2021).

permanent, tu as ton atelier ad vitam aeternam. »³³¹. Pour devenir permanent, il faut d'abord faire une demande de résidence temporaire, apprendre à connaître les membres permanents, se faire accepter et potentiellement en fonction de la relation et de la place disponible, une proposition de devenir permanent peut être faite.

A StuB'iclou, on retrouve également différents statuts entre les adhérents, les bénévoles, les bénévoles membres du comité directeur, et les salariés. Les adhérents sont invités à participer chaque année à l'assemblée générale mais ne sont pas très actifs dans les décisions de l'association. Les bénévoles sont plus investis dans la vie de l'atelier et parfois dans des décisions concrètes de réaménagement de l'atelier, concernant l'utilisation des outils etc. En ce qui concerne les décisions d'ordre plus stratégique ou politique, c'est le Comité Directeur composé actuellement de huit membres qui se réunit une fois par mois pour les prendre. Les salariés ont une voix consultative, mais dans les faits, ils sont aussi amenés à prendre de nombreuses décisions au quotidien.

Dans le cas de la Manufacture, on retrouve également différents rôles et statuts. Les adhérents sont ceux qui profitent des services de mutualisation et de formation. Les clefs de fab sont en charge de l'accueil des adhérents lors des permanences, ont une connaissance du lieu et des outils informatiques pour faire les adhésions. Les membres actifs sont ceux qui s'investissent dans le collectif et le lieu. Pour devenir membre actif, il faut faire partie de l'association depuis minimum trois mois, s'investir dans le fonctionnement du lieu, et se faire coopter. La décision d'accepter un nouveau membre actif se fait en Conseil d'Administration. A noter que des membres ne disposant de peu de ressources peuvent bénéficier d'un abonnement annuel gratuit s'ils s'investissent beaucoup.

Nous pouvons voir que dans les trois cas, un temps d'intégration assez long est nécessaire pour que les membres puissent s'impliquer dans les décisions, et comme le théorise Gary Moffatt, les membres doivent se connaître un minimum avant de pouvoir prendre des décisions consensuelles³³².

Les membres du Conseil d'Administration de la Manufacture sont élus par l'Assemblée Générale au sein des membres actifs et il existe aussi les trois statuts classiques des associations : présidente, secrétaire et trésorier. Enfin, les résidents sont des professionnels ou des personnes en train de lancer une activité artisanale, manuelle ou électronique qui viennent travailler à la Manufacture. Ils sont admis sur décision du CA après un temps de prise de connaissance et avec avis des autres résidents et bénéficient de régimes particuliers. En effet, contrairement aux autres membres, ils ont le droit de venir travailler à toute heure sans présence d'autres membres. Les membres du CA aimeraient mettre en place des coordinateurs d'atelier pour que des personnes compétentes sur l'atelier en question puissent évaluer les besoins de changer de machine, de réparation, de matériel etc. Pour l'instant, seul l'atelier couture dispose d'une coordinatrice car « *personne ne veut prendre le rôle de chef* »³³³.

³³¹ Entretien avec G.

³³² Gary Moffatt (1971), *Community axioms, communities, n°1*, p.6-7 in Lallement, M. (2015). *L'Âge du Faire. Hacking, travail, anarchie : Hacking, travail, anarchie*. Média Diffusion.

³³³ Entretien avec J.

3.2.2. De l'investissement et des règles communes

Même si les permanents de la Grainerie gardent en théorie leur statut *ad vitam aeternam*, il y a des règles à respecter pour rester membre. Elles sont les suivantes : Utiliser son espace. S'investir dans la Grainerie. Et payer son loyer (selon ses moyens)³³⁴. Il est très intéressant de voir que ces règles ont été posées ainsi dans le dossier car dans les faits, elles ne sont pas toujours respectées, et l'envie de conserver la liberté de chacun des membres rend parfois difficile leur application. Il est noté que « *dans le cas contraire, une discussion est établie pour trouver des arrangements* »³³⁵. G. confirme que c'est un sujet presque présent dans toutes les réunions hebdomadaires.

Les investissements de ses membres varient beaucoup, entre les personnes tout le temps présentes, les personnes moteur, les personnes peu investies dans leur atelier mais très présentes sur les événements publics etc. Nous l'avons déjà vu à travers la présentation des deux extrêmes que sont I.J. et I.L. qui pour le premier vit presque sur place, alors que le second est peu présent³³⁶. Pour I.L. « *Il y a toujours un peu le souci d'équité mais ça, ça n'existe pas, il y a toujours des gens qui en font plus, ou différemment en fait, trouver les forces et faiblesses de chacun et les rôles* »³³⁷. Même si les différents niveaux d'investissement sont inévitables, les membres ressentent un devoir moral d'utiliser à bon escient ce lieu, et voir un atelier utilisé comme simple lieu de stockage semble beaucoup gêner. Dans leur entretien-arène I.J. et I.L. se sont d'ailleurs expliqués là-dessus, I.L. estimant qu'il payait son loyer et qu'on ne pouvait donc pas lui reprocher, et I.J. que c'était une question de principe de s'investir dans le collectif. De plus, dans le focus group organisé, Z. rappelle que l'absence des membres fait peser sur un plus petit nombre le poids de l'entretien de ce bâtiment qui est écrasant.³³⁸ Les différences d'investissement semblent d'ailleurs peser sur la légitimité des membres. Par exemple, V. qui est un des fondateurs et très investi, est systématiquement désigné quand il s'agit de raconter l'histoire de la Grainerie, et prend beaucoup la parole lors des réunions hebdomadaires, alors que I.L. s'efface plus. Des expulsions effectives de permanents ont été menées par le passé dans la douleur et après beaucoup d'efforts dans le cas notamment d'un artiste qui ne venait plus du tout, et d'un autre qui était très peu respectueux du vivre-ensemble. Ces questionnements se retrouvent également à la Manufacture comme le relève ce membre :

³³⁴ *La Semencerie-lieu de création autogéré*. (2021).

³³⁵ Ibid.

³³⁶ D'ailleurs, nous avons remarqué qu'I.L. n'apparaît pas dans le dossier de la métropole, une forme de réprobation indirecte du groupe ?

³³⁷ Entretien avec I.J. et I.L.

³³⁸ Focus Group du 01.02.21

Y a une liberté dans le sens où on est tous euh ... bénévoles, donc on pose chacun ses limites suivant ce qu'on a envie de donner à la Manufacture. [...] Après évidemment, pour que ça fonctionne un minimum, on demande à ceux qui veulent s'investir de quand même suivre un cadre plus ou moins défini. Mais ce cadre-là justement, à la Manufacture, il est assez ouvert. J'ai l'impression qu'on peut toujours en reparler, on peut toujours en rediscuter de ce cadre-là, il est pas figé.³³⁹

Michel Lallement évoque l'articulation entre responsabilité individuelle et régulation collective (Lallement, 2015). En effet, le consensus fait que chaque membre est responsable de l'application des décisions, mais l'horizontalité implique qu'il n'y ait pas de chefs pour vérifier qu'elles sont vraiment respectées, alors où sont les garde-fous ? Il semble qu'ils ne soient pas toujours très clairs et par exemple à StuB'iclou, il a longtemps été discuté des mesures à mettre en place contre les personnes qui font un usage commercial de l'atelier. Finalement, il a été décidé qu'ils n'étaient qu'une minorité et qu'il n'était donc pas nécessaire de leur faire la chasse en investissant une énergie phénoménale pour une pratique marginale.

3.2.3. *Techniques d'animation et modes de gouvernance*

Lallement relève que l'usage du consensus est une norme dans les différents *hackerspaces* qu'il a étudiés, même si les modes de consensus sont différents (Lallement, 2015). Dans nos trois lieux d'études, le consensus est également le mode de décision privilégié même s'il est complété ponctuellement par le vote. En pratique, le consensus suscite des tensions. Comme l'analyse Philippe Urfalino qui a étudié la démocratie délibérative dans les mouvements écologistes et féministes, le consensus accroît la légitimité de la décision. Mais il observe dans les faits que c'est plutôt l'absence de désaccords manifestes que la réelle adhésion de tous qui fait le consensus et que tous ne disposent pas de la même influence pour exprimer leurs idées. Michel Lallement l'a vérifié à Noisebridge, nous l'avons vérifié à StuB'iclou.

En effet, la peur du conflit à StuB'iclou et la volonté de mettre tout le monde d'accord a parfois entraîné des décisions floues, ne motivant réellement personne et ne faisant donc que peu avancer les projets. Un autre problème du consensus repéré par Lallement est son aspect chronophage (Lallement, 2015). A la Manufacture, il nous a été argumenté que, si la prise de décision était longue, c'était parce que le temps d'écoute et de discussion nécessaires avaient permis une décision mûre qui ne serait pas remise en question³⁴⁰. Or, à StuB'iclou, malgré le temps long de discussion, de nombreuses décisions sont remises en question par manque de mémoire parfois, ou alors par manque de connaissance du sujet. Comme le remarque Lallement, un des paradoxes du consensus est qu'il n'existe pas de corrélation entre le temps passé à débattre et l'importance du sujet (Lallement, 2015). Nous avons en effet observé des

³³⁹ Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine [Mémoire]*. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.20.

³⁴⁰ Entretien avec J.

discussions interminables sur la nécessité ou non de racheter un balais à StuB'iclou, alors que des décisions d'ordre stratégique pouvaient être éludées. Malgré cela, l'auteur de *L'Âge du Faire* relève que le consensus est créateur de lien et permet une meilleure interconnaissance.

Par ailleurs, Lallement évoque différentes techniques d'animation utilisées dans les *hackerspaces* comme les modérateurs tournants, la division par tranches thématiques des réunions avec temps imparti, temps d'écoute, puis temps dédié uniquement aux propositions concrètes, la possibilité de reprogrammer une décision si l'on ne parvient pas au consensus etc. (Lallement, 2015). Mais alors à StuB'iclou, la Grainerie et la Manufacture, comment se prennent les décisions ?

A la Grainerie, les membres affirment avoir essayé différents modes opératoires en s'organisant en commissions, en se réunissant régulièrement, en organisant des chantiers collectifs etc. Il semblerait que ce qui fonctionne le mieux actuellement soit les réunions hebdomadaires du lundi réunissant les temporaires et les permanentes, et ouvertes aux extérieurs une fois par mois. Pour I.J., les manières spontanées fonctionnent. Il dit : « *on n'est pas organisés de manière aussi carrée, le mieux c'est qu'on se dise à tous soyons un peu alertes* »³⁴¹. Il fait donc appel à une conscience collective. Les réunions hebdomadaires occupent donc une place centrale dans la prise de décision. Elles sont animées de manière tournante par une personne qui récolte les points de tout le monde en début de réunion et prend des notes. Des tours de prise de parole sont organisés, et certains outils d'éducation populaire sont parfois utilisés. Les réunions sont l'occasion d'un débat d'idées à la recherche du consensus. Il leur arrive de recourir au vote pour des décisions où ils ne parviennent pas à trancher. La recherche du consensus n'est donc pas absolue et la diversité des idées entretenue. En effet, comme le dit H., ils ont déjà pensé à embaucher quelqu'un pour déléguer certaines tâches « *mais on sait que c'est un merdier, en plus on est tellement bordéliques, on n'a tellement pas les mêmes idées globalement tous ensemble que cette personne vivrait un enfer* »³⁴². Malgré ce mélange bordélique, G. trouve que les prises de décision sont plus efficaces à la Grainerie qu'à StuB'iclou, ce qui peut s'expliquer par la taille du groupe qui permet paradoxalement de plus s'écouter et de moins tomber dans des considérations interpersonnelles selon lui³⁴³.

A StuB'iclou, les décisions sont traditionnellement prises au sein du Comité Directeur récemment renommé « charriot de selle ». Initialement, la coordinatrice occupait un rôle prépondérant dans l'organisation des réunions du CD, mais depuis quelques années, les volontés d'horizontalisation mènent à une autonomisation du CD. Ses membres établissent préalablement un ordre du jour collaboratif en ligne, puis se retrouvent pour un moment convivial une fois par mois dans les locaux. Le rôle d'animation, de maître du temps est tournant. Le rôle du secrétaire est censé être pris par le secrétaire statutaire sans que ce ne soit très clair. La répartition floue des tâches entre les salariés a été source de très hautes tensions ayant participé au départ d'une salariée. C'est pourquoi les membres de l'association ont souhaité clarifier

³⁴¹ Entretien avec I.J.

³⁴² Entretien avec H.

³⁴³ Les réunions à la Grainerie se font souvent en grand nombre entre 15 et 35 personnes, alors que les réunions du comité directeur de StuB'iclou réunissent au maximum une dizaine de personnes.

les rôles de chacun tout en réorganisant leurs temps de régulation interne. Cette horizontalisation a été l'objet de moult débats tout comme le terme d'autogestion ou d'auto-organisation amenés depuis peu au sein de la structure. En effet, cette année a été le moment de la prise de décision officielle de passer à une horizontalisation. Certains membres du CD étaient peu enclins à cela, de peur que cela signifie une absence de règles totale ou une surcharge de travail. Finalement, la mise en place de sessions de gouvernance et de stratégie a permis de tester un mode de décision s'appliquant à mettre en place une ségrégation du temps entre décisions opérationnelles, stratégiques et de l'ordre de la gouvernance, et permettant aussi de clarifier le mode de décision qui convenait le mieux à ses membres. Un flou persiste sur l'horizontalisation : s'agit-il de l'horizontalisation entre salariés, tous payés au même niveau, et partageant les différents types de missions, ou alors entre salariés et membres du CD, ou encore entre tous les membres de l'association ? Différentes interprétations sont en cours d'expérimentation, et la mise en place de cette horizontalité entre les salariés semble plus effective que celle avec tous les membres de l'association ou entre le CD et les salariés. Par exemple, A. salariée de StuB'iclou fait référence à une hiérarchie mentalisée envers le CD car, selon le droit du travail, elle reste subordonnée et aucun moyen n'a encore été trouvé pour gommer les différences de statuts entre un salarié et un bénévole. D'autre part, selon D. « *il y a du débat dans le CDS mais dans d'autres endroits pas trop* »³⁴⁴. Pour iel, les réunions de gouvernance, ouvertes à tous, peuvent devenir l'endroit pour faire de la démocratie participative. Malgré ce moindre pouvoir de décision des adhérents et bénévoles simples dans les instances décisionnelles, une certaine forme de do-ocratie est à l'œuvre. En effet pour C. « *la personne qui passait par là a décidé que c'était mieux comme ça et elle fait des trucs* »³⁴⁵. Il existe une certaine prise d'initiative limitée aux décisions concrètes de l'atelier. D. se rappelle d'un conflit entre un bénévole et un salarié parce qu'un meuble avait été déplacé pendant l'été. Cette tension est restée entre les deux sans qu'ils ne parviennent à trouver une conciliation. Ainsi, la do-ocratie crée parfois des frictions, qui, si elles ne sont pas rediscutées peuvent créer des tensions durables. Cette tension entre le pouvoir do-ocratique et le consensus a déjà été relevée par M. Lallement dans ses *hackerspaces* (Lallement, 2015).

Concernant le mode de décision, les décisions se prennent au consensus, mais selon D. « *On reste dans ce truc de consensus mou.* »³⁴⁶. En effet, il est possible d'exprimer un désaccord, iel sent une certaine bienveillance dans l'association pour accueillir les avis de tous, et il est toujours vérifié *a minima* que tout le monde puisse vivre avec les décisions.

En ce qui concerne la répartition du pouvoir, F., première coordinatrice, trouve qu'elle en a toujours beaucoup eu sans nécessairement le souhaiter. Elle a souffert de cette omnipotence qui était aussi source de grande responsabilité et de solitude. Elle se versait sa propre paye, devait prendre des décisions financières dans l'urgence sans présence des bénévoles etc. Ils l'appelaient même la « reine-mère » à la fin de son contrat. Elle regrette d'avoir embauché une coordinatrice ayant des compétences similaires aux

³⁴⁴ Entretien avec D.

³⁴⁵ Entretien avec C.

³⁴⁶ Entretien avec D.

siennes et n'ayant donc pas pu assurer une délégation des tâches nécessaire à une vraie autogestion. Ce type de situation se retrouve régulièrement dans les petites associations. Elle dit être très heureuse d'être aujourd'hui en coopérative, « *on a chacun 33% du pouvoir et c'est clair, tu peux taper sur l'épaule en lui disant "eh mec là t'as 35% du pouvoir, raboules tes 2%, c'est trop cool quoi... »*. « *Pour rien au monde je retournerais dans une asso avec des bénévoles qui sont censés me dire ce que je dois faire mais en fait c'est à moi de leur dire ce qu'ils doivent me dire ce que je dois faire, fin tu vois des trucs... rires* »³⁴⁷. Malgré ses réserves sur le management associatif et son omnipotence supposée, F. trouve que le collectif s'est toujours beaucoup renouvelé et que le partage du pouvoir a été fait quand il le pouvait. Elle affirme aussi qu'elle est fière qu'une certaine autogestion ait pu émerger.

Ça c'est vraiment une fierté, cette vraie autogestion. Ça fait des petits en fait, quand tu vis un truc comme ça c'est hyper formateur, en termes de pouvoir d'agir j'pense que c'est pas rien, fin au-delà des 10 doigts quoi, de faire de des trucs avec ses mains, c'est l'autonomie mais c'est aussi l'autogestion quoi, mine de rien tu fais tourner une boîte, tu te retrouves vite à prendre des décisions³⁴⁸

La pratique de l'autogestion serait donc une pratique émancipatrice qui permet d'apprendre à prendre des décisions, à les exécuter, à exprimer ses opinions etc. En effet, il semblerait que ce soit réellement un apprentissage que de décider en groupe et à StuB'iclou, H. a pu observer une évolution positive dans le temps, à force d'entraînement et d'application d'outils de l'éducation populaire. Au début, beaucoup de discussions étaient à rallonge, les CD duraient jusqu'à minuit, ils festoyaient en même temps, puis ils ont commencé à classer les types de décisions (concertation, information, co-décision) notamment parce que payer une salariée pendant les CD de 4 h revenait trop cher. Ils ont aussi mis en place des « points frites » pour les points à terminer au bar, ont mis en place la culture de l'absence d'objections (« on peut vivre avec »/ « à bonifier ») etc. Ce collectif apprenant a beaucoup évolué avec le temps, et quand H. a créé la Manufacture, il a trouvé que la prise de décision était « *chiant* », « *fatigante* »³⁴⁹ car les membres n'étaient pas habitués à ne pas se couper la parole, la distribuer, débattre etc. Mais il semblerait aussi qu'avec le temps, les prises de décision aient gagné en efficacité à la Manufacture. Au départ, ses membres ont réellement mené une expérience de démocratie participative en intégrant tous les membres dans la prise de décision. K. s'en souvient ainsi : « *on était une trentaine autour d'un bureau à faire de la démocratie participative pour faire avancer le projet de l'association, chacun pouvait prendre la parole à son tour et s'exprimer, ensuite on mettait l'idée au vote, c'était un fonctionnement que je n'avais jamais rencontré, qui était tout nouveau pour moi, et que j'ai trouvé respectueux des uns et des autres et très chaleureux* »³⁵⁰. Or, ce mode de gouvernance et ses outils ont

³⁴⁷ Entretien avec F.

³⁴⁸ Ibid.

³⁴⁹ Entretien avec H.

³⁵⁰ Entretien avec K.

évolués avec le temps. Elle estime que c'est toujours une démocratie participative mais tous les sujets ne sont plus discutés avec l'ensemble de la communauté des membres, ils sont discutés en petits groupes, dans les rencontres interpersonnelles etc. Une fois que les projets sont bien définis et aboutis, ils sont présentés au vote en CA. « *On a des CA qui n'ont lieu que tous les mois alors qu'avant c'était toutes les semaines et c'est vraiment quelque chose qui prend moins de temps, ils ont recadré le temps dépensé* »³⁵¹. Il semblerait que K. cultive une certaine nostalgie de ce temps passé à débattre des heures durant, mais qu'elle se soit faite à l'idée que pour être plus efficaces, c'était peut-être nécessaire. Les AG prennent plus la forme de moments de présentation des projets de l'année que de moments de démocratie. Le CA est composé de 7 membres dont 3 fondateurs. En théorie, ils se répartissent les tâches en fonction de leur rôle officiel mais en réalité les tâches tournent même s'ils sont peu nombreux à faire beaucoup. Malgré tout, J. la présidente doit souvent aller dans les événements de représentation. Elle y part dans cet état d'esprit : « *bon allez faut que j'aïlle à cette réunion pourrie des élus du quartier* »³⁵². Ainsi, même s'ils se répartissent les tâches en fonction de ce qu'ils aiment faire ou savent faire (J. fait de la communication parce que les autres font beaucoup de fautes d'orthographe), ils doivent parfois se mettre d'accord sur celles qu'ils trouvent ingrates.

La prise de décision se fait au consensus ou par vote à main levée. Les participants passent beaucoup par l'écrit avec des textes martyrs. Quand ils ne parviennent pas au consensus, ils remettent la décision à plus tard pour la mûrir. Les décisions peuvent prendre du temps mais ils ne reviennent pas dessus. Mais lorsqu'ils n'y parviennent pas, il ne se passe rien. C'est le cas par exemple de la décision d'acceptation ou non des mineurs dans les ateliers : « *ça fait partie des trucs où on a jamais réussi à se mettre d'accord, du coup bah y'a rien* »³⁵³.

La prise d'initiative est possible mais il semblerait que les décisions soient tout de même centralisées au CA. Par exemple, L. raconte que pour la charpente, ils n'ont pas de référents. S'il a des suggestions, il les soumet à d'autres membres, cela remonte jusqu'au CA, passe en CA, et c'est le CA qui décide.

On ne peut donc guère parler d'un anarchisme sans règles à la Manufacture, et il semblerait au contraire que les prises de décisions soient millimétrées. A la Grainerie, les prises d'initiative sont nombreuses dans le sens où les personnes font ce qu'elles veulent dans leurs ateliers, et la régularité des réunions permet plus de débats. StuB'iclou se trouve entre les deux en train de mûrir et faire évoluer son modèle de gouvernance.

3.2.4. Gestion des conflits

³⁵¹ Ibid.

³⁵² Entretien avec J.

³⁵³ Entretien avec J.

La gestion des conflits est un des domaines inévitables de la gouvernance et gérée différemment dans les collectifs. Lallement analyse par exemple qu'à Noisebridge, lors d'un conflit, les différentes parties sont entendues en collectif, puis une médiation est menée en cercles restreints : chacun explique sa version des faits, s'excuse et des médiateurs volontaires essaient de trouver une solution qui corresponde à tout le monde (Lallement, 2015). La Grainerie, StuB'iclou et la Manufacture ne disposent pas de mécanismes si bien rodés mais ont quand même mis certaines choses en place.

A la Grainerie, la conflictualité peut naître si l'on ne respecte les valeurs antiracistes ou antisexistes, à cause des différents niveaux d'investissement, si l'on ne paye pas son loyer ou à cause des histoires amoureuses entre ses membres. G. reconnaît que les règles ne sont pas très strictes, et qu'il est difficile d'exiger les paiements par exemple « *parce que c'est des gens gentils qui ont décidé que l'argent ne serait pas le principal vecteur de leur vie* »³⁵⁴. La décision d'exclure quelqu'un peut arriver aussi : « *tu dégages si tu tiens des propos racistes, si tu harcèles les gens* »³⁵⁵. Or, il n'existe pas de degré de gravité ni de protocole. Ces décisions sont prises au cas par cas et le vote est important dans ces moments-là. Quand il y a des conflits d'autre ordre, ils sont gérés de manière collective et à travers de la médiation interpersonnelle et en collectif.

A StuB'iclou, la question du conflit est assez délicate et fait voler beaucoup de mots. En effet, ses membres sortent d'une gestion difficile d'un conflit entre deux salariés. Les bénévoles se sont sentis très démunis et pris à partie au sein de ce conflit sans avoir les outils pour le résoudre. Suite à une prise de conscience féministe et à une volonté politique d'horizontaliser les postes (pour ne plus avoir une femme à l'administratif et deux hommes à la mécanique), il a été proposé de déconstruire le poste de coordinatrice sans pour autant qu'une décision claire sur la nouvelle répartition des tâches soit prise. Ainsi, chacun a interprété comme des attaques personnelles la volonté d'autonomisation d'un côté et la délégation des tâches de l'autre, et le conflit s'est envenimé. Le collectif est ressorti meurtri de ce conflit irrésolu, mais la volonté de prendre du temps pour évoquer les situations mal vécues en amont constitue désormais une prévention, ainsi que la mise en place de suiveurs RH tournants. Par ailleurs, des conflits d'usage, ou d'occupation de l'espace peuvent aussi éclater à l'atelier, et ils font l'objet d'une gestion collective et de médiations individuelles. Avec son recul, F. analyse désormais que le conflit est toujours évité dans notre société, on en a peur, et elle affirme que « *des gens qui ont envie de faire quelque chose d'une contradiction, c'est peanuts* »³⁵⁶ et trouve justement au contraire, qu'en démocratie, il faut savoir animer les conflits, ce à quoi elle s'attèle dans sa SCOP d'éducation populaire. Il reste encore donc un chemin à parcourir à StuB'iclou pour y parvenir.

A la Manufacture, les thèmes de conflit sont plutôt sur l'usage des machines ou des espaces, le non-respect des règles communes, ou des conflits de pouvoir. L. analyse par exemple qu'une mauvaise utilisation d'un outil par un adhérent peut grandement énerver les résidents dont c'est l'outil de travail.

³⁵⁴ Entretien avec G.

³⁵⁵ Ibid.

³⁵⁶ Entretien avec F.

Un autre conflit s'est manifesté avec un bénévole qui montait sur les échafaudages, venait travailler seul, réalisait des installations éclectiques sans demander aux autres leur avis etc. Il n'a pas été complètement exclu, mais « puni », on lui a retiré sa clef. Pour K., soit c'est quelqu'un en phase d'intégration et on lui laisse un temps pour se réapproprier le cadre, soit c'est quelqu'un qui dit « *fuck votre cadre* »³⁵⁷ et dans ce cas, on lui retire les clefs.

En conclusion, la gestion des conflits n'est jamais aisée, mais la prise de décision claire, la définition du périmètre d'autonomie des membres, ainsi que la médiation au quotidien permettent de la rendre plus viable.

CONCLUSION DU CHAPITRE II

A travers l'analyse de ces six critères de transformation que représentent le lien à la matérialité, le lieu commun, le « schlag », l'appartenance au collectif, l'apprentissage et l'autogestion, nous pouvons donner des réponses à trois de nos hypothèses de départ.

L'hypothèse 1 que nous souhaitions vérifier stipule que les individus qui composent ces lieux mobilisent des leviers pour se transformer soi-même et ainsi transformer leur rapport au monde. Elle est partiellement vérifiée par cette analyse. En effet, les individus sont transformés dans leur rapport au lieu ou aux autres par l'appartenance à ces lieux, à ces collectifs, mais pas nécessairement par volonté consciente de changer.

L'hypothèse 2 consistait à dire que ces lieux sont des lieux d'ancrage et de relocalisation. Nous considérons qu'au vu de la considération de ces lieux comme des refuges, des lieux protecteurs par les individus, ils constituent effectivement des lieux d'ancrage. De plus, l'acceptation des contraintes de ces lieux, de leur inclusion dans un environnement plus large par les individus continue de confirmer cette hypothèse.

Enfin, l'hypothèse 3 avançait que le lien à la matière participe au changement de rapport au monde ou alors que les liens objectifs entre ces individus réunis autour d'un même lieu permet ceci. En effet, nous ne pouvons dire si les liens matériels, symboliques ou les liens affectifs, collectifs participent le plus à ce changement ontologique, mais nous avons pu objectivement observer une transformation des individus dans leur rapport à eux-mêmes, à l'autre, à l'ailleurs. Cette transformation passe par un autre rapport au corps dans les pratiques manuelles, un autre rapport à l'objet, au lieu, au collectif, aux règles de vie collective, à la transmission, à l'autonomie.

³⁵⁷ Entretien avec K.

Chapitre III : De la portée émancipatrice et transformatrice des lieux de faire

Ce troisième et dernier chapitre vise à prendre de la hauteur sur le sujet, discuter de ce que peuvent signifier ces expériences de lieux communs, leur rapport à la modernité, leur portée émancipatrice et leur apport au changement ontologique pour répondre notamment à notre quatrième hypothèse.

A. Retour aux sources ou allée vers l'émancipation

Dans nos lectures et sur le terrain, un angle de recherche est apparu : la dimension nostalgique voire réactionnaire présente dans le mouvement du faire. Or, en réalisant des recherches supplémentaires, nous avons pu trouver des points de convergence avec les mouvements de retour à la nature, permettant d'apporter un éclairage supplémentaire à notre sujet. Nous allons dans cette partie nous questionner sur les liens qu'entretiennent ces mouvements avec la nostalgie, les idéologies réactionnaires et le progrès. Dans un second temps, nous analyserons la portée émancipatrice des lieux de faire.

1. Du ressort réactionnaire d'un mouvement de « retour à »

Moins de recherches ont été réalisées sur les néo-artisans que sur les néo-ruraux. Or, nous souhaitons nous questionner sur les tensions qui traversent ces deux mouvements : sont-ils du même ordre, où trouvent-ils leurs origines ?

1.1. Liens entre retour à la terre et mouvement du faire soi-même

Contrairement à l'image des partisans du retour à la nature, les *makers* évoluent dans un milieu assez industriel, utilisent des machines, des technologies tout en étant assez écologistes, alors peut-on construire un pont entre ces deux mouvements ?

Dans son enquête au cœur de la Silicon Valley, Michel Lallement rappelle qu'elle a été autant le berceau des *hackerspaces* que des mouvements de retour à la terre (Lallement, 2015). Un certain terreau commun pourrait donc exister entre les pratiques de faire et le retour à la terre. Dans sa chronique « Soif de réel », l'écrivain Gilles Farcet évoque les « néo-manuels » et les néo-ruraux, et leur envie de revenir à des métiers plus concrets. Il diagnostique que « cette tendance ne relève-t-elle pas d'une soif d'équilibre dans un

monde désaxé (...) car la santé, physique et psychique, procède aussi d'un ancrage dans le réel. »³⁵⁸ Il fut un temps où accéder à des métiers intellectuels était une échappatoire à la vie rude. « *Aujourd'hui, revenir vers la matière est une façon d'échapper à la folie et à la sécheresse du monde des écrans (...) Puisque le saccage suicidaire de la planète participe notamment de l'hypertrophie d'un cerveau humain se fantasmant tout-puissant, les retrouvailles avec la matière ne peuvent que contribuer à la guérison.* »³⁵⁹ L'écrivain voit donc des réponses aux maux de la modernité passant par un ancrage qu'il soit dans les pratiques concrètes ou dans le travail de la terre. Mollison connu comme un des fondateurs du mouvement de la permaculture revendique face à la crise écologique « *l'action directe d'une « armée de travailleurs de permaculture » capables d'enseigner les « idées de la production durable de nourriture »* »³⁶⁰. Ainsi, tout comme le mouvement du faire, la permaculture propose des solutions concrètes passant par une action sur le monde. Mollison est d'ailleurs considéré comme un *doer* et non comme un *talker*, il est en action. De plus, pour les membres des lieux de faire interrogés dans notre enquête, les pratiques artisanales vont souvent avec l'envie de se reconnecter à la terre. Dans les premiers entretiens réalisés, cette thématique est revenue plusieurs fois, ce qui nous a poussé à l'intégrer dans les questionnaires des suivants, interrogeant le rapport au vivant des enquêtés. V., artiste de la Grainerie et *maker* passionné par la restauration de vieilles machines, aimerait pouvoir trouver un lieu collectif à la campagne et part régulièrement en vacances dans des fermes pour se ressourcer. A. cultive son potager. F. a fait partie d'un jardin partagé, ressent un certain émerveillement pour le corps humain et la nature, tout en sentant qu'elle manque de cohérence dans son écologie et se trouvant assez spéciste. H. se pose des questions sur son impact carbone en tant que forgeron et aimerait faire de la recherche-action sur les combustibles dans les métiers d'art. K. fait partie du mouvement des Colibris et ressent un grand émerveillement envers la nature. D. ne reconnaît pas de hiérarchie entre les formes de vie et aimerait qu'elles puissent toutes cohabiter sans forcément avoir à condamner l'espèce humaine comme une espèce néfaste. G. trouve quant à lui que nous devrions arrêter de vouloir aller explorer d'autres planètes alors que nous ne connaissons même pas encore toutes les espèces qui vivent sur la nôtre. Depuis qu'il est devenu végétarien, il a l'impression d'avoir pu résoudre une contradiction interne. Il dit : « *mon rapport au vivant en a été bonifié, mon rapport aux animaux, j'ai arrêté ce clivage d'être scandalisé par le fait de maltraiter ses animaux de compagnie et bouffer de la viande* »³⁶¹.

Suite à ces témoignages, nous pouvons observer un questionnement écologique et des pratiques de reconnexion avec la terre chez les membres des lieux de faire. Ainsi, nous pouvons objectivement identifier des points communs entre les deux mouvements, partageant d'ailleurs des imaginaires politiques comme celui de l'anarchisme porté notamment par Kropotkine, grand penseur de l'entraide comme facteur de l'évolution et beaucoup cité par des auteurs du courant de la collapsologie (Centemeri, 2019).

³⁵⁸ KAIZEN 56 : *Néo-artisans, l'âge du faire - Kaizen Magazine - Librairie.* (s. d.). Consulté 25 juin 2021, à l'adresse <https://boutique.kaizen-magazine.com/bimestriels/663-kaizen-56.html>, p.53.

³⁵⁹ Ibid, p.53.

³⁶⁰ Centemeri, L., & Larrère, R. (2019). *La permaculture ou l'art de réhabiter.* Editions Quae, p.30.

³⁶¹ Entretien avec G.

Par ailleurs, dans leur ouvrage *L'utopie sauvage*, deux sociologues s'intéressent à l'envie de s'ensauvager contemporaine. Ils considèrent que l'alimentation est un premier degré de l'autonomie comme la cueillette dans la ZAD de Notre-Dame-des Landes (Dalgallarrondo, Fournier, 2020). La cueillette est une promesse d'autonomie s'appuyant sur le DIY et la transmission des savoirs. Une seconde phase de l'autonomie serait donc la construction d'objets, d'outils, d'un abri. La philosophie proposée dans les cueillettes de plantes comestibles auxquelles les auteurs ont participé est de s'inscrire dans le long terme en changeant de mode de vie par l'acquisition de nouvelles connaissances pratiques. Ce qui constitue une philosophie très proche de celle portée par les lieux de faire.

Malgré ces points communs, Peyrony évoque des divergences entre le mouvement du faire et le mouvement de retour à la terre. En effet, les expériences de retour à la terre communautaires des années 70 faisaient de l'espace rural leur espace de contestation d'une organisation sociale des villes atomisante, alors que le DIY s'est ancré dans le paysage urbain pour le changer de l'intérieur (Peyrony, 2016-17). Or, les tendances à l'œuvre dans les années 70 ne le sont peut-être plus aujourd'hui et on assiste à une convergence des pratiques dans les friches tombées à l'abandon suite à des crises de l'industrie comme à Detroit aux États-Unis où l'agriculture urbaine se marie avec la bidouille. Ainsi, il existe encore des projets autarciques de retour à la terre, mais ses partisans viennent aussi investir les villes avec des projets comme les Incroyables Comestibles semant de la nourriture comestible sur toutes les parcelles disponibles, et inversement des lieux de faire s'installent aussi à la campagne. Investir la ville permet une mixité sociale pas toujours présente dans les projets communautaires.

Nous avons vu les éléments que peuvent partager ces deux mouvements. Intéressons-nous désormais plus en profondeur aux sources et aux incarnations de ces mouvements.

1.2. Des sources et des conséquences de l'envie de retour à l'essentiel

Selon les auteurs de *L'utopie sauvage* (Dalgallarrondo, Fournier, 2020), la démocratisation et l'intensification de l'envie de retour à la terre s'explique par le désenchantement face à notre mode de consommation, et par les perspectives d'effondrement environnemental. Les deux sociologues, chercheurs au CNRS et travaillant à l'EHESS vivent habituellement en ville mais ils ont décidé de s'installer dans une grange isolée en Ariège pendant les vacances pour explorer les possibilités d'une vie hors des flux. Cette grange devient leur terrain de recherche. Cet ouvrage est l'occasion de croiser différentes utopies : la nostalgie du « c'était mieux avant », le mouvement alternatif, le mythe du chasseur-cueilleur etc. Ils souhaitent ainsi comprendre le fantasme de réappropriation d'une nature dont on s'est éloignés plutôt que de comprendre les néo-ruraux. Ils observent la montée de la collapsologie « *étude de l'effondrement de la civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder* »³⁶², la construction de cabanes de repli pour les riches habitants de la Silicon Valley et la montée de l'angoisse de

³⁶² Terme développé par Pablo Servigne et Raphaël Stevens

l'effondrement liée à la santé. Nous avons également souvent entendu parler des thématiques d'effondrement dans les trois lieux d'enquête, et C. l'évoque dans son entretien. D'après eux, la peur du déclin est complétée par notre impuissance : la peur de mal consommer, de trop voyager etc. Mais alors comment le retour à la nature, retour à l'essentiel peut-il offrir des réponses à ces peurs ? Pourquoi ce désir d'ensauvagement existe toujours alors que les progrès techniques ont amélioré le quotidien des hommes ? Dalgarrondo et Fournier explorent trois pistes : d'abord celle qui voudrait que s'ensauvager soit dans notre nature, ensuite celle affirmant que s'ensauvager c'est bon pour la santé et enfin la piste stipulant que s'ensauvager, c'est politique. Explorons d'abord les deux premières.

Les deux sociologues prennent le point de vue de la grange pour le prélude. Ils l'ont baptisée Walden en hommage au lac auprès duquel Henry David-Thoreau s'est installé pour son expérience de reconnexion à la nature qui lui permit de « *trouver sa nature dans la nature* »³⁶³ en 1845. Selon l'écrivain Yuval Noah Harari toutes les productions culturelles que sont le survivalisme, la permaculture, le régime paléo cherchent à nous reconnecter à notre « vraie nature » en nous permettant de redécouvrir le chasseur-cueilleur qui est en nous. Les deux chercheurs établissent que :

La promesse du chasseur-cueilleur incarne et accompagne la montée en puissance de l'enjeu écologique dans nos sociétés. Elle nous donne à voir un monde possible et nous offre un modèle, une méthode de perfectionnement de soi, un manuel de résistance d'autant plus intéressant qu'il s'appuie sur une critique de l'idéologie du progrès.³⁶⁴

Or, ce pan de la recherche civilisationnelle cherche à prouver scientifiquement que nous avons atteint un palier de bonne vie pendant le paléolithique, que le chasseur-cueilleur serait donc dans notre nature. D'ailleurs, le jeûne est conçu comme une réponse aux maux de notre société : nos modes de consommation ont évolué très vite, sans que nos corps biologiques n'aient eu le temps de s'adapter, ce qui expliquerait beaucoup de nos maladies actuelles. Le jeûne viserait donc à réaliser une expérience biologique pour tester un mode de consommation qui serait plus adapté à notre nature biologique, toute en projetant les jeûneurs dans un état second, propre à la réflexion sur soi et à la spiritualité. Il deviendrait donc le nouveau modèle de santé publique souffrant pourtant de marchandisation. Ce retour à notre vraie nature peut passer par des expériences de robinsonnades, des randonnées thématiques sur la cueillette des plantes sauvages, la participation à des émissions TV comme « *Retour à l'instinct primaire* » ou des régimes spécifiques. La promesse du chasseur-cueilleur a même donné naissance à un filon littéraire : le *nature-writing* dont Sylvain Tesson est le représentant français le plus connu.

Or, selon les auteurs, la promesse du chasseur-cueilleur répond parfaitement à l'injonction contemporaine de « performer » tout en résistant au quotidien : le chasseur-cueilleur devient le moine laïque du perfectionnement de soi grâce à la « sobriété heureuse » tout en entamant un processus de reconstruction de soi. Le chasseur-cueilleur n'est donc plus ici seulement un horizon, il devient un « *modèle laïque*

³⁶³ Dalgarrondo, S., & Fournier, T. (2020). *L'utopie sauvage*. Les Arènes, p.13.

³⁶⁴ Ibid, p.30.

d'exercices spirituels et physiques »³⁶⁵ et s'inscrit dans la dynamique de développement personnel avec un leitmotiv « ensauvage-toi ! ».

1.3. Des mouvements réactionnaires ?

Mais alors, maintenant que nous avons vu les incarnations concrètes de ce mouvement de « retour à » et ses composantes communes avec les lieux de faire, que peut-on dire de leurs ancrages politiques ? Les auteurs de *L'utopie sauvage* relèvent que la promesse du chasseur-cueilleur capte des profils sociologiques et politiques très différents : « *du néo-rural proche des milieux anarchistes vivant dans une grange en Ariège aux membres de mouvements d'extrême droite pour qui l'expérience de survie n'est qu'un moyen de se préparer au combat à mort à venir.* »³⁶⁶ Dans le cas des lieux de faire, nous avons plutôt repéré des profils du premier type, sans qu'ils ne soient néo-ruraux puisqu'ils agissent à la frontière de la ville. Existe-t-il des *makers* survivalistes à la recherche de technologies *low-tech* ? Certainement. Une des communautés fondatrices citées dans l'historique du mouvement *maker*, est la communauté des Shakers, aux mœurs très austères, héritées du puritanisme, voués au célibat et créateurs de mobilier proprement utilitaire perçus par certains *designers* comme les précurseurs du minimalisme. Hughes Jacquet dans *L'intelligence de la main* souligne également que la valorisation de la pratique artisanale est souvent associée à une forme de conservatisme ou de réaction face à l'innovation (Jacquet, 2012). Les mêmes types de reproches sont faits au développement durable par peur du retour en arrière, peur du privilège de la croyance sur la raison, du conservatisme face à l'avant-garde, de l'obscurantisme face aux potentiels de la technique. Or, Jacquet rappelle que malgré la conservation de savoirs anciens dont jouit l'artisan, il est avant tout un être social qui ne peut prétendre vivre sans recevoir les stimuli de la société, il a donc parfaitement connaissance des changements apportés par les nouvelles technologies. Malgré tout, une certaine résistance à la technologie peut s'observer comme c'est le cas à StuB'iclou où les vélos électriques ont longtemps été tabous, et l'absence de TPE choisie. La technologie n'est pourtant pas absente dans ces mouvements : nous l'avons largement vu dans les lieux de faire qui utilisent du matériel *high-tech*, des machines 3D, et des outils internet souvent libres. Dalgalarondo et Fournier le repèrent également dans le mouvement chasseur-cueilleur avec la proposition, par exemple, de formations en ligne sur les plantes, des émissions TV, des applications créées pour flasher les plantes comestibles etc. Dans le cas où le jeûne technologique (refus de toute technologie) est existant, il peut véhiculer des images négatives mais les promoteurs de la cueillette de plantes rencontrés par les auteurs vont justement à l'encontre de cette vision austère en affirmant leur satisfaction d'un retour à l'essentiel pour redécouvrir l'abondance et la générosité de la nature et non pas la privation.

³⁶⁵ Ibid, p.79.

³⁶⁶ Ibid, p.31.

Dans un autre registre, Crawford s'intéresse dans *Contact* à une communauté artisanale de facteurs d'orgue (Crawford, 2016). Il a conscience que parler de communauté évoque un « ronron idéaliste »³⁶⁷ qui réveille le sentimentalisme chez les partisans nostalgiques d'une communauté perdue, et un réflexe défensif chez ceux qui souhaitent se prémunir de la menace de l'autorité collective sur l'autoformation de l'individu. Le titre français complet de l'ouvrage « *Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* » traduit d'ailleurs une volonté du traducteur de mettre en avant cette nostalgie du monde perdu³⁶⁸. Pourtant Crawford affirme ne pas vouloir rejouer cette guerre culturelle et plutôt souhaiter se concentrer sur la compréhension en profondeur de ce qui se produit dans cet artisanat. L'auteur trouve tout de même que les courants nostalgiques sont systématiquement dénigrés alors que la nouveauté arrive surtout par idolâtrie envers l'avant-gardisme. Ce que l'auteur reproche à la technologie et à la réalité virtuelle est de « *Nourrir le fantasme d'échapper à l'hétéronomie par le biais de l'abstraction, (...) renoncer à toute compétence pratique et substituer à notre capacité d'agir les solutions magiques de la technologie* »³⁶⁹. L'auteur prend l'exemple de l'évolution des dessins animés de Mickey qui traduisent, selon lui, un changement de relation entre le moi et le monde entre aujourd'hui et les années 50. Jusque dans les années 50, ils mettaient en scène de façon humoristique la façon dont des objets démoniaques prenaient le contrôle et contrecarraient la volonté humaine. Ainsi, c'était la condition humaine telle qu'elle est qui était dépeinte, et prétexte au comique. Au contraire, la nouvelle version de *La Maison de Mickey* met en scène des gadgets fonctionnant à merveille et trouvant solution à tout. Crawford trouve dangereux qu'on apprenne ainsi aux enfants à se conformer, à accepter les solutions toutes faites qu'on leur propose sous forme de boîte à outils plutôt que d'apprendre à gérer la frustration et les contraintes. Il fait ensuite le parallèle entre ces conceptions des dessins animés et la vision utopique présente dans la Silicon Valley : une pensée qui pourrait dompter la nature voire-même une technologie nous épargnant la pensée car connaissant mieux nos désirs que nous. Selon lui, l'idée promue par les prototypeurs des entreprises dominantes est d'intégrer une maxi-caisse à outils à notre appareil psychique par le biais d'un dispositif portable ou implantable pour adapter en permanence la réalité à nos désirs et ne jamais avoir à nous confronter avec l'idée que les objets nous imposent leurs contraintes. La suite logique de son raisonnement est la suivante :

Si l'agir humain relève désormais du choisir plutôt que du faire et que choisir est à la portée d'un clic de souris, on comprendra qu'un moi ainsi déconnecté du réel soit particulièrement docile aux visées manipulatrices des « architectes du choix » qui colonisent nos espaces publics³⁷⁰.

³⁶⁷ Crawford, M. B. (2016). *Contact—Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* (M. Saint-Upéry & C. Jaquet, Trad.; La Découverte), p.276.

³⁶⁸ Le titre original en anglais étant : « *The World Beyond Your Head : On Becoming an Individual in an Age of Distraction* » qu'on pourrait traduire par : « le monde au-delà de ta tête, sur la manière de devenir un individu dans une ère de distraction » jouant moins sur le registre nostalgique.

³⁶⁹ Op. Cité, Crawford, p.103

³⁷⁰ Ibid, p. 125.

Or, Crawford ne considère pas que c'est seulement un problème technologique, mais bien un problème d'économie politique relié à une certaine conception de notre autonomie. A l'époque des Lumières, Kant souhaitait faire sortir l'homme de son état de minorité, mais aujourd'hui nous sommes bloqués à la rébellion adolescente et il faut faire face aux désillusions engendrées par ce projet d'émancipation dégénéré (Crawford, 2016).

La critique de Crawford de l'instrumentalisation marchande de notre attention est pertinente, et ce paragraphe nous a permis de mieux comprendre les reproches faits à la technologie. Maintenant, comment réagissent les individus qui veulent s'en détacher ? Cela peut prendre la forme d'une régression comme à travers le mouvement naturel paléo-fitness « MovNat » qui propose de parcourir la forêt en faisant des postures d'Homme des cavernes. Ce côté régressif s'exprime aussi dans l'émission américaine « *Retour à l'instinct primaire* » notamment dans le choix d'un couple homme/femme nus faisant appel au mythe fondateur du couple hétérosexuel représenté par Adam et Eve. Quant à lui, Zygmunt Bauman a proposé une rétrotopie³⁷¹ que reprend Yuval Noah-Harari (Dalgallarondo, Fournier, 2020).

Néanmoins, Laura Centemeri dans son ouvrage *La permaculture ou l'art de réhabiter* (2019), met en garde contre les dualismes construits pour lutter contre des entreprises réactionnaires et se retrouvant aujourd'hui tellement ancrés qu'ils condamnent toutes les expériences de retour au conservatisme. Elle reconnaît que certains mouvements réactionnaires et xénophobes se revendiquent de l'autosuffisance promue par la permaculture (comme Égalité et Réconciliation) mais elle propose de remettre en perspective l'historicité du mouvement pour comprendre sa multitude et son essence. Les luttes écologiques et les luttes pour l'émancipation sont régulièrement présentées comme opposées. Par exemple, Inglehart perçoit dans l'environnementalisme des préoccupations post-matérialistes des classes aisées des pays développés voire même une domination symbolique fragilisant la question sociale. Or, Laura Centemeri tient à rappeler qu'il y a un renforcement mutuel des inégalités sociales et environnementales et qu'il existe un écologisme des pauvres (Martinez-Alier, 2002). Nous reviendrons à ces considérations plus tard, mais nous pouvons déjà repérer les tensions portées par le « retour à » systématiquement décrédibilisé.

Dans la même veine mais du côté artisanal, Hugues Jacquet relève que l'artisan est souvent considéré comme dépositaire du passé en réaction face au progrès technique et à la science, à l'inverse de l'artiste avant-gardiste. Il retrouve en effet dans les discours visant à sauver ces métiers des valeurs comme la défense et la protection des savoir-faire régionaux, ou dépositaires de l'esprit français qui peuvent mener à des discours nationalistes et une rhétorique de la France mère des arts. Il rappelle aussi que le Maréchal Pétain a défendu l'artisanat et le petit patronat contre la figure de l'intellectuel et recruté une partie de ses partisans dans cette couche sociale. Le poujadisme, dans un mouvement contraire, s'appuyait aussi sur le mécontentement de cette même strate. Au-delà de ces clivages politiques, l'auteur regrette que toute réflexion sur le mode de croissance soit discréditée et perçue comme un obscurantisme (Jacquet, 2012).

³⁷¹ Zygmunt, Bauman (2019), *Retrotopia*, Premier parallèle.

1.4. *S'ensauvager, faire soi-même, c'est politique*

Mais alors ces mouvements relèvent-ils simplement d'un repli conservateur ? Ou laissent-ils voir un autre rapport au politique, un mélange de tendances ?

Les auteurs de *L'utopie sauvage* voient une dimension politique dans le jeûne : « *Jeûner, dans le discours des pratiquants, permet de se libérer de la faim, même provisoirement, et ainsi d'entrevoir les possibilités de consommer autrement, mieux et moins. Jeûner, c'est donc résister. C'est un acte politique. C'est un vote.* »³⁷² Le jeûne peut donc incarner une forme de décroissance, d'« austérité joyeuse » (Pierre Dansereau), de « simplicité volontaire » (Serge Mongeau), de « sobriété intelligente » (Hervé Kempf). La promesse de jeûneur-cueilleur est un refuge permettant d'envisager l'après dans un contexte d'effondrement. Elle est donc utilisée par différents mouvements politiques comme une utopie nostalgique (Dalgarrondo, Fournier, 2020). Ainsi, ils observent une version anarchiste, une version réactionnaire, une version religieuse de cette promesse.

Pour le volet anarchiste, ils citent par exemple l'anthropologue anarchiste Pierre Clastres qui écrit dans son ouvrage *La société contre l'État* que les sociétés dites primitives qu'il a étudiées n'étaient pas à un stade reculé où elles ne connaissaient pas encore l'État, mais qu'au contraire leur organisation sociale était faite d'une manière à éviter les contrôles et dominations qui peuvent advenir dans une société étatisée. Dans la même veine, John Zerzan, figure politique de l'anarchisme primitiviste revendique que le chasseur-cueilleur correspond au stade ultime de notre évolution avant la lente dégradation de nos existences. Pour lui, l'art et la culture seraient seulement les produits dérivés de notre insatisfaction profonde d'avoir quitté cet état de nature. Dans ce courant, ils évoquent aussi l'œuvre d'Henry David Thoreau *Walden ou la vie dans les bois* publié en 1854 qui a autant été considéré comme un exemple pour les écologistes dans l'idée du perfectionnement moral de soi et du retour à la nature, qu'il est désormais adulé par des personnages médiatiques d'extrême droite comme Alain Soral qui a fait sa promotion en 2014. Thoreau devient dans sa bouche le représentant de l'Amérique profonde, virile, de la campagne, individualiste. On voit donc que tout discours sur la nature peut aller vite de l'émancipation au réactionnisme.

De plus, les auteurs, diagnostiquent également une pente réactionnaire sur les thématiques du rapport homme/femme. Ils évoquent l'ouvrage de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *Une autre fin du monde est possible* et critiquent leur vision déterministe et essentialiste. Les collapsologues proposent de rééquilibrer les parts respectives des polarités dans notre société. Pour Dalgarrondo et Fournier, c'est une vision orientaliste des choses qui fait appel à la polarité du yin et yang et enferme les femmes. Fournier et Dalgarrondo déplorent que ces auteurs emploient ces notions anti-égalitaristes et masculinistes pour

³⁷² Dalgarrondo, S., & Fournier, T. (2020). *L'utopie sauvage*. Les Arènes, p. 107.

régler la question du genre et critiquent aussi Pierre Rabhi, promoteur de la sobriété heureuse, plaidant également pour une complémentarité homme/femme et non pour l'égalité. Selon les auteurs, c'est « *une façon de légitimer l'hégémonie masculine en l'habillant autrement* »³⁷³.

Les auteurs closent finalement leur ouvrage sur la nécessité de choisir un mode d'action que nous impose le changement climatique. Par la réforme en espérant un changement structurel par le vote ? Le potentiel de changement énorme mais cette option laborieuse ne satisfait que peu et cultive le sentiment d'impuissance. C'est donc plutôt un changement par le bas qu'ont choisi ces individus à travers un processus individuel. Au contact de l'exercice, de nouvelles potentialités sont découvertes, une transformation de soi s'impose, « *le quotidien redevient politique* »³⁷⁴. Ils terminent ainsi leur ouvrage :

L'utopie sauvage n'est pas un repli, elle permet également d'enrichir notre univers sensoriel : une seule nuit à la belle étoile, c'est un corps qu'on redécouvre éveillé, sensible, fragile, quand il est aujourd'hui absent à lui-même dans la vie urbaine. L'utopie sauvage nous permet, en entrant en résonance avec le monde du vivant, de réenchanter notre quotidien. L'utopie sauvage n'a pas de lieu, elle est un horizon.³⁷⁵

2. S'émanciper à travers les pratiques concrètes

Malgré cette fin qui laisse sur la faim, et après avoir relevé les potentialités réactionnaires de ces mouvements, nous allons dans cette partie voir au contraire la manière dont ils peuvent être émancipateurs en développant notamment le pouvoir d'agir de leurs membres.

2.1. Vers une définition du pouvoir d'agir

Le Développement du Pouvoir d'Agir des Personnes et des Collectivités (DPA-PC) est une approche développée par le psycho-sociologue Yann Le Bossé. Le phénomène de DPA désigne « *le passage entre une situation générant un sentiment d'impuissance réelle ou perçue et l'exercice d'un contrôle réel ou perçu sur cette situation (Gutiérrez, 1994)* »³⁷⁶. Le Bossé et son équipe ont repris la définition proposée par Rappaport (1987) : « *[Il s'agit d'] un processus, un mécanisme par lequel les personnes, les organisations et les collectivités développent un contrôle sur ce qui est important pour elles.* »³⁷⁷ Cette possibilité d'exercer plus de contrôle repose sur quatre composantes interconnectées: le développement d'habiletés, l'augmentation du sentiment d'efficacité personnelle, le développement d'une conscience critique et l'expérience avec d'autres personnes dans une démarche d'action collective

³⁷³ Ibid, p.159.

³⁷⁴ Ibid, p.165.

³⁷⁵ Ibid, p.166.

³⁷⁶ Chamberland, M., Bossé, Y. L., Cayouette, A., & Martineau, S. (2010). Développement du pouvoir d'agir des personnes et des collectivités : Présentation d'un outil d'accompagnement. *Les Politiques Sociales*, n° 3-4(2), p.11.

³⁷⁷ Ibid, p.11.

(Chamberland, Bossé, Cayouette, Martineau, 2010). Interrogé dans la *Revue Projet*³⁷⁸ sur la différence entre l'*empowerment* et le DPA, Yann Le Bossé définit l'*empowerment* comme la création des conditions d'acquisition d'un pouvoir en général alors que le DPA agit sur l'acquisition du pouvoir sur ce qui est important pour soi, ses proches ou la collectivité à laquelle on s'identifie. Il prend l'exemple d'une augmentation du montant des allocations qui peut être considéré comme un *empowerment* car il augmente le pouvoir d'achat des familles mais ne va pas nécessairement leur conférer plus de confiance en soi. Initialement pensée pour l'intervention sociale, cette approche ne cherche pas à redonner du pouvoir mais à créer les conditions pour que les personnes s'en réemparent en éliminant les obstacles qui les bloquent et en s'intéressant simultanément à l'individuel et au collectif. Dans une interview donnée à la chaîne Moodstep, Yann Le Bossé file cette métaphore : « *c'est comme un jardinier, il fait pas pousser les légumes, il crée les conditions* »³⁷⁹. La dimension collective s'inspire notamment du *community organizing* qui est un développement du pouvoir d'agir collectif (Revue Projet, 2018). Ce terme popularisé par Saul Alinsky décrit le processus par lequel des gens vivant à proximité construisent une organisation pour avoir plus de pouvoir et mieux faire valoir leurs intérêts communs face aux institutions publiques, aux entreprises, aux propriétaires dont les décisions impactent leur vie. Il est souvent cité dans les milieux anarchistes et se revendiquant de l'éducation populaire.

Par ailleurs, Le Bossé rappelle les trois vecteurs de la reconnaissance développés par Paul Ricoeur : la valeur que l'on reconnaît à soi-même, la valeur que les autres nous reconnaissent et enfin la valeur reconnue par le tiers absent donnant le sentiment d'avoir sa place dans la société. Cette reconnaissance est existentielle car l'être humain se sent pleinement exister lorsque son action a une efficacité sur le monde. S'il ne peut pas vérifier sa capacité à passer à l'action, il peut avoir des doutes sur sa valeur et son incapacité à agir peut être source de grandes souffrances.

Cette approche mêle psychologie et sociologie et dépasse ainsi la contradiction entre analyse individuelle et collective. Outre les souffrances individuelles qui peuvent être déclenchées par le sentiment d'impuissance, nous avons également vu qu'il pouvait avoir un impact politique. Pour passer à l'action, il faut parvenir à définir un problème. Or, les problèmes de la modernité sont tels qu'aucune action ne pourra permettre de surmonter tous les obstacles. C'est pourquoi l'approche du DPA propose de segmenter, circonscrire son champ d'action pour avancer petit pas par petit pas. Nous allons voir ici en quoi les lieux de faire permettent ce passage à l'action à travers des pratiques concrètes.

2.2. Les valeurs du faire soi-même : entre réalisation de soi, tradition vivante et émancipation politique

³⁷⁸ (2018). Le pouvoir d'agir à la rescousse. *Revue Projet*, 363, 68-73.

³⁷⁹ Joanna Moodstep. (s. d.). *Yann Le Bossé—Le pouvoir d'agir*. Consulté 22 juillet 2021, à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=Z7_IS4HSD3g, 3m55.

Rappelons quelques idées-forces du mouvement *maker*. D'abord, le faire est présenté comme une pratique individuellement et socialement bénéfique, comme une réalisation de soi. En témoigne le manifeste de Mark Hatch :

Faire est quelque chose de fondamental pour tout être humain. Nous devons faire, créer et nous exprimer afin de pouvoir éprouver un sentiment de plénitude. (...) Les choses que nous faisons sont comme des petites pièces de nous-mêmes et s'apparentent à des morceaux qui peuvent s'emboîter dans notre âme³⁸⁰.

Partager, donner, apprendre, s'outiller, jouer, participer, aider, transformer sont tous des verbes du mouvement. On retrouve ces expressions dans les lieux de faire étudiés quand les enquêtés évoquent leur besoin d'équilibre entre le faire et l'intellect (voir Chapitre II). Par ailleurs, dans son manifeste, Mark Hatch -qui a tout de même été directeur de Tech Shop- écrit que les *makerspaces* sont des outils de résistance et des leviers d'émancipation. Les outils permettent de servir la cause, le choix, l'autonomie, l'écologie, la connaissance. Malgré tout, nous avons vu qu'il y avait toujours une ambivalence avec la technique dans le monde *maker*. En effet, son objet étant l'émancipation, il cultive une certaine méfiance envers la déshumanisation qu'elle peut porter. Comme l'affirme Lallement dans *L'Âge du Faire*, le mouvement du faire est très attaché à la défense des libertés et ne s'oppose pas complètement au capitalisme contemporain avec lequel il peut même partager certaines valeurs comme l'innovation et la liberté d'être soi (Lallement, 2015). Au contraire, Hugues Jacquet affirme que l'artisanat fait partie des réactions face au capitalisme contemporain (Jacquet, 2012). Mais malgré cela, il souligne que le retour de *l'homo faber* peut aussi signifier la volonté de réfléchir à notre activité, son sens et sa durée de vie dans le monde matériel, « *la main contient une façon d'habiter le monde, de vivre l'écologie dans son étymologie sans avoir à en prononcer le nom* »³⁸¹. De plus, selon lui, l'artisanat peut aussi permettre d'accéder à une certaine autonomie, par l'apprentissage contre la dématérialisation et la tertiarisation. Ainsi, l'artisan peut exercer sa volonté d'individuation en s'épanouissant au sein des démocraties contemporaines. Pour faire suite à la partie précédente, l'auteur revendique que la pratique artisanale n'est pas un retour en arrière. Au contraire, elle peut permettre d'apporter des éléments de réflexion sur la pratique autonome d'un métier, la stabilité, le bien-être que cette pratique peut apporter. Faire, c'est être acteur, et la pratique artisanale peut être épanouissante dans notre construction et dans notre rapport à l'autre (Jacquet, 2012). Crawford partage une vision similaire bien qu'il soit encore plus convaincu de la dimension innovante que peut développer l'artisanat, tout en respectant des traditions. Il prend l'exemple des facteurs d'orgue s'inscrivant dans une tradition, mais voulant aussi innover pour faire encore mieux. Il en déduit donc les potentialités progressistes de la tradition car ces artisans s'inscrivent dans quelque chose qui les dépassent, mais en même temps ils disposent de l'indépendance de leur jugement. L'héritage

³⁸⁰ « The Maker Movement Manifesto : Rules for Innovation in the New World of Crafters, Hackers and Tinkeres » cité dans Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion, p.192.

³⁸¹ Jacquet, H. (2012). *L'intelligence de la main*. L'Harmattan, p.174.

historique n'est pas vécu par les employés comme un poids mais comme une source d'énergie. Crawford conclue en affirmant que nous vivons dans un paradigme où tradition et technique sont perçus comme opposés alors que la tradition donne une manière rationnelle d'approcher une réalité. Pour le facteur d'orgue : « *la dialectique de la tradition et de l'innovation permet au facteur d'orgues de comprendre sa propre inventivité comme la prolongation d'une trajectoire dont il a hérité.* »³⁸². En effet, cette approche est très différente du concept moderne de créativité *ex-nihilo* au sein duquel un mini Big-Bang arrive à chaque création. Or, cette approche de l'inventivité ne peut pas nous relier ni aux autres, ni au territoire et rend l'expérience de la créativité irrationnelle. Crawford plaide donc pour une tradition vivante : continuer à se poser les mêmes questions que les anciens, et trouver peut-être d'autres solutions. Les Lumières considéraient la tradition comme un voile de ténèbres empêchant les hommes par une rigidité coutumière. Au contraire, les facteurs d'orgue de Taylor and Boody étudiés par Crawford ne sont pas isolés, ils sont situés : « *dans cette compréhension de soi parfaitement située, l'excellence qu'ils cherchent à atteindre dans leur travail exprime leur individualité : une indépendance de jugement gagnée, une compréhension approfondie qui est le fruit de leur propre labeur* »³⁸³. Certains diront qu'ils se sont retirés du monde moderne, mais Crawford pense le contraire : ils vivent une écologie de l'attention qui leur fait place dans le monde. Ainsi, s'inscrire dans une tradition ne serait pas nécessairement source d'enfermement et de réaction, mais aussi d'émancipation et de réalisation de soi.

Dans la même veine, Lochmann confirme que cette confrontation à la matière apporte des bénéfices psychiques et que c'est en passant par le chemin de l'humilité que l'on ressent de la fierté d'avoir réalisé « *quelque chose qui est hors de soi* »³⁸⁴. L'auteur est assuré que le retour en grâce de l'artisanat pourrait permettre la naissance d'un nouveau projet de société. Il définit l'artisanat comme la pratique d'un métier associé à une culture spécifique consistant à vouloir bien faire son travail. C'est donc d'une forme idéale de travail qu'il parle, pas de l'artisanat correspondant au statut d'emploi indépendant inscrit dans un organisme spécifique. Il plaide : « *la pensée matérielle développée par l'artisanat constitue une pratique formatrice de l'esprit propre à restaurer un rapport plus actif au monde et à la politique* »³⁸⁵.

Enfin, pour continuer le parallèle avec le mouvement de retour à la nature, Dalgarrondo et Fournier parlent également du jeûne, de la cueillette ou du stage de survie en forêt comme des possibilités d'exploration de soi et de recomposition du rapport au monde. « *Faire un stage de jeûne, de cueillette de plantes sauvages ou de survie en forêt, c'est s'engager dans la voie du faire, dans un processus qui a le potentiel, comme tout processus, de nous permettre de changer de cadre d'analyse* »³⁸⁶. Même si elles sont réalisées dans un cadre marchand, ces retraites sont des fenêtres temporelles offrant la possibilité de

³⁸² Crawford, M. B. (2016). *Contact—Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* (M. Saint-Upéry & C. Jaquet, Trad.; La Découverte), p.322.

³⁸³ Ibid, p.324.

³⁸⁴ Lochmann, A. (2019). *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*. Payot, p.91.

³⁸⁵ Ibid, p.169.

³⁸⁶ Dalgarrondo, S., & Fournier, T. (2020). *L'utopie sauvage*. Les Arènes, p.108.

se questionner, « *de reconsidérer ses propres routines, et donc de refaire du quotidien et de l'ordinaire un lieu potentiel d'émancipation, de résistance* »³⁸⁷.

Maintenant que nous avons pu voir les potentiels théoriques d'émancipation et de développement du pouvoir d'agir dans les lieux de faire et dans les mouvements de retour à la terre, qu'en est-il sur le terrain ? Jacquet ne parle que de l'artisanat classique, et Lochmann d'une forme idéale d'artisanat différant des phénomènes observables dans les lieux de faire par l'organisation du travail, le sens de ce travail, les règles de gouvernance, le collectif. Nous pouvons donc imaginer que des phénomènes supplémentaires peuvent apparaître.

2.3. Autonomie et pouvoir d'agir sur le terrain

Pour évaluer le potentiel de développement du pouvoir d'agir dans les lieux de faire, nous allons reprendre les quatre critères retenus par l'approche DPA-PC. Rappelons-les : le développement d'habiletés, l'augmentation du sentiment d'efficacité personnelle, le développement d'une conscience critique et l'expérience avec d'autres personnes dans une démarche d'action collective.

2.3.1. Le développement d'habiletés

Nous avons déjà vu dans le deuxième chapitre de ce mémoire les habiletés acquises dans les pratiques concrètes (Chapitre II A.1.) à travers les outils, le dialogue avec la matière, le sentiment de pouvoir faire quelque chose de ses mains. Ces habiletés sont encore augmentées par la transmission des savoir-faire qui permet que la chaîne d'apprentissage se renouvelle (Chapitre II B.2.). Or, il semblerait que le développement de ces habiletés soit conditionné par les rapports entretenus par les individus avec eux-mêmes et avec les autres. Nous verrons dans la partie suivante les limites potentielles du développement de ces habiletés qui constituent tout de même une caractéristique de ces lieux.

2.3.2. L'augmentation du sentiment d'efficacité personnelle

Ce critère est intimement relié au précédent car c'est justement le développement d'habiletés qui permet l'augmentation de ce sentiment d'efficacité personnel. Dans *Éloge du carburateur*, Crawford décrit ce qui se passe quand on réalise l'effet direct de nos actions sur le réel (Crawford, 2016). Dans nos lieux d'enquête, nous avons pu observer et relever lors des entretiens la confiance que donne cette prise de conscience. En effet, D. nous a affirmé le niveau d'expertise qu'il a eu l'impression d'acquérir en ouvrant le pédalier d'un vélo, lui donnant légitimité et pouvoir d'agir. A la Manufacture, K. ne s'attendait

³⁸⁷ Ibid, p.109.

pas à ce qu'on lui fasse confiance pour monter l'atelier matériaux souples, qu'on lui reconnaisse une expertise. Cette validation par les autres correspond à la reconnaissance par autrui théorisée par Ricœur. De plus, lors de son entretien, F. a raconté l'histoire de P., un jeune qu'ils ont embauché à StuB'iclou en contrat d'insertion. Au moment où il a commencé son contrat, il était une « *teigne* »³⁸⁸ et prenait des drogues « *dégueulasses* ». Ils ont quand même choisi de l'embaucher. Elle pense qu'ils lui ont offert un cadre qui lui a permis de se raccrocher et que le travail d'insertion a été efficace. En témoigne selon elle, le fait qu'il ait « *roulé une énorme galoche à une jolie brune* »³⁸⁹ le dernier jour de son contrat, qu'il ait arrêté les drogues dures et soit aujourd'hui parvenu à se stabiliser.

Par ailleurs, pour A. et C., le développement du pouvoir d'agir passe par la pédagogie active et l'autonomisation promue à StuB'iclou. Par exemple, A. relève qu'à l'atelier, il ne s'agit pas juste d'exécuter bêtement des tâches qui nous ont été dictées. Pour réparer son vélo, il faut apprendre à utiliser les outils, chercher des informations, des conseils, communiquer avec les autres, réfléchir. C. fait aussi attention à cet aspect dans sa pédagogie. Elle dit être verseau et donc préférer diffuser de la connaissance sur le monde verre par verre plutôt que seau par seau. « *C'est une forme d'autonomisation* »³⁹⁰ dit-elle. Outre le fait de faire prendre confiance dans le faire-soi-même, StuB'iclou a donné confiance à des gens pour entreprendre, que ce soit dans des projets personnels ou collectifs. En effet, F. relève que la Manufacture a été créée par des gens de StuB'iclou. Certains sont devenus autoentrepreneurs comme H., d'autres sont devenus artistes à la Grainerie, osant finalement réaliser leurs rêves comme c'est le cas de G.

A la Grainerie, nous avons déjà relevé que ce lieu pouvait être un tremplin pour les artistes émergents et les collectifs ayant peu de moyens. Beaucoup de témoignages vont dans ce sens, décrivant la Grainerie comme une pépinière permettant un bourgeonnement intérieur, et une floraison en tant qu'artiste sans jugement de valeurs de la part des autres. V. en témoigne en ces termes :

La Grainerie est centrale dans ma vie. J'y ai passé l'essentiel de mon temps de travail. J'y suis tombé amoureux à plusieurs reprises. Je m'y suis construit, épanoui, émancipé en tant qu'humain et en tant qu'artiste. J'y ai vu des gens s'ouvrir comme des fleurs, s'y révéler, des sensibilités vibrer juste à côté de moi, et mûrir jusqu'à toucher leur public.³⁹¹

Un autre témoignage souligne la nécessité de conserver ce lieu pour offrir la possibilité à des jeunes artistes de se découvrir : « *La Grainerie, sa belle équipe et son énergie inébranlable depuis plus de 10 ans, m'ont poussé, sans le savoir, à m'affirmer en tant qu'artiste et de prendre confiance dans ce métier pas évident car trop souvent dans l'ombre ou peu accessible.* »³⁹²

³⁸⁸ Entretien avec F.

³⁸⁹ Ibid.

³⁹⁰ Entretien avec C.

³⁹¹ La Semencerie-Annexe-Les témoignages. (2021), p. 17.

³⁹² Ibid, p.31.

Finalement, l'augmentation du sentiment d'efficacité personnelle passe par la prise de confiance en soi, en ses capacités en tant que réparateur, artiste, bidouilleur pour libérer une forme de créativité ou de stabilité qui permet l'épanouissement. Comme l'évoque K., Ces lieux peuvent devenir des lieux « *de soutien pour l'épanouissement professionnel et humain* »³⁹³.

2.3.3. Le développement d'une conscience critique

Le développement du pouvoir d'agir ne passe pas uniquement à travers le développement de capacités et le sentiment d'avoir un impact sur le monde. Il passe aussi par le développement d'une conscience critique qui permet de prendre conscience des éléments ayant une influence sur soi et de son influence sur le monde.

Ainsi comme nous avons pu l'étudier précédemment (Chapitre II A.3. sur la subversivité et II. B.3. sur l'autogestion notamment), en s'engageant localement dans des lieux de faire, les membres développent l'impression d'avoir une action concrète sur le monde.

La critique du modèle dominant de consommation permet aux individus une réflexion sur les modes de production, sans pour autant totalement rejeter l'industrialisme³⁹⁴. Par exemple, J. a évoqué que son rêve était de trouver un équilibre entre progrès technique et une harmonie entre toutes les formes de vie. L'émancipation par la pratique artisanale passe par la construction de sens. Tout en menant une critique de l'obsolescence programmée et de l'atomisation du travail, les membres des lieux de faire remettent du sens dans la fabrication. Comme l'affirme un témoin dans le dossier de La Grainerie, ces lieux permettent « *des idées comme celle du Selbstgemacht qui poussent les individus dans un autre rapport au monde, non pas basé sur la consommation d'objets mais sur leurs réappropriations* »³⁹⁵. En fabriquant des objets eux-même et avec des matériaux réutilisés, les membres de ces lieux peuvent entrer dans un mode de production plus écologique en accordant aussi plus de valeur à des objets qu'ils ont conçus eux-mêmes. De plus, dans ces lieux, ce n'est pas uniquement le retour à la matérialité, au geste porteur de sens qui est valorisé. Ils interrogent également les rapports de pouvoir et de domination à travers l'expérimentation de nouveaux modèles organisationnels (voir II.B.3.). J. voit les effets positifs que peut avoir l'innovation organisationnelle sur les manières d'entreprendre comme dans le cas de K. qui n'avait jamais envisagé une mutualisation dans le cadre de son travail et aimerait aujourd'hui peut-être travailler en SCOP.

Selon certains membres de la Manufacture, le faire soi-même n'est pourtant pas toujours la première motivation des adhérents des lieux de faire. En effet, certains viennent pour des motifs économiques comme dans les ateliers d'autoréparation vélo car aller chez le réparateur est devenu trop cher. Mais, au contact du lieu, de ses membres, de ses modes d'agir et de sa gouvernance,

³⁹³ Entretien avec K.

³⁹⁴ En effet, le passé industriel des bâtiments est respecté et même valorisé.

³⁹⁵ La Semencerie-Annexe-Les témoignages. (2021), p.110.

l'individu peut développer une conscience critique accrue sur un système qui ne lui était déjà peut-être pas favorable.

2.3.4. *L'expérience avec d'autres personnes dans une démarche d'action collective*

Enfin, le quatrième critère de développement du pouvoir d'agir se concentre sur la création d'une démarche d'action collective qui permet à l'individu de se développer aussi avec les autres. Comme déjà évoqué dans le chapitre II (II A. 2. sur le lieu commun, B. 1. et B.3. sur le collectif autogéré), la création d'un collectif autogéré est source de nombreux apprentissages et de pouvoir. F. affirme en effet qu'à StuB'iclou, outre la création de confiance en soi et de pouvoir d'agir à travers la mécanique vélo, c'est le collectif autogéré et la gestion d'une association qui ont aussi créé des vocations, la confiance pour créer d'autres lieux similaires et réaliser des projets personnels. Une ancienne permanente de la Grainerie donne à voir l'articulation entre individuel et collectif qui se fait : « *J'y ai passé 8 ans. Je m'y suis mariée. J'y ai célébré mon divorce aussi. J'y ai appris 1001 choses (...) J'y ai trouvé la confiance d'un groupe qui au passage a fait naître la confiance en moi. La Grainerie m'a donné des ailes* »³⁹⁶. Ces lieux sont donc des lieux d'éducation, où l'on apprend à être avec les autres et à vivre en société. Par exemple, une autre ex-permanente de la Grainerie témoigne du rôle que ce lieu a joué dans l'éducation de sa fille :

Pour terminer, je cite ma fille de 14 ans qui me dit avec fierté : « *Maman, tu peux dire que c'est là où j'ai grandi, que la Grainerie a participé à me faire telle que je suis aujourd'hui. J'entends par là ouverte, sociable et sociale, joyeuse, profondément altruiste et sensible, des qualités de bel être humain.* »³⁹⁷

Ainsi, les trois vecteurs de la reconnaissance exposés par Paul Ricœur ressortent ici car c'est souvent à travers le collectif ou l'apprentissage de la pratique concrète que se construit une certaine reconnaissance de soi, renforcée par la participation à une expérimentation sociale transformatrice donnant donc un sentiment d'utilité sociale. Nous pouvons donc conclure que les quatre critères du développement du pouvoir d'agir théorisés par Yann Le Bossé se retrouvent dans une certaine mesure dans les trois lieux de faire étudiés. Nous allons désormais voir les limites potentielles au développement du pouvoir d'agir et à l'émancipation dans ces lieux.

B. Dépasser les limites

1. *Limites à l'émancipation et à la transformation sociale et économique*

³⁹⁶ La Semencerie-Annexe-Les témoignages. (2021), p.55.

³⁹⁷ Ibid, p.47.

Malgré la dimension émancipatrice de ces lieux, ils ne sont pas épargnés par les tensions qui traversent la société entière. Ils ne dénotent ni de rapports humains complètement pacifiés, ni ne peuvent offrir une solution unique à tous les maux contemporains. Nous allons voir dans cette partie, les limites auxquelles sont exposés ces lieux dans leur volonté transformatrice du modèle économique et de travail, mais aussi dans les rapports humains et notamment de genre.

1.1. Des limites de l'échelle d'application du modèle

Dans *Makers*, les auteurs se questionnent : sommes-nous dans les *makerspaces* au cœur d'une nouvelle révolution industrielle ? Ces espaces avec leurs machines peuvent permettre de produire de manière plus écologique et de libérer la créativité humaine. Mais alors, à quel point ces changements peuvent-ils représenter un modèle viable pour le plus grand nombre ?

1.1.1. Limites dans les capacités de production des lieux de faire

La production dans les lieux de faire représente pour l'instant des volumes monétaires limités. Les auteurs de *Makers* relèvent que le chiffre d'affaires pour des micro-espaces de fabrication personnelle vont de 1000 dollars jusqu'à 1000 fois plus pour des structures ouvertes destinées aux publics urbains (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018). Ce qui ne représente pas beaucoup en comparaison avec les chiffres des grandes industries et multinationales qui dominent l'économie mondiale actuellement. Les structures que nous avons étudiées fonctionnent soit grâce à des subventions et de l'autofinancement (StuB'iclou et la Manufacture) soit grâce à une forme de mécénat de la part du propriétaire dans le cas de la Grainerie. J., membre de la Manufacture reconnaît qu'« *on est ricrac financièrement* »³⁹⁸ et que le modèle économique n'est pas encore stabilisé. A StuB'iclou, la dépendance aux subventions par projets est en tentative de réduction, mais il est toujours difficile pour des structures montées en association de sortir de ce modèle.

Par ailleurs, dans son mémoire, L. Peyrony fait état de l'incapacité des lieux de DIY à faire concurrence à la production capitaliste. En effet, sont produits dans ces espaces des prototypes fragiles qui restent plus chers à produire que par production industrielle (Peyrony, 2016-17). De plus, l'utilisation de certaines machines comme les machines 3D impose des limites écologiques car elles nécessitent l'achat de fils en plastique difficilement récupérables dans les circuits du réemploi, ce qui va à l'encontre de la logique de réappropriation des savoirs faire.

Ainsi, ces espaces ne proposent pas actuellement de modèle apte à remplacer le système dominant en termes économiques. Reste à savoir si cela est leur objectif. En effet, même si la démocratisation de ce mode de production pourrait lui permettre de faire évoluer ses prototypes, peut-être ses membres trouvent-

³⁹⁸ Entretien avec J.

ils justement le sens de leur travail et leur plaisir dans la charge subversive et utopique du lieu. Selon Peyrony, les membres de la Manufacture ont conscience de leur manque de compétitivité mais mettent plus l'accent sur son aspect social et transformateur. Un de ses membres voit les choses ainsi :

Or, elle est pas encore assez mature pour pouvoir proposer beaucoup de choses de créativité technique. Alors moi je me dis, qu'il faut montrer qu'on est fous, il faut montrer cette créativité d'une autre manière. Et une manière c'est de trouver des événements qui changent, des événements qui claquent, même si des fois on pourrait se planter. Mais qu'on montre que derrière y a eu un travail d'essayer d'innover. Et qu'on est pas juste un FabLab comme les autres. Parce que si on est un FabLab comme les autres, on va pas tenir la course³⁹⁹.

Ainsi, ces lieux de faire proposent un autre rapport à la production mais recherchent plutôt l'expérimentation que la standardisation de leurs pratiques.

1.1.2. Du rapport au travail : une nouvelle exploitation de soi ou une niche privilégiée ?

Par ailleurs, comme le théorisent Lochmann ou Crawford, ces lieux ont une volonté de transformer le rapport au travail et l'organisation du travail. Or, dans son manifeste hacker, Kenneth McKenzie pose la question suivante : « *en tentant de mettre en cohérence leurs façons de travailler avec des valeurs nouvelles, les hackers savent-ils le capitalisme contemporain ou ne font-ils finalement que participer à l'invention de formes d'exploitation inédites?* »⁴⁰⁰. Il est vrai que cette forme de travail pour soi ne prémunit pas de l'auto-exploitation poussant les individus à la performativité en dehors même de leurs temps de travail. De plus, nous avons vu que certains de ces espaces se marchandisent comme c'est le cas de Techshop, d'autres fablabs ou même de certains fondateurs du DIY qui ont abandonné cette éthique pour aller vers des systèmes monétisés comme c'est le cas de Steve Jobs ou encore Bill Gates. Les limites fines entre capitalisme et DIY se retrouvent dans le modèle de l'entreprise libérée comme Google qui met l'économie de la connaissance et la liberté des travailleurs au profit d'une performativité lucrative. Or, la différence reste au niveau de l'implication des travailleurs dans les décisions, dans les règles de gouvernance partagée et le partage des ressources qui sont collectives et non privatisées. Dans *Makers*, les auteurs rappellent les critiques virulentes faites aux *start-up* qui se revendiquent du mouvement collaboratif. Mais cette radicalité affichée des *hackers/makers* n'est possible que si l'on adopte un mode de vie frugal ou qu'on dispose d'un statut protecteur assurant rémunération et indépendance car les individus doivent trouver un moyen de combiner épanouissement personnel et nécessité de subsister (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Lallement, 2018).

³⁹⁹ Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace, p.46.

⁴⁰⁰ Crawford M. B. (2010), *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*, p.100.

Par ailleurs, certains partisans du faire soi-même imaginent que le modèle du faire serait applicable à la société entière comme c'est le cas d'Arthur Lochmann, qui, après avoir été néo-artisan pendant 10 ans est pourtant revenu à une profession intellectuelle. Dans un article critique de *La vie des idées*⁴⁰¹ sur son ouvrage *La vie solide*, Olivier Crasset rappelle que même si l'émancipation par le travail existe dans les entreprises artisanales, les conditions réelles d'exercice du métier sont difficiles voire dangereuses dans le cas de la charpente par exemple. Selon l'auteur de la critique, Lochmann idéalise le métier et les rapports salariaux sans jamais mentionner les 26 % d'artisans qui travaillent plus de 60 heures par semaine, les 66 % souffrant de douleurs musculaires ou articulaires, ou encore les 58 % qui se déclarent en état de stress (Baromètre Artisanat 2018). De plus, il lui reproche son absence de critique de la baisse de qualité du travail parfois nécessaire pour obtenir des marchés et tenir les délais. Il semblerait qu'Arthur Lochmann n'évoque dans son ouvrage qu'une minorité de l'artisanat représentée par les « néo » issus des classes moyennes à haut capital culturel. Ainsi, ces néo-artisans se retrouvent-ils souvent dans l'artisanat d'art, capables d'élaborer des discours conceptuels sur leurs créations, leur permettant ainsi de toucher une clientèle aisée, et s'assurant des ressources économiques complétées par d'autres ressources préexistantes. Pour Crasset, vouloir faire de cette niche de l'artisanat créatif un modèle de société est un leurre. Christine Jaeger⁴⁰² a en effet montré dans ses travaux que l'artisanat avait réussi à subsister en se glissant dans les interstices du capitalisme, sans pour autant parvenir à changer les rapports de production. Pour Crasset, la volonté de Lochmann de revaloriser le travail manuel est louable, mais cela ne doit pas se faire au détriment d'une amélioration des conditions de tous les travailleurs.

Lochmann se concentre dans son ouvrage sur l'artisanat et plus particulièrement la charpente. Les trois lieux de faire étudiés se vouent à la réparation pour l'un, à l'autofabrication pour le second, et à l'art pour le troisième. Ils ne correspondent pas exactement à cette description du néo-artisanat, même si nous avons pu repérer dans les profils des faiseurs des personnes ayant réalisé une transition vers l'artisanat créatif (feronnerie d'art, sculpture, facture d'orgues etc.). Néanmoins, les critiques de Crasset sur l'entre-soi que peuvent représenter ces espaces et ces pratiques sont à prendre en compte dans ces espaces qui ne témoignent pas d'une grande diversité culturelle et de classe.

En outre, la volonté d'agir localement, la défiance envers les échelles d'action plus larges de leurs membres ne les poussent pas à mener une action ayant un impact à grande échelle. Mais alors, ces expériences risquent-elles de devenir des micro-isolements ? Il ne semblerait pas que ce soit le cas actuellement, car elles tissent des réseaux partenariaux riches et ouvrent régulièrement les espaces au grand public dans un univers urbain permettant toujours un certain brassage.

⁴⁰¹ Crasset, O. (2019). La pensée bien charpentée. *La Vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/la-vie-solide-lochmann.html>

⁴⁰² Godin, C. (1983). Christine JAEGER : Artisanat et capitalisme. L'envers de la roue de l'histoire. Payot, Paris, 1982, 314 p. *Anthropologie et Sociétés*, 7(2), 180-181.

Les lieux de faire ne représentent donc pas une alternative unique à la production industrielle actuelle et présentent des limites certaines dans leur modèle économique. Ces limites se retrouvent aussi dans les relations humaines qui s’y nouent.

1.2. Des rapports humains en tension

Dans les lieux de faire, les rapports de domination, inégalités et tensions interpersonnelles agissent comme dans la société. Nous allons voir ici comment ils impactent les rapports humains, et la manière dont ils limitent les transformations possibles au sein de ces lieux.

Nos trois terrains d’enquête ont une forme juridique associative impliquant donc différents statuts entre bénévoles, adhérents, parfois salariés. Ces structures sont principalement portées par des dirigeants bénévoles (surtout dans le cas de la Manufacture et StuB’iclou car à la Grainerie les membres de la collégiale font aussi de l’espace leur lieu de travail). Ainsi, ils n’échappent pas aux problématiques de surinvestissement, d’épuisement, de manque de clarté ou de conflits interpersonnels, classiques dans les associations

Par exemple à StuB’iclou, plusieurs membres se sont dernièrement déclarés à la limite du *burn-out* associatif, fatigués d’avoir eu à gérer le conflit entre deux salariés et les nouveaux recrutements. J. évoque aussi cette problématique à la Manufacture où elle ressent plus de responsabilités et de stress que dans son travail rémunéré. A., salariée de StuB’iclou affirme qu’« *il y a vraiment un engagement qui est plus fort* » que dans « *le monde de l’entreprise* »⁴⁰³ et souhaite éviter de tomber dans de l’épuisement. C’est pourquoi elle met une barrière entre vie professionnelle et personnelle. De plus, les conflits interpersonnels ont régulièrement été cités dans les moments difficiles vécus par les enquêtés. Par exemple, J. a cité les engueulades dans les moments durs relevant que « *pour moi c’est toujours compliqué, question de personnalité, moi j’aimerais bien que ça se passe toujours bien entre tout le monde, ça serait pratique* »⁴⁰⁴. C. évoque aussi sa difficile gestion des conflits, K. les conflits avec une association voisine etc. D’autres événements comme des ruptures amoureuses ou la mort de bénévoles ont aussi été vécus comme des moments tragiques.

Ainsi, les lieux de faire n’échappent pas aux problématiques interpersonnelles et émotionnelles qui traversent chaque être humain. Même si nous avons vu qu’il existait des mécanismes de résolution des conflits, ils restent toujours des événements difficiles à gérer.

1.3. Des rapports de genre amoindrissant l’émancipation

1.3.1. Le patriarcat traverse ces lieux

⁴⁰³ Entretien avec A.

⁴⁰⁴ Entretien avec J.

Les lieux de faire que nous avons étudiés revendiquent une remise en question des normes patriarcales et portent des valeurs féministes. Malgré tout, les rapports de genre les traversent et la reproduction de comportements stéréotypiques se produit. Dans des lieux dédiés au bricolage et au travail manuel, les hommes restent plus présents et plus à l'aise, continuant à faire à la place des adhérentes comme à StuB'iclou par exemple. Comme le souligne K., la question du genre :

elle nous habite, chacun d'entre nous (...) et elle s'exprime aussi à travers le fait que c'est un endroit où les gens font, et où faire, construire, créer avec des machines et des outils n'a pas la même définition pour chacun d'entre nous en fonction de comment on a été genré et en fonction de si on a déjà posé une réflexion là-dessus par rapport à notre parcours de vie ⁴⁰⁵.

Cette dimension n'est que peu documentée dans les ouvrages sur les *makerspaces* de Michel Lallement, qui n'y dédie que deux pages dans *L'Âge du Faire*. Il remarque que Noisebridge compte plus d'hommes que de femmes, que la répartition des tâches reste genrée dans le sens où les femmes sont plus investies dans des tâches traditionnellement féminines comme le ménage, et que la violence verbale et physique envers les femmes et les personnes transsexuelles y existe même si elle est condamnée par la communauté. Des groupes de femmes ont été mis en place pour reconnaître les compétences de manière dégenrée, et des groupes de lecture féministe ont été créés pour des hommes au sein d'un *hackerspace* (Lallement, 2015).

L. Peyrony met le doigt sur la moindre importance donnée à la revendication féministe dans le mouvement du DIY par rapport à la lutte contre les autres discriminations et oppressions issues du système capitaliste (Peyrony 2016-17). Elle remarque qu'à la Manufacture, la reproduction de la domination masculine s'observe à travers la forte participation des femmes aux formations mais leur quasi-absence au sein des ateliers, comme si le travail en autonomie leur semblait au-delà de leurs compétences. Malgré tout, comme nous l'avons vu dans la première partie, la tendance est à la féminisation, surtout dans les instances dirigeantes. C'est également le cas à StuB'iclou. A la Grainerie, nous avons moins eu l'occasion de mener des observations sur ce sujet et il semblerait que la division genrée soit moins présente de par notamment la nature des activités qui y sont menées, d'ordre artistique et moins typiquement masculines. Malgré cette féminisation croissante, il semblerait à StuB'iclou que la légitimité des femmes à donner des conseils en mécanique soit toujours moindre que celle des hommes. En effet, A. remarque souvent que des nouveaux adhérents ne s'adressent pas systématiquement à elle quand elle fait les permanences, mais plutôt à des hommes parfois moins expérimentés. G., ex-salarié mécanicien, a maintes fois entendu des adhérentes entrer à l'atelier en lui disant « *je suis nulle en mécanique* »⁴⁰⁶. F. première coordinatrice et fondatrice de StuB'iclou avoue elle-même ne jamais avoir été à l'aise en permanence : « *j'ai toujours considéré que j'étais moins bonne en mécanique que à peu près toute la planète.* »⁴⁰⁷. Ainsi, malgré son engagement féministe, F. a hérité de constructions mentales du patriarcat qui continuent à limiter son

⁴⁰⁵ Entretien avec K.

⁴⁰⁶ Entretien avec G.

⁴⁰⁷ Entretien avec F.

pouvoir d'agir. La question du genre n'a pas été prégnante dès les débuts de l'association mais est arrivée avec le temps avec une prise de conscience féministe de certaines bénévoles et l'arrivée de militantes. La volonté de déconstruire la répartition genrée des tâches entre les salariés notamment a mené à de grandes réorganisations.

Pourtant, certains bénévoles comme M., trouvent que la différence homme/femme ne se fait pas sentir dans l'atelier, affirmant que « *la mécanique c'est une histoire humaine, il n'y a pas à voir avec l'homme ou la femme, puis si les gens ne savent pas le comprendre, ils n'ont qu'à rentrer pour voir.* »⁴⁰⁸. Cependant, selon des témoignages entendus de bouches féminines, il était le premier à adopter des comportements sexistes, et cette affirmation relèverait donc plus plutôt d'un déni que d'une réalité. D. confirme l'existence de ces inégalités. En effet, iel se définit comme non binaire mais a souvent été considéré.e comme un garçon manqué et se sentant ainsi plus à l'aise dans l'atelier. Iel dit : « *J'ai pas les attributs de la féminité du coup j'ai plus de crédit auprès des gens.* »⁴⁰⁹. Iel a également souvent pu être témoin de situations de sexisme ordinaire avec trois hommes affairés sur le vélo d'une adhérente sans la laisser expérimenter ou un couple au sein duquel l'homme fait à la place de la femme. Dans ces cas, iel préfère parfois utiliser l'excuse légale de l'assurance autorisant seulement l'adhérente à toucher les outils plutôt que de se lancer dans des discours sur le sexisme. Nous pouvons ainsi voir les stratégies adoptées pour détourner les comportements sexistes. Dans d'autre cas comme celui de C., le féminisme n'est pas une revendication à avoir en tant que femme ayant subi des heurts, mais plutôt « *en tant qu'être humain qui voit pas pourquoi certains seraient moins bien traités que d'autres* »⁴¹⁰. En effet dans son cas, il semblerait qu'elle ait été plutôt embêtée en tant qu'individu fonctionnant différemment de la norme qu'en tant que femme. Nous pouvons donc voir ici que le genre n'est pas le seul facteur entrant en jeu dans les rapports humains au sein des lieux de faire.

A la Manufacture, il semblerait que le débat soit moins présent sur la thématique du genre. Par exemple, L. semble peu impacté par la question (même s'il dit faire attention à ne pas incarner « *l'archétype du mec qui t'enseigne* »⁴¹¹) alors qu'elle tient à cœur à J., qui dit pourtant avoir des choses plus urgentes à faire au sein de l'association. Pourtant, elle reconnaît que la répartition des espaces est assez caricaturale sur certains aspects. Par exemple, elle ne voit presque que des filles utiliser l'atelier couture, « *Ça me désespère mais c'est comme ça* »⁴¹² dit-elle. K. ne semble pas partager cette représentation et trouve qu'« *on sort de la couture qu'on a dans la représentation classique* »⁴¹³. En effet, selon elle, beaucoup d'hommes s'y intéressent, notamment aux machines, et ont déjà pratiqué la couture dans d'autres contextes plutôt pour faire des sacs, des hamacs etc. Elle relève cependant les tensions qui ont existé autour de son atelier par rapport notamment à ce qu'elle représentait dans leurs imaginaires : « *la*

⁴⁰⁸ Alexandre, O. (2016). *Éclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016].

⁴⁰⁹ Entretien avec D.

⁴¹⁰ Entretien avec C.

⁴¹¹ Entretien avec L.

⁴¹² Entretien avec J.

⁴¹³ Entretien avec K.

couturière, les ateliers couture café-gâteaux, les mamys qui tricotent, le côté super féminin et dentelle et flonflon alors que c'était pas forcément ce que je voulais mettre en avant»⁴¹⁴. Elle a dû se battre contre ces préjugés « *en discutant, en provoquant, en tenant tête, en tenant position, en insistant* »⁴¹⁵. Nous n'avons pas vu vérifier si cette représentation existait réellement dans les esprits des autres membres mais nous accordons le crédit à son sentiment. Elles n'étaient que deux femmes à l'époque où elle est arrivée. La seconde qui était « *une femme assez masculine avec un franc parler assez clair qui m'a soutenue* »⁴¹⁶, puis J. est arrivée, sans trop prendre position selon elle. K. semble assez imprégnée du modèle de la femme forte qui tient tête aux hommes et persévère. Elle parle avec admiration de A. une résidente qui a construit sa *tiny house* de A à Z, ou encore de la cordonnière récemment arrivée qui « *elle, elle a le profil pour ça, elle vient dans des chantiers, elle a déjà fédéré des gars dans des domaines qu'elle explore* »⁴¹⁷. Elle maintient : « *Moi j'adore travailler dans un univers masculin parce que c'est franc du collier, c'est clair, c'est net, on sait où on va* »⁴¹⁸ reproduisant ainsi peut-être certains stéréotypes sur les différences genrées entre univers.

1.3.2. Des outils pour dépasser les limites genrées

Dans son texte sur l'éclat, Alexandre se demande si le cycloféminisme est une valeur imaginaire à StuB'iclou. Alors dans les faits, qu'a-t-il été mis en place pour tenter de contrecarrer les effets de la domination masculine ?

Certaines mesures ont été prises dans les lieux de faire pour dépasser ces comportements et la répartition genrée des espaces et des tâches. C'est le cas notamment à la Manufacture et à StuB'iclou où une permanence en non-mixité choisie a été mise en place au cœur des ateliers vélo. K. décrit la « perm des romaines » comme « *la possibilité pour des femmes de l'association StuB'iclou de venir faire des soirées entre meufs* »⁴¹⁹. En effet, créée il y a quelques années à StuB'iclou, la « perm des bouchères » s'est également répandue à la Manufacture au sein de l'atelier vélo le Stock sous le nom de « perm des romaines ». Selon G. et C., l'objectif initial de cette permanence en non-mixité choisie était d'offrir un espace « safe » à des femmes et personnes LGBTQI+ pour pouvoir prendre confiance en leurs capacités en mécanique et ainsi se sentir plus légitimes en retournant dans des permanences mixtes. Cet outil devait donc œuvrer à sa propre disparition. G. le décrit ainsi : « *le jour où il y aura plus de perm en non-mixité, eh bah c'est qu'il n'y aura plus de problème. Mais comme il y aura toujours des problèmes, il y aura toujours la perm en non-mixité* »⁴²⁰. Or, cette permanence en non-mixité a été difficilement acceptée par certains membres de l'association- principalement des hommes- qui continuent à questionner sa

⁴¹⁴ Ibid.

⁴¹⁵ Ibid.

⁴¹⁶ Ibid.

⁴¹⁷ Ibid.

⁴¹⁸ Ibid.

⁴¹⁹ Ibid.

⁴²⁰ Entretien avec G.

pertinence. F. raconte qu'elle avait commencé lors des débuts de l'association à faire quelques mouvements avec une autre bénévole sur l'inversion des rôles, la parité au CD, dans le bénévolat etc. A son retour de voyage à vélo, alors qu'elle n'était plus coordinatrice, les « vieux » l'interpellaient : « *eh F., il y a une bande de lesbiennes qui a pris d'assaut l'atelier, on peut plus y aller si on n'a pas d'ovaires* »⁴²¹. Les crispations restent bien existantes sur ce sujet, en particulier celles d'hommes qui ne comprennent pas l'exclusion dont ils sont victimes, ne s'étant peut-être jamais vu refuser l'accès à un endroit. D., un.e des principales porteur.ses de la permanence en non-mixité reconnaît que les bénévoles n'osent guère parler de cette thématique, de peur d'être qualifiés de sexistes, et qu'une certaine agressivité a pu exister dans les revendications féministes des membres de la perm des bouchères. F. met en garde contre les revendications trop vindicatives en affirmant que « *dans un lieu qui se revendique pédagogique, c'est important d'être pédagogue* »⁴²².

G., se définissant comme féministe, regrette que la permanence en non-mixité soit devenue un espace « *ultra-politisé* » qui se désolidarise de StuB'iclou et fonctionne dans un entre-soi. Il trouve que « *l'objectif initial a été complètement dévoyé.* »⁴²³. Pour lui, le féminisme brandi au sein de la perm des bouchères n'est plus le sien, et il ne supporte plus qu'en tant qu'homme cis, on ne lui laisse même pas l'occasion de débattre car *de facto* il ne peut pas comprendre en tant que privilégié. Il assure même que deux femmes féministes de l'association ont quitté la permanence en non-mixité parce qu'elles n'en pouvaient plus « *d'avoir un cri de colère à chaque souffle.* »⁴²⁴ Il ne comprend pas pourquoi les organisatrices ne veulent pas discuter avec des hommes qui ont accepté de remettre en question leur virilité. Il raconte un évènement qui l'a blessé :

Il y a eu un truc qui m'a fait mal. Le 5 septembre 2019, il y a eu une grosse manif nationale (...). J'ai donné rendez-vous à un couple d'amis à StuB'iclou (...) j'arrive et là je rentre et j'entends des voix de nanas (...) et des panneaux et des piquets de grève qui sont en train d'être peints et je trouve ça génial, j'me dit qu'il doit y avoir Y et ses copines (...), elle arrive vers moi et me dit: "oh bah qu'est-ce que tu fais là?" (...) Elle s'est approprié StuB'iclou, jusqu'à s'étonner que je sois là ! Ça m'a fait mal !⁴²⁵

Ainsi, c'est bien ce sentiment d'exclusion qui pose question avec cette permanence en non-mixité, questionnant les manières de régler les inégalités femmes/hommes de manière à ce que chacun puisse tout de même trouver sa place. Ce ne sont pourtant pas seulement des hommes qui questionnent la manière dont a évolué cette permanence qui a lieu pendant un jour de fermeture de l'atelier, pour ne pas empiéter sur les autres créneaux. La mise en place d'un dialogue semble indispensable pour éviter l'implosion. Enfin, outre les problématiques émergeant autour de la permanence en non-mixité, il semblerait que StuB'iclou soit un espace qui accueille diverses orientations sexuelles et identités de genre . En effet, de

⁴²¹ Entretien avec F.

⁴²² Ibid.

⁴²³ Entretien avec G.

⁴²⁴ Ibid.

⁴²⁵ Ibid.

nombreuses lesbiennes fréquentent l'atelier ainsi que des personnes se définissant comme *gender fluid* ou transsexuelles. G. se dit que c'est un endroit où ces personnes doivent se sentir bien : « *un endroit où c'est naturel, on s'en fout, c'est le cadet de nos soucis en fait l'orientation sexuelle des gens et c'est pas le cas dans tous les endroits* »⁴²⁶.

Ainsi, même si l'atelier est traversé par des tensions liées aux solutions trouvées pour dépasser les comportements genrés, il semblerait tout de même qu'il constitue un refuge pour les personnes ne correspondant pas aux normes dominantes en termes d'orientation sexuelle ou d'identité de genre. L'intersectionnalité n'est que peu étudiée dans ces lieux, et comme c'est le cas dans le mouvement de la permaculture, des critiques pourraient être faites sur le manque de prise en compte de cette dimension. Nous ne disposons pas de données exploitables sur le sujet à la Manufacture et la Grainerie.

2. Pour de nouvelles grilles de lecture

Les lieux de faire que nous avons étudiés présentent certaines limites, et ne peuvent à eux seuls offrir une solution aux crises sociales, écologiques, politiques. Malgré tout, nous avons souhaité dans cette partie offrir une courte ouverture sur les manières de dépasser nos grilles de lecture actuelles pour permettre un changement ontologique, imaginer une autre organisation du travail et réanimer les utopies contemporaines.

2.1. Vers une nouvelle organisation du travail

Nous avons vu dans la partie précédente les limites du modèle du faire soi-même en termes de transformation de l'organisation du travail. Or, Lallement pense tout de même que nous sommes entrés dans une troisième révolution industrielle au sein de laquelle l'ordinateur a remplacé le marteau et où les machines peuvent permettre de libérer du temps et de la créativité. Les outils comme l'imprimante 3D peuvent permettre de remplacer la production de masse par une production en petites séries. De nombreux lieux dédiés au DIY et au faire éclosent partout dans le monde et il fait le pari qu'ils ne resteront pas marginaux. Ils les perçoit comme des « *laboratoires du changement social, des zones d'autonomie où se bricole une autre manière d'innover, de produire, de collaborer, de décider, de façonner son identité et son destin* »⁴²⁷.

Dans la même veine, Michel Bauwens, cyber-philosophe belge est connu pour son analyse du *peer-to-peer* comme modèle transformateur. Dans un ouvrage publié en 2015 intitulé *Sauver le monde. Vers une économie post-capitaliste avec le peer-to-peer*, il explique comment la production entre pairs

⁴²⁶ Ibid.

⁴²⁷ Lallement, M. (2015). *L'Âge du Faire. Hacking, travail, anarchie*. Média Diffusion, p.413.

peut représenter un modèle alternatif à celui du salariat. Le *peer-to-peer* (aussi nommé P2P) est un terme *geek* utilisé en économie collaborative et s'inspirant de l'*open source*. Il correspond en informatique à des réseaux où des utilisateurs peuvent s'échanger directement des films, photos, musiques, documents sans serveur central. Ainsi, des gens du monde entier peuvent créer ensemble des encyclopédies, des logiciels libres etc. Pour Bauwens, le P2P représente une possibilité pour les êtres humains de créer en tant qu'égaux de la valeur, sans nécessité d'autorisation. Ceci permettrait donc en tant que structure sociale de faire advenir la troisième révolution de la production humaine. Dans ce modèle du P2P, les individus collaborent bénévolement à des projets qu'ils ont choisis dans une répartition des tâches plutôt qu'une division du travail. La légitimité de l'information se vérifie par le contrôle mutuel entre pairs. Ainsi n'importe qui peut produire et le P2P n'est pas basé sur l'égalité abstraite des Lumières mais sur l'équipotentialité, chacun pouvant trouver son domaine de compétences privilégié. De plus, Bauwens voit dans la production entre pairs une réponse à la fragmentation induite par le brouillage des frontières de la profession. Ainsi, l'identité peut plutôt se constituer en fonction des contributions à différentes communautés de pairs, permettant aux individus de se singulariser au lieu de se massifier. Bauwens voit des liens certains entre le P2P et des phénomènes comme l'économie collaborative, les *fablabs*, le *crowdfunding*, le mouvement *maker*. Selon lui, tous ces phénomènes composent la société post-capitaliste au sein de laquelle le marché se soumet à la logique des communs.

Au niveau de l'organisation du travail, l'automatisation et la remise en question du salariat ne vont donc peut-être pas amener seulement des fragilisations et des aliénations pour l'Homme, et une autre manière de concevoir le partage d'informations, la création et la collaboration peuvent présenter une autre évolution de notre société.

2.2. Vers un réenchantement du monde

L'un des objets principaux de ce mémoire est d'explorer les pistes de réenchantement du monde. Ulrich Beck quand il parle de la société du risque⁴²⁸, diagnostique l'épuisement des formes de la pensée collective entre nature et culture, comme un nouveau désenchantement. Selon lui, pour agir contre le risque, nous avons besoin de récits, de sortir de la science méthodiste et de restaurer les conditions de l'expérience dans la société pour se demander comment nous voulons vivre. Les laboratoires du changement social que sont les lieux de faire proposent justement une nouvelle perspective sur ce sujet, et peuvent permettre de retrouver un sentiment d'appartenance collective, de sens, de lien au monde. Certains auteurs comme M. B. Crawford mettent en garde contre le passe-temps favoris des individus modernes qui déploient beaucoup d'énergie à perfectionner leur « vie intérieure » dans une rhétorique *new age*. Il rappelle la pensée d'Hegel, affirmant que le sujet se connaît à travers ses actes, ses actes étant sociaux et leur signification dépendant de la manière dont les autres les perçoivent. Ainsi, notre

⁴²⁸ Beck, U. (2001). La politique dans la société du risque. *Revue du MAUSS*, no 17(1), 376-392.

individualité ne se réaliserait qu'à travers nos relations avec autrui et un moi situé ne pourrait émerger qu'à travers le prisme social. A travers le conflit et la coopération, une perception de soi plus éclairée serait rendue possible et l'auteur invite finalement à « *aimer le monde tel qu'il est* »⁴²⁹ à travers l'exercice des compétences pratiques plutôt qu'à essayer de se transformer par sa volonté dans « *un projet héroïque d'autocréation sans but prédéfini et sans conditionnement préalable* »⁴³⁰. Crawford déploie donc un point de vue très critique sur la spiritualité contemporaine qui ne constitue pour lui qu'un symptôme de la responsabilisation des individus pour les maux contemporains. Il n'offre donc pas réellement de perspective de transcendance, mais plutôt un changement ontologique qui se réaliserait à travers le faire. D'autres auteurs comme Michel Bauwens sont moins catégoriques. En effet, celui-ci fait le parallèle entre *peer-to-peer* et spiritualité et affirme que le P2P amène une doctrine de la vérité qui confronte différentes perspectives à l'inverse des grands monothéismes. Ainsi, contrairement aux gourous qui évoquent une loi universelle articulée à une logique de la rareté, le P2P permet de montrer la manière dont une vérité peut être composée de milliers de micro-fragments ouvrant une abondance spirituelle et un pouvoir pour chacun de participer à cette création. A travers des *peer circles*, l'auteur propose des techniques pour stimuler l'intelligence collective et ainsi fonder une spiritualité équipotentielle. L'ontologie relationnelle du P2P remplacerait donc progressivement la compétition de l'individualisme atomique. Ainsi, Bauwens voit dans l'avènement d'une intelligence en essaim, la possibilité pour tous de recréer des liens au monde à travers les relations aux autres.

Le courant de la permaculture et de la collapsologie empruntent également des sentiers spirituels pour réinventer l'ontologie contemporaine. Par exemple, Pablo Servigne ne se cache pas de piocher dans la spiritualité pour élaborer ses théories. Il affirme que face aux problématiques actuelles, la science ne suffit plus, et qu'il nous faut concourir à des questionnements philosophiques et spirituels (Dalgarrondo, Fournier, 2020). Le défi de la permaculture justement identifié par Laura Centemeri est de parvenir à garder une ligne de tension ouverte permettant de combiner reconnexion à la nature et aspects techniques de la régénération et durabilité des écosystèmes, dépassant ainsi l'opposition entre rationalité scientifique et spiritualité (Centemeri, 2019). Elle propose ainsi un « art de réhabiter », consistant à apprendre à vivre-sur-place dans des lieux qui ont été blessés par l'exploitation humaine. « *L'art de réhabiter implique un engagement dans une action transformatrice tout d'abord de soi-même, en développant une attention aux interdépendances écologiques et sociales qui nous constituent en tant qu'individus.* »⁴³¹

C'est donc réaliser que faire notre milieu et nous-faire nous-mêmes est ontologiquement et génétiquement lié. Le changement ontologique passe par la conscientisation de nos interdépendances avec le milieu et les autres êtres et par un changement de regard. Comme l'affirment Antonioli, Bureau et Rouxel (2015), la reconfiguration du « faire » dans les nouvelles pratiques artisanales induit également de nouveaux

⁴²⁹ Crawford, M. B. (2016). *Contact—Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* (M. Saint-Upéry & C. Jaquet, Trad.; La Découverte), p.334.

⁴³⁰ Ibid, p.40.

⁴³¹ Centemeri, L., & Larrère, R. (2019). *La permaculture ou l'art de réhabiter*. Editions Quae, p.33.

rapports à l'environnement, de nouvelles formes de communautés, de nouveaux partages entre espace public et privé, entre pratiques artistiques, militantes, scientifiques, artisanales prenant la forme d'une nouvelle « fabrique du sensible ». Jacques Rancière décrit cette fabrique du sensible comme la « constitution d'un monde sensible commun, d'un habitat commun, par le tressage d'une pluralité d'activités humaines »⁴³².

L'invitation de Michel Lallement à prendre au sérieux les utopies invitant à rompre avec le monde tel qu'il est et à considérer l'utopie non pas comme un modèle parfait mais comme un discours à vertu performative fait donc écho dans ces espaces hétérotopiques où les découpages singuliers de l'espace et du temps dessinent un cadre au cœur duquel tout peut être réinventé.

CONCLUSION DU CHAPITRE III

Cette partie visait à répondre à notre quatrième hypothèse qui était que ces lieux et ces pratiques permettent aux individus de s'émanciper. Nous avons vu que les lieux de faire avaient une portée émancipatrice certaine permettant le développement du pouvoir d'agir de leurs membres avec tout de même quelques réserves en ce qui concerne la déconstruction des normes genrées notamment. Malgré le potentiel réactionnaire du « retour à », l'ouverture vers de nouvelles grilles de lectures du monde contemporain à travers l'économie collaborative, le *peer-to-peer* et le réenchantement du monde permettent d'envisager ces lieux comme des lieux de la transformation et de l'alternative.

⁴³² Rancière, J. (2000). *Le partage du sensible*. La Fabrique, p.66.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans ce mémoire, nous avons pu explorer le monde des lieux de faire, les individus qui les composent et les changements ontologiques rendus possibles en leur sein. Nous souhaitons comprendre comment les lieux de faire participent au changement de rapport au monde des individus qui les composent. Nous avons établi quatre hypothèses. La première stipulait que les membres de ces lieux mobilisent des leviers pour se transformer soi-même et ainsi transformer leur rapport au monde. Un changement de rapport au monde a effectivement été observé et six leviers identifiés. Cependant, la volonté initiale des individus de réaliser cette transformation n'a pas été mise en évidence. Il semblerait que ce soit plutôt les effets du partage d'un lieu commun et la vie en collectif qui créent cette modification, même si une socialisation préalable entre également en jeu. En effet, dans ces lieux chacun vient réaliser ses projets personnels et une dynamique collective s'installe par la suite à travers les rencontres, normes et expériences partagées.

Nous avons identifié trois leviers d'ordre matériel et symbolique et trois d'ordre social et politique. Certains, comme le lien à la matière ou entre les individus, faisaient l'objet d'une autre hypothèse, alors que d'autres sont apparus lors de l'analyse.

Notre deuxième hypothèse souhaitait vérifier si ces lieux constituent des lieux d'ancrage, de relocalisation dans un monde empli d'incertitudes. Cette hypothèse a été vérifiée notamment à travers l'analyse du rapport à ces lieux refuge permettant une sociabilité accrue malgré une certaine précarité amenée par la non-propriété dans le cas de la Grainerie. En effet, ces lieux ont été décrits comme des lieux cocons, un « chez soi » protégé des agressions et apportant un confort social sinon matériel.

Notre troisième hypothèse avançait que le lien à la matière participe à ce changement de rapport au monde, ou alors les liens objectifs entre ces individus réunis autour d'un même lieu. Cette hypothèse a été vérifiée à travers nos terrains, les liens interpersonnels semblant recouvrir plus d'importance que le rapport à la matière. Nous avons pu établir que le travail manuel permettait un ancrage dans le réel et l'avènement d'un moi attentif et situé. Un dialogue s'instaure avec la matière et la réalisation de pratiques concrètes permet au sentiment d'avoir une action sur le monde d'advenir. De plus, l'apprentissage de l'interdépendance dans ces lieux de convivialité fait passer du *Do-It-Yourself* au *Do-It-With-Others* (DIWO), permettant la fabrication d'un projet politique citoyen. Par ailleurs, ces lieux offrent une combinaison entre autonomie et collectif pour être libres ensembles.

Ces espaces sont aussi transformateurs car ils sont des lieux d'apprentissage des comportements sociaux et de l'intelligence collective. C'est d'ailleurs ce que nous a démontrée l'analyse du sixième levier constitué par l'auto-organisation. La mise en place d'une autogestion au sens de la maîtrise des conditions qu'on nous impose permet une gouvernance par le concret créant du pouvoir d'agir.

L'apprentissage de la démocratie se fait à travers l'expérimentation de la do-ocratie, l'autorégulation, la mise en place de règles communes, et la création du consensus.

De plus, deux autres leviers ont été repérés, permettant un changement ontologique. Il s'agit d'abord du « schlag », du « bordel » portant une charge subversive revendiquant le faire soi-même comme action contre la standardisation. Ainsi, s'expriment de nouvelles manières d'agir sur le monde, sans bannières, sans grand mouvement collectif mais à travers une action concrète, pragmatique et non-normative.

Enfin, un dernier levier est apparu : l'apprentissage à travers la transmission. S'inscrire dans un héritage artisanal permet la perpétuation de traditions, tout en cohabitant avec les savoirs expérientiels possédés par chacun et incarnés par une pédagogie active. L'apprentissage des pratiques concrètes devient un acte politique, permettant l'acquisition d'un esprit critique.

Ensuite, la quatrième et dernière hypothèse supposait que ces lieux et ces pratiques permettent aux individus de s'émanciper. A travers l'observation des critères du développement du pouvoir d'agir, nous avons pu établir qu'une émancipation était effectivement à l'œuvre mais que certaines caractéristiques de la société contemporaine la freinaient tout de même. En effet, ces lieux apparaissent comme des vecteurs d'intégration au sein de la modernité liquide, activant un sentiment d'efficacité personnelle et d'emprise sur les choses importantes pour soi, mais traversés par des rapports sociaux genrés et un certain entre-soi.

La dernière partie de ce mémoire souhaitait également évaluer la portée transformatrice de ces lieux de faire pour la société. Ainsi, nous avons noté un parallèle entre ces lieux de faire et le mouvement de retour à la terre, partageant des imaginaires et des modes d'agir communs. Malgré le discrédit souvent porté sur les mouvements ne se revendiquant pas de l'avant-garde, il semblerait qu'ils offrent des perspectives nouvelles de rapport au monde, repensant la place de l'Homme sur terre à travers la transformation de soi et de ses pratiques. Certains pensent que le modèle du faire soi-même est une niche pas applicable à la société entière, mais d'autres y voient les prémices d'une troisième révolution industrielle. Les auteurs de *Makers* affirment en effet que ces lieux amènent des « *changements techniques, économiques, politiques et culturels dont la portée est loin d'être marginale* »⁴³³. Ces mouvements essaient leurs valeurs et normes dans d'autres espaces, et la création d'alliances et d'échanges avec d'autres mondes semble indispensable pour sa diffusion. Des tensions existent de manière certaine à l'intérieur de ces mouvements, entre autonomie individuelle et construction d'un collectif, entre nostalgie et progrès, entre transformation de l'intérieur ou à la marge. Mais elles révèlent aussi les tensions existant dans la société contemporaine autour de l'évolution du travail, de la technique

⁴³³ Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion, p.316.

et de son appropriation citoyenne, et des processus d'individuation (Berrebi-Hoffmann, Bureau, Rouxel, 2018).

Le faire soi-même s'insère dans un mouvement plus large, celui de l'Économie Sociale et Solidaire, dont l'objet est notamment de concevoir le monde autrement pour trouver des façons de remédier aux inégalités sociales et à la crise écologique. Après les précurseurs utopistes comme Thomas More, le socialisme utopique de Saint-Simon à Fourier, le mouvement coopératif, les utopies communautaires, l'ESS continue aujourd'hui son évolution dans les lieux de faire. Les acteurs de l'ESS rencontrés par les auteurs de l'ouvrage *Créateurs d'utopie* sont décrits ainsi : « Elles ne disent pas, ou très rarement, qu'elles se battent, luttent, militent...non, elles disent qu'elles font, réalisent, créent de l'activité qui génère de l'emploi, du développement local prenant en compte la dimension environnementale, d'autres rapports à l'argent, d'autres manières de vivre »⁴³⁴. Comme les bidouilleurs présentés dans ce mémoire, les acteurs de l'ESS sont en action. Or, pour Gérard Barras, fondateur d'Ardelaine⁴³⁵, l'ESS n'a pas vocation à devenir un modèle. En effet, il n'existe pas de modèle universel, le monde du vivant étant complexe. Ce sont plutôt des initiatives sur le terrain se mettant en mouvement, articulées de manière rhizomatique qui sont souhaitables. Selon Patrick Viveret, c'est le triptyque du REV – une Résistance créatrice, passant par des Expérimentations et une Vision transformatrice- qui pourra permettre de réactiver les utopies contemporaines (Thomé, 2012).

Par ailleurs, ce mémoire connaît certaines limites et demanderait des recherches approfondies sur certains points. En effet, l'enquête sur le terrain aurait pu être encore plus complète si plus de temps avec été mis à disposition pour réaliser une observation participante plus poussée à la Manufacture, et plus d'entretiens à la Grainerie. De plus, nous aurions aimé pouvoir pousser plus loin le parallèle entre le mouvement du faire et le mouvement de retour à la terre, en incluant dans le changement ontologique le rapport aux non-vivants pour ainsi mieux saisir comment ces mouvements peuvent permettre de réenchanter le monde. Certains auteurs se sont essayés à repeupler les sciences sociales. C'est le cas dans l'ouvrage collectif *Humains, non-humains Comment repeupler les sciences sociales* (Houdart, Thierry, 2011) qui soutient que l'étude des relations entretenues par les humains avec les non-humains permet de mieux comprendre les individus et les collectifs humains.

Finalement, la proposition de Michel Lallement de lancer un programme de recherche en sociologie des utopies concrètes⁴³⁶ nous a paru être une piste à suivre. Considérer ces nouvelles sémantiques sociales non pas comme des îlots d'illusion mais comme des pratiques ayant un réel impact sur le monde est ce à quoi nous nous sommes attelés dans ce mémoire.

⁴³⁴ Thomé, P., Viveret, P., & Clerc, D. (2012). *Créateurs d'utopies*. Editions Yves Michel, p.284.

⁴³⁵ Ardelaïne est une SCOP qui fabrique des vêtements, des couettes et des matelas en pure laine locale.

⁴³⁶ Lallement, M. (2015). *L'Âge du Faire*. Hacking, travail, anarchie. Média Diffusion.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Ouvrages, Chapitres et Essais*

- Bauwens, M., & Lievens, J. (2015). *Sauver le monde : Vers une économie post-capitaliste avec le peer-to-peer*. Les liens qui libèrent.
- Beck, U. (2001). La politique dans la société du risque. *Revue du MAUSS*, no 17(1), 376-392.
- Bernoux Philippe. (1981). *Un travail à soi / Philippe Bernoux*. Privat.
- Berrebi-Hoffmann, I., Bureau, M.-C., & Lallement, M. (2018). *Makers—Enquête sur les laboratoires du changement social*. Média Diffusion.
- Bertaux, D., & Singly, F. de. (2010). *Le récit de vie*. Armand Colin.
- Castel, R., & Haroche, C. (2001). *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi- Entretiens sur la construction de l'individu moderne* (Hachette littérature). Fayard.
- Centemeri, L., & Larrère, R. (2019). *La permaculture ou l'art de réhabiter*. Editions Quae.
- Crawford, M. B. (2016a). *Contact—Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver* (M. Saint-Upéry & C. Jaquet, Trad. La Découverte).
- Crawford, M. B. (2016b). *Éloge du carburateur : Essai sur le sens et la valeur du travail*. La Découverte.
- Dalgalarondo, S., & Fournier, T. (2020). *L'utopie sauvage*. Les Arènes.
- Damasio, A. (2019). *Les furtifs* (La Volte).
- Demazière, D., & Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques*. Nathan.
- Escobar, A. (2018). *Sentir-penser avec la Terre*. Média Diffusion.
- Gauchet, M. (1985). *Le désenchantement du monde*. Gallimard.
- Gorz, A. (2008a). *Écologica*. Galilée.
- Hakim Bey. (2014). *TAZ : Zone autonome temporaire / Hakim Bey ; trad. de l'anglais par Christine Tréguier ; avec l'assistance de Peter Lamia & Aude Latarget* (9^e édition). Édde l'Éclat.
- Hamman, P. (s. d.). *Ville, frontière, participation*. Orizons.
- Haroche, C. (2006). *Manières d'être, manières de sentir de l'individu hypermoderne*. Érès.
- Houdart, S., & Thiery, O. (2011). *Humains, non-humains Comment repeupler les sciences sociales*. La Découverte.
- Jacquet, H. (2012). *L'intelligence de la main*. L'Harmattan.
- Kropotkine, P. (1938). *L'entraide : Un facteur de l'évolution (illustré) : Seconde édition*.

- Kropotkine, P. (2004). *La Morale anarchiste*. Fayard/Mille et une nuits.
- Lallement, M. (2015). *L'Âge du Faire. Hacking, travail, anarchie*. Média Diffusion.
- Lemieux, C. (2012). 2 – Problématiser. In *L'enquête sociologique* (p. 27-51). Presses Universitaires de France.
- Lochmann, A. (2019). *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*. Payot.
- Martin, J.-C. (2010). *Plurivers. Essai sur la fin du monde*. Presses Universitaires de France.
- Martuccelli, D. (2010a). *La société singulariste*. Armand Colin
- Marx, P. (2012a). Chapitre 8 : Lieux en friche et fabrication de la ville : Entre pratiques artistiques et initiative citoyenne. In P. Hamman, *Ville, frontière, participation. De la visibilité des processus démocratiques dans la Cité*. Orizons.
- Rancière, J. (2000). *Le partage du sensible*. La Fabrique.
- Reckwitz, A. (2002). Toward a Theory of Social Practices : A Development in Culturalist Theorizing. *Issue 2, Volume 5*.
- Ricoeur, P. (1997). Autonomie et vulnérabilité. In A. Garapon & D. Salas, *La justice et le mal*. Odile Jacob.
- Servigne, P., & Chapelle, G. (2017). *L'entraide : L'autre loi de la jungle*. Les liens qui libèrent.
- Thomé, P., Viveret, P., & Clerc, D. (2012). *Créateurs d'utopies*. Éditions Yves Michel.
- Vincent-Ponroy, J., & Chevalier, F. (2018). Chapitre 9. Les récits de vie. In *Les méthodes de recherche du DBA* (p. 158-175). EMS Editions.

2. Articles scientifiques

- Antonioli, M., Bureau, M.-C., & Rouxel, S. (2015). Tiers-lieux, communautés à l'œuvre. *Chimères*, N° 87(3), 129-137.
- Aubret, J., & Blanchard, S. (2010). Chapitre 4. Les entretiens et l'évaluation psychologique. *Les outils du psychologue*, 2e éd., 127-169.
- Bacchetta, J., & Vellas, L. (2011). Véloration et masse critique. *Multitudes*, n° 45(2), 144-148.
- Bossé, Y. L., Chaillou, A., & Mullenheim, A. de. (2018). Le pouvoir d'agir à la rescousse. *Revue Projet*, N° 363(2), 68-73.
- Chamberland, M., Bossé, Y. L., Cayouette, A., & Martineau, S. (2010). Développement du pouvoir d'agir des personnes et des collectivités : Présentation d'un outil d'accompagnement. *Les Politiques Sociales*, n° 3-4(2), 7-22.
- Citton, Y., & Quessada, D. (2011). Du commun au comme-un. *Multitudes*, n° 45(2), 12-22.

- Collomb, C. (2011). Ontologie relationnelle et pensée du commun. *Multitudes*, n° 45(2), 59-63.
- Gauchet, M. (1998). Essai de psychologie contemporaine. *Le Débat*, n° 99(2), 164-181.
- Gaulejac, V. de. (2008). Introduction. L'histoire de vie a-t-elle un sens ? In *Intervenir par le récit de vie* (p. 13-31). Érès.
- Godin, C. (1983). Christine JAEGER : Artisanat et capitalisme. L'envers de la roue de l'histoire. Payot, Paris, 1982, 314 p. *Anthropologie et Sociétés*, 7(2), 180-181.
- Gorz, A. (2008b). Le travail, entre écologie et socialisme. *Ecologie politique*, N°35(1), 119-127.
- Grunberg, G., & Schweisguth, É. (1996). Bourdieu et la misère. Une approche réductionniste. *Revue française de science politique*, 46(1), 134-155.
- Jouan, M. (2012). L'autonomie, entre aspiration et injonction : Un idéal ? *Vie sociale*, N° 1(1), 41-58.
- Kaufmann, L. (2016). La « ligne brisée » : Ontologie relationnelle, réalisme social et imagination morale. *Revue du MAUSS*, n° 47(1), 105-128.
- Kervran, D. D. (2020). Arturo Escobar. Sentir-penser avec la Terre. L'écologie au-delà de l'Occident. Paris, Le Seuil, 2018, 225 pages. *Critique internationale*, N° 89(4), 207-212.
- Lafaye, C. G. (2012). Anomie, exclusion, désaffiliation : Dissolution de la cohésion sociale ou du lien social ? *Pensée plurielle*, n° 29(1), 11-35.
- Latour, B. (2011). Il n'y a pas de monde commun : Il faut le composer. *Multitudes*, n° 45(2), 38-41.
- Latour, B. (1997). «Tu ne calculeras pas ! » ou comment symétriser le don et le capital. *Revue du MAUSS*, n°9, pp.45-70.
- Lepeltier, T. (2020). L'entraide, une loi naturelle ? *Sciences Humaines*, N° 326(6), 3-3.
- Martin, C. (2005). François de SINGLY. 2005. L'individualisme est un humanisme. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube. *Lien social et Politiques*, 53, 155-157.
- Martin, G. (2009). Le Travail de l'utopie. Godin et le Familistère de Guise. *Idées économiques et sociales*, N° 156(2), 75-75.
- Marx, P. (2012b). Recréer des frontières dans la ville. L'exemple des rites d'ouverture d'une friche artistique. *Revue des Sciences Sociales* n°48, « Frontières ».
- Misrahi, R. (2016). Martin Buber, philosophe de la relation. *Revue du MAUSS*, n° 47(1), 35-43.
- Rumpala, Y. (2014). «Fab labs», « makerspaces » : Entre innovation et émancipation ? *Revue internationale de l'économie sociale : recma*, 334, 85-97.
- Soulet, M.-H. (2005). Reconsidérer la vulnérabilité. *Empan*, no 60(4), 24-29.

Zielinski, A. (2010). L'éthique du care. *Études*, Tome 413(12), 631-641.

3. Mémoire

Peyrony, L. (2016). *Le Do-It-Yourself ou la fabrique d'une utopie contemporaine* [Mémoire]. Institut d'Études Politiques de Strasbourg/Université de Haute-Alsace.

4. Rapports et manifestes

Alexandre, O. (2016). *Éclat et Hétérotopie : Une réflexion sur l'espace* [Dossier d'enquête personnel-Concours de la Femis 2016].

La Semencerie-Annexe-Les témoignages. (2021).

La Semencerie-lieu de création autogéré. (2021).

Nous ne sommes pas des fablabs. (2021).

https://ricochets.cc/IMG/pdf/nous_ne_sommes_pas_des_fablabs2.pdf

5. Articles de presse

Comment restaurer soi-même plutôt que jeter les objets à Strasbourg. (2017, novembre 3). *Rue89 Strasbourg*. <https://www.rue89strasbourg.com/ateliers-reparation-diy-strasbourg-122637>

Crasset, O. (2019). La pensée bien charpentée. *La Vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/la-vie-solide-lochmann.html>

DIY, makers, fablabs : À la recherche de l'autonomie. (s. d.). ritimo. Consulté 26 octobre 2020, à l'adresse <https://www.ritimo.org/DIY-makers-fablabs-a-la-recherche-de-l-autonomie>

KAIZEN 56 : Néo-artisans, l'âge du faire - Kaizen Magazine - Librairie. (s. d.). Consulté 25 juin 2021, à l'adresse <https://boutique.kaizen-magazine.com/bimestriels/663-kaizen-56.html>

Mondialisation, M. (2016, juin 17). La maison Mimir : Comment un squat est devenu un haut lieu de la vie culturelle. *Mr Mondialisation*. <https://mrmondialisation.org/la-maison-mimir/>

6. Présentation

Bogalska-Martin, E. (2020). *Sociologie de la vulnérabilité. Naissance, développement et nouvelles perspectives d'analyse*.

7. Podcasts

Arthur Lochmann, charpentier : « On reconnaît un bois au type d'échardes qu'il laisse sur la paume » - Ép. 8/80 - Cours particulier (Ép. 8/80). (s. d.). In *Les Chemins de la Philosophie*. France Culture. Consulté 24 juin 2021, à l'adresse <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/les-chemins-de-la-philosophie-emission-du-vendredi-21-mai-2021>

Minimalee | Podcast—#35 | *Nos points d'ancrage*. (s. d.). Consulté 25 juin 2021, à l'adresse <https://minimalee.fr/35-nos-points-dancrage/>

8. Sources internet et vidéos

Joanna Moodstep. (s. d.). *Yann Le Bossé—Le pouvoir d'agir*. Consulté 22 juillet 2021, à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=Z7_1S4HSD3g

La Fabrique | Facebook. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse <https://www.facebook.com/lafab.org/about>

La Semencerie | Facebook. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse https://www.facebook.com/LaSemencerie/about/?ref=page_internal

La Semencerie | *Strasbourg.eu*. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse <https://www.strasbourg.eu/lieu/-/entity/id/685834>

Rendez-vous artistique. (s. d.). Consulté 5 juillet 2021, à l'adresse <https://www.lasemencerie.org/>

Schlague. (2021). In *Wiktionnaire*. <https://fr.wiktionary.org/w/index.php?title=schlague&oldid=29527778>

ANNEXES

1. Comptes rendus d'entretiens menés avec des membres de StuB'iclou

1.1. Compte rendu d'entretien avec A., salariée de StuB'iclou

Date : 02.02.21

Lieu : salle de réunion.

Durée : 1h36 (59 min sur la première partie, 37 sur la deuxième)

Q : *Est-ce que tu peux me raconter comment est-ce que tu es arrivée à l'atelier ?*

« Ok. Euh alors bon ça va être très romancé parce que je sais pas trop raconter des choses fin y'a peut-être beaucoup de détails, mais en gros cet été j'ai postulé à une fédération de vélo parce qu'il y avait un poste de chargé.e de mission sur le réemploi des vélos et la vélo-école. Principalement sur la vélo-école en fait, et donc j'ai postulé ici et en fait il s'avère que ça a pas donné grand-chose. A la suite de ça, jme suis un petit peu renseignée sur bah les formations possibles autour de la mécanique du vélo parce que ça m'intéressait depuis que j'avais mis les pieds dans un atelier et donc j'ai fait quelques ptites recherches et je suis tombée sur la formation du CQP donc Certificat de Qualification Professionnelle en mécanique et vente de cycles en gros, et je me suis dit avant de m'inscrire à ces sessions là etc bah je vais passer à Stub'iclou pour discuter un peu avec les employés enfin avec les salariés de l'asso voir ce qu'ils en pensent un peu et s'ils ont des conseils à me donner là-dessus. Donc je suis passée, j'ai rencontré B., on a discuté ensemble du CQP, il m'a clairement dit que ça ne valait pas forcément le coup, et que le meilleur moyen c'était de mettre vraiment les mains dans le cambouis. »

Q : *Et de prendre sa place ...*

« (Rires) et de prendre sa place ! C'était de mettre les mains dans le cambouis, de venir à des apéros démontage et à la suite de ça devenir bénévole, ce que je n'ai absolument pas fait. Mais une semaine après notre rencontre, il y a une fiche de poste qui a tourné sur la page facebook à laquelle j'ai postulé du coup donc j'ai postulé à cette fiche de poste, deux jours après je suis repassée à Stub'iclou pour montrer que c'était moi qui avait postulé à ce poste-là, j'ai recroisé B. et on en a rediscuté ensemble, il m'expliquait que c'était lui qui partait, enfin qu'il quittait son poste etc il m'a un ptit peu expliqué la fiche de poste, il m'a aussi demandé quel était mon parcours à moi dans le monde du vélo -ce genre de choses- et puis et bah du coup quelques semaines après j'ai passé l'entretien et ensuite ils m'ont rappelée pour me dire que j'étais prise. Donc voilà comment je suis arrivée ici. Et du coup mon poste c'est, sur le papier : chargée de projet et d'animation donc l'idée c'est d'avoir un pied dans un projet notamment le projet d'éducation à l'environnement donc c'est des interventions et des animations qui sont menées dans des collèges principalement sur différents secteurs de la ville et l'autre partie euh bah en fait ça englobe les deux. Ça englobe la partie projet et animation parce qu'il y a toute la préparation des projets, la rédaction des bilans et demande de subventions ensuite l'animation où là on est dans le réel, et sur la partie animation, il y a aussi des ateliers mobiles et la permanence pas mal de parties mécaniques, voilà... »

Q : *Comment t'es-tu sentie la première fois que tu es arrivée à l'atelier ?*

R : Eh bah pendant 1 mois, j'étais pas toute seule, j'étais avec B. qui m'a *drivée* un petit peu, qui m'a donné tous ses conseils et qui m'a un petit peu formée sur la mécanique. Ce qui n'empêche pas de ne pas forcément se sentir très à l'aise sur toutes les questions techniques de la mécanique, donc j'étais plus un peu en train de tâtonner sur les outils, les conseils que j'ai pu donner, c'était assez approximatif. Au-delà de ça j'me suis relativement bien sentie parce qu'en général c'est un peu ma vision des ateliers, ou en tout cas du monde associatif en général mais y'a vraiment cette notion de convivialité, ou en tout cas d'accueil qui est un peu enraciné dans ce genre de lieu j'trouve ou forcément les gens ont cette notion de bah en fait c'est détendu et facile.. après ça va dépendre avec qui mais en général l'approche est facile, l'approche avec l'autre est facile. »

Q : Est-ce que tu te rappelles la toute première fois de l'impression que t'as eu quand tu es venue avant d'être embauchée ?

« Oui. (rires) Et ça remonte à..., par contre ça n'a rien à voir, fin c'était bien avant cette année, j'ai franchi la porte de Stub'iclou et pour le coup je me suis pas sentie super accueillie. C'était un bénévole pas forcément très chaleureux, après il m'a très bien conseillé, donc j'avais à changer ma chambre à air et il m'a dit « écoute l'adhésion elle est à 29€ si c'est juste pour changer la chambre à air, j'te conseille pas de le faire ici donc tu vas en voir 40 balles pour changer ta chambre à air (...). En soit c'était un bon conseil, dans le sens où j'avais juste besoin d'une chambre à air après euh...fin voilà en tout cas ça m'a pas forcément donné une très bonne impression de base. Après le concept, j'ai tout de suite été adepte. »

Motivations personnelles pour faire partie de l'atelier :

Motivations perso : en dehors du contact et apprentissage et transmission de connaissances, elle souhaite principalement travailler sur ses propres compétences en mécanique, pouvoir être à l'aise pour pouvoir transmettre. « Je suis pas non plus une accro du vélo, enfin (se reprend vite) j'aime beaucoup le vélo, j'y porte un intérêt réel mais j'pense que le côté qui m'intéresse le plus là-dedans c'est plus la transmission de connaissances et de savoirs faire plus que le vélo en soit ».

Donc mécanique = une des premières motivations. Vélo = moyen de transmission

Moment fort vécu :

Ne pense pas à un moment précis : un temps fort plutôt : 1^{er} apéro démontage qu'elle a fait avec une séance de dédicace d'Ariane Pinel au même moment : beaucoup de bénévoles présents pour la dédicace et boire des coups : occasion de faire la transition entre b. et elle, « c'était vraiment chouette, il y avait une bonne énergie ». A la question, « **qu'est-ce que tu trouvais fort là-dedans ?** » : « la présence de tous les gens qui partagent le même lieu, qui viennent par envie et qui ont réussi à créer un petit peu leur cercle privé de potes, et je trouve ça bien qu'un lieu extérieur qui a le vélo pour objet arrive à rassembler des gens même au-delà du vélo »

+ des moments agréables pendant des permanences, ou quand des nouveaux adhérents découvrent et sont emballés par le principe de l'association

Moment « sombre » vécu :

Pas mal d'émotionnel qui entre en compte : difficile de mettre la barrière entre pro et perso en termes d'investissement notamment. Lien particulier avec les bénévoles et nos employeurs plus personnel, « il y a vraiment un engagement qui est plus fort » que dans « le monde de l'entreprise ».

Elle affirme mettre une barrière entre pro et perso : « j'pense que je la mets parce que sinon comment dire, mon côté émotionnel prend déjà beaucoup trop le dessus partout », quand je suis arrivée ici, j'ai vu comment les personnes fonctionnaient « dès le départ je me suis dit c'est quand même du professionnel », depuis le départ elle se répète pour

« pas tomber dans un truc d'épuisement trop rapidement. » Elle peut s'imaginer participer à des événements en tant que bénévole : temps bénévole où elle peut être présente, si elle a vraiment envie, elle est pas trop sûre quand même.

+

Revient plus tard dessus car elle y pense :

Interaction avec certains adhérents/es : elle ne vit pas bien quand les adhérents repèrent des personnes références et ne s'adressent pas à elle en perm : elle a tendance à la prendre personnellement quand elle est la seule fille dans l'atelier et que des adhérents s'adressent à des hommes, elle se sent oubliée.

Question comment fais-tu pour pallier à ça ? : « en général, je force fin j'insiste pas auprès de la personne pour l'aider mais je lui demande si ça va, est-ce que t'as besoin d'un coup de main, j'évite de me mettre en retrait même si j'ai envie mais je vais essayer de forcer un peu le truc ».

Lieux favoris

Elle aime pouvoir avec un équilibre entre temps au bureau, temps en atelier, en extérieur. Pas de préférence.

Activités favorites et moins aimées

Le plus satisfaisant : la permanence : apprentissage sur le tas, connexions avec les adhérents et satisfaction d'arriver à aider quelqu'un dans sa réparation.

Prestations en second lieu : interventions dans les collèges.

Ce qu'elle aime moins : ateliers mobiles car manque de moyens, de temps.

Rapport au travail manuel

Aime beaucoup bricoler. Pour moi il n'y a rien de plus satisfaisant que d'arriver à débloquer un truc manuellement ». Pas forcément créatif mais plutôt bricoler, débloquer.

Connaissances en mécanique vélo : Aux bases avant d'arriver, elle progresse petit à petit

Projet associatif et valeurs

Rendre autonome les gens à travers la mécanique tout en apportant un côté convivial > viser l'autonomie.

Étendre la possibilité de mécanique à une plus grande échelle : essaimage, ateliers mobiles. « Casser cet automatisme du service et revenir à l'autonomie ».

Pédagogie : bénévoles et salariés là pour guider sans faire à la place de : gros travail de la part de tout le monde.

Convivialité : rendre la chose agréable : côté chaleureux et un peu « bordélique »

Ouvert et accessible à tous : dans l'idée malgré les discriminations ordinaires possibles. Un tarif réduit pour essayer de rendre l'accès possible à tous.

Participatif.

Autonomie

S'incarne à travers l'utilisation des outils, la recherche de conseils ou d'informations. Pas un truc prémâché ou on exécute : création d'un circuit de réflexion pour être dans cette autonomie.

Comment fait-elle quand elle ne parvient pas à faire une réparation : Si une personne est présente, elle demande des conseils, sinon cherche sur internet (wiklou) + encyclopédie des réparations de base. « Réfléchir à deux ça aide pas mal ».

Convivialité

Vient des fondateurs. « l'alcool était déjà bien présent de base ». Hors Covid : porte toujours ouverte, du passage tout le temps. Pour elle : possibilité de communication à travers la pédagogie, la non-violence.

Symbolique : que cette porte soit toujours ouverte.

Apéros démontages pour mettre un premier pied dans la mécanique

Accessibilité

Passé aussi par l'horizontalisation dans la hiérarchie de l'association : laisse accessible à tous à des niveaux différents dans l'association

Communauté de Stub'iclou

3 mots qualificatifs :

- diversifiée

- engagée

- elle ne trouve pas tout de suite le troisième

Donc je lui demande des qualificatifs pour l'atelier : « franchement c'est bidon mais ouvert ou accessible »

Membres de l'association

« On a -pour parler en groupes, sous-groupe- : actuellement il y a 4 salariés, il y a 1 comité directeur qui est là pour prendre des décisions, donc c'est le bureau en fait de l'association avec une présidente, un secrétaire etc. Autour de ça il va y avoir pleins de bénévoles qui sont positionnés sur différentes choses, principalement sur l'atelier (...) d'autres bénévoles (...) qui sont disponibles pour être là hors atelier (...) » et puis il y a les adhérents qui « viennent bénéficier de cette adhésion en profitant de l'atelier ».

Frontière Adhérent /Bénévole : bénévoles occupent plus l'espace à long terme/ adhérents viennent ponctuellement, « il y a cette notion de « chez soi » pour les bénévoles : il y a plus de sentiment d'appartenance pour les bénévoles.

Membres assez variés, « je pense que chacun y vient pour sa propre cause » par ex pour les bénévoles, pas forcément pour le côté vélo, une grosse part d'humain qui entre en jeu : cercle amical pour certains bénévoles.

Tout type de personnes, pas mal d'étudiants etc.

« Tout le monde vient de milieux vraiment différents, avec un parcours de vie complètement différent aussi, mais à la fois vachement complémentaire » ex : CD : des personnes qui ont fait des choses très différentes mais dans l'échange tout est complémentaire

A la question comment font-ils pour travailler ensemble malgré la différence ? « justement, j pense qu'en partageant les mêmes valeurs, même si tu parles pas de la même façon, au bout d'un moment tu te lisses un peu, tu t'adaptes à l'autre » : notion de partage des valeurs et des murs de l'association.

Symboles et rites

La couleur jaune : elle ne sait pas d'où ça vient.

« Le bordel c'est symbolique j pense. Pour le coup ça pourrait être une blague mais dès que je suis arrivée ici on m'a dit tout de suite dit, enfin on revient souvent sur le fait que c'est tout le temps le bordel, c'est l'âme de Stub'iclou». On lui répète souvent que c'est en train de changer

« J'ai pas d'autre mot que schlag ».

Q : c'est le symbole de quoi : « de la revendication un petit peu » : « on est dans une optique de réemploi, de recyclage, ya du cambouis partout donc c'est normal que ce soit un peu le bordel »

Je la questionne sur le fait que ça évolue : ce n'est pas forcément une mauvaise chose : il y a des nouveaux salariés, nouveaux bénévoles donc automatiquement ça change mais l'âme de est conservée. Changements perpétuels.

Rites

Apéros démontages mais elle se dit qu'il y a surement des trucs plus répétés ou intéressants que ça

Normes

Ne se disent pas : discriminations verbales et physiques : travail sur le sexisme, racisme. Pour rendre l'atelier accessible à tous, mettre les gens à l'aise

Ce qui se dit : rappeler les valeurs de l'asso, pq on veut ramener des gens vers l'autonomie etc

Injonctions : non, ne se sent pas obligée de dire des choses

Chose à ne pas faire : quand des personnes achètent des pièces de vélo en grande quantité : venir profiter des pièces d'occasion pour se faire de l'argent en revenant le vélo derrière > se faire de l'argent sur le dos de StB : « l'idée c'est pas de faire du profit derrière » mais ça arrive souvent

Comment gère-t-elle ces situations ? Elle met les mots dessus, verbalise avant de spéculer, rappelle les principes de StuB'iclou, le non-profit dans la charte de l'association : « c'est vraiment pas dans l'âme de l'association (...) de faire du profit en revendant des vélos ou de profiter de l'atelier et des outils pour revendre les vélos derrière ». « C'est même pas de la concurrence en fait mais c'est pas du tout dans l'esprit de Stub'iclou ».

Pas de protocole pour gérer ce genre de situations, ça dépend de la pers qui est en face et à quel point elle se sent de gérer ça. Si y'a une situation qui met à mal l'association, il y aurait des choses mises en place pour l'exclure ou lui interdire l'accès.

Si elle est témoin d'abus de la sorte, elle en parle aux autres, fait « remonter un peu plus haut » pour « ne pas être toute seule face à cette situation parce que c'est pas mon problème, c'est le problème de tous », réfléchir à plusieurs. Je l'interroge sur la notion de « remonter à plus haut » et elle corrige « pas à plus haut mais à plusieurs : à ses collègues et au CD

Gouvernance

CD prend des décisions : « plus dans l'action et dans le décisionnel » et les salariés qui ont un « rôle de décision aussi sur certaines choses » mais aussi un rôle de consultation pour les décisions prises par le CD. Ça arrive souvent de revenir sur des décisions : parce qu'on doit faire preuve d'adaptabilité : « tout peut être reparlé, il y a rien qui est figé. Et c'est une chance, ça peut être parfois un peu difficile parce que tout change assez rapidement mais c'est une chance que les choses soient pas figées. »

Qu'est-ce que lui crée ce changement perpétuel ? Elle trouve que c'est très important, même dans la vie personnelle mais elle trouve ça dur, épuisant. Elle ne le vit pas mal mais n'aime pas bien. « J'ai quand même besoin, en tout cas pour moi, A., j'ai quand même besoin que les choses soient posées au moins à moyen terme. » sinon ça lui génère du stress.

Sa place dans la prise de décision ? « au même titre que les autres, consultatif » & décisionnel en interne & dans l'application.

Lien salarié& CD : dans l'idée, elle trouve qu'il n'y a pas vraiment de frontière mais à certains moments « il y a quand même ce petit truc dans la tête qui se dit, c'est le comité directeur donc c'est eux qui prennent les décisions. » : elle sent

une séparation, mais ce n'est pas clair. « C'est un travail en fait » ; tentative en ce moment d'horizontaliser les rôles notamment entre le CD et les salariés.

Conflits : oui, « il peut y en avoir souvent » ex : sur des décisions prises par des salariés qui plaisent pas aux bénévoles : « vu que l'atelier appartient à tout le monde » : salariés peuvent faire du tri dans les pièces et ça peut mener à de longues discussions sur « pourquoi on a jeté ça, pourquoi on a pas gardé » etc. « Au final on arrive à y remédier ». Il y a aussi pu y avoir des conflits entre salariés, entre salariés et membre du CD. Elle trouve que la mise en place de ces sessions de gouvernance peut permettre de « soigner, pas éviter les conflits mais savoir comment réagir ». Elle en cas de conflit : a tendance à verbaliser, elle a besoin de le partager. Elle a besoin d'être dans l'explication pendant le conflit, prendre du temps pour réfléchir et partager avec d'autres.

En plus

Ne pas prendre la carte, « je trouve que même ça c'est vachement symbolique » : il y a pleins de gens qui n'ont pas de liquide, il faut les envoyer à la banque « je trouve que rien que ça, ça demande un effort dans l'action mais qui rend la chose, bah rien que là on est dans l'autonomie et dans la prise de temps, de pas faire les choses rapidement : tu prends ton temps dans la mécanique mais tu prends ton temps aussi pour régler ce que t'as à régler. » « Maintenant tout est automatisé (...) et je trouve que c'est un petit peu une résistance au système actuel ».

On pourrait acheter un TPE ou une appli sur tel : « on pourrait mais ça n'a pas de sens », « j' retire c'est pas que ça n'a pas de sens, mais je crois que je suis contente de pas pouvoir payer avec la carte (...) ça garde une certaine simplicité ».

Sur le temps : « ça dépend, il y a des gens qui prennent vraiment leur temps, et d'autres qui sont dans l'efficacité, qui veulent réparer vite leur vélo et se barrer, ce que je comprends aussi, mais ouais je trouve qu'il y a quand même globalement des gens qui prennent leur temps et aussi on leur répète (...) en temps normal, il n'y a aucune contrainte de temps, les gens peuvent rester le temps qu'ils veulent » (sauf en ce moment cause covid sur rdv)

RECIT DE VIE (59 min)

Q : est-ce que tu peux me parler un peu de toi ? : « j'adore faire ça » (rires)

Parcours scolaire

Bac L au lycée, spé littérature, philo et droit et grands enjeux du monde contemporains « c'était vraiment intéressant », postbac elle était censée s'inscrire à la fac sauf qu'elle ne savait pas quoi faire et n'avait aucune envie précise. Elle est donc partie de cette ville pour faire un service civique. Elle vient du Haut rhin à la base dans une asso qui s'appelle Unis-cités. Elle faisait de l'animation intergénérationnelle dans un EHPAD : anim + visites à domicile chez des personnes âgées isolées > pendant 1 an dans la ville de l'enquête. Après ça, elle s'est inscrite à la fac de socio, spé environnement et développement durable en deuxième année et en troisième année, elle avait le choix entre anthropo, socio classique ou licence pro : elle a choisi licence pro dvp durable, environnement et risques avec de l'urba : elle a fait un stage à cette occasion : à Marseille (elle voulait être dans une asso, avait postulé dans beaucoup d'assos, sans réponse). « Par hasard, vraiment par hasard » elle a postulé dans une asso de réparation de vélo à Marseille, elle n'en connaissait même pas l'existence et elle a passé 5 mois là-bas. Ses missions : vélonomie avec des jeunes de quartiers et centres socio-culturels donc beaucoup d'anim mais peu de mécanique. Ensuite elle est rentrée et pendant 1 an et demi, elle a travaillé dans autre chose : un café (starbucks), en même temps elle travaillait dans une école primaire et un restaurant « c'était vraiment

rude », mais c'était un choix « j'étais très frustrée d'être ici donc j'avais besoin de faire pleins de choses en même temps » et aussi financièrement elle n'avait que des petits contrats donc elle était un peu obligée. C'était une année de césure dans sa tête, elle ne voulait pas forcément rester très longtemps dans cette ville, voulait mettre de l'argent de côté pour bouger. Ensuite, elle a quitté ces 3 jobs pour rejoindre un bar à jeu avec un copain avec dynamique d'horizontalisation et en parallèle de ça elle a monté une asso avec des copains : idée de créer un circuit court entre producteurs de la ville (alimentaire, culturel etc) et évènementiel : récolter des fonds pour le réinjecter dans le projet d'un des membres. Au mois de mars 2020, elle a démissionné du bar à jeu car ça ne se passait plus bien, elle a été au chômage pendant le confinement : « j'ai absolument pas vécu mon chômage comme je voulais le vivre » elle devait partir travailler au Portugal, voyager mais elle n'a pas pu donc elle a mis son temps dans une asso qui accompagne des mineurs isolés (ateliers scolaires + danse+ création+ dessin/écriture) – été—postulation Stub'iclou.

Elle avait prévu de faire son année de césure de mars à septembre et de se trouver en septembre « un travail qui a beaucoup de sens » et qui partageait ses valeurs , « c'était la seule choses qui rentrait dans mon calendrier » : « miraculeusement, c'est vraiment le job que je cherchais depuis que je suis rentrée de Marseille en fait », « toutes les connexions de l'univers je les ai écoutées » elle a choisi de le saisir. Elle a eu beaucoup de doutes même quand elle a eu la réponse positive de StB, elle a pleins d'envies, pleins de choses qu'elle a envie de faire, ça l'angoisse parfois d'être figée géographiquement et dans un travail, mais en même temps elle se dit que c'est bien d'être un peu ancrée, elle se résonne. (« c'est un grand combat dans ma tête »).

Rapport au travail

Ca lui prend du temps et lui bloque l'esprit pour autre chose : « j'ai vraiment du mal à déconnecter les choses », parfois ça lui parasite l'esprit, et prend une grosse partie de ses pensées. Travail prend une bonne partie de son temps, elle a du mal à déconnecter le soir : « c'est con, c'est un peu bateau mais en fait c'est le cas », ça peut la bloquer dans sa créativité, les choses qu'elle veut faire à côté parce qu'elle investit beaucoup de temps dans le travail pour « faire les choses correctement »

Pourquoi veut-elle travailler dans l'associatif alors que le trop plein émotionnel l'angoisse : « ça te pousse à sortir de ton confort constamment » : part d'émotionnel et d'efforts importants mais elle ne se retrouve que là-dedans, car dans tous les cas il y a une chose défendue. « mettre un pied dans une asso, c'est parce que tu sais ce qui s'y passe et tu recherches ça ».

Vie associative

Elle va bientôt faire partie d'une asso accompagnement de réfugiés dans le parcours pro à travers la cuisine.

Ses motivations : la cuisine et l'échange de connaissances lui parlent. « avoir à proximité la vision d'une personne qui vient d'ailleurs ».

Plus trop active là où elle l'était avant : elle a envie d'utiliser le temps qu'elle a autrement : « pas égocentré mais plus sur des projets personnels ».

Temps libre

Elle fait des recherches, projets de voyage, elle lit beaucoup, va randonner, cuisine et son occupation principale du moment : la photographie et rédaction d'un livre sur sa grand-mère et la cuisine. Et aussi jouer aux fléchettes avec ses colocos.

Famille

Très bonnes relations. Elle me parle tout de suite de sa grand-mère italienne, orpheline issue d'une fratrie de 7 : ses grands-parents rpx pas du tout la figure du patriarcat « c'est ma grand-mère qui tient les rênes de la famille » : très proches, font beaucoup de choses ensemble, grosse part d'émotionnel aussi. Ils se voient de moins en moins parce qu'ils vivent à 150km.

Relation aux autres

Dépend qui.

Ses mentors, les personnes qui ont fait d'elle celle qu'elle est aujourd'hui : avant toute chose sa famille, ses parents, ses grands-parents, ses oncles et cousines.

-Sa cousine qui a son âge et contribue beaucoup à sa construction.

Il y a aussi « beaucoup de gens que j'ai rencontré ponctuellement, qui sont pas là forcément physiquement mais qui sont là parfois et ont été là à des moments très précis et m'ont donné une petite leçon à chaque fois ». « Moi je vois vraiment les choses juste comme des connexions à chaque fois ».

- F. : Quand elle est arrivée dans la ville, elle louait des chambres de sa coloc sur airbnb et elle faisait en sorte de partager des moments avec eux, elle a rencontré Francesca (une italienne) qui était là pour donner des cours, elle est curatrice d'art et organise des colloques autour de l'art etc : « c'est une femme qui dégage un truc très fort et pareil qui a fait pas mal de trucs dans sa vie, et ça a été un peu un coup de foudre amical » : dans le partage de son récit de vie, elle lui donnait une force pour continuer, elle est arrivée à un moment déterminant : « j'étais dans une transition d'études mais j'deviens un peu A. » **Q : t'étais pas A. avant ?** « Si mais j'pense plus affirmée, de comprendre qu'est-ce qui me compose moi » elle fait partie de ses mentors

- Sa grand-mère aussi, elle dit pas grand-chose mais sait dire quand il faut, cette figure de « débrouillarde » : elle a jamais été à l'école, n'a jamais pris de cours de français, n'a pas beaucoup travaillé mais « elle sait tout faire », « cette image de courage » parce qu'elle connaît son histoire.

Surtout des femmes ? Ouais mais il doit y avoir bien un homme,

-« j'y pense mais j'veux pas tomber dans du romantisme » : son copain actuel, l'a rencontré il y a 1 an « il incarne je sais pas, c'est pas de la sagesse (...) mais il a des clefs de compréhension de la vie, des choses simples de l'ancrage, de l'acceptation, de tout ce que je recherche en ce moment donc ouais il m'accompagne bien tout ça », « ptite dédicace »

- un copain à elle qui s'appelle Y., qui a pleins de projets, « il parle pas beaucoup, il est très discret mais il fait toujours 1000 choses et il les fait toujours bien » il a été à l'initiative de leur asso, il est maraicher ajd, il veut embaucher « il est vachement fédérateur en fait »

Rapport à soi

« En ce moment, pas tant bien que ça » : elle a pu connaître des périodes de sérénité, d'ancrage, des moments où des personnes qu'elle ne connaissait pas lui disaient « on a l'impression que t'es dans un ancrage, que tes pieds sont là », ça la touchait beaucoup parce qu'elle le ressentait aussi. En ce moment, elle ne le sent plus du tout parce qu'elle est dans une période de transition, de recherche, de compréhension, elle n'arrive pas à débloquer en ce moment : « j'ai souvent été dans de la comparaison », elle s'auto-dénigre facilement et donne moins de valeur à ce qu'elle fait. Son rapport à soi n'est pas très stable en ce moment.

Valeurs

- *Empathie* : pas être forcément d'être dans la compréhension parce qu'on peut pas comprendre tout, « mais l'empathie selon moi, c'est de l'écoute et de la présence sans forcément donner de l'aide physique » être présent vraiment.

- « *Ne jamais faire à quelqu'un ce qu'on n'aimerait pas qu'on te fasse* » Elle l'a compris/vécu il n'y a pas longtemps : « c'est complètement un truc de la Bible, mais je savais pas » : s'aimer soi-même pour pouvoir aimer les autres et être ouvert pour pouvoir réceptionner ce qui se passe en face
- *L'écoute* : « *elle y met beaucoup d'importance* » parce qu'on lui a répété 1000 fois « l'écoute active » : notamment pendant son service civique et dans les assos, temps de parole etc : parfois ça lui cause des tords car quand quelqu'un coupe la parole elle bloque dessus

Rapport au politique

Pas d'engagement politique. Ne vote pas. « c'est pas forcément une revendication, mais en fait j'y vois vraiment très peu de sens. Ce que ça amène le vote, en tout cas politiquement, je ne m'y retrouve pas du tout. » Elle a déjà voté, mais une seule fois.

Q : et des convictions ? « je sais pas ce qui rentre dans des convictions en fait », elle sèche un peu sur cette question (je reformule en disant que le politique est très large, il recoupe comment les gens s'organisent entre eux, la démocratie etc) elle sèche.

Religion/spiritualité

Ne pratique pas de religion Q : est-ce que tu as une vie spirituelle ? > « j'y travaille », « depuis un certain temps (...) je m'intéresse pas mal à ce qui est un peu le Dalaï Lama, l'ouverture d'esprit, le troisième œil tout ça », « je fais souvent des demandes à l'univers, il se passe des trucs pas mystiques mais j'trouve qu'en tout cas c'est un bon support de spiritualité et de la méditation aussi ». Ça lui est venu de ses rencontres, beaucoup de personnes autour d'elles sont profs de méditation, yoga. « Depuis toujours, je me dis qu'il y a un truc », « et surtout parce que je me pose beaucoup de questions sur la relation entre le corps et l'esprit » : parfois elle sent que son corps et son esprit sont complètement déconnectés donc elle essaye de les reconnecter : le corps physique est l'enveloppe qui soutient le reste, « le fait de bien le traiter ça fait partie de la spiritualité en fait ». Elle se pose beaucoup de questions.

Rapport au monde

Elle rêve de l'apaisement pour elle et pour le monde. « Que tout se fasse plus détendu ». « Pour moi la finalité des choses un petit peu pour donner une image, c'est de plus tard pouvoir se balader avec les deux mains derrière le dos et contempler un peu ce qui se passe, et plus trop se poser de questions d'injustices, en tout cas chasser la colère »

De l'apaisement pour le monde : « que chacun soit bien chez soi », « c'est très utopique et très naïf »

Je la questionne sur le « chez soi » : « Être chez soi ça veut pas dire être seul chez soi, mais en tout cas partager le même territoire sans désagréments ».

1.2. Compte rendu d'entretien avec C., membre du comité directeur de StuB'iclou

Date : 04.02.21

Lieu : Salle de réunion StuB'iclou

Arrivée à l'atelier

Un moment de sa vie compliqué, elle cherchait à s' « engager de nouveau » et « apprendre des connaissances pratiques et préparer un avenir » pour elle. Elle souhaitait se rendre utile tout en acquérant des compétences pratiques. Elle a réfléchi aux formations qu'elle pouvait faire, elle utilisait régulièrement son vélo, elle trouvait la mécanique vélo relativement

facile à apprendre, trouvait déjà important de réaliser ses trajets à vélo et avait des « toutes petites bases » de mécanique. Elle est venue dans l'idée d'être bénévole. « StB était à 27 km de chez moi, donc pour moi c'était clair j'venais pas pour réparer mon vélo, j'venais pour être bénévole et en échange apprendre des trucs ».

Sentiment/feeling atelier

Elle me demande : la toute première fois, ou la vraie ? Elle était venue une toute première fois en 2014, on avait pris son numéro mais elle n'avait jamais été rappelée, elle est revenue un an après (après son divorce). Elle est restée tout de suite le premier jour, « je savais rien faire sur mon vélo mais je suis tombée sur des gens qui savaient encore moins faire que moi ». Elle a aidé quelqu'un à coller sa rustine « j'ai trouvé ça trop de chouette de pouvoir l'aider alors que moi-même je savais pas faire grand-chose ». Au début, elle a pendant longtemps collé des rustines, fait du ménage etc.

Elle a assisté à un CD, a participé à un weekend au vert, a été intégrée très vite ensuite, « et puis pouf ». Elle a fait de la relecture pour les articles au début. « En général quand je m'implique dans un truc, je m'implique vite du moment qu'on me laisse un peu une place, effectivement si on me dit que j'peux faire des trucs bah voilà je les fais »> Elle s'est donc retrouvée au CD très vite, présentée en même temps que T, U. et V.. « Le fameux moment où on est passés de à 4 mecs à 8 personnes dont 4 filles» (rires).

Elle ne pensait pas spécialement se retrouver dans les instances dirigeantes, mais elle a tendance à s'y retrouver facilement.

Motivations

« Ca représente ma vie sociale. ». Silence. « C'est important pour moi de me sentir utile, et je pense que je le suis plus à Stub'iclou qu'ailleurs ». Elle a hésité à partir, renoncer, suite au conflit avec X, elle ne serait pas restée si Y était parti ; et puis elle s'est présentée sur la liste des élections municipales dans son village, si elle avait été élue, elle aurait eu moins de temps pour StB. « J'ai quand même un gros problème de gestion de temps et d'énergie. Donc là c'est assez cool, j'arrive à bosser et venir à StB en même temps, je trouve que les deux se regroupent bien ». Elle arrive actuellement à travailler et être à StB en même temps. "Stub'iclou, j'me sens à peu près chez moi". Elle se sent facilement à côté de la plaque dans les relations avec les autres et "à StB'iclou ça passe", "j'ai l'impression qu'à Stub'iclou, j'ai le droit d'être bizarre"

Q: Comment t'expliques ça?

"Il y a moins de gens normaux", moins de gens "neurotypiques" avec qui ça coince habituellement. Elle aurait besoin d'être à l'écrit avec certaines personnes pour mieux se comprendre.

Répartition du temps

A une époque elle venait 1 jour par semaine, elle vient peut-être un peu moins: 5h par semaine.

Moment fort

"quand on a démonté le mur avec des masses". Elle a globalement des bons souvenirs des temps d'été où sont fait les travaux pendant le mois d'août même si c'est aussi associé à de la frustration. Elle est aussi heureuse de pouvoir venir et d'être la bienvenue, "c'est chez moi en fait". Elle n'a pas de souvenir précis où c'était la fête, "je suis plus moi et plus à l'aise que n'importe où à l'extérieur de chez moi": "un bien-être général"

Moment dur

Conflit avec X difficile à gérer. Elle a une aversion pour le conflit. Ex: réunion pour un dépôt de projet où elle est sortie plus perdue qu'avant d'arriver > "être moi était un problème". Fonctionnement qui heurte: elle ne supporte pas les conflits et X réagit à l'attaque par la défense: fonctionnement incompatible. Quand elle ne sait pas comment gérer, elle "ferme (sa) gueule", elle a un problème de mutisme. Elle a essayé l'écrit avec X mais ça n'a pas marché. Désormais, elle choisit mieux ses amoureux: des personnes qui comprennent qu'elle ait besoin d'écrire.

Endroit favori

Elle est moins en salle blanche/rouge. Bien dans l'atelier, les bureaux. Elle a passé beaucoup de temps dans la cave.

Activités favorites

Elle n'en a pas. Elle aime faire de tout, varier les plaisirs. Elle n'a pas fait d'études même si elle avait les capacités pour: c'est important pour elle d'utiliser ses neurones, elle aime trouver des solutions aux problèmes de manière concrète. Ainsi, elle se sent utile, voit le résultat. "Sentiment d'avoir réussi des choses".

Faire

Q: Quand tu ré pares pour qui est-ce que tu ré pares?

"Pour le vélo": elle n'aime pas quand les vélos sont laissés pour compte. Elle aime que les gens viennent avec des problèmes, réparent et repartent avec un vélo qui roule. Difficulté dans ce cas de rester dans l'optique de l'auto-réparation: laisser faire les gens même lorsqu'on pourrait réparer très vite. Elle aime aussi partager des connaissances dans l'asso : elle est de signe verseau et aime son signe car elle préfère lâcher de la connaissance sur le monde verre par verre et non pas avec des sots: quand on transmet de la connaissance à quelqu'un, on ne peut pas le noyer avec des infos. "c'est une forme d'autonomisation"

Rapport au travail manuel

Elle se considère comme maladroite/étourdie, n'a pas de passion absolue pour le vélo mais ça passe quand même. Ça lui semble très important de faire des choses de ses mains. Quand elle était enfant, son frère avait un magnétoscope qui s'est cassé, il l'a ouvert, a sorti un bout de papier, l'a refermé et il remarquait: ça l'a marquée. Elle pense qu'il va y avoir une fin du monde tel qu'on le connaît et qu'il faut qu'on réapprenne à se "démerder". Elle pense qu'il est important d'en savoir suffisamment dans un domaine pour oser en creuser d'autres. `

Elle ne s'est jamais sentie très à l'aise, parfois elle a l'impression qu'elle ne devrait pas faire de la mécanique professionnelle. Elle voit toutes les erreurs qu'elle fait mais elle essaye.

Permanence

Q: Comment ça se passe?

Balai, allumer l'ordi, mettre en place les pieds, les gens arrivent, tourner de l'un à l'autre en essayant de répondre aux différentes questions. "Si t'es seul, ça peut être assez galère". Elle a bien de bonnes résolutions pour les perms: comment gérer les "relous", accueillir les nouveaux etc mais on est souvent en rush pendant les perms. Toujours une marge pour gérer les imprévus.

Projet associatif

L'ont réécrit pendant son premier weekend au vert. Elle ne se souvient plus dans le détail, mais se souvient qu'ils avaient écrit qu'ils ne voulaient pas bosser avec n'importe qui, "un truc que j'avais trouvé génial: stb avait été créé parce qu'une

bande de jeunes voulait sauver le monde et ils ont cherché comment on le fait, et ils sont passés par le vélo". "Je crois qu'il y a un endroit où c'est écrit en toutes lettres, et je trouve ça génial. C'est pas réaliste mais c'est génial qu'on s'autorise de se dire bon bah voilà". Il parle aussi de la vélonomie, autonomie par le vélo. Il y a quelques années, avaient fait un bilan pour savoir où ils voulaient aller, à l'occasion elle a relu le projet associatif, elle le trouve toujours génial, c'est prévu que l'association et son projet puisse évoluer.

Le projet associatif comporte aussi des volontés d'inclusion.

Valeurs

-Ecologie "au sens noble du terme"+ Intégration/ inclusivité: beaucoup travaillé sur celles des femmes, sur celles de personnes présentant un handicap, encore du travail à faire pour l'inclusion de personnes racisées (que avec les DA et réfugiés actuellement, elle trouve que le rapport est un peu inégal, infantilisant: "nous on est bien installés et toi tu galères et tu dois apprendre le français": sûrement un côté paternaliste). Pas beaucoup de racisés dans l'atelier: il y a quelque chose à régler à ce niveau-là.

"Moi j'suis très permaculture, pas en pratique c'est-à-dire dans le jardin mais en termes de philosophie et les piliers c'est prendre soin de la nature, prendre soin des gens et partager l'abondance et pour moi StuB'iclou rentre tout à fait dans ce cadre."

Q: L'abondance serait quoi dans le cas de stub'iclou?

"Ça peut être les compétences, ça peut être faire tourner les vélos, ça peut être les pièces détachées de vélo, ça peut être aussi le fait que ce soit un lieu d'accueil." "Stub'iclou produit des choses: que ce soit de la bonne humeur, des fêtes ou des pièces de vélo ou des vélos qui roulent ou des savoirs et tout ça est partagé."

Q: Il y a quand même des limites écologiques dans les ateliers...

Il y a des discussions au niveau national pour savoir si l'on pourrait remplacer l'huile pour les chaînes par des huiles végétales. La création d'un vélo demande un processus industriel. "Si on imagine un effondrement total de la société et plus aucune industrie, même un vélo...la question se pose". Se pose la question de ce qu'on garde, ce qu'on peut recycler etc. "Petit pas, on fait ce qu'on peut. Si tu commences à t'attaquer à vouloir tout changer d'un coup, tu feras rien en fait. C'est aussi un des principes de la permaculture: privilégier des solutions petites et lentes pour vraiment prendre le temps de pas se cramer au passage, pour prendre le temps de produire une nourriture qui va te donner envie de continuer te donner de la force pour continuer."

Q: Comment est-ce que tu en as entendu parler de la permaculture?

Elle allait à des salons Ecobio, ça fait longtemps qu'elle est convaincue sur l'écologie, avait fait un weekend de formation à la permaculture en 2013.

Perm en non-mixité choisie

N'a pas vraiment d'avis dessus, pense qu'elle fait du bien à celles qui y participent. Elle y est allée 2-3 fois. "Je suis féministe, je vais pas me tirer une balle dans le pied, je me perçois globalement comme une femme mais ...je sais que je

parle trop de moi et qu'il faut que je fasse doucement, mais ces derniers jours j'ai eu beaucoup de réflexion sur la question du genre et en fait je pense que... (elle me raconte une vidéo qu'elle a vu dernièrement sur le cerveau homme/femme, dans les commentaires quelqu'un disait que son genre était pour lui une masse grise informe qui si tu l'embêtes va retourner dormir: c'est aussi sa façon de percevoir son genre) "en fait j'en ai rien à foutre. Et du coup je n'ai jamais été suffisamment heurtée là-dedans pour me battre pour ça. J'ai jamais été emmerdée à StB en tant que femme. Si j'ai été embêtée, c'est en tant qu'individu qui a un fonctionnement légèrement différent de la norme." Elle conçoit que ce soit important pour des gens. Elle se dit qu'il faudrait que la perm en non-mixité œuvre plus à sa disparition dans le sens où elle ne serait plus nécessaire, "mais qui-suis-je pour empêcher aux gens de se retrouver entre personnes à qui ça fait du bien?". Elle supporte activement le rôle des femmes dans l'association: "je suis pas féministe en tant que femme, je suis féministe en tant qu'être humain qui voit pas pourquoi certains seraient moins bien traités que d'autres".

Q: S'il y avait une perm des personnes qui ne se sentent pas forcément bien en groupe, ça t'intéresserait?

Ça dépend, oui elle serait prête à animer une perm calme, avec peu de monde etc. "Une perm spécialement handicap social, ouais, j'me sens beaucoup plus concernée (rires)."

Travail manuel/mécanique

Elle a beaucoup appris avec le CQP, elle a eu besoin de ça pour avoir une couche théorique qu'elle a complété par la suite par son expérience dans l'asso.

Apprentissage

Q: Et quand t'arrives pas à faire une réparation, qu'est-ce que tu fais?

Dépend des situations: elle demande de l'information si elle ne sait vraiment pas, à différentes personnes. Pas toutes: par ex. U. n'explique pas très bien, elle a longtemps été son interprète pour les adhérents. Il lui arrive de regarder des vidéos sur internet mais c'est assez rare, sinon elle reprend le livre du CQP. Elle a été heureuse le jour où elle a pu apprendre des choses à ces quelques personnes qu'elle considérerait comme les sachants.

Prise d'initiative

Q: Quand tu as une idée en tête, qu'est-ce que tu fais?

Dépend, si elle est sûre que ça va servir, elle le fait "dans son coin" quand elle pense que ça ne dérangera personne, quand l'impact est plus important, elle consulte le groupe de travail en question, ou le comité directeur et les salariés: les personnes que ça impacte. Tension entre prise d'initiative et validation collective.

3 mots que lui évoquent la communauté

"J'ai pas l'impression d'être tant que ça dedans": communauté= ceux qui boivent des coups ensemble, qui vont au bar etc "ceux qui font vraiment corps", elle n'a pas l'impression de ne pas être bienvenue, mais elle ne se sent pas dans le groupe.

3 mots pour StuB'iclou en général

- schlag / - "patchwork avec pleins de gens pas normaux, dans le sens pas métro-boulot-dodo, pour qui les thunes c'est important, et j'avais m'insérer dans la société comme gentil petit pion productif. En fait, Stub'iclou c'est pour les autres."

Membres

Ele ne sait pas, pas son point fort. Des gens plutôt à gauche sur l'échiquier politique, plutôt écolo

Normes

Valeurs d'inclusion, d'écologie importantes pour tout le monde: on trouve des gens qui disent des "conneries" et ce n'est pas bien vu. "Si tu sors un truc un peu misogyne sur les bords ça va pas très bien passer".

Norme: "on veut être des gens bien": pour les droits des salariés, le ménage: pas embaucher une femme de ménage car c'est un travail dégradant.

Rites et symboles

Le mot schlag: "le côté bricolage, le côté faire des choses pas à l'arrache mais volontairement un peu dégueulasses, mais en même temps il y a tout un travail pour arriver là (rires). Un gros boulot pour faire les choses de façon bricolée. Ça éclate les gens de faire des projets rigolos. La réutilisation est importante, le fait de pas acheter, faire les choses de manière écolo, DIY, "on met l'énergie tout en assumant que ça ait un aspect approximatif, et quelque part ça fait aussi partie du fun".

Par ex, un des salariés bricole des coupes pour les apéros démontage. "C'est classe façon StB".

Gouvernance

Décisions au sein de l'atelier: "la personne qui passait par là a décidé que c'était mieux comme ça et elle fait des trucs".

Le CD: volonté d'arriver à un consensus qui marche plus ou moins bien.

Mécanismes en cas de non- respect des règles communes

Non, "et ça manque". Par ex, quelqu'un avait "fait chier" pendant une perm en non-mixité, s'est fait renvoyer par une bénévole de manière un peu virulente car il ne voulait pas sortir. Discussion au CD de l'exclure ou pas: certains ont plutôt critiqué le bénévole> pas de procédure. Pas de processus clair ni sur le déroulé ni sur les conséquences

Conflit

Manque de mécanismes pour les résoudre

RÉCIT de VIE

Parcours Scolaire

Bac S mention assez-bien. a tenté l'université, a tenu 1 mois et demi. A tenté ensuite géographie, a trouvé ça très chouette mais n'a pas pu finir son année: traitée pour la maladie de lyme. Elle était fatiguée en permanence, elle est contente de la mention qu'elle a eu au bac "et puis après j'me suis noyée quoi". Elle a voulu se réinscrire en géographie mais elle a tout plaqué et s'est barrée en Bretagne. «Ça allait pas bien avec mes parents, ça allait pas bien avec ses copines qui ne comprenaient pas qu'elle n'était plus là pour elles". Dans son groupe d'amies, elle était considérée comme la maman qui prenait soin des autres. Elle n'en était plus capable. Elle a passé 8 mois en Bretagne, a tenté de travailler mais s'endormait tout le temps. Elle est revenue, s'est inscrite dans un club de jeux de rôle pour rencontrer des gens. Elle a rencontré son futur ex-mari. Sa mère a dit à son père qu'elle voulait le quitter. Elle a bossé quelques mois dans l'entreprise de son mari, elle était complètement crevée. Elle est tombée enceinte une fois, puis a eu un deuxième enfant. Elle a été sur des forums de mamans auto-entrepreneuses, ça lui a donné envie. Elle a fait des ventes à domicile de linge de maison en coton bio et sous-vêtements. Pour cela, elle a fait une toute petite formation. Elle s'est mise à son compte, s'est un peu cramée, comme elle avait toujours ses problèmes de fatigue. Elle a eu un troisième enfant, a tenté d'élever ses gosses, d'être à son compte, "ça a foiré royalement. J'ai fait couler la boîte et ça a fini en divorce". A la fin, elle était contente quand son mari repartait au travail. c'est une période où elle a fait des conjonctivites à répétition en période de comptabilité, et un weekend à 40° de fièvre à cause de la simple fatigue. Elle pensait au départ que c'était à cause de la maladie de lyme, "en fait le principe d'un burn-out autistique, c'est que tu vas régresser en termes de compétences sociales et en termes de capacité à t'adapter, et à masquer et faire comme les autres". Elle n'a pas vécu un vrai burn-out, mais elle a l'impression que ça a joué. Quand elle avait 13 ans, elle lisait des bouquins de Hawkin de vulgarisation scientifique, aujourd'hui, elle n'y arrive plus. Elle a perdu, elle ne sait pas également pourquoi. Elle doit attendre encore 2 ans pour avoir les résultats des examens. "Maintenant tu vois pourquoi j'ai commencé StB: divorce, boîte coulée, je n'ai plus la garde de mes gosses et je n'ai pas de formation professionnelle aucune, et je n'ai pas les moyens ni financiers ni mentaux de faire une formation longue". Elle n'a jamais été forcée à faire des petits boulots, elle avait des dettes de son entreprise, sa mère lui a racheté une partie de la maison, ça a liquidé les dettes. Sa mère paye les charges fixes et elle participe pas forcément à hauteur de ce qu'elle coûte. Elle peut actuellement s'en sortir avec 200 ou 300 euros par mois. Ses relations avec sa mère sont très cordiales, elles s'entraident, se respectent et "j'ai le droit d'être bizarre avec elle": lorsqu'elle ramène ses amoureux qui sont pour certains autistes ou très introvertis, ils se sont sentis bien. Elle ne la traite pas comme une gosse, et elle-même ne traite pas sa mère comme une "petite mémé incapable". Elles se rendent service mutuellement. Elle ne sait pas comment elle s'en sortirait si elle était vraiment livrée à elle-même. "Je me dis quand-même que non je ne suis pas indépendante en fait, et ma grande chance ça a été de pas avoir eu besoin de l'être." Elle se considère dans une situation ultra privilégiée en termes de revenus qu'elle a besoin de ramener, et responsabilités qu'elle doit assurer. Elle pense qu'elle a bien fait de ne pas se battre pour avoir la garde de ses enfants. Elle a essayé de bosser, mais même 20h par semaine, elle s'effondre. Elle a travaillé pour la logistique d'un ensemble de musique baroque. Elle ne touche pas le RSA parce que sa boîte n'est pas fermée, elle n'a pas l'énergie de faire la clôture comptable. Elle a recommencé un travail de réparatrice à domicile et parvient à venir à l'association et à gagner un peu sa vie, donc elle est contente.

Q: Comment est-ce que tu conçois le travail?

"L'idéal?"

Q: Oui.

Elle a commencé à s'intéresser à un livre sur Marx et le communisme, elle en a beaucoup entendu parler mais ne l'avait jamais lu. Dans un monde idéal, tout le monde contribuerait comme il peut de façon à ce que tous soient nourris et qu'on

produise un minimum d'objets nécessaires et non-nécessaires parce qu'on a aussi besoin de "jouets". Dans un monde parfait, il y aurait un revenu universel sur lequel les gens ne pourraient pas compter pour augmenter les loyers et chacun pourrait bosser pour augmenter ses revenus s'il a besoin de plus. "Moi ça me permettrait de ne pas travailler et de faire beaucoup de bénévolat. Parce que je vais pas rien faire." A la période où elle avait reçu les sous d'un héritage, elle s'investissait beaucoup à l'atelier, dans les assos de son village, pour retaper sa maison etc. Si elle arrivait à recevoir le RSA, elle ne se sentirait pas coupable: "en termes de services rendus à la société, j'en ferais quand même un peu quelque chose"

Mentors/initiatrices

Elle ne pense pas. Des gens lui ont apporté des trucs, lui ont passé des livres qui lui ont parlé, notamment des livres de SF, elle s'est notamment sentie proche d'un personnage qui a vécu des choses fortes à 20 ans, a vécu dans un brouillard de ses 20 à ses 40 ans, et à 40 ans son brouillard s'est levé.

Ce sont plutôt des concepts qui l'inspirent que des gens

Vie religieuse/spirituelle

Non. Sauf si on compte la permaculture. C'est quelque chose dont elle a toujours été très éloignée. Elle a discuté avec des gens religieux et comprend mieux leur point de vue mais ça s'arrête là. Elle s'est posée des questions il y a longtemps. Elle aurait plus tendance à avoir une vision froide et désespérante du monde et à chercher comment vivre avec ça. Dans 2 milliards d'années, la terre sera inhabitable, même si on déménage, tout l'univers est en expansion et deviendra inhabitable, "il n'y a pas de fin positive pour l'humanité dans l'univers. J'ai du mal avec la souffrance des gens et il y en a beaucoup beaucoup, et de ce côté-là, on n'a jamais été foutus de faire des trucs intelligents. On se tape trop dessus. Il y a un côté le monde est pourri et on est foutu. Donc tout ce que je peux faire, c'est faire en sorte que la vie des gens autour de moi, elle soit plus chouette." Elle avait des recherches sur de la logistique humanitaire, ça lui plaisait vraiment: "l'idée d'être dans les coulisses à aider les gens. Aller vers les autres c'était compliqué mais donner aux autres les moyens de le faire, c'était excellent". A l'atelier, elle le fait de même en aménageant l'atelier. Fable: un mec se retrouve sur une plage de sable avec pleins d'étoiles de mer échouées qui vont mourir parce que la marée met trop de temps à revenir: il les rejette dans l'eau. Qqn lui dit: "ça sert à rien ce que tu fais, il y en a trop, tu les sauveras jamais toutes. IL lui répond: pour celle-là, ça en fait une. Elle a renoncé à faire une différence au niveau mondial mais peut-être agir sur la vie des gens autour d'elle. Elle s'est toujours dit que si quelqu'un était un ange gardien pour 2 autres personnes. Tout le monde irait beaucoup mieux. "Je rêve que sur ma tombe à la fin, ce soit écrit : c'est un peu plus chouette avec elle que sans"

Vie politique

Elle vote, a un engagement dans sa commune. Elle recherchait plus un équilibre politique au départ, plus elle avance, plus elle s'ancre à gauche. Elle trouve désormais que cette notion de juste milieu est foireuse: "quand d'un côté t'as un esclavagiste et de l'autre quelqu'un qui considère que les gens sont égaux en droit, c'est quoi le juste milieu? Est-ce qu'il est juste ce milieu?". Elle est de plus en plus végétarienne, voire vegan. "Si manger de la viande revient à faire souffrir des êtres sentients, ça existe un juste milieu, est-ce que c'est vraiment extrémiste de vouloir arrêter de les bouffer?"

Elle s'est rendu compte que ce juste milieu était foireux. "Il y a des choses qui ne devraient pas être". Elle trouve extrême de faire du mal aux autres. Par ex, si tu veux faire évader des Juifs d'un camp de concentration et tu tires sur un garde

allemand, tu le tues, tu lui fais du mal: la violence envers autrui est un problème, mais il y a peut-être des moments où c'est moins pire. Elle trouve que l'extrême gauche n'est pas mauvaise juste parce qu'elle est définie comme extrême. Même s'il y a des dérives comme dans le communisme. Dans son village, elle est sur une liste globalement à gauche sans partis. "J'étais la plus à gauche de ma liste".

1.3. Compte rendu d'entretien avec D., membre de StuB'iclou et ex-membre de la Manufacture

Date: 23.03.21/ 26.03.21

Durée: le premier 1h05, le deuxième 1h33

Lieu de l'entretien: en extérieur au bord des quais

Arrivée à StuB'iclou

Elle y est arrivée la troisième année où elle était dans cette ville. Avant elle ne sortait pas trop de sa vie de pantoufle. Elle était étudiante à scpo. Elle est arrivée à StB "pour une sombre histoire de câble de frein rompu" en 2015, après que son père lui en ait beaucoup parlé. C'était une période pas facile dans sa vie/sa tête: " arriver dans un endroit où il y a un problème mécanique et il y a un panel de solutions, un truc hyper concret ça m'a trop fait du bien, ça me sortait de mes remuages de tête. Iel y est retourné.e pour d'autres problèmes sur son vélo, puis petit à petit iel est venu.e pour donner des coups de main, puis s'est mis.e à sécher les cours pour aller à l'atelier etc. Iel s'est investi.e de plus en plus puis s'est présenté.e au comité directeur. Ça lui faisait du bien de voir des gens qui la.le sortait de son cercle social de l'école où iel ne se sociabilisait pas plus que ça. Son père n'était pas bénévole mais il faisait un peu de méca vélo et savait qu'il y avait un atelier dans cette ville. La première fois qu'iel était venu.e, iel était un peu stressé.e parce qu'iel ne savait pas si iel allait y arriver mais en ressortant était content.e de voir qu'iel avait réussi et que c'était simple. Iel avait eu peur d'un des salariés qui avait une grande gueule puis a capté que c'était un rigolo. "En sortant de là, j'me suis dit oh mais je veux revenir là demain". "J'avais les mains toutes pleines de cambouis, j'étais ravi.e !!"

Motivations

Au départ, c'était pour réparer son vélo, puis elle a capté que c'était super l'associatif. Puis c'était pour la sociabilité et le savoir-faire: elle avait envie d'apprendre, posait des questions à qqn qui était en mode geek. Au départ, ça lui faisait peur de s'investir dans autre chose que la permanence puis à force de connaître les gens, de se sentir accueillie etc. Aujourd'hui, ça lui apporte beaucoup de "truc social", l'asso a représenté son entrée dans le milieu militant et associatif, elle a "un truc d'affect, d'émotionnel hyper fort avec StuB'iclou, dans le sens où ce que je fais aujourd'hui, la porte d'entrée c'était StuB'iclou". Iel n'a pas renouvelé son mandat, d'autres trucs militants lui prennent du temps. Aujourd'hui, ça lui apporte "une stabilité". Iel a envie de repasser plus de temps à l'atelier plutôt qu'à faire de l'administratif. Iel a beaucoup questionné son engagement. La perm en non-mixité lui parle beaucoup pour permettre à des gens qui viendraient pas autrement. La mécanique vélo, ici tout le monde a un vélo "c'est hyper facile de faire du lien avec". "C'est un peu le confort, c'est la maison avec des potes dedans". Iel a failli arrêter à la fin de l'été passé après avoir fait un petit "burn-out du collectif" (pas seulement lié à l'atelier mais aussi d'autres engagements). L'atelier est un des endroits qui lui permet de revenir petit à petit dans des lieux collectifs. Iel ne s'est pas sentie coupable à stb de mal faire son taff "à la collégiale", ou alors si iel l'a senti ça venait d'iel mais pas des autres.

Moment fort

"Un seul moment fort?! Ouah trop dur!". Premier truc auquel iel pense: les rencontres de l'heureux cyclage. "C'était hyper fort, j'ai trop aimé l'orga, ça roulait trop bien, tout le monde était autonome, l'équipe ça roulait trop bien" "Il y avait ce truc de vouloir faire plaisir au réseau, de faire les trucs vraiment bien, vraiment appliqué : ça j'ai trop aimé". Iel était référent.e du comité directeur pour l'orga des rencontres. Iel n'a pas l'impression de s'être cramé.e, iel était soutenu.e, il y avait des commissions.

Moment dur

Iel pense à des trucs persos: Iel a rencontré des amoureuses dans l'atelier. Après s'être séparé.e de l'une d'entre elles, iel ne se sentait plus pareil à l'atelier. Iel pense à un autre moment dur: le premier cds où iel a été après avoir été élu.e: la candidature de Jacques Rohlstuhl qui avait un vice de procédure: s'était présenté à l'AG alors qu'il n'était pas là, et n'était pas adhérent. "Son personnage est polémique, il est beaucoup dans de la provoc en faisant passer ça pour de l'humour, j'pense que c'est un peu comme la coriandre: tu adores ou tu détestes". Iel le trouve écrasant . Donc ce 1er CD, un autre membre a démissionné, il a fait passer un différend personnel pour un truc politique parce qu'il ne s'entendait pas avec la coordinatrice. « C'est un peu son personnage: des grandes théories, des grands mots pour en fait être relou avec les gens". Après l'AG, débat pour savoir si on acceptait la candidature de Jacques, "à StuB'ielou on accepte tout le monde. Les deux mecs étaient potes et le second s'est ramené en critiquant l'asso: "vous faites du tri, c'est dégueulasse". C'était chaud émotionnellement. Les moments durs où il y avait des grosses tensions en cd: conflit entre deux salariés "tu choisissais une option, tu choisissais en fait une personne" > plutôt des moments de tensions interpersonnelles.

Moments, réparation et endroits favoris

"Ouvrir un pédalier : t'accèdes à quelque chose qui est pas visible, c'est un niveau de mécanique où tu te dis putain, tu accèdes au cœur du vélo, ça fait sentir un niveau d'expertise qui est pas désagréable. J'aime bien ouvrir les chaines aussi parce que ça salit les mains donc tu te dis ah j'ai fait un truc." "Moi j'adore le cambouis même si j'pense que je suis allergique".

Iel aime bien le moment de la perm " le cœur du métier" : faire en sorte que les principes de l'asso soient appliqués, notamment l'autoréparation.

Iel pense avoir une éducation moins genrée que d'autres, est à l'aise donc iel arrive à se souvenir qu'il est important de laisser les gens faire parce qu'iel a appris comme ça . Et la perm en non-mixité aussi. Ça la.le tend quand les bénévoles viennent en perm et font à la place des gens. Arrive souvent de voir 3 bénévoles mecs autour du vélo d'une adhérente en train de faire à sa place ou bien un couple qui vient et le mec fait tout pour sa meuf: iel joue parfois sur le fait que c'est l'adhérente qui doit réparer pour des questions d'assurance si c'est son vélo: iel préfère ça plutôt que de devoir expliquer frontalement le problème du sexisme ordinaire: "c'est ma stratégie de fuite parce que j'ai peur du conflit et aussi parce qu'après 5 ans de sciences po j'ai un peu le seum de pas savoir expliquer mes idées de manière claire".

Rapport au travail manuel

Iel n'en faisait pas beaucoup quand iel était petit.e. Son père lui avait montré comment poser une rustine. Ses parents ne l'ont pas trop limité dans ses activités. Iel a souvent été un garçon manqué, se sent plus à l'aise dans un atelier parce que bien perçu . "J'ai pas les attributs de la féminité du coup j'ai plus de crédit auprès des gens. » Ça va le rapport au travail manuel quoiqu'iel n'adore pas la couture.

Makerspaces & la Manufacture

Iel a fait un mémoire sur le DIY. Iel était en stage/service civique à la Manufacture. Makerspaces lui évoque un truc assez numérique: on disait là bas: "la Manufacture c'est pas un fablab, c'est un centre de production partagé parce que fablab il y a une connotation un peu numérique, moins DIY en tout cas dans le sens un peu schlag". Makerspaces lui fait penser à des "trucs modernes, numériques, start-up". Peut-être que c'est parce que c'est anglophone.

Quand iel présentait la manuf, iel disait que c'était des ateliers partagés où l'on mutualise les espaces, les outils et les compétences. "J crois que ça me fait peut-être un peu trop penser à la silicon valley". « Hackerspace peut-être que ça me parlait plus dans le sens où j'avais appris que "hack" ça veut dire bidouiller, et peut-être que c'était plus associé à des espaces de gens qui font plus de l'informatique libre donc ça faisait moins start-up". Le sujet de son mémoire: le DIY, ou la fabrique d'une utopie contemporaine". Iel avait fait la demande de sub FSE pour créer un poste là-bas, c'est quelqu'un d'autre qui l'a pris.

Rapport au temps

StB : Au début "c'était je rentre dans une bulle et je ressorts dans le monde quand je repars" avec le temps c'est devenu moins flottant, plus réel. Les premières fois où iel faisait de la méca: temporalité floue. Après c'est devenu plus millimétré: "j'avais 50 rdv dans la semaine donc il y avait plus des horaires". Iel avait l'impression d'y passer beaucoup de temps sans que ce soit problématique.

A la Manuf, c'est différent. "Plus hostile en termes d'espace" : bureau= seule pièce chauffée mais l'hostilité de température faisait qu'elle n'allait pas rester 3h de plus en hiver. Iel s'est moins approprié les outils, moins pu se perdre dans le bricolage comme ça a pu le faire à StB. Sessions chronométrées : plus conscience du temps. Au printemps, à l'écart de la ville, "il y avait un côté petite utopie extérieure: tu rentres dans une petite bulle". Elle me parle d'un document produit par une bénévole sur StB comme hétérotopie.

Projet associatif

A évolué: au départ iel le voyait comme une asso d'autoréparation de vélo, au fur et à mesure de son investissement, iel a voulu être partout, faire de la promo du vélo. Propagande festive: fête du cambouis, binouze bikers pour convertir des gens. Au fur et à mesure, iel s'est rendu compte que c'était une petite entreprise à gérer. Impression que StB elle-même se surmène, a trop cette ambition d'être partout, pas dans un truc impérialiste mais pour que tout le monde puisse avoir accès. Ça lui a pris un temps de réaliser que les forces étaient limitées. Iel est plus réticent de se rajouter des trucs à faire, plutôt se recentrer sur la base, ATM, périsco, perm en non-mixité, trouver un local pour les nouveaux ateliers : trouve que tous les questionnements de réemploi sont trop à gérer: "Plus on va devenir gros, plus ça va être l'enfer à gérer et en fait déjà le cd a été surmené cette année, d'abord on s'écoute". Dans sa vie, iel apprend à dire non, donc ça déteint sur sa vision de StB.

Valeurs

- lutte écologiste parce que c'est le vélo, le recyclage: "les gens associent beaucoup le vélo au fait d'être écolo"

- schlag, même sil y a des lieux plus schlag. « StuB'iclou ça m'a fait du bien, c'est un atelier, c'est un peu crade, c'est un peu le bordel". Aux rencontres de l'HC, parlaient de "schlag tout le temps". "Faire avec ce qu'il y a". Iel trouve que le mouvement de plus de développement entrainerait un risque de perdre ça, parce que si on a plus de moyens, on risque de demander des choses etc.

- perm en non-mixité n'était pas comprise par pleins de gens mais elle sent que ça bouge, visibilisation des questions de sexisme dans l'atelier : iel le sent dans des discussions perso avec des gars, qui prennent le problème au sérieux. Iel a été beaucoup dans des entre-soi féministes ces derniers temps avec des personnes qui retournent le cerveau, dans une radicalité un peu rigide, à se sentir menacée, en danger. A StB, iel se sent moins attaquée car iel a socialisé avec des gens, créé des liens de confiance avant de se radicaliser. Iel essaye d'enlever cette position d'alerte permanente.

Perm en non-mixité

Q: Comment vous avez fait pour mettre en place la perm en non-mixité?

Groupe de 4-6 personnes: en 2016 la première. Se sont inspirées d'un autre atelier qui avait lancé une perm comme ça. Un ancien bénévole est parti à cause de ça. Au départ : besoin de se justifier tout le temps, moins aujourd'hui. Il y a eu des débats dessus pour que ça puisse passer.

Il y a toujours eu ce truc de cette perm est un peu en dehors du reste parce que les bénévoles osent pas trop en parler, peur d'être qualifiés de sexistes. Une époque où iEl était assez tendu.e. Sent que la perm est soutenue, légitimité d'usage. De plus en plus de féministes et de femmes qui viennent en général.

Réparation/difficultés/ solidarité/transmission

Q: Quand t'arrives pas à faire une réparation, qu'est-ce que tu fais ?

S'énervé, "le mythe de l'autoréparation c'est super ça détend s'effondre dans ma tête". Si c'est le soir, sort fumer un pétard, demande de l'aide ou abandonne. Ne se souvient pas d'avoir eu trop d'échecs cuisants, toujours des personnes là pour la soutenir moralement ou qui lui proposaient d'essayer.

Q: Comment est-ce que t'as appris?

Iel ne savait rien faire à l'arrivée, a appris les câbles de frein, révisé son vélo entièrement "pour espérer gratter du savoir". "C'était l'époque où j'avais encore un seul vélo." Aujourd'hui iel en a 10. Assez vite, a commencé à monter des vélos en partant du cadre, sur leboncoin en permanence. Iel a appris beaucoup aux apéros démontage, en perm ,en posant des questions, en trainant avec X.

3 mots que lui évoquent l'atelier

- Cambouis: mot qui vient tout seul / - Groupe / - Autonomie

Symboles

- vert et jaune et surtout le jaune/ -grosse bertha (outil pour resserrer les cuvettes fixes de pédalier)

Rites

- Fermetures de permanences : adore passer le balai: on voit le résultat encore plus après des apéros démontage
- Tour de météo avant les réunions/CDS

Membres

Différents, même si globalement c'est le même groupe social: classe moyenne +, très blanc, de plus en plus de personnes non hétéro mais quand même cis. "Je le vis pas comme un lieu très *queer* même si je me sens moi-même bien dedans". Les membres ont changé, les fondateurs sont partis. A une sympathie a priori envers les gens qui viennent s'investir sauf avec des gars qu'iel sent dans des trucs de territoire. Pas d'accord avec tout le monde, mais trouve ça sain. "C'est un cluster de personnes super".

Normes

Tabou/blocage vélo électrique : en ville trouve ça nul, sauf pour les livreurs, ça se dépend même si on ne sait toujours pas les réparer. Au départ, les livreurs n'étaient pas forcément bien accueillis, ça change.

Gouvernance

Prise de décision par consensus, "on aime bien être d'accord pour être sûr au moins a minima que tout le monde peut vivre avec les décisions", iel a l'impression d'avoir eu un pouvoir de décision sur les 3 années de présence à la collégiale. Possible d'exprimer du désaccord. Un lieu pour débattre où iel s'est senti légitime. "J'ai l'impression de m'être fait une place". Bienveillance contrairement à certains groupes féministes où iel s'est senti moins légitime de par son expérience. Pas de pré-requis dans l'asso même s'il y a un temps d'adaptation long pour comprendre les projets etc. Parvient à prioriser, ne s'est pas emparé de certains sujets ex: compta.

Mécanismes de résolution des conflits

"Alors là c'est le brouillard". Truc très bienveillant mais aussi peur du conflit: se reconnaît là-dedans. Ex: formation avec une Scop d'éduc pop sur le bénévolat, qui s'est transformée en "comment on fait mieux les RH?". Pas d'outil concret mais de la volonté. Se sont sentis démunis face au conflit entre salariés. Pression d'être "employeuses". Pas trop de conflit au comité directeur: "on laisse pisser". "Il y a du débat dans le CDS mais dans d'autres endroits pas trop". Pas trop d'endroit où les bénévoles peuvent parler de sujet de fond: les réunions gouvernance peuvent le devenir. Se rappelle d'un conflit entre un bénévole et un salarié parce qu'un meuble a été déplacé: reste entre ces deux personnes. Pour l'histoire avec le bénévole qui a claqué la porte: salariés soutenus mais pas de prise de position. Débat d'idées mais manque de prise de position, "y'a un truc un peu mou parfois".

Mécanisme en cas de non-respect des règles communes

Candidature de Jacques qui n'avait pas respecté la procédure: le non-respect avait quand même permis à Jacques d'entrer dans le comité directeur: ce qui a entraîné le départ d'une autre bénévole qui était déçue qu'on ne respecte pas les règles

qu'on se donne, et n'appréciait pas le personnage. Ils ont été "saoulés" quand le fameux Jacques est parti après quelques mois, en se rendant compte que ça lui prenait trop de temps. "Être employeur dans une asso, c'est du taff!".

Utilisation commerciale de l'atelier: minoritaire: tant pis. "On va pas faire une usine à gaz pour 3 personnes".

Globalement, pas grand chose n'est fait. Principes affichés d'autoréparation: entre pairs.

"On reste dans ce truc de consensus mou."

RECIT DE VIE

Parcours scolaire/professionnel

Né.e dans les Hauts-de-Seine: banlieue aisée de Paris, ses parents sont de classe moyenne sup. Lycée avec section internationale en anglais: cours de littérature, géo etc: la plupart des élèves avaient un parent anglophone ou vécu dans un pays anglophone. Iel a passé le test pour rentrer: elle l'a eu. Les autres avaient un super niveau d'anglais. Après le lycée: pas envie d'être à Paris. Passé les concours pour entrer à Scpo (sinon serait allé.e en Hypokhâgne) : pris dans un iep de province. Erasmus en Irlande. Tous les 3 ans, qqch se passe dans sa vie: iel avait déjà pu y aller en woofing en Irlande, avait envie d'y retourner. Master1 et master 2 pas liés. Iel a choisi "études européennes, relations internationales". "C'est l'année où j'ai rencontré StuB'iclou". Puis M2 ESS: "le seul qui me disait un petit peu". Stage à la Manufacture: "j'ai trouvé avec mon espèce de privilège de chance". A l'époque, c'était encore assez "schlag" : première fois qu'ils prenaient un stagiaire: pas structurés, travaux à faire. Ont été d'accord pour payer l'indemnité : le deal était qu'iel débloque un FSE. Marre des cours: beaucoup de redites, pas trop dans l'ambiance de la classe. Le jargon de l'innovation l'a gêné.e. "Remplir des dossiers de subs c'est juste blablater dans le vide pour qu'on te file de la thune". A l'époque, en découverte de ce modèle-là, asso peu structurée donc iel pouvait prendre de la place "j'me sentais pas comme la stagiaire". Après ça, a enchaîné sur un service là-bas. Au total: 2 années scolaires là-bas. Failli prendre un poste dans une asso culturelle après: ne souhaitait pas travailler 35h, et un gars de la manuf lui avait dit qu'une personne toxique y était hyper prépondérante. La manuf et l'asso voisine ne s'entendent pas. Le vice-prés des ateliers partagés lui a proposé d'être son assistant.e administratif.ve sur 28h rh, rédac etc: dans une micro-entreprise de datas. Le dir de la micro-entreprise voulait faire du mécénat de compétences donc iel a pu aller bosser à la manuf encore. C'était cool mais son "patron" fumait pas mal de pétards, chez lui, pas très sain comme ambiance de travail, il était assez bordélique, orga de plusieurs événements. Cette même année a organisé les rencontres de l'heureux cyclage. "Tous les avantages et les inconvénients de travailler avec un pote". Après ses vacances, iel n'avait plus envie d'avoir un emploi salarié. Fin 2019. Ce qui la gêne dans l'emploi salarié: "cloué à un endroit", "ça te monopolise tout ton temps", "soit tu travailles dans une entreprise classique du coup y'a une ambiance de merde, des enjeux de hiérarchie soit tu travailles avec un pote mais j'ai pas envie (...) dans l'associatif donc là c'est le don de soi, tu t'épuises à la tâche et tu dois surtout pas compter tes heures. S'il y a un travail où je trouve mon compte pourquoi pas". Iel s'est surmené dans le travail bénévole quand même mais au moins ne pouvait en vouloir qu'à soi-même. Entre-temps, s'est créé un statut d'auto-entrepreneur pour retranscrire des entretiens: le fait de temps en temps: une bonne couverture pour Pôle Emploi et le RSA. Parfois est atteint par le discours critique sur le fait de ne pas travailler: pour ses parents ça va, plus compliqué pour sa mère. Considère désormais que le chômage et le RSA perçus sont une sorte de revenu de base que l'Etat lui reverse pour le travail social gratuit qu'iel fait "qu'il devrait faire lui" (l'Etat). Fait des petits trucs: les vendanges, co-anime une formation de méca en mixité choisie: le travail qu'iel aimerait bien faire en ce moment "c'est vraiment ça: de la formation de méca vélo ponctuelle. "Je me suis vraiment inversé le truc: le travail,

c'est de temps en temps et le reste du temps, je fais des trucs gratuits ailleurs en essayant de me remettre au travail artistique".

Autres engagements associatifs

A beaucoup réduit "parce que j'étais en burn-out": beaucoup d'orgas féministes, un squat, tisser des réseaux de solidarité pour les meufs par les meufs en galère, l'asso vélo, des événements festifs (propagande vélo), ateliers partagés, la chorale, les manifs. Plus des trucs informels aujourd'hui, laisse de l'espace à la création, pratiques artistiques

Temps libre

Pas de division entre ses temps libres, militants etc. iel chante, écrit des chansons: lors des périodes très militants, compliqué d'écrire, remettait tout en question, trucs émotionnels forts. A tout analyser sous le prisme du privilège: "heureusement que je suis pas un mec cis, sinon je serais tellement mal dans ma vie": aujourd'hui veut garder ces lunettes mais en se détendant un peu. Fait aussi du tatouage, du dessin. "Le tatouage, ça m'a fait un peu comme StuB'iclou, un savoir accessible". S'est investi à la Grainerie aussi, festival DIY. Fait de la typographie, sérigraphie. "Mon espoir c'est de refaire des ponts entre le poétique et le politique". En Irlande, a écrit 30 chansons en 1 an, la dernière année a du en écrire 2. La chorale lui a fait du bien pour ça, la sérigraphie aussi: pas envie d'écrire des tracts. Difficile de trouver l'inspiration dans sa chambre: donc revient à se demander à quoi iel sert dans la société s'il n'arrive même pas à créer des trucs.

Danse: dernier kiff. "Avant je dansais pas du tout, j'étais vraiment qué-blo du corps, et après j'ai découvert le reggaeton il y a 2 ans à l'époque des manifs, on militait pas mal avec les copines chiliennes-kurdes, je comprenais vraiment c'était quoi la convergence des luttes et c'est le reggaeton qui m'a initié au fait de bouger ton corps de manière déliée, que c'est pas forcément la honte, que le twerk c'est super, d'oublier les autres quand tu danses". Par rapport à des trucs de genre "ça m'a grave fait du bien de découvrir c'est quoi avoir accès à ton corps". "D'un point de vue du genre, je me sens un peu comme un pt'it PD et jusqu'à arriver à ça, d'arriver à me sentir un petit gars et du coup j'ai passé ma vie à être un garçon manqué et du coup à explorer des trucs de la masculinité, à pas aimer le rose, un peu tous les trucs binaires, la danse ça a participé à un truc.. Parce que danser je le faisais pas parce que ça faisait penser à des trucs de l'ordre du féminin, et là de voir que c'était trop agréable..". "Du coup, j'me suis mis du vernis pour la première fois en aout!". Maintenant qu'il est allé loin dans l'exploration de la masculinité, iel peut explorer des trucs plus stéréotypés féminins.

Famille

Enfant unique. Assez proche de ses parents, s'appellent toutes les semaines. Ils sont encore ensemble mais ne vivent plus ensemble. Après 30 ans de vie commune, ça leur a fait du bien. Laisse la possibilité de les voir séparément. Du fait d'être enfant unique, une certaine pression "j'ai fait sciences po, résultat j'travaille pas. Je suis né.e assigné.e meuf, résultat bon je leur en ai pas encore parlé." Elle leur a dit qu'elle n'était pas hétéro. Communication plus facile avec son père: il avait placé moins d'attentes sur iel. Ses deux parents n'ont pas eu les mêmes parcours de vie. Son père est d'accord avec le fait de ne pas travailler, aimerait bien faire ça aussi "politiquement, on s'entend plutôt bien". Sa mère, ça lui parle pas mal quand ça ne vient pas d'iel, mais le.la concernant: peur de sa précarité, qu'iel se mette en danger "elle s'imagine que si j'travaille pas j'vais dormir sous les ponts, elle réagit vraiment par peur et par protection". Sa grand-mère est décédée "avant que je prenne des tangentes", elle en était proche. Son grand-père s'en fout. "J'pense qu'il doit se dire que c'est

bizarre, il comprend pas bien, il m'a déjà dit plusieurs fois "mais tu veux pas être fonctionnaire, c'est la sécurité de l'emploi (iel prend un accent du sud-ouest)". Son grand-père était boulanger, et lui a dit de ne pas faire ça. Globalement, a de la chance dans sa famille. Se chie dessus de parler des "trucs de genre" avec sa mère. Iel lui a déjà présenté ses copines, "jl'eur ai même parlé de non-exclusivité". Été dernier: moment compliqué avec sa mère, sur son physique notamment: "perte de contrôle de l'enfant qu'elle a mis au monde". Quand iel était petit: dernière jupe iel devait avoir 6 ans. Ses parents le/la laissé faire ce qu'iel voulait, mais organisation : faire ses devoirs avant le weekend. "J'ai voulu aller au caté parce que mes potes y allaient, mes parents sont pas croyants ils étaient en mode ok". Quand iel a voulu faire de la guitare: ok. "Il y a ce truc de l'enfant unique, tu peux faire un peu ce que tu veux". "Aussi loin que je me souviens, j'avais ce truc de garçon manqué." N'a pas dérangé sa mère comme ça se passait bien socialement et à l'école pour iel. Attend de savoir comment iel le formule: aimerait d'abord en parler avec son père à l'oral, puis à l'écrit avec sa mère, attend sa séance de psy, en parle avec ses potes, procrastine. Même s'ils s'engueulent parfois sur ces choix, il y a une base d'affection solide entre iel et ses parents.

S'entend bien avec la famille du côté de son père, moins proche de la famille du côté de sa mère. Cousine de son père lui file les retranscriptions. Du côté de sa mère, ils savent moins ce qu'iel fait, "j'ai un cousin qui est vraiment un con".

Mentors/initiatrices

- Une pote d'Irlande rencontrée en woofing, devenue une "collègue de musique": un rapport de sororité familiale. Lui a permis de construire de la confiance dans la musique.

Pas trop individuel: les cycles de la vie : "plutôt des groupes ou des moments ou des lieux"

--> Irlande

--> Premier lieu collectif en Aveyron

--> StuB'iclou

"Tous les 3 ans, il se passe un truc qui rebat un peu les cartes" Ses 3 moments de basculement. La nouvelle bascule: Dijon? Découvre à travers des liens affinitaires. Est allé.e dans un chantier en mixité choisie. Le fait de pas travailler: beaucoup de lien, de réseau etc

Relations avec les autres

Ça va. Changement de métabolisme. Avant l'Irlande, allait se coucher à 20h30, cadre familial en planifiant son repas, maniaque du ménage etc > l'Irlande l'a détendu. Avant était dans un délire romantico-solitario-mélancolique. Jamais trop dans des conflits socialement (au milieu des conflits de ses parents). Privilège de pas avoir eu des complications sociales. Avait des amis, mais "j'étais vraiment un gros pantouflard", après l'Irlande, sociabilisation à fond, et l'associatif aussi a amené encore plus de social. Aime bien les gens. "J'ai pas envie de perdre mon prisme politique, mais j'ai envie d'être moins sur mes gardes quand je suis pas dans mon entre-soi".

Relation à soi

"Ah ouais, en fait c'est toi mon psy! Ouah délire!". A déjà dit certaines choses: sur son rapport au genre notamment. S'est rendu compte qu'iel n'était pas hétéro en première année de scpo, les relations amoureuses ne l'avaient pas trop intéressé avant. Construction d'abord comme lesbienne avec ce passé de garçon manqué et rencontre avec les milieux plus queer: ça fait peut-être 2 ans qu'iel a changé de prénom. N'avait pas réussi à le dire à tout le monde. Pas changé ses papiers. Adresse mail reste féminine. Pronom indifférent: utilise les deux. Après, iel s'est dit que la non-binarité lui parlait : pas facile pour les gens, dans le langage, il faut choisir "moi j'ai pas envie mais t'es obligé". Iel s'est amusé à faire des tournures de phrase pour qu'il y ait pas à choisir. "Au lieu de dire ah j'suis trop content, dire ah c'était super chouette": "une gymnastique amusante". Depuis cet automne, se genre au masculin, mais en groupe identité politique de meuf lui parle. Ce qui lui fait du bien: le prendre comme un truc performatif. A regardé des vidéos de personnes qui se font une ablation des seins, iel n'est pas à l'aise avec les siens. "J'ai pas envie de prendre d'hormones, je sais comment j'ai envie de gérer mon truc d'un point de vue du corps". Truc soulageant de savoir que les seins peuvent disparaître: ça l'a plombé de voir ces vidéos youtube, c'est devenu hyper sérieux "alors que moi j'ai envie de vivre le truc comme des rôles que je prend". L'été dernier, oubliait que ses seins étaient là, beaucoup topless, met des marcel en oubliant qu'iel a des seins "dans ma tête j'en ai pas".

A du mal à répondre à cette question par un autre prisme que par celui du genre. Rapport à soi: dépend des moments "avant mes règles, moyen. Bon j'en reviens au genre, mais me couper les cheveux ça m'a fait trop du bien."

Ça va mais mal de ventre: angoisse.

Valeurs importantes

- Féminisme: lutte contre les oppressions liées au genre et identité sexuelle
- "mes parents sont assez écolo"+ stub'iclou
- la solidarité: tisser des liens de solidarité dans des collectifs, quand des assos se mettent entre elles "on peut faire pleins de choses en ayant peu de moyens matériels". Parti sur de la grande échelle "puis un jour j'me suis dit arrête de te foutre le ventre trop mal parce que Bolsonaro a été élu au Brésil, c'est les gens de là-bas qui vont s'occuper de ça, toi tu t'occupes de qu'est-ce qui se passe dans ta ville, et il se passe déjà bien assez de trucs". "Le local me parle pas mal".
- L'anarchisme dans le sens de l'ordre moins le pouvoir. Une pote lui avait raconté qu'à Bure un mec disait que le ménage était un héritage de l'esclavage "nique ça" et en fait sa pote lui a répondu "quand toi tu nettoies pas? C'est qui qui nettoie après ? Les meufs donc ta gueule avec ton espèce de grande théorie" donc mieux on est organisés, mieux les choses se passent, moins il y a de hiérarchie.

L'anticapitalisme.

- La communication : "tout dire": ni être dans de la communication violente, ni dans des non-dits, ni dans du "passif-agressif" > "réussir à exprimer ce qu'il se passe dans nos têtes".
- Faire avec les moyens du bord "ça c'est peut-être hérité de Stub'iclou".

Rapport au politique

Engagement fort militant.

A la dernière élection, n'était plus sur la liste électorale car iel avait déménagé, "j'm'étais niqué la tête pour savoir si j'avais voter, si oui pour qui au premier tour?" Iel s'est dit qu'iel allait voter Mélanchon. Au final, bien content de ne pas avoir à choisir entre Macron et Le Pen. Donc pas voté aux dernières élections pour des raisons de forme. A scpo au départ, iel était à fond, en se disant que le droit de vote était important, qu'on s'était battu pour l'avoir. Au final, ajd va voter pour les municipales "c'est une échelle où j'arrive à me faire un avis" Pour les présidentielles ne sait pas encore. "C'est la question que ceux qui prennent le plus cher dans la société, est-ce que ça change quelque chose ou pas que toi tu votes?". Législatives peut-être parce qu'il y a la proportionnelle.

Religion/spiritualité

Non. A fait du caté quand iel était petit. Ses arrières grands-parents étaient italiens, donc assez cato. Pendant sa hippie, intéressait un peu au bouddhisme.

Rapport au vivant

Iel sèche. "J'me sens pas hiérarchiser les formes de vie". Truc écolo de dire que l'espèce humaine est une mauvaise espèce ne lui parle pas du tout. "Ça fait un truc de au moins les arbres sont gentils, ça me parle pas. J'ai envie que tout le monde puisse cohabiter sans se nuire, après bon c'est pas hyper possible. C'est compliqué le vivant." A petite échelle, ça se fait mieux.

Rapport au monde

Pour iel: trouver l'équilibre entre engagements collectifs et politiques : poétique et politique pour "être bien dans le monde parce que ça permet d'avoir deux paires de lunettes qui se compètent bien". "Pour le monde, je sais même pas si j'ose souhaiter des trucs..."

Q: Pour ton territoire?

Que la mairesse mette en place le revenu de base communal. Idée de faire une expérimentation déjà en route. "Que les gens se rendent compte que les trottinettes électriques c'est vraiment chiant", "moi j'ai vu comment c'était possible de conscientiser des trucs, juste que les gens continuent à se rendre compte de la place qu'ils occupent, des oppressions qu'ils subissent ou qu'ils font subir". "Que les plus gros aillent se regrouper sur une île déserte et non même pas (rires)", "Que les gros requins et les fachos ptetre qu'on les pende par les pieds pendant une durée indéterminée pour qu'ils réfléchissent." " Du coup ça pose la question de qui est-ce qu'on identifie comme tel et je peux pas répondre !"

1.4. Compte rendu d'entretien avec F., ex-coordinatrice de StuB'iclou et fondatrice

Dates : En 3 parties. Partie 1 le 08.04.21 (1h03), Partie 2 le 12.04.21 (1h36), Partie 3 le 06.05.21 (1h19)

Remarques : elle a fait un master en ESS, est très curieuse sur ma démarche, me demande de but en blanc ma problématique, je lui propose qu'on en parle après l'entretien, je trouve un peu ridicule de ne pas vouloir lui dire tout de suite, on envisage une longue soirée pour parler de mes premiers résultats etc.

Déroulé :

On commence en parlant de mon parcours, elle me parle aussi de son master d'ESS etc Puis elle me demande où en est l'asso actuellement. « Pour avoir été sociologue, je trouve ça cool de mener un entretien ».

Son histoire de StB

« J'ai hâte qu'on le fasse déguisés en dinosaure », « trop marrant tu vas pouvoir la comparer avec celle de H. ».

« Mon histoire de StuB'iclou, moi je raconte toujours que c'est né parce qu'on «était dans une équipe qui s'appelait campus vert ». Ils ont créé un écoguide de l'étudiant avec les « grands principes du développement durable » avec H. et X. notamment, avec astuces et bonnes adresses : "c'était la première fois pour moi que j'faisais un projet". Ils ont découvert un atelier d'autoréparation ensuite, elle l'a découvert parce qu'elle avait perdu un boulon de 15 pour sa roue avant et aucun vélociste n'en avait. Ils l'ont mis dans l'écoguide: "on était trop contents d'avoir découvert ça, si on pouvait sauver les ours polaires en apprenant à faire des trucs de ses mains et en rencontrant des gens. Pas mal de gens de Campus Vert ont donc débarqué chez Vélostation: "on a mis un gros coup de jeunes, ça a fait un petit choc des cultures qui fait que nous on trouvait ça génial (...)" X. l'un des étudiants faisait un mémoire sur les politiques cyclables, et il avait été à Grenoble et avait découvert qu'il y avait 38000 cyclistes et 2000 adhérents au Ptit vélo dans la tête et du coup à (...) où il y avait 130000 cyclistes, "on s'est dit non mais il y a un problème de produit en croix, c'est pas possible, on peut créer un truc de dingue, on peut créer de l'emploi", donc ils ont commencé à "bourriner" au sein de la Vélostation + une stagiaire de son master ESS qui était à la ville et "faisait du pied à la vélostation en disant: vous voulez pas de l'argent, vous voulez pas salarier quelqu'un, vous voulez pas...et du coup ça faisait vraiment des débats sans fin entre nous qui voulions tout développer et eux"

Q: C'est qui eux?

R: "Bah vélostation"

Q: "Oui mais..."

R: "Tu veux des noms?" (rires)

Q: "Non mais quand tu parles d'un nous et d'un eux, qu'elle est la différence?"

R: Vélostation constituée majoritairement de personnes de plus de 50-55 ans qui étaient à moitié des collectionneurs (à la source pour collecter des pièces) et à moitié des "dames qui donnaient de leur temps pour une bonne cause"; "mais c'était pas vraiment des fervents écolos et encore moins des développeurs d'emploi dans l'économie sociale et solidaire comme on pouvait l'être un peu tu vois. Donc il y avait vraiment un choc de culture entre les deux". L'âge jouait aussi, ils avaient envie de faire des conneries. Tout ce qu'ils ne pouvaient pas faire à la VS, ils ont pu le faire là-bas. Allers-retours: Une fois par mois, ils faisaient le CA de la vélostation, en ressortaient en se disant "c'est pas possible, on peut pas bosser avec eux, il faut qu'on crée notre asso"; et deux fois par mois ils se retrouvaient pour faire "un truc qu'on appelait stub'iclou

parce qu'on trouvait ça trop rigolo" Ils appelaient ça comme ça, elle ne sait plus d'où vient le nom. "La couleur, je crois quand même que c'est ma couleur préférée et je les ai fait chier pour que ce soit pas orange". Le logo elle ne se rappelle plus exactement non plus: "j'pense qu'on avait quand même des grands moments hyper cool de folie et de connerie et de "hha on a qu'à faire un mec qui fait du vélo sur un bretzel" . "Et Stub'iclou c'était pareil, on appelait ça comme ça pour rigoler et le jour où on a cherché un nom on galérait à en trouver un mieux".

Ils se réunissaient pendant 6 mois en se disant qu'ils ne pouvaient pas créer une autre asso, que ça ferait de la concurrence et à chaque sortie de CA, ils se disaient qu'ils ne pouvaient pas bosser avec eux. A ce moment-là, un des gars de la bande a fait un entretien pour son mémoire avec un certain J. qui était un leader charismatique de ce qui allait devenir le réseau national des ateliers vélos (Heureux Cyclage), J. a dit à A.: 'franchement dans une ville comme (...) , des ateliers il en faut un par quartier, donc allez-y foncez" > Déclat pour eux. Juste avant ça, ils étaient allés visiter avec les "vieux" de la vélostation un local que la ville proposait à VS à côté d'une autre asso vélo: chaque groupe est allé manger dans son coin, les jeunes étaient très emballés ("nous on était là ouaaah il y a trop moyen de faire un truc, c'est biscornu, on va se pêter la gueule dans les escaliers c'est sûr mais y'a moyen de faire un truc, c'est trop bien il y a trop de place, on est trop visibles, on était à donf"). Quand ils se sont retrouvés avec les "vieux" : ont découvert que les autres trouvaient cet endroit nul: "j'pense qu'ils devaient flipper d'être aussi visibles, j'pense ils étaient bien eux avec leurs 200 adhérents à faire leur truc tranquille dans leur coin. En plus, ils avaient récupéré plein de vélos et avaient surpris le vice-président en train de récupérer tous les meilleurs pédaliers pour lui: "ça a fait un peu un bizbee". 3 jours après, elle a reçu un mail de 8 scrolls "qui m'explique à quel point j'étais mauvaise pour cette association, que je faisais du mal, fin tu vois un mail horrible" de la part de la présidente. "C'était le premier acte frontal de notre grande histoire d'amour". Le mail finissait par "d'autres associations cherchent des bénévoles" : c'est quelques jours après qu'X. les a appelés pour leur parler de ce que J. lui avait dit, donc ils étaient prêts à se lancer. "Du coup, on a créé StB" Le 14 avril 2010, ils ont déposé les statuts, et le 24 avril, il y avait le Congrès de la FUB "avec tout le gratin, tous les ateliers vélos, il y a eu un incident diplomatique dont je ne sais pas ce que t'as raconté H. bref ils ont merdé quoi, on les a détesté avec V., on leur a dit "putain, vous courez à notre ruine bande de salauds"". C'était le deuxième acte de notre relation d'amour qui était "salement fondateur, l'impardonnable".

Pendant le congrès, ils ont rencontré d'autres personnes d'autres ateliers en France et avec les futurs fondateurs de l'Heureux Cyclage qui étaient aussi "un peu en clash" avec les membres anciens de la FUB: "c'était un peu le même truc générationnel, de conceptions différentes". "Massivement les ateliers de l'Heureux Cyclage, (...) c'est un peu les mêmes profils, c'est des 20-trentenaires bricoleurs, écolos-bobo-bio caricaturalement alors que les militants vélo c'est un peu des retraités, c'est le code de la route, c'est la sécurité routière, tu vois c'est moins des vénéros quoi. T'en as quelques-uns dans le lot qui t'expliquent comment ils défoncent des rétroviseurs, mais si tu veux c'est à la marge quoi et du coup ils sont pas trop vélorutionnaires quoi".

Donc ils ont lancé Stub'iclou, ont fait des pit stop dans la rue, ils avaient fait le choix de ne pas se positionner sur le local donc ils sont allés voir l'élú vélo à la ville pour se faire connaître et lui demander s'ils n'avaient pas un local à disposition vers la fac et il leur a proposé le local rue des Bouchers. 6 mois après avoir monté l'asso, ils avaient "un local de ouf, pour pas cher, en plein centre ville donc c'était dingue". Dans son master ESS, elle avait pour mission de proposer des micro-projets associatifs FSE 4-23 du coup elle s'est dit qu'ils pourraient en faire un vrai, en plus elle avait des copines qui faisaient le M2 l'année suivante et avaient fait le dossier pour StB en cours > c'était prémâché, ils ont donc eu le financement et elle a été la première salariée coordinatrice avant même que l'atelier ouvre.

Q: C'était le projet initial d'avoir une coordinatrice?

"On s'était dit qu'on voulait créer de l'emploi, parce que quitte à devoir bosser, autant que ce soit dans des trucs cool, c'était la logique en tout cas. C'est marrant, j'ai plus du tout le même regard...". Ils se sont dit qu'il valait mieux créer le poste de coordo d'abord pour faire des papiers parce que "ça emmerde tout le monde de faire des papiers donc on va mettre quelqu'un là-dessus, et comme ça les bénévoles peuvent se concentrer sur 'tenir des perms'" et du coup tout le début c'était des perms bénévoles, mais ils se sont rendu compte que c'était "toujours le même merdier", ils avaient des pbs d'organisation, du coup ils ont créé un poste d'animateur-mécanicien 6 mois après et ont recruté G.

Elle a fini son master en juin 2009, en 2009-2010 elle a bénévolé "j'avais la chance d'avoir une maman qui me nourrissait": pas mal dans la Vélostation, StB, concert de soutien, projet de jardin partagé à Kronembourg.

"Ouais c'était sacrément une belle aventure"

Evolution/ développement de l'asso

Q: Ensuite il y a eu des moments qui ont marqué la vie de StuB'iclou?

"Genre des grandes phases?"

Ouais des grandes phases, au niveau du nombre de personnes, de la nature des projets, de la dynamique...

"Bah ça a été très exponentiel, ils imaginaient 500 adhérents et en ont eu beaucoup plus "j pense qu'à pleins d'endroits on a vraiment pété le plafond, c'est-à-dire qu'on a été beaucoup plus loin que ce qu'il aurait fallu et du coup on se marchait dessus dans l'atelier, on avait plus de condition, ça dégueulait sur le trottoir, tsais il y avait plus de plaisir ni pour les salariés ni pour les bénévoles à être là" C'était le cas dans d'autres ateliers, ils en ont parlé pendant des rencontres, certains ateliers commençaient à limiter leurs perms, ils ont mis en place un système de liste d'attente etc.

Q: parce qu'au début vous acceptiez tout le monde, et tous ceux qui ne pouvaient rentrer bossaient sur le trottoir en gros?

"Ah ouais, mais du coup ça dégueulait du supermarché à l'autre côté quoi fin c'était un bordel sans nom et du coup il y avait des outils de partout". Il y a une asso d'aveugles dans la rue qui passaient dans la rue, elle répète "c'était le bordel!", "on devait faire les keufs dehors et vraiment c'était la pression parce que t'as trois bénévoles et ils doivent s'occuper de 25 personnes en même temps qui veulent bricoler donc c'était horrible"

Q: Ah ouais et nous on avait l'impression d'être débordés pendant le coup de pouce !

Essaimage

Suite à ça, ils ont décidé de limiter les perms et de "bourriner sur l'essaimage", "ça c'est aussi l'objet de ma conf mais puisqu'on avait créé notre atelier en disant 'il en faut un par quartier' ça a toujours été présent l'essaimage, on a toujours vendu notre truc comme ça: t'façon c'est pas un atelier central, c'est plusieurs ateliers mais avec l'idée qu'on accompagne des collectifs pour qu'ils puissent s'autonomiser, c'est pas un gros StB"

Q: Hier j'ai exhumé un classeur où j'ai retrouvé les fiches de là où vous aviez décidé de ce qui était bon, et ce qui vous motivait ou pas dans l'essaimage...C'est toujours les mêmes idées qui ressortent...

"En fait il y a eu un petit peu un biais dans cette histoire d'essaimage, c'est qu'en fait pour financer du temps de travail sur la question, on s'est retrouvés embarqués dans la politique de la ville et donc dans un espèce de deal avec la mairie, en disant "trop bien faites-ça dans les quartiers prioritaires! Tu vois ce que c'est les quartiers prioritaires? (*J'hôche la tête*) C'est entre cette rue-là, cette rue-là et cette rue-là et pas là, dans des logiques..." / Ils sont rentrés dans une démarche où ils souhaitaient que les gens qui ne font pas de vélo dans les quartiers périphériques puissent en faire plus. Ils ont passé pas mal de temps dans un QPV, "c'est un peu miraculeux mais ça a pris un temps de malade de faire ça et une énergie de ouf" alors que pour le Stick "on a été en énerver 3" et le projet s'est lancé/ "Si tu veux un truc qui se crée dans un univers comme la Manufacture, c'est pas du tout le même truc qu'au pied de la barre Einstein"

Clivage sur l'essaimage, très questionnant sur "est-ce que on fait ça pour financer du poste ou est-ce qu'on va chercher des sous", des bénévoles, des salariés > elle a toujours trouvé ça chouette car ça lui permettait de "tenir des perms, de faire de la mécanique et de rencontrer des gens et pas de rester toute seule dans mon aquarium"

Q: Qu'est-ce qui était vraiment clivant?

"C'est est-ce qu'on veut vraiment le faire, est-ce qu'on veut vraiment le faire-là? Pourquoi il n'y a pas de bénévoles motivés? Ca prend de l'énergie, c'est clair qu'avec le recul c'était des réunions partenariales sans fin"; "j'pense qu'il y avait déjà cette démarche de 'est-ce que c'est pas colonisateur de venir convertir les gens au vélo alors qu'ils n'ont rien demandé?" Ils se questionnaient sur les politiques d'aménagement urbain etc.

Modèle économique

"Qu'est-ce qu'il y a eu comme grands trucs à StB, il y a eu V. après qui est arrivé".

Q: Qui est resté quelques années...j'ai jamais trop su au final pourquoi il était parti, ça reste un mystère pour moi...

"C'est une question?"

Q: "Oui" rires

"Ca c'est pareil, j'en ai une lecture très différente aujourd'hui, ça m'intéresserait vraiment beaucoup de discuter avec lui pour avoir le fin mot". A l'époque, il a été recruté car besoin de renfort sur la tournée dans les quartiers et ateliers mobs, ils l'ont recruté à temps partiel au départ, puis au bout d'un temps il a demandé à passer à temps plein : ça a été accepté mais en échange, on lui a demandé de développer les ateliers avec les entreprises: "c'était notre truc de Robin des Bois genre c'est super, on va gagner plein d'argent avec des capitalistes et comme ça on fera tourner l'atelier". A l'époque c'était une "tannée, parce que qu'on connaissait pas les entreprises, on savait pas leur parler".

Première année 75% de subs après au bout d'1 an 50%. Ils essayaient de faire la compta analytique et de calculer si la perm était pérenne, ont commencé à faire un suivi des heures. "Faire de l'analytique c'est compliqué, tu vois être sympa avec des bénévoles, discuter avec eux, tu le mets où ça?!". A l'époque c'était un mix financier de pleins *de recettes*.

Q: Et du coup V.?

Ils ont donc vu avec lui pour qu'il vende des prestas : stages remorques où l'on apprenait à souder des cadres de vélos pour apprendre à souder une remorque en vieux cadre de vélo. Puis, elle a commencé à se dire qu'elle avait envie de partir (1 an et demi avant de partir pour de vrai) "donc j'me suis dit ok il faut que ce soit d'autres gens que toi qui fassent les choses, jusqu'à recruter quelqu'un et faire un tuilage". Elle se rendait compte qu'elle n'avait pas réussi à déléguer, elle a commencé à s'observer, à voir que les autres salariés ne prenaient pas ses tâches.

Au départ, avaient le même salaire avec G., chacun avait sa zone de travail: "moi je faisais des papiers et lui faisait de la mécanique" Quand V. est arrivé "moi je suis grimpee d'un échelon comme ça", elle était en coordination, animait des réunions, leur demandait des comptes, "du coup j'me suis retrouvée un peu dans des postures de management sans aucune formation, aucun regard là-dessus, aucune légitimité". "C'était vraiment hyper chelou, et vraiment j'en voulais pas. StuB'iclou j'ai toujours eu énormément de pouvoir sans en vouloir et en même temps à quand même trouver ça cool que ça se passe comme je voulais, fin tu vois, un bordel de ouf". Elle est très heureuse d'être aujourd'hui en coopérative, "on a chacun 33% du pouvoir et c'est clair, tu peux taper sur l'épaule en lui disant "eh mec là t'as 35% du pouvoir, raboules tes 2%, c'est trop cool quoi..."

"Pour rien au monde je retournerais dans une asso avec des bénévoles qui sont censés me dire ce que je dois faire mais en fait c'est à moi de leur dire ce qu'ils doivent me dire ce que je dois faire, fin tu vois des trucs..." *rires*

Ce type de réflexion a joué quand elle a décidé de partir, elle s'est dit "en fait je veux pas, fin je trouve ça pas cool de chercher quelqu'un qui vienne prendre une espèce de direction sur deux personnes qui connaissent le taff 10 fois mieux qu'elle ou 500 fois mieux qu'elle, du coup je m'étais dit 'tiens on repense un peu les choses ou on les redessine pour peut-être que les dossiers des subs qui correspondent aux projets de chacun, fin tu vois qu'on répartisse un peu mieux les choses. On avait commencé à vraiment réfléchir ça avec les collègues, avec le CD et en fait avec le suivi des heures par la compta analytique, le regard de 'ok qui fait quoi, et qu'est-ce qui doit être transmis à qui' a fait qu'au bout d'un moment j'me suis dit 'que fait V. de ses journées à part regarder des trucs sur leboncoin?'" Elle était démunie face à ça, elle essayait de prendre des nouvelles des projets, puis ont commencé à faire un tableau des réunions hebdo et regarder ce qui n'était pas fait etc. Hyper compliqué. Elle se disait qu'elle n'était pas manageuse, qu'il lui fallait des méthodes, qu'il fallait agir avec le CD: "il y avait un truc qui me dépassait complètement". En plus, "G. a un rapport au conflit encore pire que le mien". Elle a vraiment souffert à ce moment-là.

Q: Il n'y avait pas trop d'intermédiaire?

"De tiers, non bah en fait c'est des bénévoles, c'est compliqué de leur dire 'eh les mecs vous êtes jamais là pour voir ce qu'il fait, ce serait bien que vous lui tombiez sur le coin de la gueule!' Bah non en fait, t'es pas bénévole pour faire ça quoi". G. n'avait pas trop intérêt non plus à ce qu'on traque les heures. Ils ont fini par convoquer V. avec le CD, au deuxième entretien il a demandé une rupture conventionnelle en disant qu'il avait d'autres projets "donc moi j'ai gardé une sorte de pffrrrr, une sorte de fin naze de non-dits, de on sait pas trop". V. n'a que très peu réapparu depuis. Elle trouverait marrant de pouvoir discuter avec lui.

Anecdote: En discutant avec une amie salariée d'une asso, elle est tombée des nues car celle-ci lui affirme qu'ils ont eu un bon résultat cette année, son amie râlait contre la coordinatrice en disant qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait de ses journées etc: elle a eu un espèce de miroir a posteriori de "ouais ok en fait t'as exactement le regard sur elle que moi j'avais sur V. à l'époque, sauf que là quand je l'entendais parler, je voyais plus du tout, fin je comprenais complètement son point

de vue mais j'me disais mais en fait tu t'es demandé si elle ça la faisait tripper de développer je sais pas quoi pour gagner de l'argent? En fait c'est un modèle associatif qui va vendre de la presta à des entreprises, fin ptetre que politiquement elle était pas d'accord". Avec le recul, elle s'est dit que ça devait être pareil pour V. , il avait dû accepter leur condition *sine qua none* pour qu'il soit à temps plein, mais il ne devait pas avoir envie de le faire politiquement. Tu ne peux pas mobiliser qq. ils sont en train de développer une formation sur les conflits autour du modèle économique dans sa SCOP. StB à l'époque, elle trouve que beaucoup était partagé au niveau du modèle éco "même si t'as forcément des jeux de pouvoir". Elle l'idée que "les questions de sous, ça sonne tellement 'compétences'. En plus, quand t'arrives avec un truc en ingénierie de projet dans l'économie sociale et solidaire si tu veux tu proouuff t'écrases tout le monde" Elle trouve qu'on se dit souvent que quand il faut faire des tableur excel avec des chiffres, 2-3 pers seulement peuvent le faire, les autres ne s'en mêlent pas "alors qu'en fait ces des questions hyper politiques et puis en fait c'est surtout c'est quoi les enjeux qu'il y a derrière ces chiffres quoi? Parce qu'en fait monter un budget ou faire un compta, c'est archi-politique quoi et du coup t'as un pouvoir de malade quand t'es la personne qui fait le tableau Excel".

Q: Sans en avoir forcément conscience...

Ouais, ouais ouais ! Réseau Grenade à Lyon de cafés coopératifs: proposent un service de compta et une fois par an, viennent animer le temps où tu fais toutes les écritures. Encore une fois, elle trouve que c'est de l'affichage. Le gars qui lui a appris la compta à StB lui a dit: tu choisis ton résultat et en fonction tu trouves les écritures qui correspondent. Elle trouve vraiment intéressant de saucissonner les tâches touchant au modèle éco: ils essaient d'être présents tous les 3 lorsque le comptable vient, pour décider ensemble des provisions dans sa SCOP etc. "Je trouve que c'est assez rarement débattu et je crois que mon envie de développer ça et d'accompagner des collectifs, c'est vraiment de se dire en fait on n'a pas la gniac de se dire 'on se met à plusieurs autour de ces questions'"

Q: Ouais c'est des questions qui sont pas super sexy qui font peur à tout le monde...

Ouais et en fait ça donne un pouvoir de malade.

Projet associatif

Q: Et du coup si tu devais me parler du projet associatif, qu'est-ce que tu en dirais?

Elle part aux toilettes après un silence, sans trop savoir quoi répondre. « Je disais à une époque en rigolant que le vélo c'est un fait social total. J'ai oublié ce que mettait Marcel Mauss derrière ça, mais ça me semblait un truc derrière lequel tu pouvais tout tirer quoi, je trouve que c'est magique quoi, t'as tout. Les questions de genre, ça s'est arrivé plus tard, c'est une des évolutions, mais tu peux...fin en plus dans un atelier vélo t'as la rencontre, t'as le voyage, la mobilité, l'environnement, la préservation et du coup j'crois qu'au démarrage c'était une initiative pour promouvoir le vélo plutôt environnementalement (...) ouais au départ j'pense que c'était pas mal ça : l'environnement et la rencontre ; plus le faire soi-même, vraiment, le fait d'être autonome, donner envie de faire soi-même, donner envie d'apprendre, reprendre confiance dans le fait qu'on peut apprendre ». « C'était beaucoup de rencontres, fin tu vois les apéros démontage c'était tellement une institution ». On discute sur le fait que les apéros démontage n'ont plus lieu pendant le covid, sauf des apéros sauvages.

Q : « C'est plutôt des apéros que des apéros démontage d'ailleurs. »

« Ca ça a toujours été, moi j'ai fait cinquante apéros démontage, j'ai dû démonter 2 vélos et quart. (...) J'pense qu'on est nombreux à avoir fait plus de 80% de nos apéros démontage sur le trottoir mais en fait c'est à ça que ça sert aussi, parce que du coup après on s'aime, après on veut se retrouver, après on retourne en perm, et du coup l'asso elle tourne en fait ! (*rires*) ». On le disait au lancement avec H., au lancement de l'associations, les 3 piliers du bénévolat, c'était la valorisation des compétences, l'acquisition de nouvelles compétences et la convivialité et on a tout fait pour ça. »

L'essaimage est également venu prendre de la place, car l'atelier était trop petit, il était urgent de fonder de nouveaux ateliers. Elle est partie à un moment où ça bougeait pour l'essaimage dans le rapport avec les financeurs, elle voulait sortir de l'essaimage dans les seuls QPV.

Question du genre

Est arrivée après son départ, ça a toujours été important pour elle. « après mon féminisme s'est grandement radicalisé ces dernières années », elle était moins radicale au départ, elle n'était pas convaincue de la pertinence des permanences en non-mixité par exemple, c'est un ami de Grenoble qui l'a convaincue. Elles avaient commencé à faire quelques « mooves » avec une autre bénévole sur l'inversion des rôles, la parité au CD, dans le bénévolat etc. En rentrant de voyage et en reprenant contact avec les « vieux de la vieille », elle a réalisé que les choses avaient bien évolué. Les vieux l'interpellaient : « eh F. , il y a une bande de lesbiennes qui a pris d'assaut l'atelier, on peut plus y aller si on n'a pas d'ovaires », elle les trouvait grave ! Sa limite : « dans un lieu qui se revendique pédagogique, c'est important d'être pédagogue ».

On rediscute du cadre de l'entretien, elle doit y aller, on se dit qu'on traite encore une question et qu'on se reverra.

Valeurs

« C'est trop marrant de repenser à tout ça avec le regard critique que j'ai maintenant ». « Mon collègue, il dit toujours que les valeurs c'est vraiment du flan. » Il parle plutôt de subversion : de comment renverser l'ordre établi, les normes qu'on remet en question etc. « C'est assez intéressant parce que nous on faisait la promotion du vélo, mais ça marche qu'avec du défonçage de la voiture ». Elle essaye tout de même de se rappeler les valeurs de l'époque : « protection de l'environnement, qualité de vie et vraiment ce truc de convivialité » + autonomie.

Normes qu'ils « dégommaient » ? Elle se demande s'ils étaient vraiment subversifs. « Il y a un truc que j'ai toujours trouvé hyper subversif à StUB'iclou, c'est cette crasse ! ». « Ostentatoirement, un truc bordélique et crasseux en plein centre-ville, il y avait un truc qui me plaisait » Elle avait l'impression de faire un « fuck ». « Ce truc de débrouille, un peu de minimum, de sortir des espèces de standards propres normés justement, un peu polissés, ça a toujours bien envoyé chier ces normes ».

Au bout de quelques années, elle avait l'idée qu'on pouvait reprendre confiance à StB non seulement dans le faire-soi-même, mais aussi à entreprendre (créé la Manufacture, patron de 3 personnes etc) : pouvoir d'agir !

Quand elle a réalisé qu'il se passait des super trucs, elle a réfléchi à comment les conserver, scop d'éduc pop etc. Elle pense que malgré son omnipotence, le pouvoir a été beaucoup partagé, ce qui a permis ce pouvoir d'agir + collectif s'est beaucoup renouvelé : toujours cette préoccupation de comment on implique des gens. Les gens ne se pensent pas irremplaçables. Ils avaient le trauma de la vélostation fossilisé. « Ca c'est vraiment une fierté, cette vraie autogestion. Ça

fait des petits en fait, quand tu vis un truc comme ça c'est hyper formateur, en termes de pouvoir d'agir j' pense que c'est pas rien, fin au-delà des 10 doigts quoi, de faire de des trucs avec ses mains, c'est l'autonomie mais c'est aussi l'autogestion quoi, mine de rien tu fais tourner une boîte, tu te retrouves vite à prendre des décisions, et puis ouais on a notre chez nous quoi, fin je sais pas qu'ils essayent de mettre stub'iclou dehors aujourd'hui, qu'ils essayent juste ! »

Ils ont eu les clefs d'un local, ont créé des emplois, « on peut le faire quoi ! » > au départ quand ils ont écrit le projet, se sont toujours dit qu'ils allaient essayer des trucs, fait des paris. C'est parce qu'ils étaient pleins que ça a marché. Implicitement chacun avait son rôle : « H ; faisait vraiment le fou qui y croit et que ça va le faire et moi j'essayais de trouver les moyens derrière », « on était toute une clique ».

Entretien partie 2 : 12.04.21

Moment fort

« J'ai l'impression qu'il y en a eu 1000 mais que j'arrive pas à en mobiliser un ». Celui qui lui vient : fin du contrat de P. Il était en contrat d'insertion chez eux, ne voulaient pas le pérenniser, voulaient que ce contrat fasse un vrai travail d'insertion. C'est une belle histoire, parce que P. au moment où il a commencé ce contrat était une « teigne », prenait des drogues « dégueulasses ». Ils ont quand même choisi de l'embaucher, elle pense que ça a fait le taff. Ils lui ont offert le cadre pour qu'il respecte le boulot, il a trouvé un taff et le dernier jour de son contrat c'était la nuit du démontage, elle l'a vu en train de rouler une « énorme galoche à une jolie brune », elle a trouvé ça beau. « Il était un peu moins teigneux ». C'est la seule expérience de contrat d'insertion qu'ils aient fait, elle était contre les services civiques à l'époque « parce que je trouve ça très compliqué que ce soit pas de l'emploi déguisé ».

Débat sur les emplois, contrats précaires

Moment dur

« Il y en a eu des pelles aussi » : lorsqu'elle a laissé ds bénévoles trop s'investir. Des personnes qui se sont investis corps et âme, depuis elle a développé une phobie de ça. Maintenant, elle essaye directement de savoir ce qu'attendent les gens, elle ne croit plus dans le désintéressement, elle pense que certains peuvent espérer un emploi derrière. « Des gens qui sont à donf, c'est qu'ils attendent fort ». Elle ne sait pas si la bénévole en question avait vraiment ces attentes, mais qqch a peut-être été désamorcé.

Moment dur : un deuil d'un bénévole qui s'est beaucoup investi, et est décédé rapidement d'un cancer après. Il en est arrivé à lancer une perceuse au milieu d'une perm, sur un fond de manque de reconnaissance > le fait qu'il n'y ait pas de contractualisation.

Également une réunion tribunal pour un autre atelier où un bénévole a soutenu mordicus que tout ce qu'elle faisait pour l'atelier était pour l'argent de la caisse.

Dur aussi : des moments où elle ne savait pas quel rôle jouer.

Elle en parlait à beaucoup de monde, elle sortait avec un bénévole de l'asso, qui défendait parfois les autres bénévoles, alors qu'elle avait juste envie de se faire plaindre un petit peu.

Elle avait des soutiens dans ses copines de master mais pas tant. « sur le management associatif, j'trouve qu'il y a des espèces de déserts » > soit tu retournes tout le projet associatif en mettant de l'horizontalité, soit tu suis des méthodes de management classiques. Elle trouverait intéressant d'accompagner les structures à créer leurs propres outils de management associatif.

Elle s'est sentie affectivement soutenue. Mais le CD ne posait pas le cadre : les salariés sont plus sur place alors que les bénévoles ne sont pas là tout le temps.

Elle trouve compliqué la gestion par des bénévoles : « c'est un bordel » cf conf qui a tué le militant ? Toute la tension du pouvoir : hyper compliqué > c'était pas censé être elle qui décide mais dans les faits, elle avait le pouvoir. Des temps pleins à des tâches de gestion/pouvoir ; ça le fait pas. Égalité dans une scop où tu gères tes propres conditions de travail. Avec des bénés.

Q : Pourquoi t'es partie du coup ?

Elle a voulu avoir des gosses avec son copain de l'époque, il lui a dit qu'il voulait voyager d'abord ; ils sont donc partis voyager. Ils ont beaucoup anticipé le départ. Elle avait peur de partir, « je n'avais jamais vécu sans amis », c'était dur de quitter le taff aussi. Les dernières années, certains l'appelaient la « reine-mère ». Elle avait fait un entraînement mental avec Vent Debout, scop d'éduc pop sur sa peur de partir. Conclu : elle est la maman de cette asso, personne voulait prendre les tâches qu'elle faisait. Avant elle avait l'impression d'être un vautour avide de pouvoir. L'EM a changé sa perspective.

Profil de Y. : une autre maman qui a rassuré tout le monde. 3 mois de tuilage avant qu'elle parte. « Ca m'foutait les jetons, un truc de malade », elle a un gros syndrome de l'imposteur : elle avait peur que J. arrive et révèle au monde son incompétence. Elle s'est beaucoup comparée au départ. Quand J. a commencé, elle lui a proposé d'aller boire un café et lui a avoué qu'elle se « chiait dessus ». Elles ont créé une boîte mail tuilage pour gérer la transition. Elle était très contente d'être partie physiquement après. Elle avait d'abord pensé à partir en voyage un an puis revenir, pour se sentir libre elle a préféré rompre le contrat. Elle aime créer des choses, inventer des choses, trouver des solutions ; elle est moins intéressée par la gestion quotidienne : « c'est moins confortable pour moi » : au bout de 5 ans, elle avait un peu fait le tour de cette phase de création.

Q : Comment a évolué l'asso par rapport à ce que tu t'imaginais ?

Elle est venue à l'AG 2019, a fini en pleurs de joie en voyant à quel point ça continue etc. Ca se renouvelle, elle a entendu parler des difficultés aussi.

Q : T'as des déceptions ou des fiertés ?

« J'ai toujours du mal à m'approprier ce qui est bien » : mais elle est quand même fière que ça continue à tourner, se dit que c'est peut-être parce qu'ils ont posé quelque chose au démarrage. « Que ça continue à être une école pour pleins de gens, je trouve ça trop bien ».

Une école où t'apprends à réparer des vélos, faire des choses soi-même, et aussi l'autogestion.

Puis, 7 ateliers dans la ville, elle est contente.

« J'ai révélé à G. l'autre jour que le jaune était ma couleur préférée, il est tombé des nues ».

Division du temps

Elle a toujours compté ses heures, sujet de recherche infini sur le comptage des heures en asso > difficile : est-ce que t'arrêtes de compter quand tu prends du plaisir ? Elle trouve qu'il y a un vrai enjeu à limiter.

Moments/activités préférés

Elle adorait la comptabilité : c'est juste ou c'est faux. «C'est comme les mathématiques au lycée, c'est tellement plus reposant que les dissertes. J'faisais toujours le parallèle : les dissertes c'est les rapports avec les financeurs, avec les partenaires, les financeurs. La compta ça passe ou ça passe pas. »

Elle n'a jamais aimé la politique politicienne du coup les rencontres avec les élus c'était toujours quitte ou double. Elle n'aimait pas trop, même si elle y voyait pleins d'enjeux, envie de s'y battre mais en même temps désespérée.

Elle n'a jamais été à l'aise en perm, « j'ai toujours considéré que j'étais moins bonne en mécanique que à peu près toute la planète. »

Q : Mais il est comment ton rapport au travail manuel en général ?

Il a beaucoup évolué. Quand elle tenait une perm, elle avait toujours l'impression que quelqu'un d'autre aurait pu mieux conseiller qu'elle. Elle pense que beaucoup de questions de genre se posaient.

Q : Comment t'as appris la mécanique ?

Avec M. à la Vélostation, quand il faisait pas à la place. Elle trouvait pratique d'avoir quelqu'un qui faisait à sa place. Elle s'est aussi formée, a tenu des perms. « je sais réparer un axe (...) en vrai si j'étais perdue dans la nature et que j'avais besoin de réparer un axe, j pense que j'y arriverais mais je le fais tellement pas souvent que je pose des questions toutes les 4 secondes » etc. Elle vient de se refaire un vélo à partir du cadre, elle est fière mais elle a une patience limitée.

Le travail matériel et l'intellectuel ne le mettent pas du tout dans la même difficulté : le travail manuel est souvent du loisir « parce que ce qui tient de la nécessité, j'ai toujours choisi de ne pas le faire faire » : elle fait des fringues en couture aussi, bricole un peu, dessine.

Elle a appris en thérapie que comme elle était bonne à l'école, elle n'a jamais appris à apprendre, lorsqu'elle était « nulle », elle n'essayait même pas. Elle essaye de se dire désormais que « c'est ok d'apprendre ».

Intellectuellement, elle a toujours été valorisée là-dessus : « je suis issue d'une famille de tronchasses », a des complexes par rapport à son frère, elle accorde peu de valeur à ses idées lorsqu'elle est seule : besoin de validation d'un groupe. Le groupe la pousse à la créativité.

Q : Quel est le rapport au temps à StuB'iclou ?

Rêve de faire une conf gesticulée sur le temps avec son collègue : elle aurait pour hypothèse subversive que prendre son temps, aujourd'hui c'est subversif. Si t'as pas d'argent, t'as du temps, donc tu viens le mettre dans ton vélo. Si t'as pas trop d'argent, tu prends ton temps. Il y a un rapport différent à l'efficacité. Elle a conscientisé que la disponibilité et présence sont un pouvoir énorme : temps de présence légitime les gens qui sont là souvent. Tension entre renouveler, et garder des gens longtemps.

Différents rapports au temps dans l'asso en fonction des objectifs des gens.

Subversion sur la logique de projet : faisons des projets sans limite de temps. La pression était énorme pour l'essaimage etc. il faut laisser vivre, des choses émergent d'elles-mêmes sans écrire des projets (cf les perms en non-mixité). Pour un autre atelier aussi : pas beaucoup de dossiers de sub dessus. Subs de fonctionnement : ont milité pour. « Vas-y essayes de mettre StuB'iclou à la porte, je sais pas quel politicien osera dire StB tu dégages » ; « tu vois j'pense que cette champignonnière à trucs géniaux, même si y'a plus de salariés (...), en fait elle est là quoi. » etc. « Ce qui ancre dans une sorte de non-temps ; ce qui j'pense que c'est la hantise des politiciens, des assos qui s'installent comme ça et qui sortent du temps, de la logique d'objectifs, d'indicateurs, d'évaluation etc ».

3 mots qui décrivent StuB'iclou

Elle réfléchit longuement. Le premier qui lui vient est « jaune » mais elle ne va pas le garder.

- « Il me vient une image, j'arrive pas à mettre de mot dessus, un espèce de brouhaha de pleins de gens qui se marrent ensemble pendant les apéros démontages. Convivialité je trouve ça surfait comme mot. C'est un mot de dossier de subs. » du coup, elle dit « Amitié » : pour elle ça a été tellement d'amis, elle ne connaît plus grand monde, mais c'est un « nid à amis potentiels ».
- Apprentissage, savoir-faire, école > « ça forme à mort » : formation à pleins de trucs > « Formateur ».
- « Bordel » : « cette subversivité, ce brouhaha, cette saleté, cette fourmilière, cette champignonnière »
Q : en quoi c'est subversif ? « C'est pas dans des cases, c'est pas carré, c'est pas calculable » : « tout ce qui est fantastique est hors cases ». « L'anarchie au sens très beau du terme, imprévisible, ébullition » : elle s'emballe, fait des gestes de bouillonnement.

Rites et symboles

Elle est tiraillée entre l'envie de prendre 10min de réflexion à chaque question, et dire ce qui lui passe par la tête. « Un monsieur qui fait du vélo sur un bretzel ».

Bretzel noir au milieu de l'atelier qui lui vient. Réalisé aux débuts, suite à un chantier collectif. Ils avaient aussi taillé les lettres de l'enseigne, ont reçu une lettre leur disant qu'ils n'avaient pas le droit d'avoir une enseigne comme celle-là (pas carrée) > l'ont laissé quand même et l'écu n'a pas signé l'interdiction.

Q : D'ailleurs ateliers est au pluriel ?

En effet, des ateliers mobiles + l'atelier, idée d'attirer l'attention sur les différentes activités. Symbole : le jaune

Rituel : apéro démontage, « je crois que c'est un rite de passage quoi ».

L'apéro fait qu'on est entre « buveurs de bière », si on ne boit pas, plus difficile de s'intégrer. « Moins des intellos illuminés par la socio que dans l'éduc pop ».

Normes

Q : Quelles sont les normes ? Les choses à faire, à ne pas faire, dire à ne pas dire ?

Elle me demande : « tu t'es formée en thérapie sociale ? » Elle trouve difficile de le dire car elle s'imagine que ça a changé, et même durant les 5 ans où elle y a été.

« Un truc mal fait fait soi-même c'est mieux qu'un truc bien fait acheté je sais pas où » Paradoxe : « on est tous en train de se la pêter avec nos sacoches Ortlieb » > norme du faire soi-même.

« il y a une espèce de valorisation de ouf de ce que tu as fait toi-même ». Ce faire soi-même va avec l'autogestion : « on va s'animer nous-mêmes, on va décider nous-même ». Culture du collectif : il faut qu'on soit nombreux, que ce soit groupe, collectif. Plutôt des gens qui ont envie d'être en relation avec d'autres gens, sans pour autant qu'ils aient des facilités. « J'ai quelques exemples de grands handicapés sociaux qui se sont fait pleins de potes à StuB'iclou ».

Q : Comment t'explique qu'ils aient envie de venir à StuB'iclou ?

« J pense que ça sent ça, j pense que tu détectes assez vite qu'il y a un potentiel de relations sociales assez élevé ».

Membres

Q : Est-ce que tu peux me parler de ses membres, toute la communauté ?

« C'est des blanbecs, blancs trentenaires, j pense un peu plus de mecs que de femmes, plutôt CSP+ »

Soit des gens qui sont manuels, soit des gens appétant. Elle dit au pif 30% de manuels (« culturellement manuels ») et 70% d'appétant. > Elle se dit que ça s'est peut-être diversifié depuis 5 ans.

Elle est convaincue que s'il y avait plus de diversité dans les bénévoles, il y aura plus de diversité chez les adhérents.

Gouvernance

Q : Comment se prenaient les décisions ? Est-ce que tu y participais, qui y participait, comment ?

« OUaa J sens que ça va vachement m'intéresser de lire ton mémoire, ça va me faire flipper à mort, jvais me dire mais jusqu'où est-ce que j'ai écrit l'histoire ? ».

Ça a beaucoup évolué, elle pense que les formations avec les scop les ont beaucoup fait évoluer dans leur prise de décision. Au départ, elle n'était pas du tout formée à l'éduc pop. C'est pour faire de l'essaimage dans les QPV qu'elle s'est formée à ça. Elle pense qu'au début, ils discutaient beaucoup, beaucoup de serpents de mer : décisions pas vraiment prises : beaucoup de discussions où ils étaient tous d'accord mais continuer à parler : réunions à rallonge. Pour pallier à cela, ils ont décidé de mettre en place des « points frite » cad faire des réunions plus courtes et continuer la discussion autour

d'une bière et de frites au bar par la suite : une réunion de 5h avec les heures comptées coûtait trop cher. Ils étaient vigilants à ne pas prendre des décisions dans les temps off. Toujours eu des tensions entre le CD et les perms : plus tu t'investis au CD moins tu t'investis en perm.

Ont commencé à classer les types de décisions : concertation, information, co-décision. Votaient assez peu, votaient pour des cas extrêmes. Elle ne saurait pas dire si c'était du consensus, ou de l'épuisement. Sur la fin, ils travaillaient plus la co-décision (notamment parce qu'elle savait qu'elle avait envie de partir), ont commencé à travailler cette culture de l'absence d'objections, « on peut vivre avec »/ « à bonifier » : si on n'est pas d'accord, comment on fait pour l'améliorer.

Tout au début, faisaient une réunion par semaine, puis ils ont eu des référents par projet. Elle participait à tous les CD et préparait les ODJ. Les autres salariés lui transmettaient les choses à dire, mais ne tenaient pas toujours à être présents. Elle revient sur le pouvoir : donne beaucoup de pouvoir de préparer l'ODJ. A un moment, ça n'allait plus, elle faisait la compta, gestion des paies etc > a demandé qu'ils sous-traitent. « c'est trop bizarre d'avoir la main sur tout sans aucun contrôle ». C'est à la fois du pouvoir et de la charge mentale : elle s'est souvent retrouvée seule à écrire des demandes de subs etc, beaucoup de pression.

« Il y a un truc de solitude ». Aujourd'hui, elle ne voudrait plus diriger une asso sauf si c'était vraiment collégial.

Pendant le CD, elle se sentait avec des vrais gens qui partageaient le projet, se sentait mieux qu'en perm.

Q : Il y avait des mécanismes pour résoudre les conflits ?

Pendant longtemps, le président n'était pas très à l'aise avec les conflits, donc pas de réelle résolution. Conflit très invisibilisé en général. Les gens qui sont ok avec le conflit : rare. « des gens qui ont envie de faire quelque chose d'une contradiction, c'est peanuts », on n'est pas éduqués à ça. Beaucoup de formes. Un bénévole avait claqué la porte dans les débuts de l'asso car il ne souhaitait pas demander des subs à Renault, par la suite ils ont créé une charte des financeurs, puis par la suite une charte essaimage ; ils ont mis en place des référents RH. Il y a plus eu des conflits interpersonnels que de réels conflits d'intérêt.

RECIT DE VIE

Travail/Parcours scolaire

Bac ES, licence de socio, master 1 anthropo « après on m'a fait comprendre que j'étais trop militante pour faire de la recherche » donc elle a fait un master pro dans une autre ville. M2 en ingénierie de projet dans l'ESS. Alternance au Luxembourg : « je suis pas du genre à regretter mais là j'ai fait une connerie » : elle trouvait ça intéressant de penser des projets à d'autres moments que dans l'urgence, c'était une asso de lutte contre le chômage. « J pense que ça a posé les bases de mes problèmes avec la charité ». Elle était gênée par le fait qu'ils soient « toujours à réinventer l'eau tiède et à faire tout mieux que tout le monde », elle était gênée qu'ils se financent grâce à de la spéculation immobilière, la vie lui coûtait plus cher que ce que lui rapportait son indemnité de stage, elle avait du mal au niveau humain, elle a plutôt rencontré des français et des étrangers. Puis après son master, elle a bénévolé : notamment organisé un concert de soutien pour l'Afrique avec une amie (asso qui envoie des sous au Burkina pour de la construction d'écoles) : « j'avais trouvé ça hyper marrant d'organiser » : elle a aimé faire tout de A à Z, organiser etc. Elle était aussi bénévole dans un jardin partagé pendant cette année-là. Ensuite STB. Elle est partie en voyage après STB. Elle s'est beaucoup formée à son retour

(beaucoup dans des scops), elle a monté une conférence gesticulée + elle a commencé la création d'un café d'éducation populaire. Elle voulait absolument être salariée grâce à cette activité. Elle a réussi à monter le projet, trouver des fonds, mais pas de groupe solide autour : ça parlait à beaucoup de gens, l'asso n'est pas dissoute, mais ça n'a pas pris en termes de dynamiques, ils n'avaient pas encore le lieu. Pendant qu'elle montait sa conf, elle est venue beaucoup dans le bureau de la SCOP où elle bosse actuellement, elle les dépannait pour certaines interventions. Elle a fait de la formation pour des services civiques avec une amie à Paris. Elle faisait un module sur l'ESS et un module sur la crise. « Ça m'a bien radicalisé économiquement », elle leur faisait « deux jours d'anticapitalisme ». Elle avait 2 types de groupes : les tout venant qui s'inscrivaient et les groupes Pôle Emploi. Été 2019, elle a participé à une formation à la socialanalyse avec les autres membres de la scop d'éduc pops sur « quelle était sa place dans la scop », lui ont finalement proposé qu'elle soit coopératrice. Puis, ils ont été freinés par le covid. Elle a toujours l'espoir que son café d'éduc pop prenne.

Q : Et comment tu en es venue à la socio ?

Elle voulait faire de l'anthropologie parce que « Je voulais être payée pour voyager ». Relation au travail : « ok on va aller se mettre sur le divan à côté (rires) ». Son père était chercheur en mathématiques pure, et pour lui le travail était un jeu, aujourd'hui elle se sent chanceuse parce qu'elle avait justement l'impression de s'amuser, elle a trouvé ça très stimulant actuellement dans sa scop et à stb. Sa mère était gynéco en libéral et droguée au travail, longtemps elle a eu le même rapport qu'elle au travail. Puis elle a été à 80% à Stb et s'est détachée un peu de cette drogue. Elle a été très peu aliénée, très peu subi des hiérarchies, a toujours dirigé. Elle a subi de la hiérarchie quand elle vendait des sandwiches sur le campus. Elle a besoin d'apprendre des trucs tout le temps, elle a ça en commun avec ses 2 frères. La dimension de création/développement l'intéresse beaucoup. Elle se questionne beaucoup sur ce qui fait qu'on a la gniak de monter des projets. Elle se dit qu'elle avait une mère en libéral et donc patronne et que ça l'a donc aidé. Elle est très stimulée par la création. Dans sa scop, c'était la première fois qu'elle entraînait dans un projet qui lui préexistait. Maintenant, elle arrive bien à couper avec le travail, elle arrive à valoriser d'autres choses (loisirs, dessiner), elle aimerait de nouveau être à 80% dès cet été. Actuellement, elle ne compte pas trop ses heures alors qu'elle les comptait beaucoup à StB. Elle trouve plus sain le fonctionnement actuel : ont les mêmes conditions de travail avec ses coopérateurs. Elle se « lâche le slip » et arrête de se fliquer. Aujourd'hui qu'elle a goûté à ça, elle n'aurait plus envie de le quitter. Elle est de plus en plus convaincue que le salariat dans les associations est compliqué.

Relation au travail manuel/matière/faire

Elle fait le lien avec l'apprentissage, elle se sentait inapte à apprendre et ça s'est débloqué. Elle s'autorise plus à être créative. Idéologie de StB : le faire soi-même. Elle a de l'appétit à comprendre comment c'est fait mais sans forcément le faire elle-même. Elle aime faire un peu de tout. « Je suis moins geek que beaucoup de gens que t'as dû fréquenter à stub'iclou ». L'autonomie est importante pour elle, c'est pour cela que le travail manuel l'intéresse. Elle a quand même des freins, envie d'être accompagnée, elle n'aime pas apprendre seule, les tutos l'emmerdent. Soit elle est dans un apprentissage autodidacte, soit elle apprend avec d'autres. Elle aime que ce soient des amis qui lui apprennent des choses.

Ce qui est important pour elle : faire des collectifs ou faire des assos : elle n'a pas peur de ça, moins que de devoir faire des choses manuelles ensemble. « Le lien ça me fait kiffer ».

Vie associative/autres engagements

Ceux déjà cités. Une chorale féministe en dilettante. Elle n'y trouve pas facilement sa place, il y a peu de règles, elle se trouve trop dominante du coup, elle prend facilement la parole, voire trop. Elle a un entourage dans beaucoup de collectifs, elle n'est pas impliquée fortement dans un collectif, mais un peu partout. Elle est très réticente à la charité, a envie d'autogestion. Complicé car elle a du mal à trouver sa place quand elle n'est pas dans les prémices. A l'époque de StB, elle était dans un collectif de potes.

Temps libre

Voit beaucoup des gens en tête à tête, passe du temps seule, elle chante, dessine, fait de la couture etc.

Famille

Texte de Peter Anke qu'elle aime beaucoup, une des citations « oublie ta famille » ; elle comprend pourquoi, elle a envie d'être à distance avec sa famille. Son père s'est suicidé quand elle avait 8 ans, sa mère vieillit, elle a deux frères jumeaux. Un avec qui elle était copine au lycée, aujourd'hui ont une relation assez creuse, pas très profonde. L'autre frère a lancé un magasin de consigne, ils se sont hais quand ils étaient ados et aujourd'hui ont une chouette relation. Elle ne voit plus trop la famille de son père, renoue doucement. Du côté de sa mère « c'est une bourgeoisie que plus ça va plus j'exècre, de faux semblants, d'hypocrisie, où on t'explique comment on se sacrifie pour les autres ». Elle n'a plus de grands-parents depuis longtemps. Elle fait des enquêtes pour le boulot sur ses aïeux pour comprendre leur rapport à l'argent, elle avait un administrateur des colonies dans ses ancêtres.

Mentors/initiatrices

Professionnellement : 3 lui viennent assez évidemment :

- Le monsieur qui dirigeait la CRESS quand elle était en master avec qui elle a sympathisé, elle lui « rentrait dans le lard ». Elle l'a appelé avant de lancer StB, il a beaucoup été là. Il est aujourd'hui élu à la ville. Elle le considérait comme un parrain professionnel : « je le voyais pas mal comme quelqu'un qui lâchait rien quitte à se fritter avec de gens », un truc de « je suis comme je suis ». Elle a peur de le revoir depuis qu'il est à la mairie parce qu'elle a peur qu'il ait changé et qu'il lâche du lest sur ses convictions.
- Une femme qui dirigeait la tournée des quartiers : elle a un franc parler important, une intransigeance, un rapport au financeur beaucoup plus horizontal. Un rapport aux quartiers qui lui a plu : pas condescendant, un « vrai amour des gens qui y habitent ».
- La femme qui était le volet humain de la rénovation urbaine dans les quartiers. Elle avait une intelligence en ingénierie de projet, elle arrivait à faire des liens, comprenait les enjeux, à dire « on lâche rien ». Elle pense qu'elle s'est fait broyée, trouve ça triste.

Ce sont beaucoup des exemples dans le monde professionnel qui lui viennent, parce qu'on a beaucoup parlé de STB aussi. Elle a moins de mentors dans la vie privée. « Mon adolescence c'était Beyrouth », sa mère n'était pas là, sa foi en l'éduc pop est venue comme ça, elle s'est construite en se racontant sa vie avec ses amis.

Relations aux autres

Très variable. « Entraîne les autres dans ce qui est profond » : elle a peu de capacité à entretenir des relations de société, elle est vite dans des relations « avec un peu de texture », elle aime que les gens lui parlent de ce qui les passionnent. Elle est soit dans des relations assez profondes, soit dans un « show off » où elle raconte que des blagues : sa façade en société. Elle est très mauvaise pour faire des dîners à 5-6 où on parle de la pluie et du beau temps. Elle y arrivait avant dans sa bande de potes, aujourd'hui elle préfère les relations à deux.

Relation à soi

Le pendant développement personnel de sa radicalisation politique : « Avant j'étais ok avec la société mais je m'aimais pas moi parce que ça matchait pas, et aujourd'hui je m'aime plus que la société » : elle reproche les choses à la société mais culpabilise moins personnellement. Elle a un confort avec soi-même aujourd'hui car elle n'a pas à se plier à des codes, normes. Elle aime beaucoup la cohérence, ce qu'il y a de plus important pour elle. Elle préfère Poutine et Erdogan à Macron parce qu'ils sont cohérents, « je suis plus apaisée face à quelqu'un qui fait vraiment de la merde que face à quelqu'un qui fait semblant ». Relativise : au nom de quoi est-ce qu'on pense savoir ce qui est meilleur pour les autres ? Elle se pose beaucoup cette question pour la famille notamment.

Elle repense à une personne qui est inspiratrice pour elle : un de ces collègues aussi : beaucoup de différents sociologiques. Il écoute toujours les gens en se disant qu'ils ont toujours une raison légitime de penser ce qu'ils pensent sans pour autant être d'accord. Elle est dérangée par le côté universaliste de l'écologie, le « on a compris républicain ». Elle a grandi avec l'idée qu'il y a LA VERITE et aujourd'hui ça se fissure.

Vie politique

Elle ne vote plus. Elle y a cru, premières élections : les régionales, elle était très enthousiaste, elle a vu la carte de France à la télé le soir toute rouge et l'alsace toute bleue. Elle a arrêté de voter au même moment où elle a arrêté de fumer. Avant de partir en voyage, son ex a remis sa carte d'électeur dans son enveloppe de vote. Elle trouve qu'on se fout un peu de notre gueule. Son père disait déjà il y a 25 ans que le FN était l'outil du PS. Quand elle a découvert le génocide rwandais, elle a reçu un gros coup, la gauche aussi était pourrie. Depuis 5 ans, elle n'a pas voté. Expérience locale dans les quartiers de jeux de pouvoirs : poussé des gens à la dépression, avidité du pouvoir ? Les hommes politiques : « des avides de dégueulasserie, des diables ». Elle n'est pas partisane. Elle s'est syndiquée pendant une période.

Ses convictions : la démocratie est un sport de tous les jours (cf la charte de sa scop) : elle n'a pas d'engagement de militance partisane, elle déconstruit « peut-être qu'il y a que moi que je fais changer mais je crois que j'ai plus la gniak et la conviction que je vais faire changer d'autres gens, et je crois que pour moi l'urgence c'est de me changer moi et d'arriver à m'incarner toujours sur ce truc de cohérence ». Elle parle de politique tout le temps avec ses copines : « militance de salon », elle est toujours en train de brasser, de déconstruire.

Spiritualité

Éduquée protestante, calviniste. Elle a découvert Voltaire et Les Lumières, ça lui a beaucoup parlé, plus trop cru en Dieu mais toujours gardé cette idée du grand Horloger, de transcendance. Elle se retrouve dans des pratiques de développement personnel de yoga, hypnose et dans le soufisme « pour me soigner moi ». Le soufisme lui est venu pendant son voyage, c'est très poétique, apaisé. « C'est des choses qui se pratiquent très intérieurement et pas très structuré ».

Relation au vivant

Très contradictoire : à la fois de l'émerveillement « d'abord pour le corps humain puis pour la nature » : ce qui la dépasse dans les animaux, végétaux, elle est admirative. Et à la fois, elle mange de la viande, elle ne se sent pas pleinement dans le respect même si elle a été longtemps écologiste, elle pense qu'elle est encore très spéciste et attachée à l'humain.

Rêve pour soi et pour le monde

« Oh yeeeh ». Elle parle beaucoup moins fort. Si elle avait une baguette magique, elle aimerait qu'il n'y ait plus la soif du pouvoir : si tu pouvais tuer 100 personnes, tu tuerais qui lui a demandé son collègue? La soif du pouvoir biaise tout. Moins de guerres, plus de frontières. Tout ce qui l'emmerde dans les relations de famille et de couple est lié au pouvoir. Elle a lu un livre qui lui a beaucoup plus : remet en perspective la vision hobbesienne et rousséiste de l'Homme, elle a une vision rousséiste : l'homme est perverti.

On finit en se buvant une bière, elle me pose beaucoup de questions, je lui parle de StB, elle veut bien venir faire sa conf gesticulée, de relations etc.

2. Comptes rendus d'entretiens menés avec des membres de la Manufacture

2.1. Compte rendu d'entretien avec J., présidente de la Manufacture

Date : 10.02.21 et 17.02.21

Durée : 1h30 en visio pour le premier entretien. 1h10 pour le deuxième.

Sa fonction au sein de La Manufacture

Présidente, au CA de l'asso depuis longtemps & elle fait partie des fondateurs (fondation en 2014). Rôle de prés : trucs admins etc, elle fait aussi des initiations à la menuiserie etc et participe à de l'orga, vie du lieu. La menuiserie, c'est son métier ! « On voudrait que les gens apprennent les choses bien » ce n'est pas clairement énoncé dans les principes mais c'est important pour elle.

De manière générale : pas mal de machines dangereuses.

Personnes qui font les initiations, c'est leur boulot en G : ce n'est pas une règle mais dans les faits c'est comme ça que ça se passe.

Historique

Arrivée à la Manufacture : 2 copains à StuB'iclou qui voulaient bricoler ce qu'on ne pouvait pas bricoler à stb : 1 menuisier et 1 forgeron et métallier

- Frustrant de pas pouvoir tout bricoler à StB
- En 2013 certainement, ils ont rencontré un contact de contact qui avait un truc comme ça en tête depuis longtemps et à qui il manquait juste les gens.
- Autour des 3, Se sont greffés tout un tas d'autres gens : 20 à signer les statuts le jour de la fondation : « ce qui est pas mal » alors que selon elle souvent les assos sont montées à 5 personnes « avec le frère et la sœur pour chercher ceux qu'il manque pour arriver aux 7 »
- H. et J. étaient des copains proches qu'elle a rencontré à StB: elle était bénévole à stb avant aussi
- Bcp de temps de réflexion, faire des réunions, réfléchir au projet : murir le projet (1 an) : « ça paraissait assez long sur le moment (...) mais en fait je pense que c'était nécessaire » : ils étaient nombreux, « des gens de milieux assez différents » > beaucoup de choses à mettre à plat pour être sûr qu'ils allaient vers un truc qui conviendrait à tout le monde, qui soit clair. Elle n'a pas été déçue mais pense que peut-être que certains ont trouvé que ceux qui ne viennent plus auraient aimé que ça évolue autrement. Elle pense que ce temps de réflexion long était nécessaire.

- Ensuite il se sont mis à chercher le lieu : création d'un cahier des charges : 8 mois pour trouver : « toutes ces phases-là, ça avait un côté long et un peu frustrant parce que tu restes dans des trucs assez abstraits alors que clairement la base du truc c'est justement de la fabrication » : « on avait tous super hâte que ça commence pour de vrai ». Fin 2014, ils ont trouvé le lieu : ça avait été une brasserie dans les années 50, ça été divisé, hérité etc et avant eux, la partie a été utilisée pour faire des soirées techno et garage automobile informel : y'avait pas mal de bordel à virer (« ils nous ont tous laissé pleins de merdes ») : aménagement a encore duré jusqu'à 2015 : ouverture en septembre 2015.
- Ils louent, propriétaire = un privé.
- Au départ, atelier matériaux souples n'existait pas même s'il était dans le projet dès le départ : il n'y avait personne pour le monter vraiment (tu peux pas acheter des machines sans savoir comment elles marchent, connaître leur qualité etc) : il n'est arrivé qu'en 2017
- Dès le départ : atelier électronique, informatique et ateliers bois et métallerie parce qu'il y avait des gens capables de chercher des machines d'occas etc + montrer aux gens comment ça marche etc > Parce qu'il y avait les bonnes personnes
- « Si t'as pas au moins une personne qui a des compétences dans le domaine, c'est impossible je pense. Ou alors ça risque de pas marcher, tu vas avoir des machines qui sont pas utilisées parce que personne ne sait s'en servir ».

1.

Structure juridique

- Association, loi alsace Moselle
- Une assurance pour l'activité de l'association, le local, ça pose pas spécialement de pb : ils ont fait un tarif pour prendre en compte que les 1000 adhérents n'étaient pas là tout le temps sur le même modèle que StB.
- Si un adhérent pète une machine, ils sont couverts mais il faut payer des franchises donc ça ne vaut pas souvent le coup.

Valeurs

Projet associatif :

1/ un lieu qui permette de faire en ville ce que d'habitude on ne peut pas faire chez soi : avoir l'espace pour mais aussi l'équipement : remplacer ce qu'on ferait dans son garage à la campagne, « un endroit où on peut faire du bruit, de la poussière, de la peinture qui pue ». Mutualisation d'outils : c'est comme si l'ensemble des adhérents achetaient des outils ensemble : équiper de manière pro : « tu peux te permettre d'acheter des trucs vachement mieux que si t'es tout seul chez toi »/ pas les mêmes problématiques pour la campagne : voulaient vraiment être proche du centre, « on l'a vraiment pensé comme des citoyens »

2/ On a voulu le plus possible que ce soit ouvert à tous : pas réservé à des gens qui connaissent déjà : le fait d'avoir des machines pros c'est cool mais aussi apprendre comment faire (elle dit quand même qu'il y a des freins à ça) : voir différents types de membres (particuliers, pros, démarrage de petites boites).

- des particuliers qui viennent utiliser les lieux,

- aussi possible pour des pros de venir : pour faire de l'argent en utilisant les locaux : assez utile au démarrage de petites boites : pas pensé à la base mais ça leur sert bien. Résidents à la manufacture : ont un régime particulier : « une fois qu'on les accepte dans ce club privé (rires) », ont la clef et viennent utiliser qd c'est fermé au public, loyer avec engagement d'1 an : intéressant pour eux car dans ce domaine artisanal c'est très cher, peut-être plus intéressant pour eux de s'installer dans leur propre atelier par la suite (pas devoir utiliser les machines pêtées par des autres).

- 3eme public : d'autres structures, associations qui ont besoin d'un lieu pour fabriquer des décors etc : conventions avec eux : écoles ou collectifs : au cas par cas : budgets sont différents /location, tickets : ils ont besoin de s'autofinancer qd même : peuvent pas se permettre de baisser trop les tarifs : sont déjà au minimum possible (« on a peut-être fait une connerie ») : de quoi payer les frais

→ 3 types de publics : adhérents particuliers, professionnels résident, et autres associations / structures.

Obj : faire le truc le plus transdisciplinaire possible : « le principe c'est que tu puisses venir te balader sur tous les ateliers » : pas être cantonné à une pratique

Financements

Au début, une sub qui a permis d'acheter tous les électroportatifs (neufs : cata : obsolescence programmée pas top de les acheter d'occas) : entr 80 000 € et 100 000€ de l'Europe FEDER elle pense

Des financements ponctuels aussi (renouvellement de machine, etc)

→ « J pense qu'on aime pas trop le milieu là, les relations que ça fait » : aiment pas trop demander des subs : Pas vraiment mis d'accord sur les subs : pas d'opposition au fait d'en demander mais en réalité dans ceux qui sont dans le CA : pas à l'aise avec le fait d'aller au pot des candidats aux municipales : c'est dans les personnalités « on sent qu'il y a trop de trucs faux »

Financement d'un FSE pour financer un poste Salarié : pour 8 mois : pas réussi à faire décoller : c'est D. ! But réel : que ce poste puisse se pérenniser. « Une fois que elle, elle et plus là, y' a plu personne ».

En ce moment pas de financement récurrent. Elle trouverait ça cool que ça puisse être payé : trouve pas ça trop logique le travail gratuit : situations bizarres quand des intervenants extérieurs payés viennent. Ca lui paraîtrait logique, mieux s'ils peuvent s'autofinancer.

Budget : 30 000€ par an : « on est ricrac tout le temps, c'est super chiant. »

Accès et organisation pour le public

Semaine coupée en 2 : début de la semaine pour les résidents dans la journée/ soirs : créneaux d'initiation et d'accompagnement : Change de jour en fonction de la personne qui fait l'initiation. Plutôt des initiations aux machines, on ne te propose pas de venir fabriquer un objet précis, c'est l'adhérent qui doit avoir l'idée de ce qu'il veut faire.

Fin de semaine : Jeudi, vendredi et samedi : ouvert au public : résidents aussi là mais pas le moment le plus tranquille.

Jeudi soir : portes ouvertes : visite des lieux etc / Perm atelier jeudi soir : « le stock c'est la petite sœur de StuB'iclou »

D'autres créneaux se calent à d'autres moments : par ex, en menuiserie ils ont besoin de l'atelier que pour eux parce que ça fait beaucoup de bruit ; en métallerie qqn d'autre peut bosser à côté / Couture souvent le samedi aprem : plutôt de l'accompagnement que de l'initiation à la machine.

Dimanche : 1x par mois : chantier d'aménagement

Types de membres :

- Adhérents : Il suffit de signer ton bulletin d'adhésion, accepter le règlement intérieur et payer la cotisation > il y a de l'attente pour l'initiation. Pas de règles sur la majorité : « ça fait partie des trucs où on a jamais réussi à se mettre d'accord, du coup bah y'a rien ». Évacuent les mineurs : des choses où ça ne pose pas de pb et des choses où c'est plus problématique niveau responsabilité (pour la couture ou l'électronique pas de soucis mais pour les machines à bois, plus compliqué). Pour les mineurs, il faudrait faire une séparation entre les espaces et ça irait à l'encontre de leur principe de transversalité.
- Membres actifs : sur cooptation

- Résidents : sur leur demande, décision du CA avec avis des autres résidents (ont une voix consultative pour ça « parce que ça nous paraît assez logique » : on ne devient pas résident du jour au lendemain : on leur demande d'abord de prendre un abonnement, venir un certain temps le temps qui se connaissent, ce sont les autres résidents qui les côtoient au quotidien.

Organisation interne

Dans l'idéal, aimeraient avoir 1 référent par atelier pour avoir quelqu'un qui surveille l'état des machines etc : dans les faits ça marche pas vraiment sauf en couture (elle est toute seule donc c'est plus simple)/ pas clair dans les autres ateliers qu'ils sont plusieurs à utiliser et animer : personne ne veut prendre le rôle de chef.

La pers qui ouvre la Manufacture : bénévoles qui ont les clefs et tiennent la permanence (ils sont 12) : se répartissent les créneaux.

Bénévoles qui tiennent l'accueil ne savent pas tout donc peuvent pas renseigner sur tout : « ce serait bien que ce ne soit pas comme ça mais en tant que bénévole c'est pas possible autrement ».

Gouvernance

CA avec 7 membres : les classiques un trésorier, vice-trésorier, 1 président, 1 vice prés : «c'est classique mais pas obligatoire, pour le coup on a été classiques ». Encore 3 fondateurs sur les 7 du CA.

Depuis quelques années ça se passe vraiment bien : toutes les décisions sont prises au consensus car le groupe fonctionne bien « on a écrit ça nulle part ». Sont prêts à discuter jusqu'à trouver un consensus. Votent les trucs où ils considèrent qu'il y a besoin d'écrire qu'ils ont pris telle décision : quand ils sont pas suffisamment d'accord : décident plus tard = au final arrivent à être tous d'accord > ralentit la décision mais ne reviennent pas dessus. Sont assez d'accord sur les choses importantes et celles qui ne le sont pas.

Trucs qui font évoluer le fonctionnement c'est plus dur : essaient de garder des tarifs, fonctionnement logique etc : « parfois des trucs qui posent problème » mettent du temps avant de trouver le moyen que tout reste cohérent.

« J'trouve que ça marche plutôt bien en ce moment, c'est cool ».

Répartition des tâches : des trucs écrits dans les statuts mais en fait en vrai pas vraiment de respect strict des postes : sauf le trésorier qui est vraiment trésorier.

Représentations : théoriquement elle est censée le faire en tant que présidente « bon allez faut que j'aille à cette réunion pourrie des élus du quartier »

Se répartissent plus sur ce qu'ils aiment faire ou savent faire : elle fait plus de la com parce que les autres font beaucoup de fautes d'orthographe

Adresse mél : sont trois à la lire et répondent en leur nom : voulaient que ce soit clair.

AG : 1x par an : pas eu de trucs ou y avait besoin de traiter des sujets stratégiques : « après on a un budget ridicule » rires. Fonctionnement en lui-même n'a pas trop évolué donc pas eu de gros trucs.

Règles : A part les résidents parce que c'est leur boulot : même les bénévoles, n'ont pas le droit de travailler tout seul dans les locaux.

- Conséquences les plus graves si t'es tout seul et qu'il t'arrive un truc
- Exception pour les résidents mais pas pour elle. Dans son boulot, elle n'a pas le droit non plus.

Interdit de travailler la nuit pour tout le monde : entre 23h et 5h du mat : se sont inspirés des stats d'accidents du travail qui leur ont fait décider ça : c'est sur les shifts de nuit qu'il y a plus d'accident/ Les noctambules peuvent venir faire des collages mais pas utiliser des machines.

- Aucun moyen de vérifier si quelqu'un l'a déjà fait: vont pas mettre une caméra, en discutent et espèrent que tout le monde en soit conscient.

2.

➤ Résolution des conflits : c'est arrivé qu'ils sortent des bénévoles de l'asso
« Un bénévole qui prenait trop ses aises sur ces règles-là » : il montait sur les échafaudages etc : ça a fini en réunion du CA : ils ont récupéré sa clef / pas exclu complètement mais des « punitions ».

- Un peu de mauvais usages de trucs mais rien de grave (quelqu'un qui râle parce que ça ferme à 19h etc)

Qualificatifs

3 mots qui t'évoquent la manufacture : elle hésite ...les outils, des groupes de mots ça marcherait mieux :

- Récup de machines
- Mutualisation d'outils
- Ateliers partagés

Membres

Assez varié : assez cliché par certains aspects : que des filles qui vont en couture. « Ça me désespère mais c'est comme ça ».

Adhérents : moitié, moitié à peu près au niveau du genre, varié en âge et en métier aussi : une tranche d'âge qu'il n'y a presque pas : les -25 ans.

Assez varié aussi pour les origines et classes sociales (autant pour les adhérents que pour les membres actifs) toute une partie des gens ont un statut d'ouvrier ou d'employés qui savent déjà utiliser les machines et d'autres qui viennent de professions plus intellectuelles ou abstraites et qui ont envie d'apprendre.

Mélange ? Ça se mélange pas trop mal : « Les gens parlent plutôt de qu'ils sont en train de faire que de ce que qu'ils font ailleurs ».

Pas mal de filles viennent aux initiations en menuiserie ou en métallerie, alors que très peu de garçons viennent en initiation en couture ; découpe laser ça se partage en moite moite ; en électronique que des mecs.

Question du genre : pas trop posée, même quand D. était là ne l'a pas trop mis en avant/J. : lui tient à cœur mais tellement d'autres trucs à faire : peut-être que la situation n'est pas si catastrophique que ça et elle se dit qu'elle peut attendre.

Normes : elle sait pas. A faire : avoir des idées de fabrication de trucs, se lancer, demander des conseils aux autres, voir ce que t'obtient comme réponses & réactions.

A ne pas faire : pas faire n'importe quoi avec les machines : « tu peux te faire engueuler par pleins de gens si tu fais n'importe quoi » par le menuisier maniaque, par moi, celui qui avait besoin de la machine juste après toi etc.

Feeling atelier/Création faire

Lieu favori : ne va pas trop en métallerie mais sinon pas spécialement, elle n'a pas suffisamment pris le temps pour apprendre d'autres pratiques : elle espère prendre plus de temps pour elle et pas que pour les autres.

Elle pense peut-être à quitter le CA soit parvenir ... « On n'est pas suffisamment nombreux comme bénévoles : plusieurs à en faire trop ». « Si par un miracle on pouvait doubler le nombre de bénévoles, on pourrait être au CA et continuer à apprendre des trucs »

Elle passe 20H à la manufacture par semaine : elle a commencé à compter à un moment puis elle a arrêté de compter.
« C'est un peu la déprime en ce moment, c'est un peu calme » : covid.

Qu'est-ce que lui apporte l'atelier ? « je sais pas je me suis posé cette question aussi, il y a quand même un super groupe » : des gens avec qui elle s'entend bien, avec qui c'est chouette de faire des choses. Elle a besoin d'être active « je suis pas bien moi quand je fais rien ». Elle sent une forme de responsabilité, elle peut pas laisser ça (elle semble avoir des doutes) mais en même temps, elle se laisse porter par le groupe.

2^{ème} entretien : 17.02.21 toujours en visio

Durée : 1h12

Arrivent souvent à récupérer des matériaux bruts, chutes de bois gratuitement etc partenariats avec une autre asso.

Valeurs :

Quand on a parlé du projet associatif, j'ai oublié de te demander qu'elles étaient les valeurs de l'asso ?

Ont pas mal bossé dessus au début :

- faire des choses soi-même, se réapproprié des savoirs faire, savoir-faire techniques : ont tous le sentiment que c'est assez dévalorisé ajd
- Apprendre : donner et recevoir, partager
- revalorisation de matériaux
- innover : elle aime pas trop ce mot, « trop lié à des discours de progrès technique comme si on allait trouver des trucs fantastiques » > dans un sens plus large c'est intéressant : innover sur les organisations entre les gens, les manières d'entreprendre (qui pourraient changer sur les brevets, la performance etc) même si des pers étaient plus branchés sur des trucs *hightech*. Il se passe des choses de ce point de vue-là : « dans les organisations, ce que ça implique pour des gens » : « ça fait bouger des choses dans les têtes » ex : cordonnière : elle imaginait avoir son coin juste pour elle, on lui a expliqué que le principe c'était de mutualiser les machines, mettre à dispo des machines, implique qu'elle fasse des initiations : elle était déjà en train de chercher un autre modèle, elle n'est pas encore résidente : « pas obligé d'être dans son coin avec ses petits secrets » alors que dans l'artisanat ça marche encore pas mal comme ça.
- elle ne s'en rappelle plus de la cinquième

Ils y ont pas mal réfléchi dans la discussion de départ. Apparaît dans les statuts. Un bénévole interrogé dernièrement lui disait que ça n'a pas changé, qu'il retrouvait ces valeurs.

Transdisciplinarité = valeur

Communauté : Quels sont ses symboles ? Ses moments collectifs, habitudes, rituels?

Symboles : les outils : ordis ont des noms d'outils anciens : ordinateur principal = herlinette un truc de bucheron ; chignolle perceuse mécanique (manivelle à main) : « j pense que c'est un délire » pour expliquer le pourquoi.

Difficile de choisir un seul symbole, auraient envie de donner un symbole par atelier.

Pour l'Atelier bois : elle mettrait comme symbole les ciseaux à bois ou équerre.

Habitudes, rituels : Portes ouvertes du jeudi soir : ouverture de la buvette : des feux, pas forcément des longues teufs mais discussions longues oui : ça nous sert à passer les chutes de bois : pour éviter de les emmener à la déchetterie.

Parenthèse recyclage

A part ça pour les copeaux, se font récupérer par une asso de transformation des déchets organiques à vélo. Emmènent la sciure à la déchetterie : réutilisé pour faire du chauffage. Peuvent pas forcément l'utiliser pour autre chose parce qu'elle est mélangée avec d'autres trucs. Métal font venir un ferrailleur : c'est l'asso vélo qui s'en occupe. Bois massif : part dans des barbeuks, fours à tarte flambée etc. Chutes de colle, peinture à la déchète brûlés avec des filtres : part dans les chaufferies de strasbourg.

Feeling atelier : *Comment vous sentiez-vous lors de votre première arrivée au sein de l'atelier? Pouvez-vous me raconter un moment fort/dur?*

« Ouhlalalala, Oh putain ! »

Moment fort : une grosse récup qu'ils avaient fait : un collègue qui avait une session SEGPA en menuiserie et métallerie s'étant arrêté : il fallait qu'ils débarrassent : ont pu aller récupérer des trucs pour la manuf. C'est super motivant, il y a du monde tu vas installer du nouveau matos, impression de faire un bon plan, moment où tu sens que ça évolue, que ça s'améliore, c'est visible, c'est bonne ambiance : « c'est assez visible en assez peu de temps contrairement au reste du temps ».

Moment dur :

Un refus de sub l'an dernier pour une raison qui nous a blasé. / Des engueulades, « pour moi c'est toujours compliqué, question de personnalité, moi j'aimerais bien que ça se passe toujours bien entre tout le monde, ça serait pratique ».

1^{er} confinement : elle sait pas si c'était collectif ou pas, ça l'a vachement angoissée. On est ricrac financièrement, ne savait pas comment ils allaient pouvoir faire. Ont eu une aide au printemps+ proprio qui a fait un cadeau sur les loyers pour tenir le choc. Puis, elle a changé d'état d'esprit au moment où ça allait un peu mieux, elle a relativisé : « je me suis rappelé qu'on a eu pas mal de situations toutes pouraves et on s'est débrouillé ». Pour l'emploi de D., ont obtenu 30% de la sub et les 70% étaient censés arrivés à la fin du projet> il fallait avancer l'argent : Ils ont réussi à payer D. en ne payant pas le loyer parce qu'ils devaient avancer l'aide. Une situation bien pourrie, pas très réglo. Au final, le proprio a vu qu'ils étaient réglo, ils l'ont remboursé. Au printemps, ça a super bien repris : ça a redonné des finances et de l'espoir.

RECIT DE VIE

Temps qu'elle passe à la manuf, pourquoi elle fait ça : son engagement à la manufacture

- Une raison principale : Elle peut faire ça parce qu'elle gagne sa vie ailleurs
- Ça lui tient à cœur que ça existe : ça donne envie de faire des choses mais comme elle est pas toute seule à le faire, ça porte vachement, on s'entretient dans le fait qu'on continue à faire des trucs
- Il y a une émulation importante

- Grosse blague : ont monté ça parce qu'ils voulaient s'en servir, au final elle n'a pas le temps de s'en servir : s'ils avaient juste monté une coop, n'auraient jamais eu ça comme matos
- « Créer quelque chose, fabriquer cette association, c'est suffisamment intéressant faut croire »

Travail

Elle travaille dans une manufacture d'orgue, elle a fait un CAP de facteur d'orgue en Alsace. Elle a fait un son alternance CAP à Sélestat, la boîte a bien galéré, ils ont été au chômage partiel, elle a fini par démissionner pour se barrer en PVT au Canada avec son copain. Elle est rentrée et elle a retrouvé du taff dans la facture d'orgue dans laquelle elle est actuellement: en grande partie de la menuiserie, depuis 1 an elle se forme au dessin pour pouvoir faire les plans. C'est pas elle qui s'occupe du métal. Dans sa boîte précédente, c'était plus polyvalent, dans la nouvelle c'est plus spécifique car c'est la plus grosse boîte en France (ils sont 15-16). « Le métal c'était vachement moins mon truc donc ça me va bien d'être à l'atelier bois ».

Comment lui est venu cette idée ? Version courte : elle a vu un reportage et elle s'est dit « ah ouais il y a aussi des trucs comme ça c'est cool » ; version longue : c'est venu en vrai après une réflexion assez importante pour elle: « j'ai eu le malheur d'être assez forte à l'école » : lycée G, hop Bac, hop Fac « personne ne se pose la question de ce que tu vas faire », « quand on parlait de dévalorisation des savoirs artisanaux... ». Après une licence d'histoire elle savait pas quoi faire, « je savais pas trop quoi foutre », elle est partie en SVE en Allemagne dans une asso qui s'occupait de patrimoine, sensibilisation au patrimoine, histoire de l'art et au milieu de tout ça ils faisaient des stages de découverte de restauration de meubles etc. Et surtout, le SVE « c'est tout un bordel d'organisation » : une structure où tu travailles et une autre qui fédère les volontaires côté européen et qui les réunit (celle dans laquelle elle était bossait que avec des gens qui s'intéressaient au patrimoine). Elle a fait pleins de trucs manuels avec eux : découverte forge, marqueterie : « j'ai découvert un monde entier, j'me suis dit mais pourquoi on a jamais fait des trucs comme ça à l'école ?! », ça l'a frustrée de voir qu'elle avait perdu tout ce temps.

Ca lui va correspond mieux les trucs concrets même si ses études l'ont intéressée, elle ne regrette pas de les avoir fait mais elle regrette qu'il n'y ait jamais rien d'autre à l'école que « d'être calé le cul sur une chaise »>> après cette année-là, elle a eu une réflexion là-dessus, elle avait envie de faire de l'artisanat mais ne savait pas lequel. Elle a fait pas mal de musique, elle a vu le reportage sur la manufacture d'orgue. Elle a eu un choix rationnel du truc alors que ses collègues sont organistes parce qu'ils étaient organistes du village et qu'ils ont aidé le facteur d'orgue à faire un truc dans le village. Alors qu'elle s'est dit « il me faut un métier où... c'est le bois qui m'a le plus plu, alors la menuiserie du coup, ah mais oui les orgues on peut aussi faire des restaurations parce que c'est les mêmes entreprises qui font les fabrications et les restaurations » & Elle est sensible aux objets fabriqués il y a longtemps par des personnes qui avaient des outils à main. « Ça alliait pas mal de côtés qui me plaisaient ».

Pour l'instant, elle ne regrette pas. Elle sait qu'elle aura toujours la possibilité de changer, d'apprendre des choses.

Avant, elle n'avait jamais fait de travail manuel. Venant d'une famille où il n'y avait plus que des intellectuels (profs, ingé, biblio) même si dans les générations d'avant il y avait pleins de gens qui avaient eu des professions manuelles « tout ce que tu veux, rien de manuel » : « maintenant je me rappelle que quand j'étais gamine, j'étais tout le temps en train de bricoler » : carton, jouets etc mais elle n'avait rien comme matos donc n'a jamais vraiment fait du sérieux.

Le travail ne prend pas beaucoup de place dans sa vie : elle est super contente d'avoir trouvé un truc (10ans) qui lui a toujours plu (elle s'impressionne elle-même de pas en avoir marre, elle pensait qu'elle en aurait forcément marre mais en fait globalement elle continue à trouver ça intéressant) : elle est à temps partiel : 3jours par semaine : elle l'a négocié pour

avoir du temps pour la manuf. Elle arrive à en vivre même s'il ne faut pas être trop dépensier. « Moi j'suis juste salariée » donc elle ne s'occupe pas de chercher des clients. Temps partiel : « j pense que c'est carrément une bonne solution pour que le travail ne prenne pas trop de place dans ta vie »

Elle arrive mieux à faire la coupure boulot/temps libre que manuf/temps libre : elle ne pense plus trop au boulot le weekend. La Manuf lui fait plus de la charge mentale que le taff : question de responsabilité : à la facture d'orgue, elle n'est que salariée.

Vie associative

Maintenant c'est vraiment la manuf qui prend tout son temps « faudrait quand même pas en rajouter trop », même si elle est toujours adhérente à StB et au Stick bien sûr. Elle a tous les outils à la maison en vrai : pas trop besoin d'aller chercher les outils dans une asso, sauf pour des pièces spécifiques.

Temps libre

En ce moment elle retape son appart mais sinon en temps normal, elle va se balader à vélo, et puis elle bouquine, de la couture, elle bricole. Couture : « J'crois que je fais pas trop de cadeaux », « je répare des trucs parce que ça me blase de les jeter », elle rapièce, fait des trucs marrants. « En général, c'est plus pour ma gueule ». Assez douée pour garder le plus longtemps possible les choses.

Famille

Ça dépend des gens dans sa famille : globalement plutôt forts, globalement moins conflictuels que la moyenne. Lien super super fort avec son frère, tout les relie. Quand elle a annoncé qu'elle voulait être factrice d'orgues : son frère s'est pas permis de juger, son père était confiant, sa mère ultra flippée, sa mère l'aurait bien vue avec un diplôme plus respectable, encore maintenant elle sait pas trop ce qu'elle en pense. Sa mère : moins sereine et parfois réactions bizarres : « elle pour le coup elle est vraiment très intellectuelle ». Elle était prof de français à la retraite. Son père était ingénieur en bâtiment. Son père se faisait moins d'illusions sur ce qu'était censé être un boulot, une carrière.

Relation aux autres

Mentors, personnes qui ont fait qui elle est aujourd'hui :

- Ses parents pour commencer.
- En Allemagne, son tuteur de SVE : il avait une vision des métiers manuels comme super respectables
- Elle est partie une deuxième année en Allemagne, a bossé chez un restaurateur de meuble en Allemagne pendant 1 an avant le CAP, il lui a appris pleins de trucs : ils ne sont plus en contact.
- Des personnes importantes aussi dans le milieu associatif : une somme de pleins de trucs : plus dur de citer une seule personne.

Rapport à soi

Plutôt bien en ce moment : contente de ce qu'elle a réussi à se bricoler comme organisation générale : trouver un boulot qui lui laisse du temps, pouvoir s'investir dans des projets où elle croise des gens intéressants.

Valeurs

Celles qu'on a mis dans la manuf : elle s'y retrouvait, sinon elle serait plus là-dedans. « On a pas autant appuyé que ce qui est important pour moi comme l'écologie ». L'écologie, « je sais pas si on peut utiliser ce mot ». Ca lui vient de sa

famille, elle en a entendu parler tout le temps, définition :couvre tout un tas de trucs : « dans son propre mode de vie, d'essayer d'être conscient qu'on n'est pas tout seul ni comme être humain ni comme être vivant et qu'on se doit de garder une place suffisamment petite pour laisser la place aux autres ». Très lié à la justice sociale : truc qui la fait le plus flipper : les inégalités que ça engendre si on ne fait pas suffisamment gaffe. « C'est une fois de plus ceux qui sont le plus défavorisés à la base qui vont s'en prendre plein la gueule des conneries que les plus riches qu'eux ont fait».

Rapport au politique

« Pas vraiment, pour le coup j'crois que ça m'a trop blasée. » « J'étais super consciente de trucs comme ça assez jeune », avant qu'elle puisse voter elle était intéressée par ce genre d'enjeux et quand elle a pu voter elle trouvait déjà ça trop blasant. Elle est convaincue qu'elle ne peut pas agir plus qu'en s'engageant à la Manuf ou à StB, « au-delà de ça, j'ai l'impression d'avoir aucun impact ou alors ça implique beaucoup trop de compromissions que je ne suis pas capable d'accepter». Elle vote toujours mais elle ne sait pas pourquoi.

Religion/spiritualité

Non. N'a pas été éduquée là-dedans, pas été baptisée. Sa famille plutôt d'origine catholique mais même ses grands-parents maternels. Spiritualité : assez cartésienne et rationnelle d'après elle. « Les trucs qu'on comprend c'est juste parce qu'on n'a pas encore compris. »

Rapport au monde

Pour elle : « ce sera sûrement plus simple pour moi d'abord » : quand même, « en contradiction avec tout ce que je disais avant » elle aimerait réussir à hiérarchiser son temps pour pouvoir avoir le temps de faire de la musique : qu'il y ait plus d'heures dans une journée : étendre le temps ou lâcher des choses.

Pour le monde : « si on pouvait sortir de cette merde rapidement parce que là c'est un peu la déprime quand même» (confinement covid) : ça commence à manquer beaucoup de voir des gens. En voyant plus loin : « **trouver un équilibre** entre les trucs qu'on a réussi découvrir avec les progrès techniques qu'on a fait et le fait de garder un peu de place pour d'autres trucs sur cette terre. » « Y aurait trop de choses en fait à dire ».

2.2. Compte rendu d'entretien avec L., membre actif de la Manufacture

Date : 04/03/2021

Durée : 1h15

Moyen : par téléphone

Historique

« C'est un peu compliqué, et ça remonte » : ont essayé de monter une asso avec des amis qui avait un objet similaire en 2015, mais il est parti en formation à Toulouse et les potes avec qui il voulait monter ce projet ont eu des enfants donc ils ont mis le projet de côté. Avaient fait plusieurs rendez-vous à la maison des assos au préalable, pensaient qu'il n'y avait pas d'assos similaires mais la conseillère de la maison des assos leur a conseillé de chercher plus.

A son retour de Toulouse en 2017, il a croisé J. au boulot qui lui a parlé de la manufacture et assez vite, il s'est inscrit.

Officiellement pas de rôle à la manufacture : il est membre actif parce qu'il s'implique, on lui a proposé. « Ca n' a pas d'intérêt particulier sauf que tu es inscrit sur la mailing list et quand il y a besoin de quelqu'un pour dépanner, tu peux être contacté ». En tant que membre actif, il est possible d'assister au CA, tu peux être candidat au CA (sinon on ne peut pas être candidat), c'est dans les cartons pour lui mais pas pour tout de suite.

Valeurs & projet associatif

Q : Qu'est le projet associatif de la manufacture selon toi ?

« J'ai du mal à répondre à cette question », *je lui reformule en lui demandant comment il présente l'association etc.* Présente la manufacture : « un lieu où tu viens réaliser tes projets », développer tes compétences, aller les chercher ailleurs mais venir chez nous pour mettre ton projet à exécution, « on peut te proposer un réseau ». Mise en relation avec ces personnes qui possèdent ces compétences, et mise à dispo du matériel pour réaliser ton projet.

Transmission : beaucoup dont c'est le boulot qui transmettent leurs compétences techniques,

Sauf pour la découpe laser par ex : plusieurs ont étudié la machine, animent la machine > ça les intéressait de manière personnelle : ce sont eux qui animent les formations laser, n'avaient pas forcément d'expérience en découpe laser avant.

Ont fait un deal avec manuf : la manuf héberge la machine, eux ont un accès privilégié mais en échange les autres adhérents peuvent l'utiliser.

Valeurs lui correspondent « totalement » : ce qui l'intéresse beaucoup : transmission de savoirs faire et discussions d'idée & de projets.

Organisation

Q : elle se font où ces discussions ?

Il y va souvent le samedi, temps d'échange. Il a une bonne expérience dans le bois mais c'est pas marqué sur son visage, ils voudraient le signifier plus pour qu'ils deviennent des sortes de personnes ressources. Questionnement sur ces personnes ressource : s'il y va le samedi pour bosser sur ses projets persos et qu'on le sollicite sans arrêt, que faire ? Pas encore trouvé de solution. Actuellement, ce sont les « clefs de fab » à qui on peut poser des questions : m. qui est trésorier : pas beaucoup de connaissances en bois : sauf que ces clefs de fab ont des spécialités donc ne peuvent pas répondre à toutes les questions > jeudi soir avant confinement : apéro découverte de la manufacture et aiguillage. Pour l'instant, il n'est pas dans l'urgence, pas aux pièces car la manufacture n'est pas son outil de production.

Il fait l'initiation « outillage à main » pour le bois, avait déjà fait ça dans une autre asso quand il était à Toulouse.

Y. : mec à la retraite depuis l'été 2020 ; formateur soudure, métal

Formation : carrément du bénévolat si t'as les compétences.

Clefs de fab : bénévolat en ayant la connaissance des outils informatique et outils de gestion de la manuf (adhésions, cartes de membres etc) > voulaient faire une formation en septembre

Q : comment sont répartis les espaces, y-a-t-il des échanges entre les ateliers ?

Répartition par matière : les gens qui viennent se concentrent souvent sur une matière, rare d'avoir du transdisciplinaire (bois/métal/matériaux souples). Il a l'impression que quand les gens viennent faire un bois, ils viennent faire du bois et reviennent une prochaine fois pour s'atteler à une autre tâche.

Une zone réservée aux membres actifs et à « ceux qui ont envie d'y mettre les mains » : pas prévue pour accueillir du public, zone de stockage en aménagement au fur et à mesure. « C'est réservé à ceux qui ont vraiment quelque chose à y faire ». Dans les travées : travée 1 métal, travée 2 bois, travée 3 zone de séchage et établi tour à bois, ils sont en train de prévoir la T4, il y en a 9 en tout donc il reste de la place « mais il faut ranger, s'organiser et compagnie ». Mou occupe un bout de la T7.

Projets favoris, motivations

L. va à la Manuf pour le tour à bois (95% du temps) + tour dans la travée bois et travée métal : il réalise des abat-jours en bois tourné : voudrait arriver à en faire un complément de salaire sur son temps partiel de son boulot actuel.

Q : tu participes aussi à des projets de l'asso ?

Sa réponse : ils ont un autre projet avec asso de la casa rosada/ balma : récup de matériel en fin de chantier de démolition etc la Manuf a récupéré du bois de charpente grâce à eux+ veulent faire des mezzanines dans la travée métal pour avoir un lieu de stockage voire de travail en hauteur: « faire de la charpente, c'est cool quoi surtout qu'on l'a fait un peu comme on veut, bon on est d'accord il faut que ça tienne mais si on la fait un peu à l'arrache, on la fait un peu à l'arrache, si on veut la faire correctement, on l'a fait correctement ; et ça c'est un truc que t'as pas le loisir de faire quand tu fais ça de manière salariée ». Partenariat avec Balma (carrelages, lots) > blabla sur le stockage, brique etc. Ont fait une cession de récup à Obernai pour récupérer la charpente, finalement ont trouvé un accord pour avoir accès à ce bois.

Q : Qu'est-ce qui te plaît dans ce genre d'activité ? Il n'a plus trop accès au bois de par son job actuel : « faire un truc où t'as pas trop besoin de réfléchir », « faire un truc avec des gens qui ont envie de faire un projet avec toi et qui ont une énergie qui n'est pas la même que celle que tu retrouves avec tes collègues de travail habituel parce qu'il y a une force motrice dans le milieu associatif moi j'trouve que tu retrouves pas dans le milieu du travail ».

Q : Qu'est-ce qui fait d'après toi qu'il existe plus cette force motrice dans le milieu associatif ?

- Se retrouve plus dans les valeurs du milieu associatif que dans les valeurs du monde du travail : « le fait de mettre son énergie en commun pour un projet qui n'est pas obligé de rapporter quelque chose financièrement, bon bien sûr faut quand même que ça tienne la route mais... euh un truc qui plaise aux gens quoi, enfin un truc qui peut servir aux gens qui ont un besoin »
- Montre que « tout le monde est capable de scier un bout de bois » : « valorisant pour les gens d'arriver à se rendre compte qu'ils arrivent à faire quelque chose avec leurs doigts ».

Moment fort

Un des premiers weekend où il est venu en chantier : ont joué aux fléchettes. En général, le jeudi soir quand on boit des coups, « j'avais des périodes l'année dernière où j'avais des pseudo burnout et du coup j'étais en vacances euh qu'est-ce que je raconte pas en vacances, en arrêt, je remarque le lapsus » : ils finissaient à 2h du mat le jeudi quand il y avait apéro, rencontre. Une soirée zic « on a dansé comme des malades ». C'est un lieu qui peut être festif mais vraiment le jeudi soir.

1 fois par an : fête de la manuf : tartes flambées, groupes de musique etc

1 soirée voyage à vélo : « deux nanas qui sont venues nous présenter leur voyage à vélo depuis Lyon jusqu'en Argentine ». « Moi j'adore ce lieu en fait, il y a une espèce d'atmosphère particulière dans ce lieu, que j'ai déjà ressentie à la Grainerie, que j'ai déjà senti ailleurs et ouais l'ambiance que j'aime beaucoup ». Il n'a pas passé beaucoup de temps à la Gr, plutôt pendant les portes ouvertes etc.

3 mots qui lui évoquent la Manufacture :

- Cave lui vient assez vite, froid & humide : « faut que tu sois motivé » > Souterrain

- Motivé « t'as pas le choix, en été dedans il fait 13 degrés alors que dehors il en fait 30 donc faut que tu viennes avec un pull, en hiver il fait 4 degrés alors que dehors il fait 0 donc tu viens aussi avec un pull ».
- Chaleureux : « des gens en or »

→ Mélange chaud-froid.

« Bien qu'on essaye de se faire connaître, on fait quand même partie d'un microcosme de... j'ai pas envie de dire *makers* parce que ça veut rien dire mais oui de gens qui sont intéressés par le fait d'arriver à faire des choses par leurs propres moyens même si c'est un truc qui est de plus en plus à la mode, j pense qu'au départ on est quand même une bande de punks dans une cave. »

Je le re-questionne sur ce qui le gêne dans le terme 'Makers' = « ça donne l'impression d'être facile. Je sais pas comment l'expliquer...(...) Les *makers* que tu vois sur youtube, ils ont un atelier tout propre et puis la manière dont ils te le présentent même si les mecs ils te disent qu'ils ont dû essayé quatre fois avant d'y arriver, t'as quand même l'impression que c'est super facile alors que la vérité c'est que c'est pas simple ; si t'as pas la gniac, tu le fais pas. » Ex : tu veux faire une étagère sur toi mais t'as ni le matos, ni les compétences ni les compétences ni le bois : « donc tu vas chez ikea, tu achètes une étagère, tu lis le mode d'emploi, si tu te démerdes pas trop mal, t'arrives à la fixer et hop t'es content »> « après t'as la démarche 'je veux pas aller chez ikea, ou je veux pas aller dans n'importe quel magasin qui fait ses trucs en Chine, moi je veux le faire moi-même et savoir d'où ça vient donc là t'es déjà dans une certaine démarche » tu n'as pas les compétences, tu dois chercher, « ça demande déjà un certain travail, un certain effort », il faut pouvoir se dire « ça m'éclate tellement de faire ça que je suis prêt à aller me former, aller demander des conseils ». « C'est plus compliqué que d'aller chez ikea acheter du matos, même si ça m'est arrivé d'aller chez Ikea parce que j'avais besoin d'un truc vite et voilà c'était une contrainte de temps ou d'argent ou voilà mais dans l'idéal j'aimerais bien m'en passer ».

Rapport au temps

Il a un rapport au temps compliqué qui lui est propre parce qu'il n'a pas le temps de faire tout ce qu'il veut faire. A la manuf: « Dépend de la manière dont tu utilises le lieu : si t'es abonné à l'année, t'as pas besoin de payer des tickets donc t'as pas besoin de regarder la montre, tu viens et puis tu pars quand t'as envie, ça n'a déjà plu rien à voir avec le fait de payer les tickets. »

Hors covid : y passait pas mal de ses vendredis aprem et samedi, ne compte pas les jeudis « quand je dis y être, c'est y faire quelque chose pas boire des bières »

Actuellement 6h par semaine dédié à la création, mais ça ne « me convient pas du tout » > aimerait pouvoir y passer plus de temps.

Communauté

- Public majoritairement masculin même s'il doit y avoir entre 20 et 40% de femmes.
- « Tous des gens qui ont envie de faire des choses par eux-mêmes » (ex : 2 nanas qui font un meuble)
- Groupe des membres actifs « têtes que tu vois souvent, avec qui tu discutes et après ça devient tes potes » avec eux c'est facile
- Adhérents qui viennent et repartent ; avec eux ça dépend

« J'en ai pas la confirmation mais j pense qu'on est quand même une sacrée bande de gauchistes, ça c'est clair » : il a le souvenir d'avoir vu 2 mecs qui voulaient faire de la thune lors d'une visite de pré-inscription : les a vu une fois et ne sont plus jamais revenus. «Il y a peut-être une ambiance qui fait que si t'es là pour faire du blé, tu vas vite faire demi-tour, ça va pas t'intéresser longtemps. »

Q : Pourtant il y aurait ptetre moyen de se faire du blé vu les machines au top que vous utilisez... »

Il rit, n'a pas l'air convaincu que les machines sont si au top que ça !

Les résidents : utilisent le lieu comme leur lieu de production : peut-être qu'É. est à plein temps mais les autres ont souvent un mi-temps ailleurs > on peut en vivre mais ce n'est pas l'objectif premier : « ton objectif premier, c'est de faire des trucs qui te plaisent »

Politisation du lieu ?

Lieu de revendication mais pas affiché : pas une bannière, « moi j'pense que ...c'est ça qui fait aussi son charme, chacun le fait dans son coin, enfin pas dans son coin mais pour lui-même » Lui ne croit plus... enfin il va voter mais pense que le changement vient grâce à l'engagement des gens au niveau local.

Genre

Q : tu me disais que c'était majoritairement masculin, est-ce que c'est un sujet de discussion la répartition genrée du lieu et des activités ? « Non, après ça arrive qu'il y ait une phrase qui parte en disant ah cool une nana, ça va en faire une de plus mais on n'est pas regardants, enfin j'pense qu' on s'en fout en fait » Lui essaye personnellement de pas être dans l'archétype du mec qui t'enseigne.

Normes

Savoir comment utiliser les machines, pas d'habits amples, pas de cheveux qui dépassent, chaussures de sécu c'est mieux, quand on arrive dans un lieu propre on essaie de le laisser dans le même état : « c'est de l'autodiscipline ».

Q : Vous faites quoi quand il y a des manquements ? Réaction si ça se passe sous leur nez, mais ça arrive que des outils disparaissent. Pas eu de gros dégâts. Outils qu'ils n'ont pas retrouvés.

Symboles

Les travées : ensemble du site était une brasserie, mais la manuf est située dans les glacières de la brasserie : « il ne reste pas assez de la brasserie pour qu'on en fasse un symbole. ». « Le lieu définit les gens qui y vont. »

Aimerait aller voir la coop pour voir les ateliers qui y sont parce que « ça doit être plus cher mais plus simple ».

Habitudes, rituels, Moments collectifs

Jeudi soir, dimanche quand on peut : on se retrouve avec des habitués pour faire des chantiers (en temps normal c'est ouvert à tout le monde) : font de la charpente. Grosse journée : nettoyage des machines, sol, gros repas, constructions habituellement le dimanche.

Gouvernance

Il émet un avis. Pour la charpente, donne leur avis collectif, n'ont pas de référent.

S'il a des suggestions il les soumet à d'autres membres, ça remonte jusqu'au CA, passe en CA, c'est le CA qui décide. Il a déjà assisté à quelques CA (pas trop en ce moment car en ce moment c'est le samedi et il préfère être à l'atelier)

Mode de décision: vote. « C'est pas mal parce qu'il y a souvent un maître du temps » : ça dure environ 2-3h, avant c'était beaucoup plus long.

Conflits : « on discute, après des gros conflits à l'intérieur de la manuf pour le moment j'en ai pas vu ».

Résidents ont accès quand ils veulent en début de semaine et aussi pendant les créneaux où il y a des adhérents mais ils doivent partager l'espace à ces moments-là.

Utilisation des machines : bien qu'on forme les gens, ils ne savent pas forcément super bien s'en servir : discussion sur une lame de scie. É (résident) : ne veut pas qu'on s'en serve n'importe comment des machines car c'est son outil de travail et il y tient : « ça c'est l'endroit où ça risque de chauffer. »

RECIT DE VIE

Rapport au travail

Il travaillait à la manufacture d'orge jusqu'à l'année passée, il a trouvé un autre boulot dans l'électronique désormais grâce à sa formation à Toulouse juste en face de la manufacture d'orge. Il voudrait passer sur un temps partiel dans son boulot actuel et faire le reste de son temps partiel pour bosser sur ses projets entre la Manuf et la casa rosada (graphistes, designers, scénographie : plus une grosse coloc, « un peu comme la Grainerie où chacun a son espace et peut faire son activité personnelle », mutualisation d'espaces. Souhaite se rapprocher d'une coopérative ?

Création/Faire

Q : Te considères-tu comme quelqu'un de manuel ? (dans la partie I de l'entretien)

« Moi j'suis vraiment vraiment vraiment à cheval sur les deux » et il enchaîne sur son parcours.

Parcours

Bac S, 3 années de fac de bio : beaucoup en cours mais n'a jamais ouvert un bouquin en dehors d'un amphi : « autant dire que ça s'est soldé par un échec total, et on m'a gentiment fait comprendre que fallait que je trouve un boulot où je gagnais ma croute ». Il n'a pas réussi à passer sa scolarité sans avoir un classeur propre, il a « dézingué » toutes ses trouses, cartables, gommages parce qu'il « les triturait dans tous les sens ». Ses 2 grands-pères avaient un établi : il plantait des clous, faisait de la sculpture (tapait plutôt sur des bouts de bois avec un ciseau et un marteau) donc « j'ai toujours fait ça ». « Du coup le jour où on m'a gentiment fait comprendre qu'il fallait que je me trouve un boulot salarié, ma première idée ça a été de faire de l'ébénisterie ». Mais les boîtes qu'il a trouvées en ébénisterie faisaient toutes de la pose de meubles IKEA, et « ça je voulais pas faire ». Donc « un peu par hasard », il s'est retrouvé en facture d'orgues : ça lui a bien plu mais au bout d'un moment « je trouvais que c'était trop répétitif, et que je n'utilisais pas assez mes mains, euh pardon ma tête ». Il a aussi démonté des radios quand il était gosse, bidouillé de l'électronique, fait des réparations : démontait les trucs et les remontait, il voulait être capable de les remonter » « par exemple aujourd'hui j'ai eu une journée où j'ai tellement réfléchi que j'arrivais plus à réfléchir en rentrant chez moi. « C'est bien par ce que l'équilibre me sied plus dans le sens où je peux passer une journée entière à essayer de dépanner un truc mais pour dépanner il faut que je soude que je dessoude, que je bricole donc il faut que je réfléchisse en même temps à ce que je fais, comment je le fais pourquoi je le fais et après il faut que je fasse donc pour l'instant l'équilibre est pas mal ». **Q : donc il y a tout un processus de réflexion avant la création.** ? « ouais, alors création c'est un grand mot mais avant l'action on va dire ».

Quand il a commencé le CFA, il avait 21 ans : il était dans les plus anciens (tu pouvais y entrer à 15 ans) : la moyenne d'âge c'était 18-19, c'était des gens qui ne sortaient pas de 3^{ème}, « il y avait un espèce de consensus au niveau des patrons facteurs d'orge parce qu'ils préféraient que t'aies un autre diplôme dans le bois avant » Dans la pratique, il y avait la moitié qui avait un diplôme dans le bois, 25% qui sortaient de 3^{ème} et les 25% restant qui avaient déjà un bac.

2.3. Compte rendu d'entretien avec K., membre du CA de la Manufacture et coordinatrice de l'atelier matériaux souples

Date : 16.03.2021

Durée : 1h30

Via : appel téléphonique

Arrivée à la Manufacture

Elle était dans un projet de création d'autoentreprise, à la recherche d'un lieu pour faire des cours de couture, souhaitait louer un lieu et venir avec ses propres machines > une amie a entendu une annonce sur FIP locale qui parlait de la manufacture et que « c'était des ateliers partagés, dans sa tête ça a fait tilt » > K. a écrit un mail avec sa demande au président, il lui a proposé une rencontre en face-à-face.

Q : Et donc tu ne cherchais pas spécialement des ateliers partagés ?

« Je ne connaissais même pas l'existence des ateliers partagés, je l'ai découvert. J'ai découvert le monde des fablabs, des makers, je me suis retrouvée avec 400 j'exagère mais avec 40 nouveaux mots de vocabulaire à assimiler en quelques semaines puisque c'était un univers dans lequel je n'étais jamais tombée donc vu mon âge mon parcours et tout ça, c'était vraiment un milieu que je n'avais jamais touché». « Donc les mots de DIY, de makers, de CAO, tout ça pour moi c'était du chinois, du chinois complet ».

Q : Et pourquoi ça a fait tilt dans la tête de ton amie ?

« A cause du mot 'ateliers partagés' justement, moi je cherchais un espace pour faire un atelier de couture. Et que la notion d'ateliers partagés c'était dans l'idée de... eh bien il y a des gens qui s'installent et qui mutualisent du matériel, mutualisent un espace et font des activités ensemble sur un même espace, donc c'était la notion de peut-être la possibilité de partager un espace avec d'autres créateurs et de réduire les couts, d'avoir moins de charges, c'est dans cette idée-là ».

Rencontre avec X. : rencontre très conviviale : « mais comme j'te dis avec l'impression d'entrer dans un monde de martiens qui parlaient pas du tout le même langage, à l'époque des gens, enfin surtout X. très pétillant, très engagé, très heureux de présenter son bébé, son projet, tout ce qui avait déjà été fait dans ce lieu, la communauté comment ça fonctionnait, toutes les utopies, les évolutions entre la conception du projet dans la tête de 3 gars autour d'une table et ce que c'était devenu, la masse de travail déjà abattue pour arriver à comment c'était quand je suis arrivée, voilà une communauté aussi, une communauté de gens, une chaleur humaine très intense à l'époque, il y avait des réunions qui se faisaient quasiment toutes les semaines en fin de semaine » elle se dépêchait d'y aller pour rejoindre ces réunions où on était « une trentaine autour d'un bureau à faire de la démocratie participative pour faire avancer le projet de l'association, chacun pouvait prendre la parole à son tour et s'exprimer, ensuite on mettait l'idée au vote, c'était un fonctionnement que je n'avais jamais rencontré, qui était tout nouveau pour moi, et que j'ai trouvé respectueux des uns et des autres et très chaleureux ». Mode de gouvernance a évolué avec le temps > outils utilisés ont évolué : toujours démocratie participative mais sujets plus discutés avec l'ensemble de la communauté des membres : discutés en petits groupes, dans les rencontres interpersonnelles > une fois que les projets sont bien définis et aboutis > présentation au vote en CA et proposition à la discussion. « On a des CA qui n'ont lieu que tous les mois alors qu'avant c'était toutes les semaines et c'est vraiment quelque chose qui prend moins de temps, ils ont recadré le temps dépensé, l'énergie utilisée pour que ça ne dure que 2h-2h et demi et que ça ait lieu une fois par mois ».

Arrivée en 2017, il y a 4 ans.

Feeling atelier

Q : Est-ce que tu te rappelles comment tu t'es sentie lors de ta première entrée au sein de la manufacture, dans le lieu ?

« Impressionnée. Impressionnée par pleins de technologies que je ne connaissais pas, impressionnée par le vocabulaire (...) curieuse de découvrir et puis heureuse de voir un lieu alternatif, une friche industrielle, un lieu qui me convient bien parce que je suis de par nature attirée par tout ce qui est le recyclage, je fréquente beaucoup les communautés Emmaüs, toutes les communautés Emmaüs partout où je pars en vacances je vais dans les communautés Emmaüs, tout ce qui est fripes, friches industrielles, réhabilitation de lieux avec une histoire que l'on m'a racontée tout de suite et non je me suis sentie bien. »

Réponse double à sa proposition pour son atelier couture : « non nous ne louons pas l'espace pour faire des cours de couture, c'est pas l'objectif de l'association, nous louons l'espace à des gens qui fabriquent des choses, qui sont des prototypistes, qui veulent faire des premiers modèles pour aller proposer à l'industrie ensuite mais par contre on n'a jamais eu d'atelier matériaux souples, et si tu veux, tu peux monter l'atelier matériaux souples de la manufacture » : elle ne s'attendait pas à ça, « au fait qu'on me fasse confiance », qu'on lui propose d'y aller comme elle avait l'expertise.

Matériaux souples : pas un terme qu'elle avait l'habitude d'utiliser : pas beaucoup d'expérience dans la couture de bâches par manque de matos etc elle a surtout fait de l'habillement avt.

Elle a pris ça comme un « cadeau de la vie » : un défi pour elle, « c'est super je vais pouvoir monter un atelier » : grand espace, elle allait pouvoir chercher des machines, imaginer comment elle allait l'équiper etc > défi pour « que le lieu ressemble aux autres ateliers de la manufacture », qu'il soit « dans l'état d'esprit » : que ce ne soit pas un atelier privé, « que je fasse attention que ce n'est pas un atelier à moi » : « c'est un atelier partagé, les machines qui sont dedans doivent être variées et doivent servir à différents usages » : que les machines intéressent les autres *makers*.

« On sort de la couture qu'on a dans la représentation classique : des femmes qui viennent apprendre pour un loisir. Déjà là, on est dans un univers beaucoup plus masculin, t'as plein de gars qui s'intéressent, les premières machines qui sont arrivées ils étaient tous autour et ils étaient super intéressés, puis de fil en aiguille j'ai compris qu'il y en avait beaucoup qui cousaient déjà, qui avaient des machines chez eux, qui bricolaient des sacs, qui faisaient des hamacs etc

« L'atelier devait se construire avec l'idée que les gars qui fréquentent la Manuf pouvaient en avoir besoin pour une bâche de vélocargo, pour tout un tas de choses ».

« Il y a eu des petites tensions pendant un certain temps entre ce que moi je représentais dans leur imaginaire : la couturière, les ateliers couture café-gâteaux, les mamys qui tricotent, le côté super féminin et dentelle et flonflon alors que c'était pas forcément ce que je voulais mettre en avant moi mais quelque part j'incarnais cette vision qu'on peut avoir de la couture » > déconstruction de ces préjugés « en discutant, en provoquant, en tenant tête, en tenant position, en insistant »

Sujet de bataille : plan de coupe : « je suis arrivée la fleur au fusil en me disant ah ouais il faut créer un atelier, je suis arrivée avec une liste de 30 lignes » de ce dont elle avait besoin : « et là il y a F. qui me regarde et qui fait 'ok vas-y, monte-le », elle a réalisé comment ça se passait.. « c'était un peu le côté naïf, ah oui il y a des gens qui savent faire donc ils vont le monter » En fait non « c'est toi qui fais, tu trouves des gens du collectif qui vont faire avec toi, mais c'est toi le porteur de projet si c'est toi qui prend ça en main, c'est ton initiative tout en vérifiant tout le temps si les membres du

CA sont d'accord » : balancier entre ce qu'elle imaginait, ce qu'ils étaient d'accord pour faire, moyens financiers, appels aux dons etc

Plan de coupe : « j'arrive la fleur au fusil » : elle avait fait tout son plan, les dimensions etc, on lui répond : « t'as qu'à le faire » : elle ne savait pas se servir d'une machine à bois. Un des membres de la manuf de l'époque lui demande « tu veux qu'on le fasse ensemble ? » « ça c'était aussi un cadeau de la vie » : qqn qui m'accompagne, on le fait ensemble, qui ne la laisse pas toute seule, elle a pu lier des amitiés avec ceux qui l'ont soutenue > pers qui ont voulu l'aider dans sa démarche, « ça a créé des liens plus forts qu'avec ceux qui disaient 'elle va ramener des bonnes femmes ici ». Elle venait avec toute une clientèle, et qu'elle a ramené, et qui viennent coudre à la manuf.

Plan de coupe gênait : « des gars de la manuf qui me le sortaient et qui le foutaient dans le couloir » parce qu'ils voulaient utiliser l'espace pour autre chose, il fallait régulièrement le rentrer, parfois elle coupait dans le couloir parce qu'elle n'arrivait pas à le déplacer toute seule : « il a été l'enjeu d'une sorte de bataille pour l'espace alors qu'il y avait eu le discours 'vas-y monte l'atelier matériaux souples', mais en même temps des objectifs et des volontés différentes entre les membres de la Manufacture pour l'occupation de l'espace » : tout le monde n'était pas d'accord pour l'existence de cet atelier, il a fallu batailler, tenir tête, « il a fallu continuer de venir travailler, de marquer sa présence pour que la confiance s'installe»

« Discussions épiques avec des gars qui disaient 'on en a marre de ton plan de coupe, il prend trop de place, il est trop lourd à déplacer, j'leur ai dit déjà arrêtez de la déplacer, laissez-le là où il est, 'ouais t'f'çon on va le foutre à la déchetterie. Jleur dit 'mais vous imaginez que un jour vous rentrez dans votre atelier bois et qu'il y ait plus d'établi ? »

A l'époque il y avait 2 femmes, « une femme assez masculine avec un franc parler assez clair qui m'a soutenue ». Et puis, plus tard J. est arrivée : J. au départ était plutôt en observation au retour de son voyage : la manuf avait évolué entre le moment où J. était partie et son retour « elle prenait pas beaucoup position au début ».

Genre

« Question de la société qui est ramenée dans cet univers-là » : elle a été questionnée, l'est encore, d'une façon différente ajd, il y 3-4 mois : vote de la possibilité de faire la perm des romaines « la possibilité pour des femmes de l'association StuB'iclou de venir faire des soirées entre meufs ». La question du genre « elle nous habite, chacun d'entre nous (...) et elle s'exprime aussi à travers le fait que c'est un endroit où les gens font, et où faire, construire, créer avec des machines et des outils n'a pas la même définition pour chacun d'entre nous en fonction de comment on a été genré et en fonction de si on a déjà posé une réflexion là-dessus par rapport à notre parcours de vie ».

« Moi j'adore travailler dans un univers masculin parce que c'est franc du collier, c'est clair, c'est net, on sait où on va » > « me poser en tant que femme dans un univers masculin ne me pose pas de problème » : a svt fait ça dans ses groupes de plongée : « souvent seule dans des groupes d'hommes »

« Ca m'a pas effrayée en fait. Ce que j'aimais pas c'est quand on me renvoyait le côté trop féminin de l'aspect de la couture parce que c'est une méconnaissance en fait des différents métiers qui sont liés à la couture et j'ai beaucoup apprécié que des hommes qui par exemple avaient été couturiers sur de la bâche commencent à venir, participent aux ateliers couture, viennent réparer les machines »

Q : est-ce que tu as l'impression qu'à l'inverse il y a des femmes qui vont travailler sur les machines à bois par exemple ?

« J. en est un exemple parfait » / plusieurs jeunes femmes ont fait des parcours similaires cf M. qui est arrivée il y a un an, elle a tout appris en devenant résidente et en demandant des conseils. Elle a construit entièrement la *tiny house* : « elle a tout fait de A à Z, moi elle m'a sidérée, et elle me sidère encore : la détermination, aller jusqu'au bout, la joie de vivre au quotidien, la simplicité pour s'intégrer dans un groupe de travail avec des gars justement »

« Mais on n'est pas si nombreuses que ça ». Certaines femmes viennent faire des formations, pour faire un travail pour elles dans un cadre privatif et repartir sans se mêler à la vie de l'association. Ne sont pas si nombreuses en tant que membres actives.

Il y a A. la cordonnière, « elle, elle a le profil pour ça, elle vient dans des chantiers, elle a déjà fédéré des gars dans des domaines qu'elle explore, qui sont à l'interface entre ce qu'elle fait en cordonnerie et ce que d'autres gars à la manufacture peuvent lui apporter comme compétences ». Ce serait très bien qu'il y en ait d'autres.

« J'ai vu des femmes voilées aussi venir à l'atelier, ça c'était très sympa, et pas dans l'atelier couture ! A l'atelier bois hein ! » Elle avait des projets de créations de meubles, elle a appris à utiliser les machines : « c'était très très surprenant ».

Statut

Elle n'est pas résidente. A un moment donné, se sont posé la question de « comment proposer des machines qui sont en bon état ? » Question de la création d'un poste pas officialisé mais il a quand même son rôle :

Rôle de coordination d'atelier : « J. en tant que menuisière est tout à fait en capacité d'évaluer les besoins dans les machines à bois ». Différents hommes sont passés à l'atelier métal mais ne sont pas restés « on espère acclimater quelqu'un qui deviendra coordinateur de l'atelier métal » > en capacité de réviser les machines, choisir leur emplacement etc. Quelqu'un « Qui a une vision professionnelle et peut analyser les problématiques sur les machines. »

- Rôles de fait pas formalisés, « ils sont de fait dans le sens où c'est un rôle que tu prends, où les autres sont d'accord que tu le prends mais il n'est pas contractualisé d'aucune manière que ce soit ».

Elle n'a pas d'abonnement à l'année, elle est membre active de la manuf (cooptée par F.) : évolution, elle a demandé à rentrer au CA parce qu'elle voulait acquérir des compétences pour les demandes de subs, écritures, avoir un rôle, participer au vote et représenter un des coordinateurs d'atelier > élue au CA, elle est tjrs membre élue depuis le mois de septembre 2020.

Moment fort

Grandes fêtes, « journées portes ouvertes où je remplis l'atelier de tout ce que mes apprenants me prêtent », elle fait une exposition, ramène tous ses fils, elle décore tout l'espace, elle met toutes les machines sur la table, elle accueille des gens qui font toutes les demandes qu'ils veulent. Les moments les plus forts : qd ils accueillent à plusieurs > à 4 à animer et faire découvrir (3 autres personnes ont pu animer l'atelier matériaux souples, qui se sont démotivées pour des questions de froid, de poussière) > 2 brodeuses et une autre couturière.

« Jeudis soirs qui finissaient au bout de la nuit autour d'un braséro, les forgerons qui forgeaient derrière, le bruit de la forge, les gens qui n'en finissaient pas d'imaginer ce qu'on pourrait faire avec cette association, tout un tas de projets farfelus qui nous passaient par la tête, je crois qu'on avait un peu bu (rires) »

« En fait le collectif, la vie dans le collectif, les discussions, les interactions avec les membres, les chantiers » 2 moments forts : gros chantiers : construction d'une nouvelle cabane, abattage d'un mur, couler une chape > « comme moi physiquement j'ai des soucis de santé dans mes jambes, je peux pas jouer du marteau-piqueur » elle a fait à manger parce qu'elle ne peut pas porter des trucs lourds > a emprunté des casseroles à la Grainerie « des gros plats où il a failli travailler pendant 2 jours (...) pour soutenir le moral des troupes à midi ».

Moment dur

2019-2020 Noël : grosses discussions entre la Manufacture et la Casa Rosada autour de la question « Est-ce que nous allions répondre à un appel à subs ensemble ou séparément ? » Tiraillement dans tous les sens au moment où la Casa se mettait en place. Bousculés par ses membres, « ils nous ont fait comprendre qu'ils investiraient les lieux, on s'est mis sur la défensive » > ça a créé des tensions et scissions, « tout le monde n'avait pas les mêmes intérêts dans cette histoire », « ça a remis en question les valeurs de la manufacture, ses orientations ». Jusqu'à l'orga d'un forum par F. : « qu'est-ce que nous pourrions faire ensemble, qu'est-ce que nous ne ferons jamais ensemble » > ça a permis d'apaiser un peu des choses.

Ça a fini de s'apaiser quand le porteur de projet de la maison rose et qui était vice-prés de la manuf a quitté son poste

➤ « Avoir un pied dans chaque, ça devenait compliqué »

Idée de devoir partager l'argent et les projets > c'aurait pu être une grosse sub mais au final c'était une sub pour des tiers-lieux dans des QPV et au final ils n'étaient même pas dans le QPV : un débat qui a cristallisé plein de choses > « il y avait peut-être le besoin de cette scission, le besoin de ce départ, le besoin de cette naissance parce que c'était à la fois une naissance, à la fois un départ, et en même temps une coupure et un accouchement et tout ça dans la douleur ».

Points de tensions : intentions des membres de la casa rosada en débarquant à la manuf: « on a freiné des 4 fers, on a dit non, on ne s'est pas laissé faire ».

Difficulté : 2 entités différentes : peur d'une entrée en compétition, concurrence « pleins de peurs cristallisées » etc > Des nouveaux membres de la casa débarquaient à la manuf en leur disant « on va faire comme si et comme ça chez vous, « mais what the fuck ? » Beaucoup remué tout le monde, énorme travail d'écriture pour J., principalement porté par la Manuf. Suite au forum, se sont dit qu'ils feraient une demande commune, et au final ils ont fait une demande séparée : ils ont reçu une réponse négative : non-éligibilité.

Casa à l'autre bout de la rue > font des trucs ensemble mnt, plus de tensions d'argent etc > ça s'est apaisé. « Organisent des fêtes en même temps ». Certains membres sont dans les deux. « C'était vraiment vraiment critique ».

Valeurs

Affichées, officielles, écrites: « des **ateliers partagés pour permettre à des créateurs d'entreprises d'essayer** sans avoir encore possibilité d'acheter tout le matériel donc c'est des valeurs de partage d'ateliers » + « une **gouvernance partagée** quand même, malgré tout »

Valeur importante pour elle non-écrite : « **transmission des savoir-faire** : j'insiste là-dessus parce que moi je suis pédagogue et que c'est ce que j'ai envie de développer dans la manufacture : elle se fait déjà de fait naturellement entre nous, entre les membres mais elle n'est pas écrite dans les statuts ».

La mutualisation d'espace, de matériaux, la mutualisation de compétences pour faire avancer, mais la mutualisation de compétences pour faire de la formation pas encore.

« Ça commence à peine, et c'est finalement différent du projet de départ ».

« Là c'est mon propre filtre ».

Autre valeur : « **l'entraide** : on va plus loin quand on s'y met à plusieurs, on va plus haut, plus fort, plus loin, on peut réaliser nos rêves les plus fous si on se met ensemble » ça c'est vraiment une des grandes réalités de la manufacture ».

Ex : « tout ce qui a été construit dans la Manufacture, ça a d'abord été rêvé » ex : mezzanine : asso Balma : poutres de récup gratuitement : c'est en train de se concrétiser « souvent c'est ça à la manufacture: on attend, on projette, on désire, on désire, on désire et un jour tombent les moyens pour le faire et là tout le monde y est et ça se réalise en quelques weekends ». « Je pense que ça a toujours été comme ça : projeter, rêver attendre l'occasion, voir le matériel arriver, saisir

l'occasion de prendre le matériel dont on avait besoin et dont on rêvait et s'y mettre, se remonter les manches et le faire parce que c'est le moment de le faire ».

Chacun a sa place : « **tolérance et respect des possibilités des uns et des autres** ». « Jamais de critique de l'absence de quelqu'un, Respecter les capacités de chacun, ne pas se moquer si quelqu'un ne peut pas faire ci ou ça ».

Elle y passe de 4 à 8 h par semaine, si elle compte : les clubs couture qu'elle anime bénévolement, les perms, les temps de travail où elle vient bosser + les temps où elle reste boire des coups. Avant le covid, c'était plus.

Créations favorites

Elle est très fière de son plan de coupe.

Pour elle : s'est fait de très beaux vêtements, même pendant des réunions pour les finitions.

Travail manuel

« Indispensable à ma vie, à mon équilibre qui me permet de développer ma puissance intellectuelle à côté, parce qu'ils sont interdépendants l'un de l'autre : le travail manuel et le travail intellectuel ». C'est un équilibre : « si j'ai pas l'équilibre je suis pas bien » : si elle fait que de l'intellectuel elle est encore plus mal que si elle fait que du manuel : « c'est une sorte de balancier entre les 2 ».

Makerspace

Un terme très utilisé au début quand elle est arrivée, elle se l'est approprié comme un voc qu'il fallait utiliser : puis elle a entendu des réactions au fait qu'elle l'utilisait quand elle faisait des visites par ex: « elle ne l'utilise plus > « parce qu'un certain nombre des gens du collectif ont émis des réticences au fait de l'utiliser »

- Ne se souvient plus exactement pourquoi ils étaient réticents.
- Pour elle « l'utilisation d'un vocabulaire anglais sur quelque chose qu'on fait ici est toujours un peu gênant » « l'atelier partagé est bien » > évolutions au cours du temps « au début on parlait de fablab mais le fablab, c'est qu'une partie de la manufacture et il est pas très vivant ». Une époque il y avait beaucoup plus de gens dans la cabine de commandes numériques, cet espace n'est plus si vivant.
- Vocabulaire a évolué en s'entendant les uns les autres, ce n'est pas qu'elle qui a créé son voc : elle observe ce que disent les autres quand ils font des visites.

Lieu

Assise à la table en plein milieu des matériaux souples : vue sur les 2 entrées, elle voit les gens.

Utilise peu les autres espaces : pas le besoin : va faire la formation laser pour devenir autonome sur la gravure de cuir etc plus pour développer un projet pro. Demandra peut-être une résidence

Dans une phase de création d'entreprise.

Rapport au temps

Extensible et en même temps trop court : fluctuant, on ne le contrôle pas : à cause des interactions avec les autres personnes. On ne peut pas repousser les autres en disant laissez-moi je travaille. Sauf les résidents : temps pas profitable pour des intérêts perso mais le réseau peut lui servir par la suite : un lieu ressource d'information et de rencontre, elle y tend l'oreille, prend des numéros, trouve des liens qui lui manquaient. En contact avec des gens plus jeunes, plus dynamiques, ouverture, différence : elle a 53 ans moyenne d'âge autour de la trentaine

Lui apprend beaucoup de choses : voc, réseau, liens sur d'autres domaines.

Motivations

Devenu un lieu ressource essentiel pour elle, lieu qui a soutenu son épanouissement professionnel et humain.

Fierté

A trouvé sa place, être acceptée telle qu'elle est.

Déception :

Elle devra un jour faire le deuil dans lequel elle pourra développer son atelier pro, trouver un autre espace à développer :
pbs matériels: manque de chauffage, manque de lumière : plus une fonction de couveuse qu'une fonction de dvp.

- Elle sera moins dedans, va surement intégrer une SCOP, veut continuer à fonctionner comme ça : la manuf lui a appris à faire ça mais elle e pourra pas dv son activité pro là-bas
- Pincement au cœur

Autonomie

Parle de cette idée au CA, s'ils trouvent ça pertinent, ok, pense que ça va être utile : vont recevoir un gros parc de machines d'un artisan cellier de voiture.

Peut décider de faire des dessus de chaise pour que ce soit confort.

Dès que les finances sont mises en jeu, ne décide pas par elle-même etc. Décide elle-même de faire venir le réparateur.

Ex : machine à tricoter, prenait la poussière, ne l'a pas jetée : trouve que c'est bien que ça fonctionne comme ça.

Qualificatifs

3 mots :

- Communauté
- Partage
- Entraide

Entraide entre elle pour elle ce qu'il y a de plus important.

Symboles

Son logo, en tissu collé sur son plan de coupe : décidé au début, avant qu'elle vienne > 3 couleurs : orange, noir & blanc
> dessiné par un des fondateurs.

Brasero du soir autour duquel on se retrouve : plutôt le jeudi, en été ça peut être d'autres soirs

Rites, habitudes

Aller se saluer, voir qui est là etc. S'attendre pour manger.

Membres

Fondateurs plus très nombreux, membres du CA varient en fonction des époques, personnes à la retraite lien social et compétences : dans l'offrande de leurs compétences : intergénérationnel très sympa ; les adhérents tout simples dont on oublie les prénoms, membres actifs : résidents fonctionnent dans leur monde avec leurs codes, membres des associations que l'on héberge, celui qui passe certains soirs

Le cambouis : événementiel qui tourne autour du vélo

M. : vescargo : véhicule humainement assisté et électrique > déplacé 500Kg de charges utile : inventeur fou qui prototype > est venu demander à pouvoir stocker, recevoir des dons, aide pour formaliser son projet, aide au financement > électrification du véhicule.

Brassage léger au niveau ethnique : modes de communication et modes relationnels d'entraide qui ne sont pas les mêmes d'une communauté à l'autre : pas les mêmes paradigmes de communication.

- Des cadres, des limites : lieu semble alternatif et espace géographique où certaines personnes pensent pouvoir tout obtenir gratuitement.
- Communauté clanique, engueulades, insultes : chez nous on n'obtient pas une aide tout de suite en rentrant : il y a un protocole : une façon de penser radicalement à l'opposé que ce qui fonctionne dans une entraide clanique. On est dans deux mondes radicalement différents. Des tentatives lentes pour y pallier : des a priori des 2 côtés > sécurité d'abord, être membre, cadre fort. Cadre garant de la pérennité de l'association : c'est le discours qu'on tient : en tant que clef de fab, il faut croire en ce cadre pour pouvoir le défendre : on n'a pas le choix, une exception : appel d'air ; différences de traitement sinon.

Classe sociale : Niveaux d'études assez élevés revenus à du manuel pour diverses raisons : bcp ont des bas +3 +', artisans, ingénieurs, pas artisanat façon chambre des métiers > plutôt des *makers* : personne partie dans des études théoriques qui a une compréhension théorique des choses, et conception manuelle en plus.

Normes

Respecter la vie privée des uns et des autres : aussi dans les échanges informels : il peut y avoir des débordements avec des complicités : neutralité bienveillante autour de toute la sphère privée de chaque individu.

Respecter l'opinion de chacun : pas trop se moquer des uns et des autres : toujours considérer que l'autre a des domaines d'expertise autres que les miens.

On peut tout se dire sur le ton de la bienveillance ou blague mais pas d'insultes.

Mode de décision : vote des membres du CA : à main levée toujours, discutées en amont, proposé par un ou plusieurs mbs du CA qui ont travaillé auparavant, la plupart du temps c'est positif parce qu'on est mis au courant, textes martyrs (forme martyr du texte) : travail intellectuel fait en amont : travaux collaboratifs > proposition de refondation avec dettes etc

Passent beaucoup par l'écrit Avant : assemblée à l'oral ne laissant pas une trace écrite : au moins le retour sur un premier jet. Toujours des votes, domaines soumis au vote et d'autres non

Très rare de revenir sur des décisions : certaines décisions mettent du temps.

Mécanismes en cas de non-respect des règles communes

On se prévient les uns les autres, on interpelle et on lui signale : si c'est un membre actif, on fait remonter au CA comme problématique : soit c'est qqn en phase d'intégration : réappropriation du cadre, soit c'est qqn qui dit « fuck votre cadre » : retiré les clefs : non tu ne viens pas quand tu veux pour révolutionner le réseau électrique.

Conflits

Mécanismes différents pour les résoudre : conflits larvés : moins importants : choses pas dites, tiraillements, près de la casa rosada: voulait faire fonctionner la manuf comme il faisait fonctionner la casa > jamais extériorisé verbalement mais à travers des zones d'influences mais à travers 2 cours du président vs cour du vice-prés.

Moins de femmes pour faire les reines. La présidente : capitaine sur un bateau : l'équipage a voix au chapitre : en collégiale mais les caractères et les individus avec leur bagage > pas le même ressenti que quand F. était président. Elle ne sait plus s'il y a un vice-prés.

Bureau lui paraissait fermé, ajd paraît plus ouvert de par la composition de ses membres : voulait avoir une autre perspective du fonctionnement de l'asso et d'y participer.

AG : participation de tous possible mais dans les faits plus délicat : tendance à la procrastination : souvent à la bourre sur les écritures : peu de monde cette année : une forme de présentation, rendre compte de l'année écoulée, pas vraiment de discussions dans les AG

AG souvent préparation à la bourre, AG ont plus une forme de présentation, rendre compte de l'année écoulée, des comptes etc.

Deuxième partie de l'entretien : mercredi 24/03/21 par téléphone

Retour sur la dernière fois : Elle en parlait avec son compagnon, des questions de genre. Perm des romaines en non-mixité : on a dit oui mais c'est hors de question de séparer, tellement compliqué d'avoir des hommes, elle est contente de la mixité.

RECIT DE VIE

Travail

Parcours scolaire : bac de lettre, dut histoire de l'art, BEP couture FLOU reprise d'étude BTS économie sociale et familiale et DE conseiller + licence formateur d'études + aimerait continuer à se former.

Couture : tombée dedans qd elle avait 13 ou 14, retailait des sous-vêtements de son arrière grand-mère > fripe ancienne > à la main > sa sœur en a eu une en premier, elle l'a emporté après son mariage ; elle a pu s'y exercer + revues patronage. Couture en autodidacte.

Toujours pensé en faire son métier mais pas dans les attentes de ses parents, ne s'est pas renseignée au moment de l'orientation. Elle était très créative pourtant : un ensemble de vêtements par semaine, elle passait ses we à coudre > découverte d'une communauté Emmaüs pas loin de chez elle > « là ça a été fini ».

Style : vêtements d'orient, des populations nomades de l'Iran et Afghanistan > vêtements portés par les femmes dans l'Asie mineure : elle a rencontré des réfugiés politiques venant d'Iran, s'est intéressé à la culture iranienne + livres photos & photos dans l'actualité. Très attirée par les textiles, soies d'inde, sahari : attirée par la rencontre entre la culture hippie + utilisation dans les pays où ils étaient fait ; robes et vêtements. Née à l'époque de la culture hippie. Elle l'a découvert plus tard grâce à internet, vêtement de scène des grands groupes de cette époque là

Ses parents étaient des intellectuels. Les hommes ont commencé à porter des vêtements avec des caractères féminins, question du genre déjà évoquée mais pas de manière théorique

Janis Joplin, Jimmy Hendrix.

Attentes de ses parents : l'ont vue coudre, mais n'ont jamais suggéré que ça pouvait devenir un métier + copies de miniatures perses.

A voulu faire une école de restaurateur de tableau, fac de stras ne voulaient pas la laisser partir à paris. Elle voulait devenir costumière « j'avais pas les clefs ». Copies de robes de la renaissance qu'elle voyait sur des tableaux, elle a étudié ça, ça

a réveillé qqch. Drapés lui plaisent, effets de pli, couleurs, façon dont ça habille un corps. Tissus créoles, wax ; s'est intéressée aux histoires de ces tissus. Madrass creole vient d'inde

Grande passion pour la laine > elle tricote aussi beaucoup qu'elle achète à Emmaüs « mes créations évoluent surtout en fonction des pelotes que je trouve » bcp de rayures.

Quand elle a quitté la fac, elle s'est mariée, elle attendait sa fille, elle s'est occupée de sa fille, elle a cherché des boulots de manière pérenne, petites périodes courtes : elle s'est résignée à trouver un autre taff > elle s'est rabattue : aide à domicile pour s'occuper de sa fille.

« j'étais pas seule mais c'était tout comme » elle a fait ça 7 ans.

DUST sociologie : outil social et partie couture > expériences : côté social l'a choisi qd elle a rencontré les migrants réfugiés politiques> des élèves de son père : ils sont arrivés qd elle avait 16 ANS, ça a changé sa vie. 3 ans en alternance pour décrocher le diplôme puis on lui a proposé de faire des cours ; on lui avait déjà proposé de faire des cours de couture. Elle avait déjà un pied dans la transmission.

En parallèle, elle a entendu qu'elle pouvait être embauchée par l'éducation nationale : enseignante en lycée pro pour des personnes qui.

Méthodes de transmission : diverses et variées> atelier, face à face suivi par projet : en face péda plutôt inversée avt de rajouter du savoir complémentaire ; elle aime les ateliers ; après elle a travaillé à l'AFPA (association de formation Pro des Adultes) : 60 ans d'existence > formation continue > elle y a travaillé depuis 3 ans > démarche d'intégration d'une scop actuellement, elle est en plein business plan, elle se forme > elle essaye de fédérer les gens autour d'elle. Pole de formation et transmission matériaux souples> à plusieurs avec des compétences différentes > elle ne sait pas si la manuf est le lieu pour ça.

Se dédier pleinement à la couture + transversal avec d'autres projets de matériaux souples avec a. la cordonnière de la manuf, il y a de l'émulation.

➤ Seul truc : être sûre qu'elle dégagera assez de moyens

Essayera de transmettre au max : croit en la conservation de ce patrimoine, c'est pour transmettre. Transmission d'une passion plutôt que l'envie d'être un créateur / ne l'empêche pas de créer pour elle. Elle fait surtout des cours mais vend parfois.

Dans son projet elle aimerait faire des cours, proposer de la confection sur mesure pour le vêtement quotidien, création de petits objets en textile> objet du quotidien.

Travail : si c'est quelque chose qu'elle aime, pourrait s'investir à fond, au bout d'un moment elle se lasse > lui reste une quinzaine d'années à travailler, aimerait avoir un bel équilibre. Elle faisait une quarantaine d'h par semaine. Envie de faire moins d'heures.

A la manuf, ce n'est pas son atelier. Elle a un atelier chez elle. Elle aime bien l'atelier de la manuf, surveille son bon état, aimerait que plus de gens s'en servent. Très contente que la cordonnière se soit installée, c'est vivant. Fait en sorte qu'il soit ouvert >diversité > qui permet de tout coudre.

Vie associative

Plus actuellement, la manuf lui prend tout son temps. A fait partie d'un groupe de danse et groka créole (tambour) : expression de la culture de l'esclavage. Première expérience associative : membre d'un club de natation pour personnes

en situation de handicap + club de plongée > besoin d'apprendre à nager pour faire un sport parce qu'elle avait des pbs de hanches : elle a gardé une passion pour l'eau et la nage, et elle a poursuivi plus tard.

Temps libre

Tricot, lecture, nature, nage, participe à des groupes de travail organisés par les colibris : éco-psychologie > forme de systémie appliquée à l'écologie : reconnecter les gens les uns avec les autres, et avec le vivant > transformation intérieure ; elle expérimente depuis une vingtaine d'années la permaculture : une autre façon d'envisager la vie sur cette planète et rapports qu'on peut avoir entre nous, et le vivant dans son ensemble.

Très sensible aux animaux, plantes, adore observer, comprendre, regarder les uns et les autres > elle aimerait qui soit encore plus intense, plus en contact avec la nature, aimerait partir de la ville ; aimerait intégrer une communauté, un oasis > avec des gens > elle a tenté mais pour l'instant c'était des gens qui avaient des moyens, elle va continuer à chercher. Soit elle trouvera un groupe, soit elle rejoindra un éco-lieu. Cycles de 10 ans pour atteindre son objectif.

Famille

Elle les a mis à distance. Liens avec ses parents mais de moins en moins. Elle a construit une famille de cœur autour d'elle, ceux avec lesquels elle a le plus de liens.

Tensions larvées, non-dits, peu de sincérité.

Chacun a eu un trajet de vie différent et on s'éloigne le plus les uns des autres > une seule sœur/ lui reste ses parents, 2 vieilles tantes, 1 cousin (musicien : « on a des façons de voir la vie et de penser plus proches », famille réduite. Sa sœur : n'ont pas tant joué ensemble, 7 ans d'écart. Éloignement : elle l'a attendue longtemps.

Famille de cœur : des amis, des colocs, des Tibétains, Iraniens, : fondamental ouverture d'esprit d'avoir pleins de cultures « un jour j'ai traversé le miroir, j'y suis jamais retournée ».

Relations aux autres

Aurait aimé avoir un maître d'apprentissage mais n'en a jamais vraiment eu.

Mentors à travers les lectures, ses amis l'ont ouvert au partage, à la générosité des autres cultures > « relations humaines tout ce qu'il y a de plus enrichissant ».

Mentors sont des auteurs : des sociologues, des écrivains sur les domaines de la psychanalyse, développement perso, théorie du genre en Amérique.

Ca dépend qui : pas à l'aise avec tout le monde ; à l'aise avec des gens issus de milieux alternatifs, qui ont un parcours de vie spécifiques ; s'éloigne des gens pas intéressants, elle sélectionne beaucoup les pers dans son entourage ; qqn de très social ; entretient des relations avec certains plutôt que d'autres.

Rapport à soi

Toujours insatisfaite : 36000 chantiers ouverts et la tête pleine, j'essaye de courir pour en boucler un max ; fluctuante parfois très bien > une vie ne lui suffira pas pour tout apprendre « j'pourrais pas tout apprendre et ça m'énerve ».

Valeurs

Respect de la sensibilité et pensée de chacun

Franchise, sincérité

Compréhension des autres, empathie

Autonomie & liberté de penser et créer

Rapport au politique

Engagement politique : mouvement des colibris : manière d'entrée en résistance contre le modèle social dans lequel elle vit : pas forcément une rpz au sens d'un groupe, d'un parti. Pose des actes dans sa vie : résistance passive. Désobéissance à l'absurde : à partir du moment où elle ne met personne en danger ; la réduction drastique de la consommation : très important. Bcp de réemploi. Plus de 80% > faut qu'elle se fasse violence pour acheter qqch de neuf > lien nait assez jeune. De plus en plus difficile de faire un choix et de faire confiance, de déception en déception.

Religion

Pratique pas de religion, ne sait pas si elle a une vie spirituelle. Me relie à tout ce qu'il y a de vivant. Faisait de la méditation, émerveillement envers la nature, à chaque fois qu'elle est en forêt, chaque fois que j'observe des animaux qui sont des animaux libres, sauvages » j'observe, la faune la flore, j'adore ça ».

Rapport au monde

Pour le monde : que la planète en réchappe : avec ou sans les humains, que le vivant continue à se développer sur cette planète.

Pour elle : que les années à venir soient les plus douces possibles et les plus accomplies.

3. Comptes rendus d'entretiens menés avec des membres de la Grainerie

3.1. Compte rendu d'entretien avec I.J. et I.L., permanents de la Grainerie

Date : 22.02.21

Durée : 53 min

Lieu : sur la table du hall de la Grainerie

Contexte : je pensais avoir donné rdv à I.J. qui m'avait l'air d'avoir des réflexions intéressantes sur le rapport à l'atelier, la propriété etc. mais en fait j'ai confondu les deux et me suis retrouvée avec I.L. Nous étions sur la table commune dans le hall de la Grainerie, pas l'ambiance la plus intimiste pour faire un entretien et nous avions tous deux peu de temps. I.L. semblait avoir beaucoup fumé et pas très réveillé, I.J. a débarqué au hasard à la moitié de l'entretien.

Arrivée à la Grainerie

A la fin de son cursus d'études aux Arts décors, un petit groupe a découvert le lieu, « on avait fait une fête ici pour le départ de congolais qui avaient étudié avec nous de Kinshasa ». V. et S. étaient là. « C'est V. qui était là au tout tout début, qui a été pas mal en contact avec le propriétaire ». Il y avait déjà une association d'alcooliques anonymes aussi. V. était là au tout tout début. « Mais les autres ne t'ont pas dit ? »

Le propriétaire = entreprise de semences, il a décidé de mettre à dispo le lieu pour des associations.

Ils se connaissaient tous plus ou moins au départ, V. était dans des promos au-dessus, le petit groupe de départ était pas mal issu des Arts décors. Maintenant le groupe a beaucoup changé, beaucoup d'allées et venues. Lui a été là pendant ces 10 années.

Atelier

Il fait de l'installation et dessine, « j'ai plusieurs pratiques ». L'installation est un moyen de sculpter. *Pas beaucoup plus bavard là-dessus.*

Projet associatif

« C'est né du départ pour les alcooliques, qui s'appelaient e déclit alcoolique», il a fallu qu'on se monte en asso pour être un peu plus légal ». Les alcooliques anonymes sont partis, c'étaient eux au départ qui avaient le contact avec le proprio.

Gouvernance

Quand ils se sont montés en asso, il y avait un bureau, depuis 2016 parlent de la collégiale et 2017-2018 officiellement passage en collégiale. Sont en train de réécrire le statut « Moi j'suis pas la meilleure personne pour parler de tout ça », « j'ai suivi ça de manière moins assidue que d'autres ».

Ont des réunions hebdos, AG avec les permanents.

Les temporaires n'ont pas le droit de vote.

Pas de mutuelle risque commun, c'est la responsabilité civile de chacun.

Partenariat

« Non, enfin des partenaires, on a des copains quoi... Les partenariats se font comme ça sur des projets »

Fondement social de ce lieu : se réunir parler.

Organisation

Pour le fonctionnement ont essayé plein de choses : commissions bricolage, ménage, en parlent beaucoup plus en réunion hebdo finalement, des manières plu spontanées actuellement ça marche bien aussi « on n'est pas organisés de manière aussi carrée » : « le mieux c'est qu'on se dise à tous soyons un peu alertes »

Membres

Il faut demander une résidence extérieure et devenir membre temporaire et puis en fonction du feeling et de la place dispo, « on apprend à se connaître »

Lieu

« On a défini le lieu par unité, chaque montant métallique correspond à une unité » : on attribue au minimum une unité à chacun, environ 30m². Espace devant la cuisine : un espace collectif où on fait les réunions, mangers, où on peut improviser des ateliers, avoir des canaps etc. « C'est là où on s'croise un peu tous ».

On lui avait proposé d'aller dans les ateliers proposés par la ville dans un autre quartier indus mais les loyers sont plus chers et il habite juste à côté de la Gr donc il n'avait pas envie de bouger.

Précarité

Épée de Damoclès: « desfois ça m'a pesé, ça me pèse encore un petit peu mais bon j'ai pas vraiment trop le choix », au niveau économique il n'a pas trop le choix « c'est vraiment pas un lieu confortable » Super froid l'hiver, super chaud l'été. « Du fait de la précarité depuis le début de ma présence ici c'est toujours un peu on sait pas si on part dans 2 ans

(...) du coup j'ai jamais vraiment bien construit mon atelier », il n'est pas très isolé, du coup il a plutôt une pratique de dessin à la maison en hiver et à l'atelier en été.

3 mots pour décrire le lieu

- Partage des espaces, d'idées
- Création

« je réfléchis trop hein... »

- Volonté d'indépendance du lieu, résistance « A toute forme d'oppression qu'elle soit culturelle, politique, sociale ».

Membres, convictions

« Moi j' pense qu'on a tous un peu des identités et je sais pas après ça vient de nos éducations, de nos lectures, on est tous soit artistes, artisans... C'est une espèce de prise de conscience que dans le système il y a quelque chose qui cloche, qui nous correspond pas et du coup dans nos modes de vie, nos pratiques, ce qu'on a envie de faire, vers quoi on tend... d'essayer de le réaliser coûte que coûte, essayer de le faire vivre, exister. On peut créer nos modes de vie, on n'est pas obligés de respecter le format métro-boulot-dodo »

Frontières/Urbanité

Il est né, a grandi en ville, « c'est vrai qu'ici c'est très urbain », « on est en bordure aussi, on est sur une espèce de frontière quoi : le train, l'autoroute, à la croisée des chemins entre le monde de dehors et la ville ».

Création

« Moi j'ai une pratique très individuelle », ça lui est arrivé de faire des collaborations.

I.J. débarque. « T'avais rendez-vous avec qui du coup ? » *I.L.:* « avec moi maintenant mais elle aimerait bien de te voir aussi ». *I.J.:* « mais il fait froid chez vous ». *I.L.:* « si tu nous invites chez toi, on vient au chaud...I. il a bien chaud dans son espace ».

Q : c'était bien votre formation bois ?

I.J.: pas vraiment une formation, plutôt de l'orga et rangement etc. « Ça va les infos ? Qu'est-ce que t'as appris ? »

Q « que vous étiez un collectif de résistance peut-être... »

I.J.: « Ah ouais de résistance ?!

I.L.: « ouais j'devais dire trois mots qui définissaient la Grainerie alors j'ai dit partage, le deuxième je me souviens déjà plus».

I.J.: « individualisme » *I.L. rit.*

I.L.: « non partage, création, résistance »

I.J.: « ah ouais c'est pas mal comme exercice »

Q : « Pourquoi tu dis individualisme ? »

I.J.: « C'est aussi un peu le cas, c'est un petit peu chacun pour soi, il y a des box et tu fais ce que tu veux dans ton box, si tu veux élever des souris... Il y a aucun droit de regard sur ce que tu fais dans ton truc, si tu veux que personne rentre, personne rentre, si tu veux ne rien faire ...

I.L.: « Et en même temps conceptuellement on se dit que nos ateliers c'est pas vraiment nos ateliers, on n'en est pas propriétaires ».

I.J. : « Ce qui existe dans pas beaucoup d'endroits j'trouve c'est qu'il n'y a aucun jugement esthétique, éthique, il n'y a aucune valeur dans les actions qui sont déployées dans chacune des box, ça c'est rare je connais pas d'autre endroit comme ça. Généralement il y a toujours un accord collectif, que ce soit tacite ou déclaré de 'ah t'es pas plasticien t'es artisan, t'as rien à faire ici', ou l'inverse, ou t'es artiste c'est bien mais tu fais pas du tout quelque chose qui est dans notre goût donc tu ferais mieux d'aller ailleurs. Ça ça existe pas du tout, ce qui est super riche parce que t'as des gens qui viennent faire des trucs super kitsch, d'autres qui font du trash. Ça c'est rare j'crois, ça c'est pas individualiste c'est libertaire ».

Q : En même temps vous parliez la dernière fois de devoir de faire comme ce lieu existe...

I.J. : « Ouais ouais c'est mal vu de se tourner les pouces dans son atelier mais dans un collectif on a aussi besoin de ces forces-là, des gens qui déploient corps et âmes quand il y a des événements publics et qui à ce moment-là sur une semaine vont dire 'ok moi j'fais le bar, j'fais le décor etc' et qui le reste de l'année ont pas une grosse pratique de l'atelier, bon bin voilà ils font vivre le lieu quand même. Mais oui c'est pas facile c'est sûr et pour la personne qui est visée et pour ceux qui la visent, c'est pas facile de voir quelqu'un qui l'utilise comme un lieu de stockage, qui est jamais là c'est pas facile à vivre c'est sûr ».

I.L. : « On n'en a pas parlé encore mais ça a été un peu mon cas, j'ai eu des longues périodes d'absence et on a pu me le reprocher, ce qui est compréhensible et aussi parfois difficile... »

I.J. : *le coupe*, ouais c'est pas facile pour les deux côtés

I.L. : ... à accepter parce que quand tu payes un loyer qui est pas vraiment un loyer, on paye les charges, l'eau, l'électricité bin en même temps quand je suis pas là je participe puisque je paye les charges, l'eau et l'électricité...

I.J. : « Mais on sait bien que le loyer ici il est symbolique puisque si tu payes 30€ en centre-ville pour un 50 m²... c'est pas une histoire d'argent. »

I.L. : « c'est plus une histoire de principe en fait aussi et mode de fonctionnement mode de vie aussi pour que ça se passe bien et pour qu'il y ait une bonne entente aussi. »

I.J. : *acquiesce, HmmHmmm.*

I.L. : Ce qui saoule tout le monde ici c'est quand il y a un petit couac et puis c'est pas dit et tout le monde l'a un petit peu en travers. Moi, ici c'est une belle expérience de vie. Ça responsabilise des gens autour d'un lieu et d'un groupe. Moi qui suis là depuis 2008, j'ai 40 ans, j'avais 28 ans quand je suis arrivé, j'ai un peu grandi ici quoi.

I.J. : vieilli même.

I.L. : Oh le salopard ! *rires*

I.J. : Bin 30-40 ça s'appelle la vieillesse quoi...

I.L. : Non non ptetre maintenant que je suis au début de la vieillesse

Q : Vous avez jamais réfléchi à en faire un lieu de vie ?

I.L. : C'est déjà un lieu de vie...

I.J. : Tu as affaire aux deux exceptions là devant toi : un qui n'est pas beaucoup là à qui on a reproché et quelqu'un qui vit ici avec parfois un pied, parfois deux pieds parfois les deux pieds avec quelqu'un. Ça a été mouvant et donc voilà moi souvent j'étais en tournée l'été donc j'avais pas de raison d'avoir un appartement à l'année, donc je me faisais les hivers entre ici et...

I.L. : Ouais c'est exceptionnel, on s'est toujours dit qu'ici c'est pas un lieu de vie, ce qui nous réunit ici c'est le faire, faire quelque chose

I.J. : Mouais, j'pense qu'on peut vivre en faisant

I.L. : On n'a jamais voulu que ce soit un squat alors je sais pas vraiment pourquoi...

I.J. : après le truc de squat euhh... qui véhicule tout un tas de choses...

I.L. : on a toujours voulu que ce soit un lieu où on fait des choses, pas un lieu où on squatte, où c'est connoté on fout rien tu vois

I.J. : Après moi ma vie d'artiste elle s'arrête pas tu vois, moi le matin ...

I.L. : Moi, personnellement...

I.J. : La matin, je lis un livre qui va me charger sur ma sculpture après je sculpte avec mon bouquin, tu vois il y a un côté où je me vois jamais squatter

I.L. : Ouais, ouais pas c'est pas un terme qui nous définit quoi. Même si parfois on squatte, on fout rien, mais non on lit un bouquin, on cherche l'inspiration, c'est une résistance aussi j'avais dit résistance, mais c'est une résistance par le faire, on a des pratiques artisanales et on est un peu contre l'industrie nous mais en même temps on fait des choses quoi et on veut montrer des choses aussi, c'est ça le but quoi.

Q : Vous avez des points communs ?

I.L.: On a pleins de point communs mais on a aussi pleins de différences voilà, le but du jeu c'est de s'enrichir de tout ça ...

I.J. est parti faire du café en sifflotant

I.L.: Au final les points communs c'est confortable et ça rassure mais c'est pas forcément ça qui fait avancer quoi. C'est les différences qui nous font réfléchir, qui nous font nous adapter...

Q : Mais c'est quand même nécessaire d'avoir une mini-base pour fonctionner ensemble

I.L. : Ouais voilà bien sûr, après on est réunis par des choses qui sont de l'ordre de la création, de l'art et puis le liant social aussi parce qu'on fait des trucs pour nous, certes, ça part d'un truc un peu individuel mais on a toujours la volonté de le montrer à quelqu'un après. Je pense que l'artiste il a toujours un truc de gamin, voilà il fait un beau dessin après il veut le montrer à ses parents, à son frangin. Si on fait quelque chose mais si on le partage pas au final, ça sert à rien quoi.

Q : Toi tu fais des expos parfois ?

Il fait des expos oui, parfois à la GR, parfois lors d'évènements de « copains ».

Symboles et rituels

Réunions du lundi > très rapidement mis en place de se voir une fois par semaine, le lundi arrangeait tout le monde. Ont essayé différents jours mais le lundi reste le mieux.

Réunions entre concernés pour des trucs en particulier : refaire le toit par ex. « Il y a toujours un peu le souci d'équité mais ça, ça n'existe pas, il y a toujours des gens qui en font plus, ou différemment en fait, trouver les forces et faiblesses de chacun et les rôles ».

- ➔ Reconfiguration depuis le départ d'une partie du groupe pour l'autre local proposé par la ville.
- ➔ Se sont retrouvés en tout petit groupe au début (15 quand même) puis grossi petit à petit
- ➔ Proposition de la coop : floue

Motivations

IL: « Moi c'est la praticabilité, j'suis à côté et puis ouais le loyer imbattable et puis voilà c'est aussi l'expérience humaine, les gens qui sont là...

IJ débarque de nouveau.

Q : J'en profite pour te demander aussi tes motivations pour être ici ?

IJ : « La liberté ! (*en chantant*) La liberté hein quand même, c'est ça pour moi. Déjà le métier que je fais, c'est la liberté...

Q : Toi tu fais quoi déjà ?

IJ: Moi j'fais du spectacle vivant, j'pense que c'est un choix que j'ai pris...du coup c'est que des trucs de nantis, tour d'ivoire, voire de suprématistes blancs on est d'accord, privilèges tout ça tout ça...

Q : T'as mis beaucoup de mots clefs dans une seule phrase...

IJ : Non mais c'est que ça. Donc j'suis intermittent du spectacle donc j'ai un salaire sans rien foutre, donc j'ai la liberté de faire de l'art autant que je veux, je fais de l'art pour avoir mon intermittence et donc il y a pleins de manières de faire de l'art : je peux acheter une maison ou louer un atelier hors de prix pour être seul dans un ilot sécuritaire ou alors je peux prendre un peu plus de risques et m'engager

Il part en courant pour voir si son café n'est pas en train de bruler. MH est toujours là.

IJ. : M'engager dans un collectif pour avoir une garantie, survie au sens où si je suis pas là le lieu tourne, si j'oublie de couper l'eau le soir, il y a quelqu'un qui va le faire pour moi, il y a un côté où je peux me reposer sur le collectif et le collectif peut se reposer sur moi, on est là et donc ça c'est une grande liberté parce que c'est le paradoxe, il y a un rapport d'interdépendance et d'autonomie de groupe qui fait que l'individu est plus libre dans le fait d'appartenir au groupe. C'est le truc du politique hein, socialement c'est comme ça que ça marche. Donc moi c'est ça, le choix de faire de l'art il est lié à cet organisme là parce que c'est là que je me sens bien et que je me sens libre, et après pourquoi, pour les mêmes raisons, parce que j'me sens libre, c'est simple, j'me sens libre ici, quand j'viens pas pendant un mois je sous-loue mon atelier. C'est pas vraiment à moi ici, c'est mes outils, c'est mes trucs mais le lieu quand je pars je le prête à quelqu'un, si un jour je m'en vais, les gens seront un peu tristes mais finalement ça va rien changer.

Q : On parlait la dernière fois de cette précarité qui peut à la fois être motivante et...

IJ : Être angoissante ouais. Bah moi j'y pense pas trop et j'pense que ça participe aussi à ça, il y a pas d'engagement avec des bails fonciers, des prêts à la banque, qui peuvent moi m'angoisser plus que la précarité même, qui est plutôt synonyme de liberté. J'ai été longtemps pas vagabond, mais très très très enfin plus précaire qu'ici, déjà il y a un bâtiment, c'est déjà pour moi du luxe.

Q : Mais t'habites toujours ici en ce moment du coup ?

IJ : J'ai pris un appartement pour l'hiver là mais je m'y sens mal et j'y suis jamais. J'ai toujours mon lit et tout ici et un appart chez un copain à côté qui est pas beaucoup là, et je loue un appart aussi mais j'y suis jamais : je m'y sens mal, j'm'y sens pas très bien disons, et puis aussi avec quelqu'un et tout ça donc c'est pas fluide, c'est moins fluide qu'ici en tout cas.

Quelqu'un vient demander les clefs d'une des artistes, il lui explique où elle les cache.

IJ : On sait tous où est la clef de chacun, tu vois la liberté d'interdépendance !

Ils ont peur de se faire piquer des trucs mais pas plus que ça.

Parenthèse sur pourquoi je ne bois pas de café.

H. s'est fait voler par quelqu'un qui avait fait son repérage, ce n'est pas un vol malencontreux. Pendant l'été, il dormait là, a entendu des bruits, est sorti en peignoir/claquettes avec une grosse hache à la main, ils ne l'ont pas vu, il a appelé les flics etc. Casses peu fréquents mais il faut vraiment connaître pour voler, savoir ce qu'on a à chercher dans chaque atelier. 4 ateliers max où il y a vraiment des objets de valeur ici.

IL qui était parti revient.

IJ : « C'est un lieu où il y a beaucoup de passage, et je crois qu'il ramène surtout des gens qui sont remplis d'affection pour le lieu et d'admiration et qui veulent protéger plutôt que l'inverse ».

Q : Il est comment votre lien avec le voisinage ?

IJ : Il est en dent de scie et là ça va mieux mais il y a eu des périodes franchement reloues surtout l'été avec les ptits bonhommes du quartier. Je dis petit et bonhommes parce que c'est toujours des garçons et c'est toujours des garçons pas très âgés, quand ils grandissent ça va mieux. Du coup la stratégie la plus efficace qu'on ait trouvée, c'est d'aller voir ceux qui étaient chiants la veille mais qui aujourd'hui raisonnent les petits en leur disant « hey leur foutez pas la misère » mais il y a eu des situations très très vilaines oui, avec des agressions verbales, physiques...

IL : C'est pas des trucs super graves mais des trucs tendus...

IJ : Ouais quand t'as des gens dans une exposition et que ça commence à se fritter, à se dire des gros mots, et « huaaaaa ». Ils ont jeté des boules de neige avec des bouts de fer de dedans, se mettent en danger, montent sur les structures, testent les limites. Ils ont déjà essayé de faire des trucs avec ces jeunes, notamment avec une éduc de quartier avec qui ils sont en lien mais en fait ce serait un vrai job d'organiser des ateliers : il faudrait débloquer des moyens ...

IL : Et être formés pour ça.

IJ : Moi je sais faire ça hein...

IL : Bin non, on n'est pas animateur social en quartier sensible

IJ : Pff ça se fait c'est des gamins quoi

IL : Ils ont des problèmes de concentration, tu fais un truc avec eux et tu te retrouves à faire l'ordre aussi

IJ : Mmm c'est pas le cas de tous les jeunes parce que

IL : C'est un petit peu débordant quand même, on s'est retrouvés à faire le flic en même temps, et c'est pas évident

IJ : Non mais il y a pleins de moments où ça se passait pas comme ça, où ils avaient un problème sur leur bicyclette et on leur montrait comment ça marche un dérailleur etc

Q : Il y a peut-être certaines activités qui sont plus propices ?

IJ : Ca dépend surtout des gamins...

IL : Moi on me demande de péter des cadenas qu'on vient de voler à côté...

IJ : Il y a de tout, mais il n'y pas que du négatif

IL : Pendant 20 minutes t'es tout seul en face de 10 et tu perds ton temps à leur dire « non je ferais pas ça, c'est pas parce que j'suis pas cool, arrête de me prendre pour un benêt bien sûr que tu l'as volé le vélo »

Q : Il y avait une histoire avec le terrain de foot aussi, j'essaye de me rappeler ce qu'on m'a raconté, une envie d'organiser des activités avec les jeunes... ?

IJ : Bin oui !! Ça revient souvent, on a envie de rentrer mais en même temps c'est une énergie folle à déployer, il faut comme tu dis des outils sociaux, des outils artistiques, d'éduc pop

IL : Il faut qu'on fasse ça en partenariat avec M. l'éduc et qu'on ait 3-4 éduc avec nous et là on peut faire un truc

IJ : Et moi j'crois surtout que c'est un travail en fait et ça mérite salaire, et moi j'ai envie de me consacrer à mon art et que même si ça me rapporte pas de fric c'est pas grave c'est pour moi que je le fais. Je suis pas là pour faire l'éduc social de rue ou quoi mais ça me ferait plaisir si...desfois je le fais quand je suis payé, j'fais des animations, du théâtre avec des garçons très en difficulté, j'vais dans des foyers des trucs comme ça, dans un cadre et j'suis payé, j'prends une semaine pour préparer l'atelier et paf paf je sais ce que je fais la journée A, la journée B mais du coup j'pense que là ça participe aussi de ça le fait qu'on soit en train de prendre rendez-vous avec la mairie afin de trouver des moyens de rentrer en contact et en synergie, en harmonie avec le contexte social et aussi urbanistique, des plans d'urbanisme qui sont en train de bouger, et la mairie verte elle est en train de remettre à jour ses PUL j'sais pas trop quoi...

Q : PLU ?

IJ : PLU merci et que du coup on pourrait avoir notre rôle à jouer dans la vie sociale et culturelle. Pour l'instant on n'en a pas un gros rôle culturel et social et ça me plairait qu'on en ait un plus grand et j'pense que j'suis pas le seul ici, sauf qu'il faut se mettre d'accord avec la mairie pour ça.

Q : Ça pourrait être un outil de négociation pour rester...

IJ : En plus, c'était la motivation première, je dois te l'avouer, mais moi j'crois qu'il y a autre chose derrière

Q : Oui en plus leur volonté c'est de faire de la rénovation pas du neuf

IJ : Oui tu sais, c'est une des dernières suspentes suspendues de France, on pourrait le classer aux bâtiments de France.

Q : Suspendue c'est-à-dire qu'il n'y a que la structure en métal en dessous ?

IJ : Ouais c'est pas des colonnes, c'est que un toit avec des espèces de ressorts qui viennent tirer la charpente et la maintenir dans son élasticité avec des vis

IL : de contreventage

IJ : Ouais c'est ça

Q : Donc c'est du patrimoine...

IJ : C'est un lieu de patrimoine mais qui n'est pas classé

Q : Est-ce que vous voudriez le faire classer ?

IJ : On pourrait le classer pour rester là mais ce serait tirer une belle balle dans le pied du propriétaire parce qu'il aurait beaucoup beaucoup de mal à vendre

IL: Pour nous bâtiment classé on pourrait pas rester pour faire ce qu'on fait dedans

IJ : Bah si, pourquoi pas ?

Q : Au niveau des normes ?

IL: Ben oui

IJ : Ça c'est pas sûr

IL : Un bâtiment classé la moindre moulure, le moindre changement...

IJ : J'pense que tu t'avances parce que le propriétaire il décide de nous avoir en ces lieux et il décide de nous laisser libre de nos activités en ces lieux, et le propriétaire il a les droits sur ce bâtiment, s'il veut le brûler, il le brûle même s'il est classé aux bâtiments de France c'est le propriétaire qui décide

IL : Bah t'as pas le droit de brûler..

IJ : Ce que je veux dire c'est qu'il fait ce qu'il veut de son bâtiment, s'il veut faire du rallye dedans il fait du rallye quoi

IL : Oui, mais pas à partir du moment où il est classé

IJ : Ça je pense que tu te méprends

IL : Non non, je...

IJ : Ça appartient plus vraiment au propriétaire ?

Ça tourne encore comme ça pendant un petit moment. IL parle d'une amie propriétaire d'un bâtiment classé dans la Meuse où il fallait demander l'avis d'un architecte pour chaque rénovation pour ne pas que ça dénote avec son style.

IL: Nous on dénote complètement.

IJ : On n'a pas touché à la structure, on a fait que de l'aménagement à l'intérieur du bâtiment.

Mais j'y crois pas qu'on classe le bâtiment, ça a été en question, on en parlé une année, c'est trop, et puis j'crois que c'est un bordel administratif, et puis le propriétaire il serait pas content

IL : Il l'aurait un peu en travers de la gorge. Rien n'empêche que quelqu'un vienne de l'extérieur

IJ : C'est ce qu'on c'était dit ouais, 'oups c'est pas nous' mais c'est quand même tirer une balle. (...) Mais ça nous fait chier quoi parce que ça fait 12 ans que lui il est là (le propriétaire), fin c'est notre mécène quoi et du coup ce serait un peu tirer dans le dos du mécène.

IL : Désolé faut que j'y aille.

Ça se termine comme ça subitement.

3.2. Compte rendu d'entretien avec V., permanent et fondateur de la Grainerie

Date:

14.04.21

Durée: 1h14

Lieu: Son atelier, au même moment il accueille un jeune en insertion qui travaille dans l'atelier en même temps.

Arrivée à la Grainerie & son histoire

Malentendu au départ: il cherchait un atelier avec une amie. Il avait un atelier tout seul, s'ennuyait. Ont demandé un atelier dans les ateliers officiels de la ville (loyers modérés et contrôle des entrées). Manque de pot : dépôt du dossier un jour trop tard > ont donc cherché autre chose. Un ancien collègue des Arts Décos a parlé à son amie d'un bâtiment vide : la Manufacture.

Un autre artiste passe pour lui rendre un outil.

Ils s'imaginent ce qu'il pourrait en faire, appellent le propriétaire : leur donne un rdv. Lui disent qu'ils seraient une dizaine d'intéressés. Ils ont fait une réunion pour en parler à leurs potes (le proprio leur avait alors parlé de 1000€/mois de loyer). Leur a dit qu'il y avait une autre asso sur le coup. Ils n'ont rien trouvé sur cette asso. Première réunion avec les potes : 23 pers. Certains se sont tout de suite retirés : effrayés par les travaux et le fait de se lancer dans un projet collectif. Beaucoup des anciens des Arts déco, archi etc.

2eme visite avec le groupe : ils ont commencé à se projeter. Ils ont trouvé le président de l'autre asso, pour lui demander de partager le lieu. Le président est un cinquantenaire, grande manteau en cuir, "pleins de bagouzes", "un charisme de ouf": "un punk d'antan": qui leur dit qu'il a déjà signé le bail.

Ils s'apprêtent à partir etc

Une autre artiste passe pour lui emprunter un truc.

Le mec les retient, le bâtiment est grand, il leur dit "moi je vous accueille, il y a de la place pour tout le monde dans mon asso". "Un peu parrain de la mafia"; Ils décident quand même de tenter l'expérience. Le président a pleins de grands projets pour le lieu: une verrière, faire entrer une rame de TGV. Il avait 2 assos: une pour l'art (aider les gens à se libérer par l'art) et une autre d'aide pour les polydépendants. Ils les ont aidés à s'installer, chacun a pu choisir l'emplacement de son atelier. V. a choisi la pièce où il est toujours aujourd'hui, il l'aime toujours beaucoup: vue sur le jardin, central, assez bien isolé, qui peut se fermer "pour moi mon travail d'atelier, j'ai besoin de savoir qui rentre dans mon atelier, je veux bien prêter mes outils mais j'aime bien avoir cette porte que je peux ouvrir ou fermer".

Ils payaient un tout petit loyer de 25€/mois à l'autre asso, qu'ils leur ont rendu quand ils sont partis. Ils n'ont jamais très bien compris ce que les autres faisaient.

Les jeunes artistes ont commencé à construire, n'étaient pas encore constitués en asso, ont cherché un nom, La Grainerie avait du sens par rapport au passé du bâtiment : semences: ils avaient envie de rester dans cet esprit post-industriel. Tous les lieux artistiques dans des bâtiments industriels gardent le nom. En 2008, ont commencé à s'installer, en 2010 ont monté leur asso. L'autre asso est partie au bout de 2 ans, leur président a disparu. Les artistes avaient des bons rapports avec le propriétaire, il leur a fait signer des papiers comme quoi ils ne s'opposeraient pas à la vente.

Il part aider le jeune en train de construire son meuble.

Le deal: ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient dans le bâtiment mais devaient partir quand il leur demandait. Ça les arrangeait bien comme deal.

Donc le prés des 2 autres assos a disparu, il y a eu un président par intérim qui était installateur d'ascenseur: ils leur a appris à poser toute l'électricité.

Quand l'autre asso est partie, le collectif d'artistes s'est monté en asso. Le proprio a accepté que ceux soient qui traitent avec lui. Le proprio a toujours été intéressé par l'art, faisait de l'aquarelle, de la photo, il voulait voir pour acheter de la peinture.

Le jeune lui demande quelle perceuse prendre.

Le propriétaire a toujours voulu vendre. Avait besoin de rembourser le prêt qu'il a fait pour acheter un autre bâtiment. Il leur a toujours dit qu'ils ne resteraient pas longtemps. Certains amis ont investi beaucoup de temps pour faire la terrasse etc

"J'ai mis du temps à me faire une porte", il est sorti par la fenêtre pendant 1 bon moment. "Petit à petit, on a vraiment aménagé mais vraiment avec des visions à très court terme." S'ils avaient su qu'ils seraient encore là aujourd'hui, ils auraient fait différemment. »

"C'était un gros terrain de jeu"

Première impression

"Incroyable!" "Je rencontrais un espèce de jeu infini, je sais pas c'est ton meilleur cadeau de Noël! Un truc dans lequel tu peux projeter tout ce que tu veux et en plus un truc dans lequel t'es pas tout seul." C'était nouveau pour lui de se lancer dans un projet collectif, il était plutôt solitaire, tout seul dans son atelier, pas trop en interaction avec les gens. "C'est sûr que ça m'a complètement transformé la Grainerie parce que aujourd'hui je suis dans pleins de réseau différents, je suis habitué aux réunions, à organiser des trucs ensemble même si je suis encore un peu solo dans mes pratiques artistiques,

c'est sûr que la Grainerie ça a fait pas mal de bien à tout le monde au niveau des apprentissages des comportements sociaux".

Motivations des gens

Premières motivations : personnelles : "avoir un lieu pour travailler", puis le fait d'être ensemble a procuré beaucoup de plaisir et "c'est devenu une motivation supplémentaire" > le collectif est arrivé plus tard, après-coup quand des gens les ont vu faire, ils ont souhaité venir pour le collectif.

Au début pour lui c'était plus: "on va rigoler dans une cabane géante"

Réflexions sur les modes de gouvernance sont venus après.

Gouvernance

Réflexions sur la collégiale sont arrivées par des gens venant plutôt d'un milieu militant. "au début c'était plutôt un milieu artistique ».

Le jeune nous interrompt parce qu'il cherche la fraiseuse.

Q: Qu'est-ce que ça t'apporte aujourd'hui?

Il est partagé entre un très grand enthousiasme de tout ce que ce lieu apporte aux gens, "moi je suis très attaché à la réalisation d'un projet perso, pour s'épanouir personnellement pour être bien dans un collectif mais j'ai vu aussi que notre collectif il est composé par des gens qui sont très motivés par la chose collective, qui ont eu des pratiques collectives. Leur pratique artistique, elle est collective." Il trouve génial qu'il y ait cet équilibre entre personnes qui ont une pratique perso et collective.

"Moi ce qui fait que je suis heureux de venir à la Grainerie, c'est vraiment ça: de rencontrer des gens qui bossent et qui sont heureux d'être là, et surtout d'avoir de l'entraide". En effet, quelqu'un passe tous les 10 minutes à l'atelier pour échanger du matos. "Tu trouves des amis pour t'aider tout le temps."

"C'est une aventure incroyable! A chaque fois, je me dis putain j'ai une chance de dingue d'être encore là et de pouvoir côtoyer ça quoi."

Q: Es tu disais que t'étais partagé...

Oui il est partagé entre ce méga enthousiasme, et parfois l'envie d'être dans sa bulle et de travailler sans être interpellé.

Ça sonne. C'est l'artiste de tout à l'heure qui cherche des outils. (On rigole)

Donc à la fois c'est ça qui le rend heureux, mais il aurait envie de bosser "comme un moine" non-stop pendant des heures sans voir personne".

Il a fini par se faire un atelier de dessin chez lui pour pouvoir être tranquille.

Il s'adapte quand il veut être sur des longues phases de création sans être interrompu, il vient le matin tôt, le weekend, quand il y a moins de monde.

Le stagiaire nous interrompt pour refixer une partie de son meuble qui s'est rompue. On discute de la meilleure manière de le refixer pendant 10min.

Il a essayé de partir plusieurs fois de la Grainerie, il n'en pouvait plus. Parfois se sentait "comme une locomotive qui avait envie d'amener tout le monde", d'organiser, se rendait compte qu'il faisait culpabiliser les gens parce qu'il était tout le

temps sur les chantiers à 200%, tout le monde n'avait pas cette énergie, il a toujours été méga enthousiaste parce que c'est son caractère : "desfois je pestais parce que j'avais envie que tout le monde soit aussi impliqué dans les projets collectifs", parfois il lâchait complètement et laissait les autres faire. Il avait aussi besoin de bosser sur ses propres projets, il n'arrivait pas à réaliser ses projets "j'étais tout le temps absorbé à aider les uns et les autres et j'arrivais pas à dire non". Du coup il a fait 2x des demandes dans les ateliers de la ville. Une fois il a écrit la lettre et ne l'a pas envoyée, et une deuxième fois il n'a pas été pris. "Tout le monde a un peu halluciné parce que depuis quelques années, je suis un peu identifié dans le paysage etc" pas pris parce qu'il manquait le CV dans le dossier. Il était vexé mais trouvait ça équitable. Du coup il est resté à la Grainerie.

Q: T'as trouvé des moyens d'équilibrer entre individuel et collectif?

"Je pars en voyage". Il se fait des auto-résidences, ça lui fait du bien, c'est des moments où il voit peu de monde. Il fait du *woofing* bricoleur: il s'est fait une grosse caisse à outils à transporter dans son berlingo, il part chez des copains qui ont des fermes ou dans des projets sympas et il les aide (outils spéciaux, ponts, clôtures etc). "Je me suis créé un personnage de bricoleur itinérant".

Interruption du stagiaire de nouveau. On va l'aider pour serre-jointer.

Etre bricoleur itinérant lui permet de faire des petites résidences : soit il bosse à temps complet si les gens ont des sous pour le payer, en nature ou pas, "pour moi le but c'est d'arriver à un endroit où j peux être nourri et manger des bonnes choses et puis partager la vie et me rendre utile dans des trucs qui me font personnellement triper, des petits défis". Lui permet d'avoir du temps loin de l'atelier.

Créations/réparations favorites

Un escabeau, tabouret "j'adore réparer des objets du quotidien", il adore les loquets de porte de jardin. Il a grandi à la campagne, important pour lui d'avoir des longs moments à la campagne, aimerait trouver un lieu à la campagne après la Grainerie. Sa motivation : voyager, pas faire du tourisme, ça n'a pas de sens pour lui. "Si je voyage quelque part, c'est pour faire quelque chose sur place ou avoir des interactions autour de la fabrication avec des gens sympas".

Apprentissage

Il a grandi dans une famille très artiste et artisanale et aussi d'éducs, où la notion de transmission technique était très importante depuis ses grands-parents. Il a eu la chance de grandir avec des outils, parfois cassés ou ne valant pas grand chose. "On n'était pas une famille riche du tout du tout mais on était une famille de bricoleurs qui savaient se démerder avec pas grand chose". Il a ainsi développé une grande économie des matériaux (pas d'argent donc récup). "Les outils m'ont toujours attiré, fabriquer soi-même des choses, c'est toujours un truc qui m'a intéressé".

Travail d'artiste

La découverte le propulse vers de nouveaux projets. Pour réaliser un projet, il convoque une technique, assimile cette technique, réalise que les applications concrètes sont nombreuses ex: soudure. "Va-et-vient entre concevoir de nouveaux objets qui sont plus de l'ordre poétique et concevoir et réparer des objets utiles". "Pour moi, c'est un peu la même pratique". Il travaille actuellement sur une machine à feutrer pour une amie "pour moi faire cette machine pour elle, c'est un peu

participer à sa création" : il est fan de son boulot. Il trouve que son travail a une force surhumaine. "C'est vraiment un truc qui vient du fond des tripes et qui est puissant, lumineux, parfois un peu torturé. C'est que des choses antiques. Tu peux pas donner de date. C'est humain, c'est surhumain, c'est subhumain, c'est métahumain". C'est en faisant qu'il s'est dit qu'il avait envie d'utiliser de moteurs dans ses créations. Habituellement, il est très manivelles sans elec, mouvement mécanique avec le corps humain. "Les moteurs ça a été un peu tabou pendant un petit moment."

Le stagiaire a fini son meuble. Il le félicite, lui donne encore très posément quelques conseils. Ils débattent un moment sur la nécessité de mettre de la colle. V. termine: "écoutes, fais-toi confiance".

Allers-retours entre projets techniques et artistiques sont quasi simultanés. Il a une théorie sur la création: "je crois qu'on fait les choses parce qu'on aime les faire." Aux Arts Décors, c'était l'enfer d'évoquer cette théorie parce que l'art pour l'envie de le faire, c'était pas assez intello. Lui son moteur, c'est l'envie, le résultat justifie cette envie. Il essaye de toucher le public. La joie que ça lui procure de faire est transmissible au public. "Le public fait partie de l'œuvre". S'il ne réagit pas, c'est raté. Du coup, c'est plus de boulot. Il fait aussi du dessin: ne pense pas tellement à ce que vont dire les gens.

A déjà mélangé du spectacle vivant et ses sculptures : représentations dans son mobile avec un musicien et une danseuse. Ils ont beaucoup montré cette expo. "Je sais même pas si on peut l'appeler œuvre. Pour moi c'est des objets (...) ce qui est important c'est que le public ait du plaisir et qu'il ressente le plaisir que j'ai pris à lui préparer ce moment-là. Je me sens vraiment comme si je concoctais des moments pour les gens de la même manière qu'un cuisinier".

Le mouvement est super important. "Arriver à toucher les gens au travers un objet, c'est ça tout ce qui me motive quoi, c'est utiliser ce qui me fait triper c'est-à-dire utiliser des outils et ma sensibilité poétique (...) pour créer des dispositifs qui vont toucher les gens".

Je dois le quitter parce que j'ai un rendez-vous.

4. Comptes rendus d'entretiens transversaux

4.1. Compte rendu d'entretien avec H., ex-président de StuB'iclou, ex-résident de la Grainerie, fondateur de StuB'iclou et de la Manufacture

Date : 24.02.21

Lieu : sur les quais pendant la pause midi.

Q : *J'ai quelques questions croisées sur les différents lieux où tu as pu être investi, et sur ton parcours. Est-ce que tu peux me raconter ton histoire croisée de StuB'iclou, la Grainerie, la Manufacture ?*

« Ouaaw... »

Q : *Qu'est-ce qui te vient quand je te dis ça ?*

« Ce qui me vient c'est... à la base j'avais pas du tout d'investissement associatif pendant mes études (...) et à un moment je sais plus pourquoi exactement, je me suis investi dans une asso qui s'appelle Campus Vert » : premier déclic : « c'est là où je suis devenu un peu mordu de ce truc associatif, d'un seul coup je me suis rendu compte que c'était une façon dans la vie de pouvoir réaliser des choses, de demander des financements qui ne sont pas ton argent propre pour des

projets que toi t'as envie de faire, mais aussi d'autres personnes autour de toi et puis de passer du bon temps avec des gens super que tu rencontres et qui ont un peu les mêmes envies ». Ont réalisé différents projets à Campus Vert, notamment avec F. (première coordinatrice de StB) ils ont construit un écoguide de l'étudiant : « c'est un peu fondateur ce truc-là » : F. était aussi étudiante et membre de Campus Vert: il n'y avait pas encore les réseaux sociaux : pour faire connaître les assos, lieux de conso etc : un guide avec rubrique, « se loger, se nourrir, se déplacer, sortir, s'engager » : ont demandé de l'argent autour d'eux, puis les financeurs sont venus à eux pour qu'ils en éditent plus en leur proposant encore plus de subs. « Nous on rêvait un dossier de subventions tu demandes l'idéal en fait et après tu t'adaptes au réel, mais là le réel devenait plus gros que ce qu'on pensait ». « Tout ça pour te dire qu'à partir de ce moment-là j'ai été piqué par le fait que les associations te permettent de monter des projets et de faire exister des choses dans le réel ».

Q : Le fait que ce soit pas ton argent...

C'est plutôt « le fait que tu puisses demander de l'argent pour », « le fait que tu puisses demander des financements publics montre que t'as une résonance plus grande que ton intérêt perso » « sous forme associative tu peux faire des trucs qui servent plus la collectivité et un espèce d'intérêt général » : trouve intéressant l'aspect désintéressé.

Q : Et du coup suite à ça qu'elle est la première idée qui est venue ?

Suite à ça, il y a eu StB. 2007-2008 c'était la fin de ses études, avait envie de continuer à faire des trucs ensemble avec d'autres membres de campus: « c'était marrant parce qu'on n'était pas une asso de filière tu vois » : certains étaient à l'IEP, socio, géographie-aménagement, géologie etc. Parallèlement à ça il avait découvert la mécanique vélo à la vélostation, il a été bénévole pendant plusieurs années. Vélostation existe depuis fin des 90S. Il trouvait l'idée géniale. « Cette idée était merveilleuse, cette idée que tu pouvais réparer ton vélo toi-même, partager des outils, avoir un lieu comme ça ». Beaucoup de membres de campus vert sont allés s'investir à vélostation, sauf que c'est une « asso vieillissante » : la gouvernance, dynamique, partage des pouvoirs a posé problème, du coup ils ont fait scission et ont créé StB.

Histoire de l'extincteur à Vélostation : « mon dieu, il y a des choses qu'on ne peut jamais effacer », « c'est une soirée bourrée mais en même temps c'est fondateur », « c'est dommage parce que ça a compliqué les relations par la suite ».

Les mbs de vélostation n'ont pas accepté qu'ils créent une asso qui fasse la même chose « mais en même temps ça leur a mis un coup de fouet » se sont dynamisés, changé de local, intégré de nouvelles personnes.

Q : Et qu'est-ce que vous vouliez faire de différent ? C'était quoi votre projet ?

« Notre projet c'était l'essaimage, c'était de créer le maximum d'ateliers vélo » énorme potentiel et pas assez d'ateliers vélos, « on voulait grandir » : à VS ne voulaient pas grandir, trésor de malade, n'en faisaient rien. « On avait envie de bouger dans tous les sens donc du coup on a bougé ailleurs ».

Ont fait un tour de France des ateliers vélos avec F. et V. : grenoble, lyon, toulouse, nantes : en train : parler vélo, boire des bières : « on a fait un sort de benchmark quoi » : dimensionnement pour savoir à quelle demande pourrait répondre leur asso. Souhaitaient créer leur asso sans tuer vélostation en étant sûrs qu'il y avait assez de demande.

« Ouais j'étais devenu une légende avec cette histoire d'extincteur ».

➔ Il est pourtant devenu président après ça.

C'est quelque chose qu'il a toujours regretté, il a eu peur que ça fasse capoter le projet de StB.

Sont allés faire une teuf pendant le congrès national de la FUB avec tous les ateliers vélos invités, rhum arrangé, black-out, vers 3h du mat toilettes fermées, lumière à l'intérieur, voulait ouvrir la porte avec une clé à bout long, sont allés chercher la pince à vs parce qu'il avait les clefs, ont vu un extincteur joué avec mais il ne s'est pas ouvert, d'un coup il s'est déclenché, il a tout défoncé : tous les outils, toutes les caisses, toutes les pièces. Lendemain matin : visite prévue par

le congrès de la FUB à VS « comme dit pour moi c'était pas volontaire, enfin c'était ptetre inconscient, c'était un accident ». Il essaye de ne pas trop raconter cette histoire « le problème c'est que tant que tu la racontes tu la véhicules ». Il est devenu une légende dans tous les ateliers vélo, « un espèce de pirate qui a attaqué les autres » pour tous les ateliers en lutte contre d'autres ateliers qui défendaient une vision qui bouge, plus jeune etc, à son insu « j'étais pas du tout dans un mode de violence, le lendemain je suis venu tout nettoyer ».

Création de StB

Ensuite il est devenu président de StB, ont créé l'asso, recherche de local, pendant 1 an ils ont fait des ateliers mobiles : ateliers air/huile en faisant remplir des papiers aux gens pour se faire connaître : « ça a marché du feu de dieu », ont ainsi créé leur base de communication : comme ça ils ont trouvé une graphiste, pleins de contacts qui leur voulaient du bien : « une base quand on allait rencontrer les politiques » : on a déjà fait tant d'ateliers, tant de contacts etc. Ils ont modélisé le nombre d'adhérents qu'ils pourraient avoir. Ont cherché un local avec la ville, le local actuel était un compromis, il avait pleins de défauts (trop petit, fractionné) mais il était en centre-ville. Ils voulaient être pas loin des facs « certains d'entre nous étaient encore étudiants » : au départ mix de jeunes actifs, chômeurs, thésards.

Grainerie

« C'était complètement autre chose », il ne fait pas partie des fondateurs, « j'en ai profité en quelque sorte », ensuite il est devenu membre etc mais il « n'aurait pas eu la légitimité » parce qu'il ne venait pas des Arts déco, comme les fondateurs qui cherchaient des ateliers d'artistes de base « moi j'avais entendu parler d'un forgeron là-bas, j'me suis dit tiens faudrait que je trouve un atelier »

9. A failli partager l'atelier avec B., membre d'une des assos vélo essayées.

10. Au fur et à mesure, il a posé son enclume dehors à la grainerie, il est venu, petit à petit, « tu sais c'est un peu comme des animaux sauvages là-bas, tu viens tu dis que tu viens pas trop et puis tu viens, tu poses un truc, t'apprends à te connaître, tu t'apprivoises et puis au bout d'un moment les gens se rendent même pas compte que t'étais d'ailleurs».

Ils avaient une mauvaise expérience avec un forgeron avant : ils l'ont viré : misogynie totale, violent, il enfumait tout le monde, n'a pas installé de cheminée : « t'sais ils étaient complètement douchés », n'avaient pas trop envie d'un nouveau forgeron.

Au départ, il était salarié : animateur nature/ éducateur à l'environnement et en parallèle suivait une formation de forge à Bruxelles donc il ne venait pas souvent.

Gouvernance

Il insistait pour venir aux réunions, il voulait voir comment marchait la vie associative « et ça marchait très bien justement ; il y avait vraiment une distribution de la parole, c'était pas genre le mec qui a une aura énorme sur tous les autres et qui monopolise tout, il y avait pas un mâle alpha qui monopolisait tout le truc », toujours des tours de parole, utilisation d'outils de l'éduc pop qu'ils ont retrouvé après à StB. Au niveau expérience humaine, « c'était pas chiant, il y avait pas un jeu bizarre ou pervers, où tu dois avoir le même avis que les autres comme les autres, là c'était plus ouvert ». Il avait déjà vécu cette ouverture chez Campus Vert déjà, mais dans d'autres assos, c'est beaucoup plus malsain selon lui : « tu sens tout de suite qu'il y a des non-dits, des silences, des regards, tu sens des forces, des jeux de pouvoir qui ne

sont pas forcément sains » rien qu'en tant qu'invité à une réunion. « tu sens qu'il y a un problème », tu vas suivre l'idée de quelqu'un. « Alors que là, il y avait plus d'écoute mutuelle ».

Ensuite, il est devenu permanent donc co-président de la collégiale de la Gr. Il est resté 7 ans de 2012 à 2019. Il a été à plein-temps seulement les 3 dernières années.

Il s'est fabriqué son atelier de 20m², a construit son mur, sa forge, jusqu'à l'atelier qu'il a ajd « je pensais jamais avoir un truc aussi gros ».

Moment fort vécu à StB

Le début, la construction de l'atelier lui-même « créer le mur d'outils, découper le bretzel et le mettre dedans, créer les lettres pour fixer sur la façade, tu vois ce moment où tu crées un truc, tu te dis ouaw on a créé un truc et on a le droit, on est en plein centre et on a le droit, c'est à nous ! Enfin c'est pas à nous mais globalement c'est nous qui avons le loyer quoi » : « pour moi ce moment de construction était vraiment assez fantastique ».

+ toutes les rencontres : les moments de permanence où l'on sent que les personnes ont compris : « les moments où ils ont des déclics, où ils pigent que depuis 15 ans tu leur parles d'une vis mais pour eux une vis c'était autre chose » ; un moment « où tu arrives à expliquer quelque chose et tu sens que la personne elle a vraiment compris et d'un seul coup t'as quelque chose qui coule, je trouve ça hyper agréable ». C'est principalement ça moi que j'aime à StB, c'est soit faire des choses ensemble et l'objet principal les permanences ».

Il s'est toujours dit que si un jour ils n'arrivaient pas à financer, s'il fallait tout remettre à plat, que la base serait de maintenir des permanences bénévoles : « que c'était ça le cœur dur du truc », « c'est l'essence du truc ». Même si, ils trouvaient ça cool de créer de l'emploi.

Avaient pensé à faire un escalier pour travailler à la cave.

Pense aussi à un projet qui lui tenait à cœur, il pense qu'il y aurait peut-être possibilité avec la nouvelle mairie : « une extension de l'atelier sur une péniche », « c'est un truc j'me suis dit Punaise là en termes de chantier collectif, d'amarrer des pédalos derrière et faire les cons sur l'eau ça va être trop bien » : en plein cœur de la ville, « pour la ville ce serait un étendard, un buzz ». Pour StB, « en termes de visibilité c'est top », « après il faut réfléchir parce que si tu fractionnes les lieux, tu fractionnes les gens » : peut-être une spécialisation de chaque espace (stockage, perm, espace roue etc) « avec une forte volonté politique tu peux faire quelque chose »

Voulait acheter la péniche : s'adapter à la géographie de la ville : « le fait que (...) soit pleine de canaux, se dire qu'il n'y a pas que des bars sur l'eau », même s'ils avaient réfléchi à l'idée de faire un café vélo. > Pas de gens ultra motivés pour ça, mais ça pourrait « créer un lieu de vie » plutôt un café qu'un bar parce que sinon il faut gérer des gens bourrés. Ça pourrait être un café des beaux jours, en mode saisonnier. La terrasse pour le café avec du mobilier démontable, l'atelier vélo dedans et derrière un embarcadère pour des « pédalos en DIY dégueulasses réalisés par M. avec des cubis de vin » ; « ça ce serait cool, ça ce serait s'approprier la ville, ça ramènerait un côté un peu plus cool, que juste une carte postale de (...) hyper conservatrice »

Ils sont allés jusqu'à designer la péniche. Péniche noire avec hublots jaunes, « moi j'me rêvais avec une casquette de capitaine quoi » ; « t'imagines un bateau en plein centre de (...) à 200m de la cathédrale ? »

Plus gros freins : l'entreprise qui a les bateaux mouches + qui a la main sur l'eau

« faire un dossier bien ficelé, aller voir les politiques et leur envoyer du gros rêve »

« Maintenant je te dis ça, j'essaie un peu de te donner cette force (*clin d'œil de connivence*) »

La ville rouvre des zones de baignades, envie de réinvestir le côté fluvial.

Q : Je lui dit que ce n'est vraiment pas la tournure que prend le CD en ce moment...

«En fait il faut savoir que moi je suis un peu l'irresponsable dans la bande, le rêveur mais en même temps je mets aussi beaucoup d'énergie et F. va sûrement te dire la même chose». Il a toujours considéré que StB existait grâce à F., elle ne le dirait peut-être pas comme ça « parce qu'elle n'a pas tellement confiance en elle » : « elle a tendance à croire que c'est parce que d'autres personnes ont impulsé notamment moi que le truc a existé, que du coup elle a pris le risque : on prend la thune et on verra bien on s'en fout, au pire on se plante et c'est pas grave »

Il y a des gens plus fébriles, ça a toujours fait débat, à la Grainerie ils ont toujours refusé de prendre des salariés et au CRAC il a envie de faire pareil. C'est trop de responsabilité que de devoir s'assurer du salaire : « tu y es mets toute ton énergie et ça te bride en fait ».

11. Alors même que le salarié a peut-être rien demandé, mais tu te dis que tu leur dois ça : le salarié pourrait s'imaginer des plans de développement de l'asso alors que c'est pas à lui de le faire
12. Ont déjà réfléchi à la Grainerie ou au CRAC d'embaucher quelqu'un pour déléguer certaines fonctions : sur les subs, « les machins et les bidules » à mi-temps parce que ça leur prend énormément de temps et ils doivent tout régler en une réunion hebdomadaire : « mais on sait que c'est un merdier, en plus on est tellement bordéliques, on n'a tellement pas les mêmes idées globalement tous ensemble que cette personne vivrait un enfer ».

Je recadre avec une question.

« Désolé j'ai tendance à ouvrir des parenthèses » Je lui avoue que j'ai un double intérêt...

Q : Est-ce que tu peux me parler des liens que tu perçois entre StB et la Grainerie? Est-ce que tu as des liens avec la Manufacture aussi ?

Création de la Manufacture

« Bah oui oui je fais partie des fondateurs ». « La Manufacture, ça a été le moment où je me suis dit H., ta journée n'est pas extensible », il s'est dit que s'il voulait continuer à être un peu à StB, à avoir son activité à la Grainerie, il ne pouvait pas rester à la Manuf. Il a été dans le projet les 2-3 premières années quand même. « En fait pour moi la Manufacture, c'était une sorte de StuB'iclou tout azimut, en gros on a un atelier partagé pour tout faire ».

Avec J. (ex de F.) : se sont rencontrés à StB : devenu un membre très actif à StB, il adore bosser le bois, se sont dit qu'il fallait qu'ils fassent un truc ensemble. Ne voulait pas faire une extension de StB, « on s'est dit il faut pas qu'on fasse n'importe quoi, StB faut que ça reste le vélo ». Au départ, pensaient à un stock d'outillage électroportatif dans un garage pour faire du bricolage : « parce que c'est vrai que l'arrière salle de StB , la salle rouge, elle servait beaucoup pour des bricolages persos ».

« On a fait pareil qu'avec StB » : sont allés se balader pas dans toute la France mais au moins dans la région, ils sont allés visiter les CLU Centres de Loisirs Utiles (résurgence des mines de potasse d'Alsace) dans la région de Mulhouse : bassin d'emploi énorme, mines ont fermé dans la fin des 80S, l'employeur créait un CLU par puit de mine : permettait aux ouvrier de travailler le bois, le métal etc : « en gros c' était un atelier partagé pour tous les mineurs ».

CLU ont fermé au fur et à mesure, mais les gens sont restés attachés à ça, il y avait des animateurs payés (respo d'atelier bois, d'atelier métal), CLU ont été repris par des mairies, fait partie de leur culture locale : dans cette ville ça ne marcherait pas « si t'allais voir les élus pour leur demander de financer un lieu comme ça, ils te diraient pourquoi ? (...) il y a pas l'historique ».

« Tu peux arriver avec pleins d'arguments du lien social, intergénérationnel etc parce que plus les gens se mélangent et plus tu crées des lieux comme ça, plus les gens deviennent tolérants et sympathiques j'pense mais du coup c'est pas le premier argument quand tu veux un local assez grand sur (...) ».

13. Ont commencé à chercher un local après ça, ont trouvé un local dans un quartier périphérique. Lui et F. au départ et puis beaucoup de gens se sont agrégés > il a participé au début des travaux puis s'est dit que c'était trop, qu'il fallait qu'il choisisse « un moment il faut faire un choix dans sa vie : tu peux pas être et investi dans une asso comme la Grainerie, et StuB'iclou aussi je faisais des réunions régulières plus des réunions de groupes de travail ».

Q : Tu es parti quand de StB ?

« Est-ce que je suis vraiment parti ? » *rites* Il n'est plus dans le bureau depuis 3-4 ans en même temps qu'il a commencé à faire de la forge.

Il a voulu aussi donner de la place à sa relation avec sa compagne donc il a dû choisir : « j'vais pas passer à côté de ça pour bricoler des trucs et des machins ». Il a un bébé en route.

« La Manufacture, j'y passe de temps en temps pour se prendre un bon shoot de « ouaw j'ai été à l'origine de ça c'est fantastique » » + en tant qu'usager de temps en temps & formateur forge mais pas plus. Il a hésité entre la manufacture et la coop pour poser sa forge actuelle mais trop compliqué d'installer une forge à la manufacture à cause de l'aération & humidité. Il y a un entrepôt juste en fac, il aurait rêvé pouvoir l'acheter, il est tout défoncé mais lieu fantastique.

Il cherchait à bouger de la grainerie car ça « commençait à être sévèrement trop petit », mais en même temps le groupe le retenait : « la force du collectif et le fait d'être avec des gens que t'aime ». Il a essayé pendant 6 mois d'avoir un atelier tout seul à Vendenheim mais impossible pour lui « déjà c'est trop cher et en plus tu deviens fou, ça te permet de connaître par cœur les programmes de France Inter mais à part ça... » « T'es hyper-productif c'est génial mais t'es seul, c'est pas possible ».

Point commun entre ces 4 lieux

Le partage et la rencontre.

« La mise à disposition de moyens, que ce soit un lieu ou des outils mais finalement le lieu est aussi un outil donc une mutualisation d'outils une définition large, et le partage de ces trucs-là en se disant chacun n'a pas besoin d'avoir ses propres trucs dans son coin et on le fait ensemble et tu vas réaliser des choses bien au-delà de ce que tu aurais imaginé ».

Points communs : importance des outils d'animation de groupe : vraiment important pour lui. Apprendre à ne pas se couper la parole, ne pas trop divaguer, savoir se recadrer et accepter que l'on nous recadre sans le prendre comme une agression > le groupe mûrit et ça devient ultra agréable, même les réunions chiantes deviennent agréables : tous ces outils d'éduc pop mais aussi de bon sens. Arriver à faire en sorte qu'une réunion soit efficace et agréable et que tout le monde ait pu prendre la parole. Au début pour lui, c'était compliqué à la manufacture (« chiant », fatiguant ») : pleins de nouvelles personnes pas habituées : ça met du temps.

« A stubi'clou moi je suis complètement sur le cul que ça existe toujours, et que l'énergie se soit transmise parce qu'en fait on n'a pas de recette pour ça ».

Au CRAC, ils expérimentent : sont tous en collégiale : compte rendu de la décision, pendant 1 semaine le sujet est révocable pour que les personnes qui n'étaient pas à la réu puissent revenir dessus. Pour éviter notamment le consensus mou si la personne clef n'était pas là. « C'est cette capacité du groupe à devenir intelligent quand tu lui donnes des idées intelligentes, c'est un peu ce truc d'ouverture, d'écoute »

L. l'avait contacté, « elle était pas bien, ça lui posait pleins de questions » : elle avait demandé aux fondateurs une réu à laquelle j'étais invitée d'ailleurs pour parler des suites de l'asso : « là le petit bébé faut peut-être re-réfléchir à comment il va évoluer, tout ça »

Moment d'échange où je lui explique les évolutions de stb en ce moment en termes d'horizontalisation, on est tous chargés de mission, plus de cordo etc. Sa Q : « et c'est qui qui fait le lien avec les financeurs ? ». Il ne réagit pas trop. Qu'en pense-t-il ?

Points de divergence entre ces lieux

« C'est pareil en fait ». Je cherche un peu plus : « si tu veux la grainerie, le crac c'est des espaces privés, c'est des gens qui gèrent leurs propres espaces mais ils ont pas de subventions ». Crac ne souhaite pas demander des subs récurrentes, n'ont pas envie d'être dépendant des subs. Ceci peut être une différence avec StB ou la Manuf.

« Et le fait que c'est pas un service à la collectivité, c'est un service à nous-même en fait » ce n'est pas ouvert au public.

« C'est pas un *fablab*, tu vois la manufacture c'est ouvert au public ».

La Gr et le Crac : projet n'est pas de faire une ouverture au public.

Membres

« C'est pas forcément le même genre de gens, c'est des gens très compatibles parce que c'est vrai qu'il y a pas mal d'échanges, souvent tu recroises les mêmes gens c'est un peu les mêmes cercles ».

Mais Crac, Gr: beaucoup viennent des Arts déco. StB pas forcément même si certains bénés aussi venaient des arts déco par ex était béné à StB et est scénographe au crac actuellement.

Volonté d'accueil et d'ouverture vers l'extérieur pour le Crac et Gr cf atelier résidence au cric.

Quand ils sont partis vers le CRAC, pas de tensions qu'il ressent. « Moi je sais que c'est mon atelier principal, la Grainerie le faible niveau des loyers fait que finalement tu pouvais très bien avoir un atelier à la Gr sans que ce soit ton activité principale »

Il répond au tel, puis me parle de son activité de forge.

Il n'a plus de remords à facturer des grosses sommes pour les pièces qu'il réalise. Aimerais pouvoir financer au vrai prix ses créations pour avoir assez de marge pour financer des projets de sculptures en métal qu'il pourrait faire lui en facturant seulement le matos. 2000€ pour un porte-menu pour un resto.

Mot pour qualifier chacune de ces structures

- Grainerie= froid & humide « c'est ce que mon corps retient de là-bas » ; son esprit retient « rêve, un truc irréel, que tu ne penses pas qu'il puisse exister »
- La Manufacture = « en termes de mon corps, c'est pareil : humidité, froid ; et sinon j'ai comme une idée de foisonnement tu vois: comme une idée de trop : trop plein d'activités StuB'iclou c'était simple à cadrer parce que tu fais du vélo voilà tu fais du vélo (...) La Manufacture c'est tout et n'importe quoi » : besoin d'énormément de matériel, de compétences : mots = « foisonnement, diversité dans le sens d'un challenge »
- StuB'iclou= soleil, rayonnant

Rituels & symboles

« Partout les gens se font des cafés, ça c'est sur ».

Il ne trouve pas.

Rapport au temps

« Ah ces lieux sont tous des trous intemporels, des espèces de trous noirs galactiques : tu crois que t'y as passé une heure, ça fait trois jours que t'y es quoi ». Il n'a jamais dormi à Stb, mais à la Gr oui une fois et plusieurs fois au CRAC parce que c'est plus chaud.

Rapport aux bailleurs, institutions

Le Crac est un essaimage de la grainerie. Il est curieux de voir comment va évoluer la Gr.

Homme influent etc : « il y a aussi des gens qui voient toujours le mal partout, moi ça me fatigue » : « I. il est merveilleux, c'est quelqu'un que j'estime beaucoup, c'est quelqu'un qui a toujours fait du bien au collectif, dans l'apaisement, de manière poétique ». A la Gr, beaucoup n'ont pas voulu aller à la coop parce que c'est la ville : au final à la Gr le local appartient à un gros industriel : « est-ce que c'est plus punk de faire défiscaliser un gros industriel ou d'aller dans un local mis à dispo par la ville ? »/ Ca a été mis en avant par ceux qui ne voulaient pas partir au crac : ici on est indépendants, c'est à l'arrache, on est un peu clodos, le fait de revendiquer qu'on est un peu pauvres quoi alors que au crac on va être mieux installés, c'est la ville et la ville c'est le mal etc ». Ne sont tenus à rien avec la ville au crac, pas de convention de fonctionnement.

« Moi j'aime bien plutôt être optimiste parce que ça permet d'avancer en fait, après je suis un peu bisounours parfois »

Précarité

Pas vécu comme une précarité, a instigué une « énergie de construction et d'appropriation du lieu » à la Gr. Il a investi beaucoup de temps et d'argent en sachant qu'il n'allait pas le récupérer. Ca fait peu de temps qu'il y a des étages. Bail de 6 mois depuis le début. Faire un pari parce que sinon tu fais rien : ils ont reçu une lettre comme quoi ils allaient dégager 2 jours après qu'il ait fini de couler sa dalle : ils ont fait une veillée, tout le monde pleurait. T. aussi tient par la gniac, en pensant qu'on est encore là pour 10 ans : « on y va quoi, du coup on construit, on machin et on arrête de discuter de peut-être que machin parce que peut-être oui, mais peut-être que demain il y a une météorite qui tombe et tant pis quoi au moins on aura fait des trucs cool mais c'est vrai que c'est une façon de penser le monde et l'avenir qui n'est pas forcément la même pour tout le monde ».

Rapport à l'atelier

« C'est mon atelier oui. » « Desfois il me vampirise, desfois il me porte » : demande beaucoup de temps pour le faire tenir. « Il est hyper bien dedans et hyper fier ». Depuis quelque temps, il aimerait le partager avec un autre forgeron, partager les machines. Il est un peu plus frileux sur l'engagement de moyens pour payer qqn etc mais il se dit qu'il faut qu'il se lance. Dispositif pour prendre quelqu'un pendant 1 an.

Parcours

Il est salarié d'une scop: il devrait être patron pour embaucher un apprenti mais ne veut pas.

Études : fac de psycho, BTS animation nature, licence de socio, master d'aménagement géographie, 1 diplôme d'ingénieur en développement durable : « j'adore apprendre des choses » puis un CAP métallerie et un diplôme métiers d'art belge. Avec son diplôme d'educ à l'environnement il a beaucoup bossé en tant qu'animateur nature. Au début sur les festivals, puis de plus en plus d'anim, « de plus en plus dans le bureau, et j'avais aucune foi dans ce que je faisais, j'avais l'impression que ça servait à rien ». Ce qu'il fait mnt sert à qqch de manière terre-à-terre. Il aimerait refaire le lien avec l'environnement, la nature « desfois je m'en sens un peu éloigné avec ce que je fais » et se demande s'il pourrait mettre à disposition ses compétences pour Greenpeace etc. Son impact carbone lui pose question avec la forge. Il aimerait faire un recherche action sur les combustibles dans les métiers d'art cf récup de gaz méthanisé. « Moi j'ai quand même un niveau universitaire avancé qui me permettrait de prétendre à une thèse ».

La deuxième partie de l'entretien n'a pas pu se réaliser, car il a eu un bébé et n'était plus disponible.

4.2. Compte rendu d'entretien avec G., ex-salarié de StuB'iclou et permanent de la Grainerie

Date: 30.03.21

Durée : 2H10

Lieu: quai au bord du canal avec une bière.

Histoire croisée de StuB'iclou et la Grainerie

Q: Qu'est ce qui te vient quand je te pose cette question?

"Ça me vient comme une évidence. J'ai envie de dire que c'est normal que j'atterrisse à la Grainerie aujourd'hui parce qu'elle est transversale avec pleins d'autres assos dont StuB'iclou." Existence d'une culture vélo et DIY à la Gr comme à StB. DIY= cœur de métier de StB, "tu le retrouves dans toutes les pratiques de la Grainerie, qui est un lieu cent fois plus grand". A commencé StB en 2011, il a été invité par le 1er président de STB à présenter ses œuvres à la Gr en 2017. Il a exposé 2 weekends là-bas: "je me suis très vite attaché et ancré à ce lieu. Ce qui m'est arrivé à la Grainerie arrive à tout le monde, une fois qu'on pose ses guêtres à la Grainerie, on a envie d'y dormir et d'y passer sa vie, on a pas envie de partir chez soi en fait, on a envie d'en faire son chez-soi parce qu'on est bien entourés. C'est comme à StuB'iclou en fait. Moi en ce moment je passe ma vie entre la Grainerie et StuB'iclou, et à la Grainerie je suis entouré de gens gentils, à StuB'iclou, je suis entouré de gens gentils. Je vais très très vite entre les deux pour éviter de croiser des gens, pour rester dans la gentillesse. Une fois que je suis entre StuB'iclou et la Grainerie, je suis dans la rue, et la rue elle est agressive. Il y a pas d'agression à StB, il y a pas d'agression à la grain'."

Q: Il n'y en a pas du tout?

Non. Il y a énormément de respect. Il y est depuis 2017. Temporaire de 2017 à 2020, permanent depuis juillet 2020. Au début, il y passait peu de temps parce qu'il était en 35h à l'atelier vélo, puis il a baissé son contrat à 30h et en 2020, il s'est décidé à quitter son emploi : en se disant qu'il devait réaliser ses rêves. La pandémie a joué dans son choix, le confinement lui a confirmé qu'il devait faire. Il a fait une fac d'Arts Pla. Il s'est retrouvé en maîtrise d'arts plastiques, s'est dit qu'il avait

2 options: être prof, il n'avait pas envie/ ou bien être artiste mais c'était trop précaire: donc il s'est mis à bosser tout de suite. Il a abandonné sa maîtrise, a bossé à Pizza Hut, Décathlon (10 ans), Gosport.

Arrivée à StuB'iclou

L'avait déjà racontée à sa soirée de départ. Il a croisé un bénévole d'un autre atelier: "on parle vélo et j'ai dit que j'ai besoin d'une potence. Lui il a cru le vieux mot potence-pied de travail". Il lui a donc conseillé d'aller voir à StuB'iclou, au moment où il y va il voit une fiche de poste à la porte, une administratrice est là, il lui demande quelles sont les conditions, elle lui dit de prendre un T-shirt jaune et de se lancer sur une perm. Il a fait 1 mois de bénévolat, et après s'est assis sur une caisse de bière avec 2 des fondateurs, et X. lui a dit "mec on t'embauche, tu veux ton jour de congés quand, tes vacances quand et tu seras payé tant", "je me suis dit vas-y!". Il était celui qu'il manquait avec un bagage technique. Il a passé le CQP, les membres de l'asso lui disaient que ça ferait bien pour les prestas, ils pensaient qu'il l'aurait les doigts dans le nez. Il a eu le droit de ne passer qu'une semaine d'exams comme il avait déjà pas mal d'expérience, mais il l'a loupé d'un point. "Parce qu'on t'apprend ce que veut dire l'acronyme des manettes SRAM" : ce n'est pas ces compétences qu'on apprend à StB. Il ne connaît presque que des nanas qui ont le CQP dans l'asso. Il n'a pas voulu le retenter "ça sert à rien". Il y avait des erreurs dans le livre d'apprentissage.

Arrivée à la Grainerie

Il y était déjà allé pour une expo avant d'exposer lui-même mais "je n'avais pas assez levé les yeux pour me rendre compte que c'était un lieu génial."

Création

Q: Comment est-ce que t'as commencé à faire des robots en pièces de vélo?

Correspond à l'arrivée des 2 nouveaux salariés de StB en 2016: pour dépoussiérer l'éducation à l'environnement dans le collègues, il avait envie de faire du DIY, en a fait aussi dans la tournée des quartiers. "Avant, je sculptais des bites en patafix. Des miniatures avec une armature en métal et je les mettais dans un décor". Il allait dans des perleries, faisait des canettes de bière en miniature en bois qu'il peignait avec des pinceaux à 1 brin. Quand il a eu l'atelier à la Grainerie, il a réalisé que ce qu'il faisait avec les gamins l'amusait. Il a toujours eu une pratique artistique, un matelas dans son atelier à la place d'une chambre. Ça date de ses années de fac.

Premières impressions à StB

S'est senti assez bien, et content car très vite valorisé. Quand on l'a embauché, on lui a dit "nous notre but c'est que ce soit un emploi pérenne, nous on a envie de te garder." Quand une asso jeune souhaite embaucher avec un salaire décent, "j'me suis dit merde, ça existe dans ce genre de structures ça,".

Emploi stable/relation au travail

Il a habité 4 ans à Paris, il voulait être comédien. Il a réussi à avoir un poste à Décathlon qui lui assurait la sécurité de l'emploi: il était bien payé, avait beaucoup de primes, il était actionnaire. Il s'est rendu compte qu'à Paris il y a 3 comédiens par terrasse de café, "qu'il faut s'avoir s'oublier, il faut savoir être un connard ou une salope et j'avais pas

envie de m'oublier en fait. J'étais bien à Décathlon." C'est à StB qu'il s'est rendu compte que Décathlon n'était pas un boulot alimentaire. "Il m'a fallu 10 ans à Stub'iclou pour me rendre compte que le vélo c'était ma passion". Il a fait un bilan de compétences en revenant dans sa ville: ce qui ressortait était que le vélo lui convenait. Il a toujours fait de la scéno, des sculptures, eu un établi etc. Aujourd'hui il a décidé de quitter la sécurité de l'emploi pour devenir un artiste précaire. "Stub'iclou c'est quand même la sécurité de l'emploi à (...)." Il a décidé d'assumer d'être précaire pour se donner le temps de faire les choses bien. Dans sa vie il a dû être 6 mois au chômage.

Premières impressions à la Grainerie

A l'expo où il a été invité: "tu te dis: moi aussi j'ai envie d'avoir ma part du gâteau, moi aussi j'ai envie d'y être. C'était des gens que je croisais déjà avant." Il est très content que le prés de l'asso vélo ait cru en lui (il était lui même dans les ateliers d'artiste depuis 2013): "lui et moi on a un point commun, c'est les bites, on dessine des bites partout.". "Quand il a su que je faisais des bites, il m'a dit « eh dude je suis trop fan de ton travail ». Il a fait des bites en opinel. Sa première réaction en arrivant: ouaw. "Tu trouves un lieu en Europe où ça cause entre un économiste et une boule à facette géants?".

Travail à Stub'iclou

Fatigant: pas physiquement mais sur les sollicitations. L'ergonomie s'est améliorée avec le temps. Il n'a jamais eu autant d'arrêt maladie que dans l'asso. Ça vide la tête, avant les bureaux étaient en bas. "Un boulot passionnant". "Je suis pas parti parce que j'en avais fait le tour, pour faire le tour d'un atelier vélo, il faut une vie en fait. Preuve en est que le 14 septembre, quand j'ai tuilé A., on a fait le soiré avec une librairie pour dédicacer une BD avec un vélo tireuse à bière et un orgue de barbarie.". "On peut réinventer sans cesse parce qu'il y a pas que le vélo dans la vie. Il y a tout ce qui tourne autour."

Le vélo

Q: Et c'est quoi le vélo pour toi?

Un moyen de locomotion, "ça ne sera jamais l'objet d'une communauté dans laquelle je m'intègre. Moi je ne suis d'aucune communauté, je supporte pas ce mot, c'est un mot qui me fait ultra peur. La communauté du vélo euuurk j'ai un troisième bras qui pousse dès que je prononce ça." Il utilise ce moyen de locomotion comme d'autres mais "je ne veux pas m'enfermer dans une communauté. C'est hors de question."

Q: C'est synonyme de quoi communauté?

"C'est synonyme d'entre-soi, et j'ai pas envie." Il et les autres bénévoles ont beaucoup veillé à ce que Stb ne devienne pas un entre-soi, et ça peut très vite glisser vers ça. »

Membres

Il ne trouve pas que ce soit homogène. Il y a beaucoup d'étudiant.e.s "parce que ce sont des gens qui n'ont pas de fric" + quelques retraités "qui y croient encore", et une frange de personnalités qui se sentent bien accueillies à StB et qui ne se

sentiraient pas bien dans d'autres endroits". Il pense notamment à des nanas en transition, des nanas et des mecs qui se ressentent pas comme homme ou femme, des gens qui en ont marre qu'on parle de genre, peut-être *gender fluid*. Il s'en rapproche. "Moi je suis un homme parce que je suis né homme mais j'ai pas envie qu'on me définisse en tant qu'homme, j'ai envie qu'on me définisse en tant que personne."

Dans cette asso, on peut être 100% hétéro, et en avoir marre du genre.

Il constate aussi qu'il y a beaucoup de lesbiennes dans l'asso. Il se dit qu'elles doivent s'y sentir bien, "un endroit où c'est naturel, on s'en fout, c'est le cadet de nos soucis en fait l'orientation sexuelle des gens et c'est pas le cas dans tous les endroits". "A Stub'iclou, ya personne qui se cache". C'est agréable.

Perm en non-mixité

Son avis a beaucoup bougé. Il fait partie des gens qui ont poussé à ce que ça existe, lundi soir: on ne prenait pas sur un autre créneau: "pour moi c'était un outil qui devait se tuer lui-même. Le jour où il y aura plus de perm en non-mixité, eh bah c'est qu'il n'y aura plus de problème. Mais comme il y aura toujours des problèmes, il y aura toujours la perm en non-mixité". Selon lui, son objectif a changé et ça ne lui plaît pas. A la base l'objectif c'était : "Et d'une: permettre que des nanas puissent être entre elles dans un endroit qui est forcément, qu'on le veuille ou non, genré. Un atelier vélo c'est genré parce que c'est un atelier de mécanique. Nous les garçons on a reçu, beaucoup plus que les filles, des outils en plastique quand on avait 4 ans donc malgré nous on est plus légitimes à y être que des nanas. Moi j'ai vu quand j'étais à l'accueil, des nanas venir et me dire tout de suite: "ah je suis nulle en méca". Il s'est dit que c'était important qu'il y ait une perm en non-mixité, mais le but selon lui c'est que ces femmes se mettent en confiance pour pouvoir aller dans les perms non-mixtes. "Et on s'est rendu compte que c'est plus ça". Il pense que c'est devenu ultra-politisé et que ce n'est plus son objectif: "maintenant les posts c'est: tu veux venir parler des violences que tu as subies, viens à la perm!"

On dirait que ça s'est désolidarisé de Stub'iclou et que c'est de l'entre-soi. La non-mixité c'est quelque chose qu'il comprend "et je trouve que l'objectif initial a été complètement dévoyé. Moi si je suis parti c'est aussi et parce que j'en avais marre de faire le tampon entre (les deux autres salariés) et parce qu'il ne voulait plus que le "féminisme brandi ne soit plus le sien. Il a été 7 avec une "meuf ultra-féministe. On a parlé à ovaires et couilles rabattues de ce sujet-là des nuits entières. U. c'est Simone de Beauvoir, elle fait partie des meufs qui veulent régler le problème avec les mecs. Si tu lui demandes qui est le mec le plus féministe qu'elle connaît, elle va répondre (moi)". Il se retrouvait dans son discours. Se retrouve moins dans le discours qui veut que, étant homme il fera de facto des erreurs/ check tes privilèges. Son père lui a appris à checker ses privilèges quand il avait 10 ans, il lui a dit qu'il était blanc, et de classe moyenne. C'est son père qui lui a appris le respect des femmes. "A Stub'iclou, on peut plus parler de tout ça."

Q: est-ce qu'il y a eu des espaces de débat?

Il a essayé quand il y a eu les rencontres en non-mixité choisie de proposer des espaces mixtes. "Moi j'suis dégouté que X ait pu y participer et pas moi. Parce qu'il faut dire quoi pour pouvoir y participer? Parce que je me considère pas *gender fluid*? Faut le crier haut et fort?". 2 meufs féministes de l'asso ont quitté la perm en non-mixité parce qu'elles n'en pouvaient plus "d'avoir un cri de colère à chaque souffle." Il ne comprend pas pourquoi les organisatrices ne veulent pas en discuter avec des hommes qui ont accepté de remettre en question leur virilité. "Il y a eu un truc qui m'a fait mal. Le 5 septembre 2019, il y a eu une grosse manif nationale (...). J'ai donné rendez-vous à un couple d'amis à Stub'iclou (...) j'arrive et là

je rentre et j'entends des voix de nanas (...) et des panneaux et des piquets de grève qui sont en train d'être peints et je trouve ça génial, j'me dit qu'il doit y avoir Y et ses copines (...), elle arrive vers moi et me dit: "oh bah qu'est-ce que tu fais là?" (...) Elle s'est approprié StuB'iclou, jusqu'à s'étonner que je sois là!". "Ca m'a fait mal !".

"J'me suis dit putain elle est en train de se mettre des ornières."

Rôle à la Grainerie

Quand t'es permanent, tu as une voix décisionnelle. Les temporaires sont l'équivalent des électrons libres à StB. Quand t'es temporaire, tu as des résidences de 3 mois reconductibles: il faut participer aux travaux, "s'entendre bien avec la meute". « Quand t'es permanent, tu as ton atelier ad vitam aeternam. »

Son rôle implicite: un des marrants, que tout le monde est content qu'il soit là parce qu'il maîtrise le vélo, il dépanne les gens avec ça. "Je crois que c'est aux autres de le dire pas à moi. C'est très délicat de dire ce qu'est mon rôle implicite".

Gouvernance

Q: Peut-on être exclu du statut de permanent?

Oui si tu ne payes pas, mais en réalité c'est dur d'exiger les paiements "parce que c'est des gens gentils qui ont décidé que l'argent ne serait pas le principal vecteur de leur vie"

30€/mois/personne « tu vois ça dans toute l'Europe, ça n'existe pas. »

Ils votent pas mal à main levée, qui vote pour une grosse dépense pour réparer le toit?

Pas de mandat pour être permanent, "tu dégages si tu tiens des propos racistes, si tu harcèles les gens" pas de degré ni de protocole : le vote est important dans ces moments-là.

Moment fort et moment dur vécu à StB

"Tu me laisses réfléchir le temps que je roule ma clope?". Ouais, t'as un décapsuleur en attendant? Je sais pas faire avec le briquet. "Vas-y essaye!" (*Je parviens à ouvrir ma bière avec le briquet*) "Eh bah voilà putain!"

Il rêvait que les rencontres nationales s'organisent dans sa ville avec l'autre salarié de l'époque. Lui est parti entre temps "Heureusement qu'il est parti parce qu'il en foutait plus une et j'en avais marre." Il les gost aujourd'hui, il n'ose plus.

Aux rencontres de Caen en 2014, il disait "si M. ne vient pas aux rencontres, il faut absolument que les rencontres viennent à M." Puis pendant les autres rencontres, se disent qu'il faut qu'ils se présentent, attendent plusieurs années". Ils ont fait un concours de rap avec un autre bénévole, gagné à l'applaudimètre pendant les rencontres de Bayonne. Bruits de couloir: pas envie d'aller "chez les bourgeois de (...), y'a pas d'enjeu. Il y a du vélo partout, c'est nul". Finalement, ils les ont faites et ont eu des tonnes de retours positifs. Une participante avait écrit sur l'ardoise de l'atelier: "il y en a qui gèrent mais vous exagérez". Ce sont les seules rencontres qui ont fait du bénéfice, ils ont vendu énormément de bières. Lieux d'accueil: la Grainerie (accueil + petit dejs), manufacture et fabrique de théâtre > camping au milieu "c'était un truc de malade on a cramé des sapins. Les gens se sont dit mais ils sont fous ici. Et donc on leur a montré qu'on pouvait être punk et être dans

cette ville. Ils ont halluciné, et ils nous ont dit "vous êtes des schlags". Maintenant ce mot il est dans tous les ateliers vélos, ça vient d'ici! Ils ont fait le schlag bar, la coiffure schlag de coiffure, cabane dans tous les lieux avec des coiffures prix libres. «Ça c'était une grosse fierté pour moi d'avoir organisé ces rencontres. C'était ultra-fatigant, mais c'était génialissime on avait réussi et c'est ce jour-là que jm'e suis dit eh tu voudrais pas partir de stb maintenant? ?". Il avait l'impression d'avoir fait ce qui lui manquait.

Moment dur à StB

Évènement tragique: les attentats. Pendant le comité directeur : ils sont restés confinés jusqu'à minuit. Il a fait un transfert de traumatisme en 2001, phobique des attentats. S'est fait braqué à Pizza Hut et on lui a fait l'entretien psychologique le 11 sept. Ont perdu un bénévole, tué dans ces attentats. Pas vraiment relié à son activité dans l'asso.

"Comment tu fais la part des choses entre le bénévolat et le travail?" Au début il faisait tous les apéros démontage, a fini par se calmer en 2016-17.

Un autre évènement dur : un peu marrant mais un peu dur: récup de vélo l'été 2011, au tout début. Parti sous une pluie battante, revenu trempé, arrive au niveau d'une piste cyclable > un camion passe et lui envoie une énorme vague, il arrive à l'asso en se disant "j'espère quand même me faire plaindre un petit peu": ça n'a pas marché, il y avait une inondation dans la cave, tout le monde s'en foutait.

Moment fort vécu à la Grainerie

Organisation d'un festival forain et musique. Ça lui a fait très plaisir qu'on lui demande à lui. "Ça voulait dire qu'ils avaient vu que j'étais un peu taré, un peu marrant, que j'pouvais faire un forain tu vois". Le festival: un des seuls à se maintenir en France, 4000-5000 personnes: réussite de cet évènement, bonheur d'y être.

Moment dur à la Grainerie

Précarité, "la crise du logement": devoir passer d'un atelier à l'autre. Chiant mais il comprenait, il a été trop content de devenir permanent pour sortir de ça. Quand il était temporaire, il allait là où il y avait de la place. Il n'a pas choisi son atelier actuel, personne n'en voulait parce qu'il n'est pas isolé: l'hiver t'as tout le froid, l'été tout le chaud. Mais c'est le plus grand "mais ça me va parce que je suis quelqu'un qui comble les vides par les pleins, je suis un collectionneur, amasseur donc ça m'arrange."

Liens entre ces 2 lieux/collectifs

Envie d'apprendre.

Un évènement important en octobre: le *selbstgemacht*: fais-le toi-même où tu apprends à réparer ta machine à laver, explorer ton corps sur des ateliers d'auto-gynécologie, à crocheter des serrures, à avoir un internet sécurisé et libre, à réparer ton vélo, de la peinture à l'extincteur. Pareillement, "si tu acceptes d'adhérer à StuB'iclou, c'est que tu acceptes d'apprendre".

Q: Comment tu fais pour apprendre?

"Je me plante", il aime bien essayer tout seul, regarde des tutos quand ça ne marche pas, demande à des gens "c'est quand même plus intéressant de toquer à l'atelier d'un ou d'une collègue que de regarder des vidéos sur Youtube."

Lien ou contradiction dans l'organisation interne et spatiale des 2 lieux

X est venu à l'atelier vélo il y a 2 ans pour demander les cartes de rôle qui étaient utilisées dans le comité directeur: "c'était très codifié dans le but de simplifier, synthétiser, coordonner et faire des comités directeurs moins longs". X a essayé de ramener ça dans les ateliers d'artistes, mais ça n'a pas pris, l'enquête a pris la parole à la Grainerie pour leur dire qu'à StB, ils s'interdisaient l'alcool, avaient des rôles bien définis, "vous vous buvez de l'alcool, vous fumez des pets, et ça se passe parfois mieux donc y'a pas de vérité en fait." Il a toujours trouvé que les réunions à la Grainerie se passaient mieux que les CD à StB'iclou. Au début à l'atelier vélo, ils allaient dans des bars, puis à l'atelier, puis se sont dit qu'il valait mieux éviter l'alcool "et on parle de points qu'on a pas voulu développer pendant le CD": les points frites.

Q: Qu'est-ce qui se passe mieux?

Les CD c'est entre 6 et 9-10 pers, réunions des ateliers d'artiste: 1 fois par semaine, il peut y avoir entre 6 et 25 personnes. Quand tu as des inimitiés dans un groupe restreint, elles ressortent très facilement. Il s'est rendu compte qu'il devait boire avant d'aller au CD, il n'avait pas envie d'y aller.

Résolution des conflits

A StB: toujours tenté de le faire, c'est pour ça que les suivis RH ont été mis en place.

Similitudes/Liens entre les membres de la Grainerie et StB

Membres de StB sont issus de pleins d'univers différents parce qu'ils sont bénévoles: chargés de mission, service civique, chômeurs, ingénieurs.nieuses: ils ont leurs métiers. "A la Gr, ils ont leur métier, c'est artiste précaire. On a tous décidé de venir du même monde. Sauf moi, je suis un ovni mais un poil de différence entre moi et les autres peut-être parce que je suis nouveau et que j'ai toujours eu le même taff. J'ai décidé de changer radicalement de situation, ce qui n'est pas le cas de la grainerie, elle a souvent été des artistes. "

Certains sont sortis des Arts Décos et sont arrivés directement dans les ateliers. "Mais je peux pas trop te dire, parce que moi-même en ce moment, aujourd'hui maintenant, je me pose encore la question de lui: c'est quoi sa pratique?". Il prend un exemple d'un artiste qui a dormi 6 mois sur place, fume énormément de pétards, fait un club d'échecs, un club de cinéma sur place, a des outils dans son atelier qui est plutôt une chambre, il a appris qu'il a fait de la scénographie avec une autre artiste. Je me pose toujours la question de quoi il vit?". Pas eu un moment formel où chacun présente ce qu'il fait, il s'est dit un moment pendant une réu qu'il pourrait demander un tour de table des pratiques et de comment ils vivent, "mais non découvre-le au fil des discussions personnelles": il aime découvrir petit à petit.

Valeurs différentes ou communes entre ces lieux

- Entraide : "J'ai pas le bon outil, je vais toquer chez J., et puis il va me demander un levier de frein pour son vélo etc", s'échangent des trucs, font du troc, se rendent service.

A StB, c'est présent aussi: "c'est le cœur de métier de StB, l'entraide": "tu peux pas être égoïste en tant que bénévole là-bas."

Rapport avec la Manufacture

Les gens qui ont créé StB ont créé la Manufacture. L'ex de la première coordinatrice a été un des fondateurs. Il a été relié aussi par le collectif du Cambouis à la manufacture "un évènement schlag, DIY et vélo". Il n'est pas abonné, y est en tant que mb du collectif du cambouis, il est copain avec des gens là-bas, y est aussi en tant qu'essaimeur d'un autre atelier vélo etc. "Tous les gens qui sont à la Manufacture sont à StuB'iclou, tous les gens qui sont à StuB'iclou sont à la Grainerie, tous les gens qui sont à la Grainerie sont à la Manufacture , c'est vraiment un cercle vertueux."

Symboles de Stub'iclou

- "Liberté mais non parce qu'il n'y a pas de liberté quand t'es subventionné par la ville. Liberté j'ai envie de dire la Grainerie, y'a pas de subs de la ville, ça a été une décision".

- Toujours se réinventer, se remettre en question. Réinventer parce qu'il y avait des gens qui la recomposait.

- Armature jaune qu'on met sur le Bull-it pour aller récupérer des vélos > "avoir fabriqué un objet qu'on doit mettre sur un vélo pour aller récupérer d'autres vélos, je trouve que c'est un lien fantastique". "C'est un objet intelligent".

Symboles de la Gr

-Liberté: que des gens libres, pas de subs: "on fait ce qu'on veut dans l'intérêt du collectif".

Q: C'est quoi l'intérêt de ce collectif?

"Bah de faire ce qu'on veut, et ensemble. Ne pas rester dans son coin."

Q: Est-ce qu'il y a eu des moments où tu as senti que cette liberté était contrainte?

"Non, il y a une boule à facette géante qui parle avec un économiste géant! Il y a aucune contrainte à la Gr" Ne sont pas propriétaires mais repeignent les murs comme ils veulent.

Q: Est-ce que t'as autres espaces de liberté comme ça dans ta vie?

"Ma tête".

Rituels

Gr: à midi quand il fait la cuisine, demande aux autres s'ils vont manger là, chacun ramène son truc, "c'est des moments rares et importants. Rares dans leur simplicité et leur *collégialité*."

A Stb: les apéros qui s'improvisent. Et des soirées où ça partait en *dancefloor*.

Normes

Des endroits très inclusifs, StB encore plus parce que c'est plus petit. On y fait plus attention. "Je dirais qu'il n'y a pas de normes. Les gens qui ont créé StuB'iclou et la Grainerie, c'est justement pour s'affranchir des normes. Mais forcément il y en a". Pas de racisme, pas de ségrégation, discrimination. "Tu discrimines, tu dégages."

Gouvernance

Prise de décision à StB: de manière très horizontale et collégiale, pareil à la Gr. A StB, les lignes ont souvent bougé. Pas mal d'historiques sont partis parce qu'ils n'étaient pas d'accord avec la perm en non-mixité.

Mécanismes de gestion des conflits à la Gr

Apéro avec le collectif où d'autres membres sont partis. "Moi je suis quelqu'un de très gossip", il est rentré en vélo avec 2 permanentes. Les plus grosses embrouilles: les relations amoureuses, des mailings liste etc. Quand il y a des problèmes, ils sont gérés de manière collective, médiation en off et collective.

3 mots pour qualifier ces 2 lieux

StuB'iclou : Inclusion, Jaune et DIY

Grainerie: Hétérotopie ; Entraide et Schlag

DIY, il l'a découvert à la Grainerie, pas à Stb'iclou pendant les *selbst gemacht*.

Makerspaces

"Un endroit pour fabriquer." Ça lui parle pour parler de ces lieux, "mais j'aimerais bien qu'on parle français. Quand tu dis, "fais-le toi-même, c'est aussi chantant que DIY". **Et pourquoi Selbst Gemacht, c'est en allemand?** "Parce que pour la France de l'intérieur, on est en Allemagne." Certaines affiches sont en Alsacien aussi.

Qualificatif pour parler de ces lieux

> Hétérotopie les 2 mais plus de liberté à la Gr, aussi dû à l'espace alors qu'à StB on essaye de faire du manque d'espace une force.

Rapport au temps

A la GR, pas de temps "tu rentres dans un hiatus, une espèce de faille temporelle où le temps s'arrête. C'est du vide dans la ville" Aucune poutre porteuse, des maisons dans cet entrepôt: un village entre 4 murs "ça fait penser au village des irréductibles Gaulois.

Q: C'est quoi la potion?

"Avoir les mains sales, sentir le métal, le bois". A StB: rapport au temps différent "à 20H30 ça ferme bordel !". Obligé d'avoir une horloge.

RECIT DE VIE

Parcours pro

Sorti de la fac d'Arts Pla. Il a fait un lycée public avec option arts plastiques, et sa prof d'arts pla de terminale leur a conseillé de faire cette fac. Dans des beaux bâtiments. Il a tenté les Arts Décos, je les ai loupés d'un point "ma vie se résume à 1 point." Au bout de 4 ans de fac, s'est barré (ne voulait pas faire prof ou artiste), a bossé chez pizza hut, s'entendait très bien avec son manager, qui est parti à Décathlon, il l'a suivi. "Pizza Hut, c'était une grosse daube américaine, après je suis parti chez Décathlon qui est une grosse daube française." Parti à Paris en 2005, revenu en 2009, a tenté le théâtre national. Il avait fait de l'impro en jogging avec l'accent marseillais à faire du beat box, une meuf du jury lui a dit que ça faisait du bien de voir des marseillais. Il l'a loupé d'une place aussi.

Relation avec le travail

Il a fait des recherches la semaine passée, "tout le monde dit que la racine du travail, c'est tripallium, c'est un outil de torture. Mais en fait c'est faux, c'est des erreurs de linguistes, c'est une grosse fake news inventée par les gens qui ne veulent pas travailler." Selon lui, ça viendrait plutôt de l'espagnol "travajo" ... Il a toujours eu de la chance de pas avoir des boulots chiants, toujours eu des super équipes. C'est cool comme travail StuB'iclou!" Il n'est pas d'accord avec les gens qui dénigrent le travail salarié. Parfois a occupé une place trop importante, il passait sa vie à stub'iclou. Il a jamais bossé à l'usine, il a fait des bullshit job quand il avait 17 ans.

Travail manuel/faire

Ultra naturel: son père a toujours été bricoleur, a fabriqué la maison dans laquelle ils ont vécu, fabriqué des lampes, aujourd'hui il en fabrique à son tour. Sa mère était graphiste, son oncle dessinateur. "J'ai bidouillé dès le plus jeune âge dans les jambes de mon père, dans les jambes de ma mère.". Il s'est orienté très vite vers les arts plastiques. Sa grand-mère était poétesse etc.

Travail intellectuel

Prend aussi de la place parce que quand tu crées ex: un robot, il y a beaucoup de mentalisation, il fait tout de tête. Ne fait pas de croquis préparatoires.

Relation à son atelier

Pas encore fusionnel, ça va se réinventer. Il s'appelle "Que la bamboche commence", mais en réalité "l'étrange mécanique". Il a trouvé sa place dans la Grainerie, mais la cherche encore dans son atelier. Reste des aménagements à faire.

Autres collectifs

Non pas pour l'instant. 3 c'est déjà pas mal.

Temps passé

Cambouis: moins parce que 2 ans qu'ils ne vont rien à cause du covid 20h par semaine à la Gr en ce moment, s'il a une grosse commande, ça pourra être 50. StB: 5-6h "pour X raison"

Temps libre

Bouquiner au soleil, aller voir des potes, pétanque, errer. Il fait des paris au foot : "je pense que je suis une des seules personnes et à StB et à la Gr à aimer et à regarder les matchs de foot. Pour le coup, je suis un ovni. Même aux rencontres nationales!"

Liens avec les membres de sa famille

Ultra-rapprochés. Fratrie de 3. Ont perdu leur mère en 2009, père en 2018, tous leurs grands parents entre les 2. Donc ils sont devenus ultra soudés. Son frère habite dans la commune à côté, il est ingé son, sa sœur habite en ville et est vendeuse dans une librairie. "Ma sœur, c'est moi en femme: elle parle, elle parle, elle parle."

Mentors/Initiatrices

Pas dans sa famille. Sa mère et son père ont fait de lui ce qu'il est artistiquement. L'autre salariée de l'asso vélo lui avait dit qu'il y avait cette question mais il a oublié de la préparer. "Je sais pas moi c'est plus des lieux." Ce qui lui a donné envie de faire de la récup et de laisser place à son imagination: un lieu où son père l'emmenait pour faire des photos et récupérer des pièces: une des usines désaffectées du port. "Moi je me suis toujours bien senti dans les décharges". Quand il était petit, habitait en face d'une carrosserie, et le dimanche il escaladait le muret avec son frère et allait récupérer des insignes de voiture sur les capots. Il pouvait rester des heures dans des grandes casses, "des montagnes de métal, de cuivre" etc "je pouvais rester des heures!" Il trouvait ça graphiquement intéressant, et pensait déjà à comment il pouvait décontextualiser les objets, pour en faire d'autres choses. Il est fan de Marcel Duchamp: un mentor artistique.

Q: Pourquoi des objets plutôt que des corps ou des personnes?

Il l'a fait comme il est comédien depuis 18 ans. "Les objets, c'est super parce qu'un corps tu le manipules pas. Tu lui dis ce que t'as envie qu'il fasse. Tu le manipules dans certaines activités plastiques d'accord. Mais un objet, tu le prends en main et tu peux le déformer, le casser, tu peux l'améliorer et tu peux simplement le décontextualiser."

Relations avec les autres

Il a toujours tendance à être affable "comme animal social", parce qu'au départ il pense être timide. Il cache sa timidité pour avoir l'air à l'aise. Il pense que tous les comédiens sont timides: "ils sont grande gueule parce qu'ils sont timides au départ."

Relation à soi

Il part uriner.

Il a peur de ressembler à son père: quitter StB, c'était une décision qui ne ressemblait pas à celle de son père: il a décidé d'un truc dans sa vie. Mais il ne peut pas le prouver vraiment en ce moment parce qu'il n'y a pas de lieux d'expo etc. "Le jour où j'aurais fait ma première expo, je ressemblerai plus à mon père. J'aurais coupé le truc. " Son père n'a jamais osé vivre de son activité d'artiste. Il a été opéré d'une tumeur au cerveau en 1980, ça a été le début de la fin, hypophyse écrasée, il a été atteint d'aboulie: absence totale de volonté: il ne faisait plus rien. Il a peur de ressembler à son père médicalement, "dans un pan de ma famille, j'ai toujours été considéré comme le canard boiteux". Il se bat contre cette image. Rapport à soi: il n'a pas une haute opinion de lui-même. "Je pense que je suis atteint du syndrome de l'imposteur". Il n'a pas confiance en lui, donc quand on l'appelle pour lui demander de travailler ensemble il se dit qu'il est con. Il a tourné avec Roschdy Zem, ça veut dire que celui qui l'a vu tourner a vu en lui qu'il était le bon. C'est pas rien d'avoir 2 grosses scènes avec lui. "c'est le 2ème mec le plus bancable de France".

Valeurs

- Amitié: les 3 personnes les plus importantes pour lui au-delà de sa famille, c'est des amis qu'il connaît depuis toujours : en maternelle avec 2 d'entre eux, un autre depuis la 6ème, et le quatrième. Ils ne se sont jamais quittés. "Si je suis la personne que je suis aujourd'hui, c'est grâce à ces mecs. Ils sont tous radicalement différents: un docteur en métabolisme à L'Oréal, un prof de philo, un autre qui fait du contact social avec des polyhandicapés dans la forêt, un traducteur. Ils l'ont nourri.

- Partage. Il n'a jamais été riche, ne le sera jamais. "J'ai toujours partagé ma pauvreté avec des gens dans la rue": maraudes, en donnant l'aumône. Si on ne partage pas les richesses, autant distribuer la pauvreté.

Engagement politique

"Je sais que je vais arrêter d'aller voter, ça c'est ma grosse conviction." Il a voté Mélanchon au premier. Il est resté 11 min au 2ème tour, il a fini par voter Macron. «Ça c'est le plus grand regret de ma vie.". "Je savais que c'était un fils de lynx, comment j'ai été assez bête pour croire qu'il y avait le choix?" Tant que le vote blanc n'est pas reconnu, il ne votera plus. Peut-être un premier tour de présidentielles pour voter pour Taubira ou Ruffin, mais pas au deuxième tour pour voter entre "la peste et le choléra". Il a crié et chialé sur son balcon pour les municipales 2020, tellement heureux qu'une écolo soit élue à la mairie! "On s'est regardés : oauh le nouveau monde arrive". "C'était ma première et ma dernière joie électorale." C'est une joie qu'il ne connaissait pas "c'était comme 98, coupe du monde de football".

Relation avec le vivant

"C'est quoi ces questions d'arts plastiques là? Est-ce que j'ai le droit de demander à la dame de développer?"

"Moi j'aimerais bien qu'on arrête de nous faire chier, qu'on arrête d'explorer les planètes qui nous entourent, qu'on continue d'explorer la nôtre parce qu'il y a encore à peu près entre 2 et 4 millions d'espèces animales que l'on ne connaît pas, donc avant d'essayer de voir s'il y a une vie ailleurs, préoccupons-nous de savoir, de connaître les vies qu'on ne connaît pas ici pour mieux les préserver." Il a lu un article cette semaine d'épidémiologistes et botanistes disant qu'on a toujours privilégié

les mammifères dans la recherche et toujours laissé de côté les amphibiens et les reptiles. Rapport au vivant a beaucoup changé ces 2-3 dernières années parce qu'il est devenu végétarien: "mon rapport au vivant en a été bonifié, mon rapport aux animaux, j'ai arrêté ce clivage d'être scandalisé par le fait de maltraiter ses animaux de compagnie et bouffer de la viande". Il a résolu une contradiction. Rapport au vivant surtout par rapport aux animaux qu'il a envie de voir rester vivants.

Religion/Spiritualité

Non. Il a envie d'essayer la méditation le matin.

Rapport au monde

Là tout de suite il aimerait gagner 3 millions d'euros pour acheter la Grainerie , "comme ça je serai l'unique propriétaire et je deviendrai un dictateur."

Q: Quelle serait ta première loi?

"Obligation de se fondre dans le quartier encore plus que ce qu'on a fait".

Pour le monde: au-delà de stop la guerre, les animaux ils sont gentils, "j'crois que ce serait quand même pas mal d'arriver à l'égalité homme-femme d'un point de vue général". On laisserait ainsi plus la parole aux femmes, et on découvrirait forcément des choses. "D'autres manières de voir, de penser, d'agir. C'est mathématique ce que je dis." Peut-être qu'on va trop en faire, qu'on tombera dans 150 ans de matriarcat et que ça va être la merde, "on a testé le patriarcat, pourquoi pas tester le matriarcat?".

Pour lui: Ne pas être en fin de mois le 20 du mois. Il gagne peu. A part s'acheter un peu de beuh, il n'est pas un flambeur, il essaye d'acheter tout d'occas. Et avoir une vraie définition de l'amour parce qu'il ne sait plus ce que c'est.

Il me demande si je vais encore interviewer beaucoup de monde, je lui parle de mes doutes.

5. Compte rendu- focus group à la Grainerie

Date : 01.02.21

Lieu : Atelier de Z., La Grainerie pendant la pause café

Présent.es : G., Z., I.J., V., É. (sa stagiaire en arts du spectacle), L. (qui fait le film) K. (pas à la Grainerie : dans la musique, il a son propre atelier).

Contexte : repas partagé : G. a annoncé que je venais pour poser quelques questions à V., mais le cadre n'étant pas clairement posé, je n'impose pas tout de suite un cadre strict d'entretien. Finalement, un focus group se met en place. S'en suit un échange entre principalement Z., V., I.J. et moi : les autres ne disent pas grand-chose. K. questionne à son tour en tant que non-membre de la Grainerie.

Organisation interne

Q : Comment vous vous organisez entre vous ?

Z. : pour tout ?

Oui

Z. : « eh bin on fait des réunions .. »

Répartition et vie des espaces

Qu'est-ce qui est commun, et qu'est-ce qui ne l'est pas ?

Z. : « Bah ya des ateliers qui sont pas communs ou qui sont communs, ça dépend des ateliers. En gros pour l'instant ya un atelier qui est commun, c'est l'atelier bois. » Et puis atelier commun en devenir : atelier couture. Pas trop d'ateliers communs en ce moment : il y a eu par le passé avec 2-3 personnes par atelier.

L. : bah ya M et P. !

I.J. : ouais c'est vrai.

Z. : y'a aussi la salle blanche qui est commune : salle de pratique sportive et corporelle (Parenthèse de I.J. à L. : c'est sérieux maintenant).

Q. : ouais avant c'était plus drôle

V. : non c'était pas drôle pareil

Z. : y'a plus de cornes de gazelles jme suis fait niquer !

V. : non dis pas niqué, c'est enregistré. Ça enregistre tout !!!

Z. : après ya des espaces communs communs

G. : y'a les unités aussi. Une unité = 4x8

Z. : « une manière de découper l'espace » pour prévenir à l'avance de combien d'unités on a besoin. Pour les résidences temporaires que ce soit pour les permanents ou les temporaires : on occupe une ou plusieurs unités à un moment donné en mettant des cloisons ou pas selon la tranquillité qu'on veut avoir. On peut réserver autant d'unités qu'on veut s'il y a de la place.

C'est la forme de la charpente qui a défini la taille des unités : Z.« c'est la charpente qui est faite comme ça, du coup elle divise la charpente en tant d'unités »

K. : trouve ça génial d'avoir cette possibilité d'avoir « cette espèce de chose mouvante, d'excroissance qui peut croître ou décroître » : pour lui qui a un petit atelier à l'extérieur, ça lui ouvre des possibles pour un projet en particulier.

Les espaces ont beaucoup bougé depuis le début : un atelier en face a été démonté. Quand les gens s'en vont, ils choisissent de démonter ou pas, en fonction de qui veut prendre leur place etc. Ils sont dans l'optique de démonter progressivement parce qu'ils sont dans l'optique de rendre le bâtiment.

Précarité et impermanence

I.J. : « c'est la grosse épée de Damoclès qui plane sur nos têtes : rendre le bâtiment vide. Ce qui fait que quand quelqu'un part, on se demande toujours qui va démonter l'atelier quand il sera parti ? C'est tout le temps-là, il y a toujours cette espèce de précarité qui plane et qui fait que on a peur d'être quatre à démonter tout le bordel des 110 autres qui sont passés-là».

V. : « ça décide carrément l'architecture aussi » : utilisent des tôles, des bâches alors qu'ils sont là depuis 12 ans, difficulté à investir l'espace de manière durable quand on risque de devoir partir à chaque instant. Ils ne savaient pas qu'ils allaient rester si longtemps. Ils ont eu des délais de 6 mois, un an, investissent un petit peu, quand ils savent qu'ils vont passer l'hiver, font des petits travaux. V. « c'est vrai que c'est toujours chiant parce qu'on n'est pas sûr d'être là, ça aide pas à entreprendre ».

IJ. : « c'est le challenge je trouve de se déposséder de cette impression de précarité et de s'investir coûte que coûte, même si c'est pour 6 mois, même peut-être que ce sera pour 6 ans ou 60 on sait pas». « Je me le dis à moi parce que c'est pas

facile, surtout d'un point de vue du collectif, l'angoisse de devoir partir et donc de ne pas réussir à s'investir, c'est trop chiant quoi, c'est notre principal frein pour faire ensemble. (...) surtout qu'on est tous un peu névrotiques (rires) ».

V. : double précarité des métiers qu'ils font : ne savent pas ce qu'ils vont gagner à la fin du moins et en + un lieu sur lequel ils ne peuvent pas vraiment compter à 100%. « C'est fatiguant mais on s'habitue à vivre avec ». Chacun a sa propre attitude par rapport à ça.

Ça va mieux qu'à une autre époque, parce qu'à une autre époque, l'épée de Damoclès était plus tombante, ils prenaient au pied de la lettre la volonté de vendre du proprio, se sont mis à chercher partout en Auvergne, Jura, Vosges etc. Tous n'allaient pas partir mais peut-être une partie du groupe.

Collectif/communauté

Z. : « c'est pas un groupe soudé pour la vie *forever*, c'est des gens qui sont réunis parce qu'il y a un lieu, le jour où le lieu il s'arrête il y a des gens qui vont rester ensemble parce qu'ils ont un projet commun, il y a des gens qui vont arrêter d'avoir un atelier et faire leurs trucs chez eux, il y a des gens qui vont se démerder comme-ci, comme-ca mais on est soudés que si on le décide »

→ ex du CRAC : « la ville a entre guillemets relogé la Grainerie » : des gens sont partis mais pas tout le monde. 1/3 du collectif est parti au CRAC.

→ D'autres ont bougé de régions, travaillent chez eux etc.

V. : « Il y a eu une période d'exode où on a essaimé un peu partout, et c'est vrai que le petit groupe que nous ont a formé, qui est un peu un groupe informel, mais c'est vrai quand même qu'on est des gens qui avaient envie de continuer cette idée de collectif mais plutôt à la campagne, on a commencé à chercher ». Mais comme le proprio leur a dit que le projet de vente prenait du retard avec le covid, ils se disent qu'ils ont encore le temps et ont refait des petits travaux. V. « ce groupe il a aussi envie d'aller ailleurs en gardant un peu l'esprit de la Grainerie, et en faisant autre chose, ce sera forcément différent. »

Valeurs communes et rapport au travail

« La vaisselle » blague.

Z. : une association collégiale, pas un président. IJ. reprend : « c'était pas à l'origine de l'association, ça fait 3-4ans ». Z. continue sur sa lancée : « il y a une sorte d'horizontalité de la décision, on est tous à égalité vis-à-vis des prises de décision, oui c'est pas le cas depuis le début...en fait si c'était le cas depuis le début mais informellement, c'est depuis peu que c'est officiel »

IJ. : charte récupérée récemment : c'est un lieu de travail, même si les ateliers peuvent somnoler ou dormir (absence, oisiveté), et aucun de droit de regard sur ce qui se passe à l'intérieur des murs de l'atelier, pas de jugement esthétique ou moral, « mais c'est quand même un objectif de faire en sorte que les lieux soient utilisés et créatifs ».

Z. : « et vivant ».

V. : « en fait, c'est une sorte de devoir moral qu'on se donne vis-à-vis de la chance qu'on a et on se dit qu'on a besoin que le lieu soit vivant pour que nous ça nous fasse plaisir de venir travailler avec des collègues (...) c'est quand même super lieu d'être dans un lieu comme ça tout seul, c'est pas juste quoi il y a pleins de gens qui cherchent des ateliers, c'est méga dommage si le lieu est vide. « C'est vrai que parfois on met un peu la pression aux gens : « eh t'es pas trop là en ce moment, tu veux pas prêter ton espace pendant le temps où t'es pas là ? » »

IJ. : « c'est souvent source de conflits ou en tout cas de réajustements difficiles » « C'est confortable d'avoir un lieu de stockage dans lequel on peut mettre ses trucs ».

G. : « oui c'est quasiment présent à toutes les réunions »

Pas de règles pour foutre les gens dehors. Ils en parlent avec la personne, mais ça peut poser problème.

Z.: « le fait que ça reste vide c'est aussi un problème parce que pour ceux qui sont là ce bâtiment représente une charge, il faut l'entretenir, un bâtiment comme ça seul, c'est écrasant ». Si tu viens qu'une fois par mois, tu ne prends pas en charge l'entretien, le tri etc. V. : « cette charge ça inclut aussi celle de ceux qui viennent en mode profiteur, on essaye de le rappeler tout le temps, que tout le monde se sente responsable ».

Les temporaires permanents, la gouvernance et l'investissement

« C'est l'autre gros sujet ». Les permanents sont dans l'horizontalité présidentielle mais en théorie les temporaires sont là pour un temps donné, ils ont droit de parole mais pas le droit de vote, ils ont une voix consultative. I.J. : « finalement pour moi c'est plutôt une formalité » car les décisions se prennent souvent en discutant, mais « des gens en font grand cas ».

Ils votent quand ils en ont marre de discuter, I.J. : « en fait on vote quand on s'en sort plus de discuter, quand on arrive plus à trouver l'issue dans la discussion ». (ex : covid, est-ce qu'on fait une expo d'hiver ?) ou quand il y a des décisions importantes qui auront un impact sur le futur et le collectif. Gros travail sur la formulation, intitulé du vote.

Z. : il y a un investissement à avoir dans le lieu car il y a besoin de « gens qui font un peu plus que leur pratique » pour que le lieu soit vivant > pas forcément un truc de temporaire ou de permanent. Ils aimeraient mettre en avant qu'être permanent c'est un investissement (être présent lors des événements, ramener des trucs, organiser des soirées dessins).

Il y a des permanents qui n'ont pas de pratique artistique à proprement parler mais qui sont très investis dans le lieu : une personne récemment intronisé permanent. G. : « il est gardien du phare », il fait des trucs, il stocke, il nettoie, il checke si tout va bien, surtout la nuit.

Évoquent aussi une autre permanente O. qui n'est pas beaucoup dans son atelier en ce moment, mais très présente aux réunions « elle a des bonnes capacités organisationnelles » : pose question parfois, lui demande si elle prêterait pas son atelier.

En général, ça pose pas de problème mais pour certaines personnes ça coince.

Propriété et lien à l'atelier

V. « L'atelier ça touche à l'intime, c'est un espace vraiment perso, où t'as tes outils que t'as acheté avec tes petits sous (...) ça se prête pas si facilement », « on s'est parfois retrouvé dans des grosses impasses relationnelles, plus de communication, de la haine (...) ça a été des personnes vraiment super intenses ». C'est très rare mais c'est arrivé.

Z. : « en fait le vrai problème, c'est quand il y a quelqu'un qui n'est ni investi dans son atelier pour sa pratique personnelle, ni investi pour la vie du collectif (...) c'est juste un espace mort, et ça c'est vraiment chiant ».

IJ. : « c'est généralement des gens qui sont là depuis assez longtemps, pour dire 'j'ai la légitimité de l'ancienneté, j'ai ce que je veux c'est un lieu de stockage' » : cas d'E., qui a mis des années à se résoudre : monopolisait 40m2 quand tous les jours des gens viennent leur demander un espace pour créer. G. : « C'est presque tous les lundis qu'il y a quelqu'un qui toque à la porte de la Grainerie pour demander un espace ».

V. : « on a fait un progrès je crois quand on a commencé à renommer les ateliers par un autre nom que celui de l'occupant. Parce que quand tu dis 'c'est l'atelier d'E., et bah pour tout le monde c'est l'atelier d'E.». L'atelier que Z. occupe n'a pas encore de nom, en blaguant tous « l'atelier de Z. ».

Sur l'atelier d'E., ils ont fini par vider ses affaires : « la motiv' collective de dire bon bah maintenant, on agit, on arrête d'attendre que la personne le fasse et voilà on vide »

IJ.: « il y a une certaine violence dans cet acte, enfin je sais que c'était dur pour moi »

V. : « c'était dur pour tout le monde mais à un moment il a cherché ça aussi, comme un gamin qui cherche les limites et à qui tu dis « non c'est dangereux, tu iras pas là, nous ça nous mettait en danger». Pendant une réunion, ils ont décidé de mettre ses affaires sur une palette, mais personne n'a jamais osé les mettre dehors. G : « parce que c'est trop dur, c'est trop violent ». Il est finalement venu chercher une grosse partie. Ça leur a pris beaucoup d'énergie mais ça a poussé à E. à venir chercher ses affaires même s'il a laissé « un tas de merde impossible » déchets chimiques etc : « bref c'est fini » disent-ils en cœur, soulagés.

→ Depuis, son espace a été réoccupé.

3.

IJ. : « ça pose la question de la possession du lieu : c'est ton endroit, c'est ton atelier, c'est ton ptit bébé, ton cocon ta chrysalide et en même temps t'es de passage, c'est pas à toi ici, c'est la Grainerie, ça ne t'appartient pas, j'pense que c'est la racine du mal ». « J'appartiens au lieu mais le lieu ne m'appartient pas ».

K. : « Est ce que si t'avais le choix tu préférerais avoir ton atelier ou c'est une nécessité économique ? Est-ce que ça fabrique quelque chose d'intéressant humainement ? »

IJ. : « Ca fabrique le détachement c'est-à-dire 'je suis de passage, ça ne m'appartient pas', moi c'est un truc qui dans ma vie est un moteur » + utiliser des outils, des gens, des lieux pour sa pratique et apprendre à s'organiser etc. « J'pense que si j'avais le choix demain » (d'avoir son propre atelier), j'pense que je ne choisirais pas cette possibilité-là parce qu'elle est plus castratrice que motrice, dans le sens où ça me couperait dans mon rapport aux autres ». Ne pas avoir son atelier, ça le libère des attaches, des contraintes de la propriété : « la propriété, c'est ce qui bouffe pas mal de gens : ma voiture, ma bite, ma femme ». V. : « c'est vrai que ta bite c'est pas vraiment la tienne ! » (rires). IJ.: « c'est vrai c'est un bien commun, mon corps pareillement. »

K. : « je comprends et en même temps moi j'ai un atelier pas ici quoi, et c'est **mon** atelier »

IJ. : « et il est tout seul, il en chie et du coup il vient prendre le café ici » (rires).

K. : « moi je sais que c'est l'angoisse de devoir déménager (...), il y a une rencontre qui m'avait trop marqué, c'est un luthier qui a 70 ans, il m'a dit qu'il avait 10 ou 12 ateliers différents dans sa vie (...) et genre mais ça me paraissait impossible quoi ! (...) C'est une godasse, que t'as fait depuis 10 ans, le moindre recoin...Et en fait lui il me fait 'bah tu prends tes trucs et tu t'en vas' et en fait ça me fait vachement réfléchir et ça me plaît de vous entendre raconter ça, le fait de pouvoir se libérer de ça... ».

Je leur demande pourquoi ils n'ont pas fait le choix de n'avoir que des ateliers partagés :

V. : « moi j'ai besoin de mon intimité pour travailler, et j'ai besoin de mon espace quoi »

Les espaces partagés ça dépend de chaque pratique, mais la « petite cellule elle est privilégiée, quand t'es dans la création ».

Z. : besoin de concentration, d'étaler ton bordel, tes outils, ta musique.

L'échange intense s'arrête là, de manière assez brutale, et tout le monde se met en mouvement pour débarrasser.

RÉSUMÉ

La modernité et le capitalisme ont amené leurs lots de déséquilibres et de crises fragilisant les individus, les structures sociales et politiques et la Terre sur laquelle nous vivons. La volonté d'autonomie et de liberté héritée des Lumières associée à ces dérégulations génèrent un *moi* non situé, des individus par excès ou par défaut trouvant difficilement leur place dans le monde. Après les entreprises utopiques du XIX^{ème} siècle, et les totalitarismes du XX^{ème} siècle, les expériences transformatrices du XXI^{ème} cherchent un équilibre entre projet collectif et épanouissement individuel. C'est le cas dans les lieux de faire étudiés lors de cette enquête dans une ville alsacienne. Six critères permettant une recomposition du rapport au monde ont été établis dans ces lieux. Les trois premiers, d'ordre matériel et symbolique- le rapport à la matière, le lieu commun et le « schlag »- permettent aux individus de s'ancrer, d'accepter les contraintes de l'environnement et de revendiquer la non-normativité pour entrer dans un rapport sensible au monde. Les trois suivants, d'ordre social et politique -le collectif interdépendant, l'apprentissage par la transmission et l'autogestion- permettent de vivre une liberté d'interdépendance, l'importance de l'échange dans l'apprentissage, et la création d'une auto-organisation. Outre les tendances réactionnaires pouvant apparaître dans ces lieux de « retour à », un potentiel émancipateur émerge toujours de ces hétérotopies qui donnent à voir d'autres grilles de lectures pour réinventer les liens au monde et apprendre à réhabiter la Terre.

Mots clefs : *makerspaces*, Do-It-Yourself, ontologie, autonomie, autogestion.

ABSTRACT

Modernity and capitalism brought their share of imbalances and crises weakening individuals, social and political structures and the Earth where we live. The will of autonomy and liberty inherited from the Enlightenment combined with these deregulations generate a unsituated ego, individuals by excess or by default who hardly find their place in the world. After the utopic undertakings from the XIXth century, the XXth totalitarianisms, the transformative experiences of the XXIth century look for a balance between the collective project and individual fulfillment. This is the case in the three makerspaces studied in this investigation in an Alsatian city. Six criterions enabling a recomposition of the world-connection have been established in these places. The first three, of a material and symbolic nature- the relationship to the matter, the common place and the “schlag”- enable people to anchor themselves, to accept constraints of the environment and to claim non-normativity in order to enter into a sensitive and aware relationship with the world. The next three, of a social and political nature- the interdependent collective, the learning process through transmission and the self-governance- enable to live an interdependent liberty, the significance of exchange in the learning process and the establishment of a self-organization. Besides the reactionary tendencies that can appear in theses spaces of « return to », an emancipatory potential emerges from these heterotopias showing other interpretative frameworks to reinvent the world-ties and re-inhabit the Earth.

Key words: makerspaces, Do-It-Yourself, ontology, autonomy, self-governance.